ANNABELLE DE VÉNUS

PAR
YVES
RICHARD-MONFORT

Annabelle de Vénus

Par Yves Richard-Monfort

ROMAN

Fulgurance (Premiers moments)[1]

[1] Par extension et pour le dictionnaire Le Robert : ce qui est brillant, lumineux, ce qui frappe les esprits par sa rapidité et sa vivacité.

New York. Manhattan. Six mai deux mille six

Je m'échappe parfois sans prévenir, déclenchant la panique générale et un quadrillage quasi généralisé de Central Park pour pouvoir me retrouver. À sept ans, j'ai déjà mes planques.

Aussi nombreuses qu'insolites, elles ont fait de cet ancien marécage mon jardin secret, un labyrinthe végétal en plein cœur de la ville. Ses allées sont devenues les veines sensibles et noueuses de mon palais mental. Ses ponts, de jolis petits secrets sous lesquels je me terre parfois, acculée et la peau moite. Je peux m'y fondre et y semer une armée, revenir sur mes pas, y guérir mes blessures. J'en connais chaque mètre carré, chaque arbre, chaque banc, chaque flaque. J'en ai fait mon champ de bataille, celui de cette guerre que je livre chaque jour et sans merci aux liberticides de tout poil.

⁂

L'ascenseur privé reliant notre appartement au hall d'entrée me sert d'échappatoire. Sortie directe à l'angle de la E81st street et de la 5th avenue. Échapper à Roberto, l'inamovible concierge portoricain, toujours prompt à prévenir la sécurité.

— Ms Annabelle, où allez-vous ?

— Vuelvo enseguida[2] !

— Qué mierda, crie Roberto en dégainant son téléphone !

Roberto et sa femme m'ont patiemment initiée à leur langue pleine de rondeur et je suis comme une éponge, j'absorbe à la vitesse de l'éclair. Trop tard Roberto, la 5th avenue est à moi, puis Central Park vers Glade Arch. Et non, je ne vais peut-être pas revenir tout de suite finalement. Nous sommes désormais devenus complices, Roberto, et je devrais plaider ta cause pour m'avoir laissée m'enfuir encore une fois.

Les jambes à mon cou, je fends l'air et l'asphalte. Quand je cours, je vole. Je fais la nique aux oiseaux chimériques et déplumés de Central Park. Et aux passants, pâles figures rasant les tours géantes. Elles trônent, impassibles, vomissant leur flot ininterrompu. Comme un marchepied vers l'éternel.

⁂

Depuis toute petite, je cours. Comme si je voulais rattraper le temps ou du moins ne pas en perdre. Je cours de ma chambre à ma salle de bains, du salon de musique aux jardins terrasses surplombant avec classe et élégance le poumon vert de Manhattan. Je cours dans la rue ou dans le métro quand j'arrive à échapper à la sécurité. Je cours à l'école, enragée et perdue, prise au piège de cet univers étriqué. Je cours le temps d'un repas ou d'un cocktail, toujours mal fagotée et mal peignée. Le plus souvent pieds nus. Sous les yeux désemparés de ma mère ou de Megan, la gouvernante.

[2] Je reviens tout de suite

Très tôt, l'enfant que je n'ai jamais été est vite devenu ingérable. En constante opposition avec ma mère, une protestante éclairée mais finalement assez conventionnelle de la haute société londonienne. Franco-Anglaise toute en retenue et bien mise, mais Anglaise avant tout.

Le champ de la discorde s'étend de la définition de ce qui est moralement acceptable ou non pour une petite fille bien née de l'Upper East Side [3]à mes fréquentations, totalement inappropriées. Nos échanges, mélange de français et d'anglais pour moi, mélange d'élégance et de clarté pour ma mère et son accent d'Oxford, se terminent la plupart du temps par un doigt d'honneur ou une insulte bien graveleuse apprise de la bouche de mes amis basketteurs.

Je pactise avec les enfants du « petit personnel » quand ma mère me rêve évoluant avec grâce dans les goûters les plus mondains de Manhattan. Je porte des pantalons usés et des pulls informes échangés avec mes amies sans le sou quand elle m'imagine en princesse ou en reine adulée et plastique de la Fashion Week. Je reviens crottée de Central Park ou, horreur, je joue au basket avec tout ce que le melting pot américain compte de couleurs et de nations.

⁂

Je suis rapidement devenue experte en disparition, fugue, échappée solitaire, manipulation, déguisement, fuyant à chaque occasion l'anathème de Megan ou le regard assassin de ma mère. Ma première véritable escapade m'a ouvert les yeux sur la facilité déconcertante avec laquelle je pouvais littéralement disparaitre sans laisser de traces.

Un jour quasi-parfait, fleurant bon l'interdit, j'ai rejoint le Bronx[4], seule, je devais sept ans. En plein milieu de l'après-midi et sans téléphone. Je voulais découvrir le monde, ou plus modestement tenter de comprendre le regard porté sur ce dernier par les animaux du zoo.

La veille, à quoi bon dormir, je m'étais plongée avec extase dans la monographie « The Animals » du photographe Garry Winogrand[5]. Elle trônait sur une des tables de travail de mon père, dans le large couloir vestibule menant directement à la porte de son bureau.

L'accès à cette zone de non-droit et de secrets bien gardés m'était alors rigoureusement interdit. Elle aiguisait pourtant mes sens en alerte au-delà du raisonnable. J'osais parfois m'y aventurer, la peur au ventre, à pas de loup. Seule Megan possédait la clef de la cité interdite, était autorisée à pénétrer deux fois par semaine dans l'antre de l'ogre aux appétits farouches, accompagnant et dirigeant d'une main de fer les petites mains chargées de la plus secrète des missions : l'époussetage. Cette armée de l'ombre n'avait aucun droit, se gardant bien de poser trop longtemps ses yeux de miséreux sur une œuvre, un papier, un meuble, au risque d'être dévorée toute crue par mon géniteur, ou pire, de se faire crever les yeux par Megan.

⁂

[3] L'Upper East Side est un quartier résidentiel du nord-est de l'arrondissement de Manhattan à New York.

[4] Le Bronx est l'un des cinq arrondissements de New York, les quatre autres étant Manhattan, Brooklyn, Queens et Staten Island. Situé au nord de la ville.

[5] Photographe américain né en 1928 New York City et mort en 1984 au Mexique. Il appartient à la famille des "street photographers". Une de ses monographies : The Animals (1969) est constituée de photographies prises dans et autour du zoo de Central Park.

Il m'était apparu sans certitude ce soir-là que Winogrand était en colère quand il avait pris ces clichés dans le zoo de Central Park. En colère comme je l'ai moi-même été face au désespoir de leurs cousins et de leurs frères, nobles prisonniers du Bronx, ou plus possiblement en colère après les tristes humains qui les observaient aussi bêtement.

Cela ne pouvait en aucun cas attendre. Il me fallait vérifier, examiner chaque détail, chaque ride et chaque ombre qui nourrissait de sa rage impétueuse mes yeux incandescents. De cette colère enfouie, de cette fièvre muette qui semblait couler drue et sans fard des veines noueuses et élastiques de mon palais mental à ces photos, il n'y avait qu'un tout petit pas mais beaucoup de questions.

Ces clichés bruissent en mon cœur tels de petits cris figés. Des cris qui, même silencieux, résonnent à travers le béton froid du zoo de Central Park comme à travers celui du Bronx, où les cages métalliques s'alignent comme les murs d'une prison oubliée. Winogrand avait peut être capté cette colère dans chaque regard d'animaux enfermés, dans chaque trait tiré de passants fatigués. Leurs yeux brillaient d'une crasse et réciproque incompréhension.

Les photos de Winogrand me fascinaient comme un miroir déformant de ce que je ressentais. J'avais vu ces mêmes cages et entendu ce même silence assourdissant. C'était comme si, en observant ces animaux, je comprenais moi aussi quelque chose de la tristesse des humains autour de moi, une tristesse qu'ils n'admettaient jamais, cachée sous des sourires forcés et des appareils photo qui crépitaient, inconscients du mal-être qu'ils capturent. Oui, Winogrand avait dû ressentir cette tristesse, et cette colère qui monte à force de voir des êtres vivants réduits à l'état de curiosités sans voix.

J'imaginais ce moment précis où il avait appuyé sur le déclencheur, où il avait décidé de saisir la scène. Ce n'était peut-être pas une colère flamboyante, ni une exaspération éclatante comme peuvent l'être les poings levés dans les rues, c'était une colère simple et sourde, un flot continu, comme la lente érosion hivernale d'une falaise éreintée par les assauts d'une marée de vive-eau. Une colère presque tranquille, de celle qui naît de l'impuissance, de l'observation forcée d'une absurdité totale.

⁂

Mon méfait accompli et de retour sur terre, je ne dus mon salut qu'à ce taxi driver bedonnant et mal rasé qui patientait porte ouverte du côté de Southern Boulevard, un burger oignons frits et mayo chipotle à la main.

Je les reconnais de très loin à leur odeur putride, ces inepties culinaires occidentales. L'homme geignant à gros bouillons devant ma juvénile excentricité faillit dans un premier temps convoquer la cavalerie mais se ravisa devant mon air renfrogné et sur de moi.

Je dus, devant son incrédulité croissante et son état de sidération, convier pêlemêle la promesse des cent cinquante dollars en plus de la course s'il me ramenait à Manhattan, le coup de fil passé à Roberto, et ma connaissance sans faille et en trois dimensions de l'itinéraire le plus approprié pour rejoindre le cœur de Manhattan.

Qu'une môme de sept ans puisse fondre en un seul espace tridimensionnel monuments, ponts, numéros de rue et conseils de circulation, le laissa un instant sans voix, ses deux bras inutilement croisés sur son ventre grassouillet.

⁂

Dans son véhicule rutilant, fleurant bon ketchup et mayonnaise, nous filâmes comme le vent, collés au cul pimpant et pétaradant d'une ambulance plutôt pressée. A Willis Bridge, l'homme se mit à me toiser avec inquiétude, de haut en bas. Je vis dans son regard vitreux que quelque chose clochait.

— Tu as l'air d'une clocharde, tu es sûre d'habiter Manhattan me balance-t-il l'air suspicieux ?

— Tu as eu le portier de mon immeuble, non ? Ai confiance.

— Je n'aime pas ta tête.

— Je n'aime pas ta tête non plus, mais nous sommes pour quelques minutes encore assez complémentaires, ne t'en déplaise.

Je le vis pousser un grand soupir, apparenté à du désespoir, suant et vociférant comme un beau diable que l'on ne l'y reprendrait plus. Je détecte sur ses lèvres humides et muettes des petits morceaux de choix, une kyrielle de petites pensées bien profondes et assommantes, une anthologie bien nourrie des clichés les plus imbécilo-compatibles. Une fille bien née de Manhattan ne porte jamais, au grand jamais, de jeans troués et de pulls aux couleurs aussi ternes. Ne s'aventure jamais seule et aussi loin de l'avenue des millionnaires. Quant à cette casquette estampillée Knicks, posée nonchalamment sur cette touffe-choucroute de cheveux blonds, ça sent l'imposture à plein nez. Qui ose encore soutenir cette équipe de merde, incapable d'aligner deux victoires d'affilée ? Si ce n'était cette façon de parler assez étrange, un peu mécanique, cette façon de soutenir le regard, assez effrayante, je la débarquerais bien au prochain carrefour, cette mini-sorcière, c'est dit.

Au grand désespoir de mon sauveur d'un jour, déjà pressé d'en découdre, s'ensuivit une longue négociation avec Roberto, lui promettant deux cents dollars supplémentaires s'il consentait à m'avancer la somme promise et surtout s'il ne disait rien à la sécurité. Le taxi indemnisé, je gratifiais Roberto d'un énorme bisou sur la joue, me gardant bien de lui donner la moindre information sur les raisons et le lieu de mon escapade. Personne n'en a jamais rien su. Il me restait à faire les poches de Megan ou de mon père.

⁂

Ma mère déteste par-dessus tout la relation privilégiée que j'entretiens avec ce dernier, qui je dois bien l'admettre, me passe presque toutes mes incartades. Avec mon père, le champ de la discorde prend plutôt une dimension philosophique et rhétorique. Nos francs échanges me laissent parfois éreintée. Des joutes verbales sans foi ni loi, qui prennent aux tripes, une danse savante, la vie pour les mots. Nos disputes dialectiques s'éternisent parfois, telles de théâtrales controverses. Éclairant des issues à la praticité éprouvée et aux contours incertains.

— Annabelle, ton père règne sur un empire multimédia protéiforme via une holding détenant des participations dans plusieurs acteurs majeurs du secteur.

Voilà ce que me sert invariablement ma mère lorsque je lui pose la question : quel est le travail de papa ? J'en comprends vaguement l'importance même si cela me parait sacrément obscur. Si ce n'était cet univers de cinéma imprégnant ma rétine et ma mémoire eidétique[6].

Le fardeau de ma mémoire, ce flot incessant de souvenirs, m'assaille jour après jour et sans répit. Ce déluge d'images et de sons fait de ma vie un cauchemar sans fin, un drame dont je peux rejouer à l'envi chaque seconde. Je peux en reconstituer le décor, chaque mot, chaque protagoniste, leur position dans l'espace, les couleurs, la date et le lieu. Je peux reprendre une conversation là où elle semble s'être évanouie à tout jamais. L'oubli reste pour moi un doux rêve, relégué au magasin des accessoires.

⁂

Les bureaux du siège de la holding occupent les quarante-deuxième, quarante-troisième et quarante-quatrième étages de ce que j'appelle alors l'Annabelle Tower. Notre appartement traversant et ses terrasses occupent quant à eux les quarante-cinquième et quarante-sixième étages.

Quand l'architecture se prend à frayer avec l'histoire, le génie n'est pas loin. Et cette tour a une histoire justement, mélange de grands esprits et de grandes fortunes. Celles et ceux qui l'ont arpentée, même modestement, ont d'une certaine manière conquis le monde. Mon père est de ceux-là.

J'ai très vite compris que je n'étais pas une enfant comme les autres, intellectuellement tout d'abord, et aussi parce que le niveau de vie que mes parents souhaitaient m'imposer n'était pas en phase avec celui de mes amis des terrains de baskets et de mes escapades sauvages.

Des parents richissimes. Une gouvernante régnant avec fermeté et noblesse d'âme sur une armée de besogneuses aux accents indigènes, un chauffeur et un garde du corps pour aller à l'école. Le penthouse de mille cinq cents mètres carrés sur la cinquième Avenue où défile tout ce que ce microcosme compte d'hommes et de femmes d'influence, d'actrices et de mannequins. À quelques encablures de Tiffany.

⁂

Mais à sept ans, l'important est ailleurs. Pour moi, c'est déjà l'âge de la révolte et des reproches, attisés par toutes mes lectures. Mon père n'exige-t-il pas de moi la lecture parallèle de cinq livres depuis mes trois ans, dont deux en anglais et trois en français ?

Alors je me suis mise à dévorer, comme aujourd'hui, après ma course folle à travers Central Park. La plupart du temps assise entre deux rayons surchargés de la plus irréductible des

[6] La mémoire eidétique, mémoire photographique, ou mémoire absolue, est la faculté de se souvenir d'une grande quantité d'images, de sons, ou d'objets dans leurs moindres détails

librairies. La Librairie de France du Centre Rockefeller, seule librairie française des États-Unis à cette époque.

Son directeur, ami de longue date de mon père, a donné des consignes à ses employés pour me laisser me vautrer sans vergogne dans la culture française d'hier et d'aujourd'hui. Et accessoirement, pour prévenir immédiatement la sécurité de ma présence. Bande de traitres ! L'ombre de mon père n'est jamais très loin, obscurcissant ma petite carcasse avide de liberté.

Maria, l'une des employées, m'a attitré une petite chaise en bois tellement inconfortable que je termine la plupart du temps adossée au mur, près du grand radiateur bleu. Maria est mon amie, bienveillante et complice. L'hiver, elle m'apporte parfois un petit chocolat chaud, qu'elle dépose sur une minuscule table basse ou elle aligne, comme autant de défis, ses dernières acquisitions. Maria s'extasie de me voir griffonner pour elle, sur des petites fiches colorées qu'elle a mises à ma disposition, résumés, commentaires et impressions. En français et pour chacun des livres dont je me gave avec délectation et un amour sans faille.

Je partage avec elle, le soir, à l'heure de la fermeture, des passages entiers de certains ouvrages particulièrement abscons et enivrants. Jette des ponts entre les époques et mes découvertes, traque les genres mineurs, déjoue les plans coupables comme les pâles copies.

⁂

Maria décida au bout de quelques semaines d'aménager un petit espace de lecture composé de poufs et de fauteuils très douillets où j'attirai jour après jour de plus en plus d'enfants francophones du quartier. Un havre de paix ouvert sur le monde et la petite France.

J'appris bien plus tard que la Librairie de France avait fermé ses portes, cédant probablement la place à une boutique de fringues, de prêt-à-porter ou de parfums. Une sombre histoire de loyer, un sinistre présage. Et bien plus tard encore l'ouverture de la Librairie Albertine située dans les services culturels de l'Ambassade de France avec son plafond hors du temps, décoré à la main. Représentant le ciel, les constellations, les étoiles ! Au plus près des anges et d'après la pièce de musique de la Villa Stuck à Munich, de Franz Von Stuck. De quoi satisfaire encore et encore mes nobles appétits, mon éternelle et sempiternelle recherche du paradis perdu. À deux pas de l'Annabelle Tower.

⁂

Quand Tic et Tac viennent me chercher à la Librairie de France en cette fin de journée, ils doivent utiliser la manière forte. Soit m'embarquer sous leurs bras et me balancer dans la limousine. Sous les yeux amusés de Maria. Négocier avec moi est impossible quand j'ai le nez dans un livre. Ordre de mon père, pas de quartier pour les « Annabelle récalcitrante ». Un ordre encore une fois scrupuleusement respecté.

Tic et Tac, c'est moi qui ai affublé de ce surnom les deux chauffeurs bodyguards de mon père qui accompagnent tous nos déplacements et veillent le plus souvent au grain. Tic et Tac, en anglais Chip and Dale, sont deux tamias ou espèce d'écureuils de fiction que j'adore. Mais ne suis-je pas par ma grand-mère Jeanne un quart française ? Mes longues vacances parisiennes ont développé mon goût pour cette langue si nuancée et si chantante.

Nous n'avons de cesse avec Jeanne de nous entretenir savamment, de déclamer tant de poèmes, à tour de rôle et à haute voix. Alors je préfère Tic et Tac. En vrai, deux anciens Navy Seals[7], genre deux mètres cent kilos, qui ne sont pas là pour plaisanter. Tout à fait ce qu'il faut pour la dévergondée que je suis. Je ne fais pas le poids, c'est clair.

— Ms Annabelle, je vous rappelle votre rendez-vous avec votre père à dix-neuf heures dans son bureau. Megan m'a demandé de vous préciser que vous deviez être habillée. Vous avez concert à vingt heures à l'opéra !

Eh oui, les « Men in black » savent parler. Oups ! J'avais totalement oublié cette soirée.

— Mais je suis habillée là, lancé-je à peine installée dans la voiture !

— Ms Annabelle, inutile de discuter, Megan vous attend dans votre chambre !

Tic semble hilare devant ma coiffure improbable et ma tenue postapocalyptique. Une vilaine combinaison-salopette orange fluo, genre évadée en cavale, et des sneakers dont j'ai dynamité la couleur au pochoir. Combinaison ou salopette, le débat semble ouvert et n'est pas prêt de se refermer. Je cache, dans deux placards de service de l'Annabelle Tower, les tenues échangées avec mon amie de toujours, croisée pour la première fois sur l'un des terrains de basket de Great Lawn, au cœur de Central Park. Une enfant perdue du quartier Morrisania, dans le sud du Bronx, mon double inversé, mon âme sœur.

⁂

Cette salopette, car je maintiens qu'il s'agit bel et bien d'une salopette, m'a couté deux robes en soie d'un jeune créateur new-yorkais. Il semble que la maman d'Aida revende mes vêtements sur le net et en tire un certain profit. Nous trafiquons avec Aida, qu'on se le dise, et Megan mène l'enquête. Megan la persévérante, qui a la lourde tâche de gérer mes caprices et ma sale humeur. Il faudra penser à lui donner une médaille si elle survit à cette épreuve. Elle est de toutes les batailles et je ne lui inflige que supplice et frayeur.

⁂

Mon père aime beaucoup m'exhiber, comme un phénomène de foire. Alors quand nous sortons, surtout au Metropolitan Opéra, je fais l'effort de m'habiller en princesse. Pour lui. Megan est une magicienne, et d'âpres négociations en subtile persuasion, parvient parfois à me transformer. Je lui concède ce talent qui la rend redoutable. Elle a su apprivoiser mon sempiternel besoin de désobéissance et d'anarchie.

J'ai parfait très tôt mon rôle de petite fille modèle et innocente. Je le dégaine à l'occasion. J'ai plus d'un tour dans mon sac. Je suis un savant mélange de détermination et d'inconscience plus ou moins feinte. Cet aplomb si naturel, né d'une guerre obstinée contre tout ce qui représente de près ou de loin l'autorité, m'accompagne en toute circonstance.

⁂

[7] Force spéciale de la marine de guerre des États-Unis

Quand enfin apprêtée, je cours dans les couloirs sans fin de l'Annabelle Tower, essayant de battre je ne sais quel record, je tombe nez à nez avec Emily, aux prises avec les deux dragons qui filtrent les entrées vers l'immense antichambre jouxtant le bureau de mon père. Un de ces passages obligés et sans âme, mais finalement plutôt croquignolet, ou j'ai souvent fait les quatre cents coups, m'exerçant déjà avec conviction à d'expertes manipulations.

Je ne savais pas à ce moment-là qu'elle s'appelait Emily. Pour moi, elle était juste Jane Rolling, l'actrice. Cassie Colton dans le film Easy Lover. Un film de teenagers. Elle avait rendez-vous avec mon père, très en retard comme d'habitude.

Je m'assieds près d'elle, un livre à la main, les yeux écarquillés. Le « Mystic River » de Dennis Lehanne. Emily engage la conversation immédiatement.

— Tu es Annabelle ? Ton père m'a beaucoup parlé de toi ! Tu as aussi rendez-vous avec lui ?

Aucun son ne semble vouloir sortir de ma bouche. Ainsi, Jane Rolling est en train de me parler ? Ses yeux si mobiles m'hypnotisent et me transpercent. Non pas que je n'ai jamais eu l'occasion de croiser acteurs et actrices, bien au contraire, mais Jane m'a littéralement ensorcelée.

— Euh oui, nous devons sortir. À l'Opéra !

— Tu lis Mystic River, ce n'est pas un peu sombre pour une petite fille de ton âge ?

— C'est le monde qui est sombre, pas les livres, et je ne suis pas une petite fille !

Je martèle à qui veut l'entendre cette nuance, comme une très grande évidence. Je ne sais pas qui je suis, mais je sais que je ne suis pas une petite fille. Jane me sourit.

— Tu me le prêteras ? Au fait, Jane n'est pas mon vrai prénom, je m'appelle Emily !

Alors quand Emily alias Jane me tend la main et que je la saisis entre les miennes, je sens sa chaleur, tout son amour et sa naturelle simplicité m'envahir.

— Donne ton livre Annabelle !

Emily griffonne sur la page de garde quelques mots en me faisant promettre de les lire plus tard. J'acquiesce. Quand Emily s'engouffre dans le bureau de mon père après un dernier sourire, je reste quelques instants comme pétrifiée, puis ouvre mon livre précipitamment. Ne s'agit-il que d'un rêve ? Emily, d'une écriture très stylisée a écrit :

« Petit Ange ! À notre si merveilleuse rencontre et à notre secret ! XOXO Emily ».

Je serre mon « Mystic River », là, tout près de mon cœur. Emily et moi ne nous quitterons jamais vraiment, malgré notre différence d'âge. Elle venait d'avoir dix-huit ans.

⁂

C'est soir d'opéra au Metropolitan, Le Lohengrin de Wagner. Et pour moi l'occasion d'admirer encore et encore les monumentales fresques de Chagall : Les Sources et le Pouvoir

de la musique qui subliment et enchantent le foyer de ce gigantesque vaisseau. « Il faut faire chanter le dessin par la couleur, il faut faire comme Debussy » clamait Chagall au monde. Je prends un instant pour capter leurs couleurs, agaçant mon père toujours pressé.

Dans le hall, mes pieds nus s'enfoncent avec délice dans la moquette rouge sombre. Je suis habillée comme à l'accoutumée, avec une petite jupe plissée et sans chaussures. Je les ai laissées dans la voiture, bravant l'interdit cent fois répété.

— Annabelle, on ne sort pas en ville sans chaussures, c'est dangereux et sale ! Tu risques de te blesser, me crie Megan à chaque tentative.

Nous autres, homo sapiens, avons-nous vraiment besoin de chaussures pour courir ou marcher ? Un sentiment de liberté, aucune contrainte, c'est Aida la bienheureuse qui m'a initiée à la philosophie des pieds nus, celle de ses aïeux des grands plateaux de la belle Ethiopie.

Et moi qui l'ai perdue dans le décorum sidéral des épopées Verdiennes.

Un soir de juin, l'extatique Aida de Verdi, la princesse éthiopienne asservie, a donné sa vie pour son peuple, sous les yeux humides et étoilés de mon ange du Bronx. Ma mère, soprano surdouée du chœur de l'Opéra, nous avait installées dans ses hauteurs désertées, au plus près de son or.

⁂

Lorsque nous montons les escaliers menant à la loge, mon père pose la main sur ma nuque pour mieux me guider. Un chemisier blanc aux manches longues et au col rabattu sublime ma blondeur exquise et bouclée, complétant ce parfait attirail de la petite fille modèle. La loge de face, celle du premier balcon, qui aux dires de mon géniteur, offre une vue et une acoustique parfaites.

J'ai le conducteur de l'opéra avec moi. La partition complète de l'œuvre avec tous les instruments et les voix. Mon père m'oblige à suivre avec mon doigt chaque portée pendant toute la durée de l'œuvre. Une épreuve de force, un vrai défi exigeant une grande concentration pour ne pas perdre le fil. Puis, à chaque fin de représentation, je dois partager avec lui mes commentaires, ma compréhension de l'œuvre, la qualité de l'interprétation.

Quand il s'aperçoit que je ne porte pas de chaussures, il me demande juste de poser mes pieds sur ses genoux. J'ai de très jolis pieds, c'est une évidence. Alors que j'essaye tant bien que mal de suivre le conducteur, il se met à me les masser tout doucement puis plus tard avec vigueur. Je tire la langue à une dame bien mise dans la loge contiguë à la nôtre devant son air courroucé.

⁂

Sur scène s'étend la prairie au bord de l'Escaut. Le chevalier du Graal est contraint de partir et s'exclame : « Écoutez maintenant la réponse à la question interdite ! Par le Graal je fus envoyé à vous ! Mon père Parsifal en porte la couronne. Son chevalier je suis et j'ai nom Lohengrin ! ».

J’aimerais pouvoir fuir au loin avec lui.

Une sorte de fièvre envahit soudain mes sens. Mon bas-ventre se met à s’agiter, comme un spasme isolé tout d’abord, puis soudain comme une vague puissante et sans fin, un déchainement électrique, une évidence humide entre mes jambes. Je deviens toute rouge, la bouche entrouverte.

Je n’ai pas compris tout de suite l’importance de cet instant.

Sunset Key Island. Trente aout deux mille sept

Lewis Abott, le monstre sacré aux vingt-deux romans, a transformé notre propriété de Sunset Key en résidence d'artiste. A l'invitation de mon père, son cottage ombragé l'attend au détour d'un sentier semé de petits cailloux concassés blancs et ocres, à l'abri des regards et des mondanités qui hantent l'été durant la bâtisse principale aux allures de palais néocolonial.

Son refuge, notre refuge, perdu en lisière du jardin sud, jouit d'un accès direct à la plage de Crescent. Le soir, parfois, jeune échappée solitaire, je me cache dans le confort douillet de son bureau du premier étage dont le balcon, petit mais cosy, offre une vue imprenable sur l'océan et le ponton de notre plage balayée par les flots. Echapper à Megan et à la vigilance de Tic et Tac reste un défi plus que nécessaire, une jouissance infernale dont je me délecte.

Cette maison de poupée aux cadres de bois colorés, au style conch [8]vénérable, gagnée par une facture néo-classique aux saveurs dégoulinantes, est le fruit bien nourri de l'expérience ancienne des constructeurs de bateaux et des immigrants bahaméens. Pour moi, elle restera toujours et à jamais la maison des trois petits cochons, celle qui rassure, de paille et de bois mêlés.

⁂

Lewis et moi avons pour la première fois croisé nos regards le jour de mes huit ans, lors d'un gala de bienfaisance organisé par ma mère au Cipriani Wall Street de New York, finissant quelques semaines plus tard comme deux amants inséparables, cloîtrés dans son appartement loué à l'année par mon père au dix-neuvième étage de l'Annabelle Tower.

Deux parfaits associés, s'abreuvant à la même source. Un plan de bataille esquissé sur un vulgaire tableau, quelques outils technologiques, et nous voici devenus le pire duo de la création, un heureux présage pour un échange global et éternel, les pourfendeurs-nés et militants des causes perdues, deux affreux jojos prêts à dynamiter leurs destins. Lewis parachève ce que je ne fais qu'effleurer, j'atomise ce qu'il cisèle, je le conduis à la lisière d'un monde infernal et à l'envers, peuplés de destins chaotiques et d'amours alambiqués.

Voilà plusieurs semaines que je décrypte ses notes, ses synopsis, passant parfois au destructeur de document le travail de toute une journée. Je mets en forme et sauvegarde ce qui doit être sauvé sur son ordinateur. Je suis odieuse et sans concessions.

Nous reconstituons ensemble des scènes de meurtres, courons après le crime parfait, traquons chaque détail, mettons en fiche chaque personnage, le tempo de l'action et les rebondissements. Je suis devenue sa béquille. Nos échanges sont parfois tumultueux mais notre amitié indéfectible. Il est mon idole, je suis sa mauvaise conscience. Ma précocité l'attriste, il en fait une arme au service de l'écriture. Il finit parfois en pleurs et au bord du gouffre, fracassant sur le mur de son bureau verre vide et verre plein, vases et bouteilles.

---

[8] La maison Conch est un style d'architecture qui s'est développé à Key West au 19ème siècle et qui a été largement utilisé au début du 20ème siècle.

⁂

Douloureux et sombre, affalé sur le canapé en osier damé d'étoiles adossé au porche longeant l'entièreté de la façade, Lewis porte au loin nos tourments de la nuit. Trois malheureuses pages pour plusieurs heures de travail, que je remets en cause. Mille trois cent soixante-dix-huit petits mots que j'enverrais bien aux oubliettes, sous l'œil noir d'un Lewis désabusé et battant de l'aile.

Je suis devenue son carburant, global et sur-vitaminé. J'attaque ferme dès ce matin devant un café cent pour cent arabica fumant et fraichement moulu, l'un des nombreux petits talents cachés de Lewis, qu'il me sert d'une main noueuse et tremblante.

⁂

L'article d'un grand quotidien américain découpé à la hâte trône sur la table basse « Douze colonnettes », un pamphlet redoutable, fustigeant la verve anarchisante du maitre des lieux, son passé, son absence de regret. Je le lis en diagonale, y puise la genèse de ma fureur matinale quand Lewis noie hargneusement sa bile au fond d'un single malt bien charpenté.

— Nous ne devrions rien connaitre des auteurs, de leur vie, de leur apparence. Se perdre simplement dans leur univers, dans cette sublime agonie, ce maelstrom d'instants fugaces que l'on nomme littérature. Le reste n'est qu'esbroufe, putasseries et consort.

— Comme tu y vas, Annabelle, me lance à tue-tête un Lewis goguenard et déjà passablement éméché, mais peux-tu parler en anglais s'il te plait, je ne comprends pas la moitié des mots français que tu utilises ?

— M'accompagnerez-vous jusqu'à vos rivages, ou l'art règne en maître, ou la grâce et le partage aboliront nos différences et dilueront nos bas instincts dans le flot continu de nos intelligences. Je veux encore y croire. Une dernière fois. Alors, please, convainquez-moi.

— Putain de merde, lis ça, Annabelle, et arrête de me balancer à la gueule ton insupportable accent british et ton insolence tellement française. Tu m'emmerdes à la fin avec ton discours bien rôdé d'intello surdouée new-yorkaise. J'ai fait quelques ajouts à la suite de tes remarques d'hier soir, sauras-tu t'en contenter ?

— Si vous le désirez, je pourrais demander à mon père de lui envoyer une armée d'avocats à ce journaliste souffreteux. Quelle feuille de chou quand même, un article nauséabond, je déteste que l'on parle de vous de la sorte, de votre passé.

Je balance au loin cette infamie faite encre et attrape machinalement les quelques feuillets que me tend Lewis. Ils dégagent un sublime parfum empli de sueurs matinales, un mélange plutôt osé de taches épicées aux couleurs sombres et maltées, de petites pointes acérées et rebelles, parsemé çà et là de pattes de mouche aux airs de graffitis urbains. Le léger bruissement du papier, fatigué, posé sur mes genoux, m'envoie au septième ciel. Je sens ma peau frissonner, mes mains tentent une dernière fois d'aplanir les faux plis de ce chiffon malmené, au destin incertain.

Et je lis.

Les mots prennent soudain leurs aises, distillent une petite musique aux accents si familiers, un chant névrosé et poétique, la prose endiablée et paroxystique de Lewis Abbott, au sommet de son art. D'un brusque geste de la main, j'invite Lewis à se taire, à me laisser me perdre encore une fois dans cet océan de désolation.

— Chacun de vos mots, chacune de vos images, resteront à jamais graver dans ma mémoire, comme les pièces kaléidoscopiques d'un puzzle géant tridimensionnel. Elles s'emboîtent parfois sans difficulté, parfois dans la douleur, comme cherchant leur place. Elles forment un paradis instable mais protecteur, infini puisqu'inabouti. J'en distingue pourtant les contours, toute sa complétude.

— Est-ce une façon polie de me dire que j'ai fait de la merde, pleurniche Lewis ?

— D'un mot je peux sombrer, d'un autre je peux revivre. Les vôtres sont devenus essentiels. Ils nourrissent mon âme. Ils sont mon école buissonnière.

⁂

Le téléphone de Lewis vrombit soudain, subtil rappel à l'ordre, quand de violents soubresauts agitent avec force la porte marquetée du cottage. Lewis me saisit fermement le poignet, mais peine soudain à respirer. Peut-être s'est-il levé trop vite, manque de verser cent fois en me demandant de me cacher. Mais la question est : où ? Plus de quinze appels et messages sur mon téléphone, que j'ai subtilement réduit au silence et depuis fort longtemps.

— Putain Annabelle, j'espère que tout le monde sait que tu es ici ? Megan va te tuer. Et moi aussi par la même occasion.

Ses éternelles tongs aux pieds accentuent sa démarche chaloupée et incertaine. Son sweat calamiteux qui lui sert de bavoir garde les traces de ses excès de la nuit. J'y distingue les traces anciennes et aphrodisiaques d'un mofongo, souffle bienveillant de la cuisine portoricaine, sorte de purée de bananes plantain parsemée de fruits de mer. Une petite douceur mitonnée spécialement pour lui par Miss Paola et son équipe, qui règne en maitre sur les destinées culinaires de la maisonnée, sur ses frasques mais aussi sur ses excentricités.

Lewis comprend en allant ouvrir la porte que nous sommes allés bien trop loin. On ne s'isole et ne s'enferme pas ainsi avec une enfant de huit ans. Surtout quand gronde l'orage après nos escapades newyorkaises et que plane la menace suprême. Celle de m'expédier à l'autre bout du monde manu militari dans ce pensionnat suisse pour enfants de milliardaires, de m'interdire de voir Lewis, de faire de moi une exilée, privée de mes outils numériques et hightech, de ma fenêtre ouverte sur le sixième continent.

Tic et Tac ont déclenché l'alerte dès huit heures trente, quelques minutes après Megan et le chauffeur qui m'attendaient tranquillement au pied de l'escalier monumental, une parodie rococo flanquée de ses puissantes colonnades de marbre rouge, que je dévale à fond de train et au bord de la rupture, créant panique et confusion.

Ma mère a chargé Megan de faire de moi une cavalière avertie, mais cette activité matinale échappe à la singularité de mon âme juvénile, pétrie de liberté. Mon appétence pour les animaux de compagnie se résume à peau de chagrin, tant mes intentions sont nobles et claires. Le monde

animal sera sauvage ou ne sera pas. Je ne serai jamais l'ami des bêtes, je suis juste leur égal, l'artisan de leur liberté retrouvée et non de leur conquête présomptueuse.

Quand Megan apparaît à l'entrée du cottage, déversant son fiel, opiniâtre et autoritaire, la prose de Lewis disparaît derrière mon dos.

— Ms Annabelle. Votre mère vous demande. Au téléphone. Tout de suite.

— Oups, Megan est en colère et te le fait savoir, s'amuse Lewis.

— Mr Abott, nous avions pourtant été clair concernant vos relations avec Ms Annabelle, me semble-t-il ?

— C'est ma faute Megan, j'avais emprunté un livre à Lewis et je souhaitais lui rendre ce matin.

— Annabelle, nous en parlerons plus tard. Cela fait plus de trente minutes que nous vous cherchons, s'énerve Megan, votre mère veut vous parler immédiatement, au sujet de vos récents exploits, comme vous pouvez vous en douter.

⁂

Hier, en début d'après-midi, j'ai tenté de prendre le ferry pour Key West. Seule, profitant d'un instant convivial mitonné par Megan. Une pause originale et colorée, un instant musical et suave à l'ombre des deux gigantesques banians. Deux arbres sacrés, aux airs de bêtes sauvages, avalant l'espace et les rochers, mes frères de sang, que je vénère et chéris plus que tout et depuis toujours. Je les cajole et je les nourris. Des petites offrandes, des petits mots doux cachés au creux de leurs âmes et de leurs pieds tentaculaires. J'ai mille fois tenté de les prendre dans mes bras, embrassant leur magnificence des plus torrides des au revoir.

À grands renforts de rhum arrangé ou non, une lueur dans le ciel, Tic et Tac ont fini par sombrer, au bord de la piscine, comme deux adolescents un peu fragiles vaincus par l'alcool et l'insolente chaleur de ce début d'après-midi. Alors que je gagne ma chambre, prête à en découdre, bourrant mille et un secrets au plus profond de mon sac, je suis comme emplie de malice et touchée par la grâce. Ce sac, aux couleurs d'un carretto sicilien, un noble imprimé à la mise en scène versicolore, se fait magicien, gardien de mon cœur. J'y vois la promesse d'une lointaine aventure, une inépuisable réserve de liberté.

Petite fille naïve aux semelles de plomb, je suis encore une fois interceptée par un staff complice et aux ordres, dont on a depuis bien trop longtemps graissé la patte, qui connaît tout de mon passé nomade et veille au grain. Malgré mon sweat à capuche informe et calamiteux, emprunté à Tic, et ma vaine tentative de m'incruster au sein d'une famille de vacanciers à la blondeur aussi terne que leur destinée, rien n'y fait. Georgio le marinier, ce traître parmi les traîtres, a harponné mes humeurs vagabondes, m'a enjoint très fermement de gagner sans attendre l'un des recoins de sa guérite à billets, une prison poussiéreuse et nauséabonde, attendant l'arrivée de la cavalerie et l'heure de la délivrance. Une belle prise au demeurant, qui lui vaudrait une reconnaissance éternelle.

⁂

Alors que Megan me tend le téléphone, je m'esquive prestement, avalant la plage d'un trait, d'une course folle dont j'ai le secret.

— Ms Annabelle n'est pas disponible. Vous lui direz de me rappeler plus tard, m'écriai-je d'un ton de défi.

Je plonge dans la mer depuis le ponton, bien décidée à échapper à cet ordre aussi violemment martelé. La voix et les cris de Megan me parviennent par intermittence, entre deux rires caverneux d'un Lewis amusé et rebelle. Puis finissent par s'estomper définitivement.

À chaque respiration, après quatre ou cinq coups de bras amples et souples, je prends un peu plus le large, défiant la houle et les courants. Même si je suis une excellente nageuse, je sais que la traversée vers Key West est périlleuse, voire impossible. Je décide plutôt de filer plein nord, du côté de Wisteria Island.

Mais le hors-bord Key Largo et ses trois moteurs surpuissants se moquent des distances et du temps et Megan le sait. Elle a lancé les « men in black » à mes trousses. Sur moi en deux minutes, Tic me hisse à bord avec sa délicatesse habituelle. Le défier ne sert à rien. Je lis dans ses yeux une profonde lassitude, une folle envie de me balancer à fond de cale, de m'étrangler pour de bon, ou de simplement m'en coller une. Peut-être avait-il un temps imaginé qu'une île aussi petite aurait pu faciliter son travail, il n'en est rien. Si les onze hectares de Sunset Key ne sont rien comparés à la jungle urbaine et les trois cent quarante et un hectares de Central Park, il y a ce ferry, et bien pire encore, l'appel du large.

⁂

Je suis de la trempe des grandes aventurières, une Mary Read [9]au tempérament de feu, le diable vissé au corps. Si j'ai appris à braver le danger avec fougue, je rêve aussi parfois, la nuit, endormie sur la plage, de feux de camp et de marshmallows grillés, et surtout de lecture sans fin dans les endroits les plus insolites de la planète. Je m'imagine mon baluchon sur l'épaule, passagère clandestine d'esquifs un peu frêles, mais toujours prête à en découdre.

⁂

Mon père a pris le temps de me blâmer, quelques mots obligés et fermes, depuis le jet qui le ramenait de Séoul, probablement briffé par ma mère et par Megan, ma guerrière furieuse. Je ne refuse jamais ses appels, je n'ai pas le cran, pas encore. Son discours me glace, mais je lui dois tout, mon amour de l'art, ma curiosité, ma noble indépendance, ma liberté de pensée.

— Ne m'en voulez pas, père, je vous en prie. Je voulais juste découvrir la belle maison d'Hemingway, celle qui a pris ses aises quelque part du côté de la rue Whitehead à Key West. Effleurer d'un doigt taquin la machine à écrire Royal, la servante mythique et intransigeante de

[9] Mary Jane Read est, avec Anne Bonny, l'une des deux femmes pirates les plus célèbres de l'histoire

« For Whom the Bells Tolls [10]», me fondre dans cet espace policé envahi de chats à la génétique si particulière, de nobles et furieux félins polydactyles dont la descendance hante encore ces lieux. Le saviez-vous ? J'ai relu ce livre hier, vous comprenez ?

— La prochaine fois que tu fugues ou que tu disparais de la sorte, tu intègres l'Institut Le Posey en Suisse, les dispositions sont prises. Une place t'est réservée à la moindre incartade, même en milieu d'année scolaire. Tu as compris ?

— Je vous en prie, père, j'en mourrais.

— Et j'ai également laissé des instructions pour que tu ne sois plus jamais seule avec Lewis.

— Mais, ce n'est pas possible père, Lewis a besoin de moi.

— J'ai pris ma décision et je ne ferais pas machine arrière, à toi de prendre tes responsabilités.

— Laissez-moi au moins les quelques jours qui me restent avant notre retour à New York. Je vous en prie.

Un silence, une éternité, mon père semble soudain absorbé par les détails d'un calcul arbitraire, probablement non dénué d'intérêt.

— Accordé, je fais le point avec Megan. Mais dès que tu rentres, c'est terminé. Et je ne veux plus entendre parler de fugue ou de disparition, c'est compris.

— Oui père, je vous le promets, je fournirai un effort.

⁂

Lewis Abott a fréquenté mon père, longtemps, a travaillé plusieurs scénarios avec lui, beaucoup. Deux films sont nés de cette collaboration, l'un tiré de son premier roman, l'autre de son travail de scénariste. Lewis travaille depuis un an sur son vingt-troisième opus, un ouvrage magnifié par un style épuré et mordant. L'objet d'une obsession constante, celle de laisser une trace indélébile, une verve implacable et fraiche au service d'une violence inouïe. Je ne suis pas totalement étrangère à la genèse de ce projet et je ne pouvais pas me permettre de l'abandonner. Mon père le sait. Lewis et lui sont deux complices assez redoutables, dont je ne suis probablement que le jouet.

⁂

Quand bien plus tard nous déambulons sur la plage, nous gavant une dernière fois de sucreries et de bons mots, Lewis esquive et louvoie, tente une diversion, déploie des trésors de diplomatie pour emporter au loin mes plaintes et ma mauvaise humeur.

— Tu sais Annabelle, tu mets Megan en difficulté, s'énerve Lewis. C'est sur elle que ta mère déverse sa colère quand tu désobéis de la sorte. Il faut que tu grandisses un peu.

— Je ne veux pas parler à ma mère. C'est mon droit.

— Mais pourquoi ?

— Elle mérite juste de mourir.

[10] For Whom the Bells Tolls : Hemingway a écrit ce livre avec une machine à écrire de la marque Royal

— Annabelle, merde, tu n’as pas le droit de dire des choses pareilles. Mais qu’est-ce qu’elle t’a fait ?

— Elle ne m’aime pas.

— Elle te l’a dit ?

— Je le lis constamment dans son regard.

— Connais-tu le sens du mot « ennui », Annabelle ?

— Les mots « rien », « vide » ou « ennui », sont pour moi très effrayants. Il faudrait m’apprendre à les apprivoiser. Je n’ai jamais « rien » à faire et j’ai horreur du « vide ». Je peux être très angoissante avec ça. « L’ennui » pour moi, c’est un peu comme la mort, on n'en revient pas.

Lewis manque de s’étouffer tant son rire est gras et son cri d’outre-tombe. Sa voix semble si bas perchée, rongée par tous ses excès.

— Annabelle, il faut que tu apprennes à mettre ton cerveau au repos. Arrête de réfléchir. Viens t’asseoir près de moi.

Je finis par y consentir, même si pour moi, rester en place semble un défi aussi inutile qu’impossible.

— Nous allons essayer de rester ici sans bouger et sans parler pendant quinze minutes. Et surtout sans penser. J’insiste sur le sans penser. Les yeux fermés, tu devras te contenter du bruit et des odeurs.

— Mais à quoi bon ?

— Tu fais ce que je te dis.

— Très bien, mais promettez moi que ce soir nous continuerons à travailler sur votre livre, la relecture de vos dernières pages. Nous devons étoffer tout ce qui concerne l’enfance de votre personnage principal, ne croyez-vous pas ?

— C’est promis. Mais j’ai encore mieux. Si tu tiens quinze minutes, nous écrirons quelque chose ensemble et nous offrirons à ce texte un destin hors du commun.

J’acquiesce avec gourmandise, emphase, tellement impatiente d’ouvrir cette parenthèse aussi sucrée que jouissive.

— OK, ça me va.

— Bien, je vais te donner le top départ. Et surtout, n’oublie pas, tu dois essayer de chasser toute pensée venant perturber cette quiétude.

⁂

Ces quinze minutes deviennent une éternité. Je me rappelle mon nez dans le sable, ces odeurs, la chaleur du soleil et surtout cet effort pour moi surhumain. Chasser au fur et à mesure

qu'ils m'assaillent et se dévoilent tous ces blasphèmes, problèmes, théorèmes, anathèmes, toutes ces hypothèses, idées, conjectures, données, que je gère, élabore, soupèse, classe, hiérarchise et qui m'assaillent sans répit. Ce délire éclectique, ce petit monde foisonnant et teinté d'anticipation, bouillonne en moi comme un volcan piqué au vif, déversant sur le monde un torrent ininterrompu de lave.

— Je t'ai vue bouger un orteil et faire un dessin avec ton doigt dans le sable Annabelle. Mais j'avoue que pendant un instant, un tout petit instant, j'ai cru voir une enfant allongée sur le sable, bercée par ses songes et jouissant de cette lumière si prodigieuse.

— Je vois bien que vous vous moquez de moi.

— Je ne me moque pas de toi Annabelle. Je voudrais juste que tu prennes parfois le temps d'être une enfant. Que tu ne côtoies pas exclusivement des adultes. Pourquoi as-tu refusé l'invitation de cette petite voisine hier soir ?

— Elle est bête comme ses pieds.

Un étrange sourire barre le visage ravagé de Lewis, sombre et désespéré. Il avale d'un trait le reste de sa bouteille de whisky et sort de son sac un petit carnet à spirale et un crayon.

— Nous allons jeter cette bouteille à la mer, Annabelle.

D'un bond, me voici debout et prête à en découdre, totalement survoltée.

— Un peu comme le disque embarqué dans les deux sondes spatiales Voyager et destiné aux éventuelles civilisations extraterrestres ?

Ces mots ont jailli de ma bouche à la vitesse de la lumière, la promesse d'une croisade, seule contre le monde entier.

— Soyons juste un peu plus modestes. Peut-être que cette bouteille ne survivra pas à la fureur de l'océan ou que ce message sera lu par un parfait abruti. Parlons-y juste de notre amitié. Que proposes-tu ?

Je m'empare du carnet de Lewis et balance quelques lignes d'une écriture chaotique et incisive :

« Ici, sur l'île de Sunset Key, le trente août deux mille sept, Lewis et Annabelle ont scellé leur destin. Sont devenus frère et sœur de mots. Puissent tous nos livres et tous nos rêves voguer sans peur vers les lointains confins d'Orion, quelque part entre Bételgeuse et Rigel. Lisez, aimez…jusqu'à plus soif …mais faites vite…avant de mourir !

PS : |\|0 twt \/\/ ήτα 15 7|- cn šmʒw ḫ |3 7 ḥḳʒ jwnΘw 1M3 ».

— Cela vous convient-il ?

Lewis marque un temps d'arrêt, ses yeux me transpercent.

— Tu peux m'expliquer ce post-scriptum ? La fameuse langue d'Annabelle de Vénus, je présume, celle que tu m'as dit avoir inventée.

— Oui tout à fait, rien d'important, juste de quoi ne rien oublier.

— C'est parfait dans ce cas. Il ne nous reste plus qu'à signer.

— Et voilà.

Je cours sur le ponton, sauvage et déterminée. Lewis m'observe debout depuis la plage. La bouteille tournoie un long moment dans le ciel avant de disparaître entre deux vagues. Candidate au naufrage, solitaire et prête à en découdre, elle hésite un instant puis vire soudain plein sud, après un dernier soubresaut. Elle emporte au loin nos deux signatures, à jamais entremêlées.

New York . Manhattan. Vingt deux octobre deux mille sept

Seul, Lewis grommèle et s'impatiente à l'entrée de la station de métro 77th Street–Lenox Hill Hospital . Malmenée, son ombre immense s'évanouit, fait peu à peu corps avec cette lumière blafarde qui éclabousse d'un dégradé bleu-vert et salissant l'escalier s'enfonçant dans les subreptices arcanes de Manhattan. Ce monde m'est étranger, mais Lewis m'a promis du mystère, une épopée nocturne et souterraine en plein cœur de la ville.

Je n'ai pas décliné, malgré les sombres menaces de mon père, malgré Megan et son armée qui m'assaillent sans relâche depuis ce matin, mus par je ne sais quel instinct divinatoire. Autant de serveuses et d'habilleuses affairées, qui veillent avec classe et élégance sur mon destin d'héritière.

Elles portent haut leurs ensembles en lin, agrémentés de somptueux boutons de nacre. Née de ces harmonieux printemps qui fleurissent chaque année aux pieds sacrés du luxe à la française, cette grâce subtile a ses couleurs, ses codes, ses dentelles dégoulinantes aux plis impeccables. Ce ballet d'attention et de douceur feinte est chorégraphié par une Megan intransigeante, au sommet de son art.

⁂

Vers huit heures, nul ne bronche quand j'apparais, seule et torse nu, vêtue d'un rare short de sport jaune à rayures blanches, probable propriété d'Aida. Trop grand pour moi. J'ai vaguement convié mes cheveux en pétard au chevet d'une corde versicolore et me dirige pieds nus vers le point focal de la salle à manger panoramique, une table aux dimensions surnaturelles, mélange orgueilleux de noyer noir américain et de palissandre d'Asie.

Le pied de la table, à la structure plus épurée et contemporaine, aux subtiles incrustations or et argent martelés, crée un contraste visuel saisissant avec la richesse tutélaire du bois. Un chemin de table en soie d'araignée dorée accueille plusieurs plateaux du Séder en argent massif ou trônent une sélection de croissants, de brioches, de pains aux céréales et de bagels fraîchement préparés, de bols et de tasses en porcelaine fine ornés de motifs délicats, de verres en cristal taillés pour le jus d'orange, de yaourts grecs épais, de fromages fins servis dans des petits récipients élégants.

L'assise léopard duveteuse de ma chaise « Marc du Plantier [11]» en chêne laqué moutarde et aux pieds pattes de lion m'enveloppe avec douceur, accompagne mon élastique « padmasana[12] ». Les jambes croisées et les pieds placés au plus haut de mes cuisses, je deviens « pankajam[13] » : « celle qui naquit dans la boue des marécages », pour mieux croitre et se

[11] Considéré de son vivant comme l'un des décorateurs les plus doués et géniaux de son temps, figure emblématique du mobilier des années 1940, Marc du Plantier nait en 1901 à Madagascar. Décidant de se spécialiser dans un premier temps en mathématiques pour entrer l'Ecole polytechnique, il se tourne pourtant vers l'architecture en intégrant en 1922 l'Ecole des Beaux-Arts de Paris

[12] La position du lotus est aussi appelée "Padmasana" en Sanskrit, qui se traduit littéralement par "siège du lotus". Cette position assise caractéristique ressemble à une fleur de lotus dont les pétales s'élèvent vers le soleil.

[13] De nombreux mots peuvent désigner le lotus, pankajam est l'un d'eux. Il signifie « ce qui est né dans la boue ».

dresser seule au-dessus de cette puanteur. Je dois fuir loin de ce cloaque et devenir, un jour peut être, le lotus pourpre des âmes vertueuses.

Lasse, je ne pipe mot devant ces ressauts d'extravagance, ces grains d'artifices aux décors vertigineux. Même si mon père m'a appris à décrypter la noble élégance des objets les plus insolites, son héritage précieux, je préfère me fondre dans ce paysage urbain qui dessine au loin et pour moi seule des messages scintillants et vibratiles : nuages pris au piège des tours emblématiques et diablotines, rayons vibrants aux humeurs solaires et assassines.

⁂

J'ai toujours privilégié cet espace grandiloquent à celui plus feutré et sans lumière naturelle de la salle à manger privée, celle des diners intimes et des réunions d'affaires confidentielles. Mon père s'y cloitre parfois pour de longs conciliabules avec des personnages intrigants ou de somptueuses créatures. Cet espace ultra-sécurisé brouille tous les signaux, pare à toute éventualité, est isolée phoniquement, et brille surtout par ses équipements high tech : des téléphones et des équipements de visioconférence cryptés, des ordinateurs sécurisés.

Opposant plusieurs ombres palpables et sobres à cette bacchanale de disgrâces techniques, plusieurs sculptures d'Alberto Giacometti [14]offrent un témoignage distinct et amoureux à cet espace exclusif. A la « Femme debout », fragile et isolée, répond l'« Homme qui marche », mince et mouvant. Un drame entre elles semble se jouer. J'ai souvent reproché à mon père ce parti pris, lui préférant ces quelques études et esquisses sur papier explorant la forme et le mouvement de modèles asexués, un puissant aperçu du processus créatif de l'artiste.

Dans ce cocon biscornu, j'engage parfois avec mon père et à distance des parties d'échecs endiablées sur écran géant. Les pièces de l'échiquier deviennent alors des constellations holographiques en mouvement et en plusieurs dimensions, ou se mêlent les milliers de parties que j'ai mémorisées, la stratégie au vitriol de mon père et ses pièges à certitude. Je m'y perd parfois avant de rebondir, sure de mes effets.

La profondeur de son jeu n'a d'égale que ma folle envie de ne pas lui déplaire, d'initier et de conforter savamment sa petite entreprise, celle de faire de moi une vertébré supérieure haut de gamme, sure de la suprématie de nos gènes, aux capacités hors normes, future égérie de la classe dominante, la seule, la vraie, celle qui perpétue nos valeurs et enfante des génies. Il s'agit pour notre caste d'assurer l'avenir de l'espèce. Je construis petit à petit le sentier sacré menant à son éternité.

Mais quelque part, au tréfonds de mon cœur imberbe, s'invente un après pas si lointain, celui de la mort programmée de l'« égocène[15] » et de la naissance douloureuse du sens. Celui donné à mon existence.

Je pleure chaque matin de devoir me réinventer totalement et fourbis un peu plus chaque soir les armes qui m'extrairont à jamais de ma communauté.

---

[14] Alberto Giacometti est un sculpteur, peintre et graphiste moderniste suisse, né à Borgonovo, dans le val Bregaglia, le 10 octobre 1901, et mort à Coire, le 11 janvier 1966

[15] -cène est utilisé comme suffixe pour désigner diverses époques, égocène pourrait signifier : époque ou fleurit l'illusion du narcissisme.

⁂

Megan me toise vertement tout en déplaçant d'exquis arrangements floraux composés de fleurs fraîches et luxuriantes, perdus dans plusieurs vases en cristal taillés dans le faste et l'arrogance. Dans son ensemble tailleur-pantalon marron foncé, elle fleure bon l'impeccable maintien des opprimés opprimant. L'autorité naturelle qui convient à son statut de maitresse de l'impossible se fracasse sur mon tempérament de feu, ma sourde épopée matinale.

— Ms Annabelle, votre tenue me semble inappropriée.

— Mais où est passé mon Paul Klee [16]?

Je suis la reine de la diversion. Megan se tourne instinctivement vers l'iconique desserte en érable flammé, aux bords délicatement arrondis et aux détails sculptés à la main, recouverte d'une fine couche de marbre de Carrare. Celle qui accompagne en toute circonstance cette œuvre majeure du flambant poète de l'abstraction.

— Prêté par votre père….pour une prochaine exposition prévue au MoMa[17]….me semble-t-il.

— Il vous semble ? Mais je ne peux en aucun cas me passer de mon Paul Klee, je veux une reproduction…ici…tout de suite…et marquant un temps d'arrêt : parlez-en à mon père au plus vite !

Mon absurde dérapage est à la hauteur de ma frustration, incommensurable. Je vénère chaque matin les courbes, les droites, les brisures de cette « Machine à gazouiller [18]» , son graphisme musical, ses hampes pour des croches. Elle entretient mon horizon transgressif et ne peut pas ainsi disparaitre, pas maintenant, jamais. Megan reste de marbre quand je crise. Tout en revenant sur terre je me méprise et renvoie à plus tard ma nécessaire introspection.

— Je n'y manquerais pas, mais faites-moi le plaisir de prendre un solide petit déjeuner.

— Je n'ai pas faim, braille ma gorge furieuse.

— Annabelle, le chef peut vous préparer vos œufs préférés si vous le désirez, brouillés et aux truffes, s'essaye Megan en français, un délicieux panégyrie à la gloire d'un art culinaire totalement décomplexé.

Je sais ne devoir éveiller aucun soupçon, ne rien dire ou faire qui accentue la méfiance de Megan et de ses espions patentés. Ma virée nocturne avec Lewis en dépend.

— Très bien Megan, le chef peut préparer ses œufs, je vais boire un peu de ce jus de fruit et manger cette petite brioche qui me semble si délicieuse.

---

[16] Paul Klee est un peintre de nationalité allemande né le 18 décembre 1879 à Münchenbuchsee et mort le 29 juin 1940 à Locarno. C'est un des artistes majeurs de la première moitié du XXe siècle.

[17] Le Museum of Modern Art, connu sous l'acronyme MoMa, est un musée d'art moderne et contemporain situé depuis 1939 dans le quartier de Midtown à Manhattan, New York sur la 53e rue.

[18] La Machine à gazouiller (titre original en allemand: Die Zwitscher-Maschine) est une œuvre de l'artiste Paul Klee, achevée en 1922.

⁂

La conversation prend soudain une tournure plutôt légère et inhabituelle. Megan semble surprise, on le serait à moins, se dit probablement que cet instant béni est aussi éphémère que suspect. Ce qui n'est pas pour me rassurer.

Une serveuse francophone à la grâce irréprochable et à l'odeur de pêche, penchée sur moi avec déférence, me balance quelques œillades complices tout en poursuivant en français:

— Voici votre brouillade à la truffe noire « Tuber Melanosporum » et vous trouverez vos « mouillettes » dans cette serviette afin qu'elles restent chaudes. Le chef vous souhaite un bon appétit.

Son accent si délicieux, sa manière de trainasser gentiment sur le mot « mouillette » et de s'appesantir lourdement sur le dernier « t » du mot « appétit » déclenchent un fou rire salvateur que je peine à maitriser. Je lui fais répéter trois fois le mot : « mouillette » sans succès et deux fois le mot : « appétit » avec beaucoup plus de réussite.

Libérée de je ne sais quel fardeau, cette intrépide se croit obligée de chanter les louanges de la cuisine française en général et de notre chef Éric en particulier, débauché à grand frais par ma mère il y a maintenant plus de six mois, de décliner avec beaucoup trop d'empressement et d'envie dissimulée mes activités prévues pour la journée, heure par heure.

Nous abandonnons rapidement nos mantras secrets, nos petites pierres sacrificielles, devant les yeux terrifiés de Megan.

En quoi ce lundi blafard serait-il si particulier ? Veut-elle me faire sentir spéciale et entendue quand j'affectionne plus particulièrement l'imprévu, la disgression et par-dessus tout ma liberté chérie ? Interloquée, ma réponse tarde à venir, laiteuse, d'une gentillesse soupçonneuse. Je me serais volontiers contentée de sa complainte culinaire matinale. La tempête qui envahit soudain mes yeux prend Megan au dépourvu et sonne le glas de cette parenthèse enchantée. Megan renvoie cette effrontée condescendante à ses besogneux travaux avant que fuse ma réponse que Megan devine virale et sans concessions.

— Je vous prie d'excuser cette petite sotte, Annabelle, elle a du mal à rester à sa place et à respecter les protocoles spécifiques à cette maison, telles que les règles de service à table ou les règles de communication. Cela ne se reproduira pas.

J'avale mon âme contrariée et décide de répandre aux alentours un doucereux message de paix.

— Ne la blâmez pas trop voulez-vous ? Les occasions de rire sont si rares. Comment se prénomme-t-elle ?

— Phoebe.

⁂

La présence solennelle de ma mère inonde soudain la pièce. Elle s'approche de Megan avec une expression préoccupée, mélange d'exaspération un peu feinte et d'autoritarisme désabusé.

— Annabelle ne devrait-elle pas être habillée ?

Ma mère a cette fâcheuse habitude de ne jamais m'adresser la parole directement. Tout à son désir de me savoir bien éduquée, elle réprimande doucement Megan pour mon comportement impertinent, lui rappelle mes responsabilités en tant que membre de la famille et la nécessité de maintenir en toute circonstance une attitude et une tenue appropriées.

Feignant l'indifférence, je me repasse en boucle les instructions de Lewis pour ce soir, pour ne rien oublier, pour ne pas exploser. La tension dans la salle à manger devient palpable, je suis au bord de la rupture. Mais Megan est experte en interactions familiales, stratège en relation mère-fille, incollable concernant la relation complexe et explosive que j'entretiens avec ma mère. Megan, d'une œillade complice, m'envoie gentiment dans ma chambre. J'acquiesce sans un mot. Ne rien montrer, ne pas envenimer.

Après avoir tournoyé plusieurs fois autour de la table, enchainant grimaces et pitreries dont une roue plutôt réussie, je cherche l'instant de grâce, le palier de décompression, loin des tourments familiaux. Il convient de rester soi-même.

⁂

Je gagne le grand hall aux Caryatides[19] et me dirige d'un pas décidé vers l'ascenseur dédié aux espaces de service, occupant le niveau inférieur. La maison toute entière semble affairée, son énergie absorbée par cette réception prévue ce soir dont j'ignore les contours mais dont je pressens l'énergie négative.

Nul ne semble s'inquiéter de ma présence et c'est tant mieux. Murielle, la coordinatrice d'événements régulièrement sollicitée par Megan, passe en trombe le téléphone vissé à l'oreille, se contentant d'un clin d'œil appuyé. De sa conversation animée filtrent les détails des derniers préparatifs d'une expérience visuelle et sensorielle devant se dérouler sur la terrasse panoramique et répondant, selon elle ou son interlocuteur, aux normes les plus élevées du luxe et de sophistication. Il s'agit de garantir une expérience privilégiée aux stars des médias, de la culture et de la politique qui envahiront bientôt les espaces VIP de l'Annabelle Tower.

Si Murielle le dit.

Son budget probablement illimité a du lui faciliter la tache et permettra à mon père et à ma mère de s'enorgueillir encore une fois de cette soirée exceptionnelle inondant ce petit monde aseptisé de gestes d'attention exclusifs. Ce long couloir aux allures de fin du monde accueille sur des tables dressées pour l'occasion des cadeaux personnalisés, peut-être des objets de luxe ou des expériences uniques, minutieusement disposés et attendant chaque invité.

A son extrémité, le raccourci habituel me mène de la salle de contrôle domotique centralisée, antre de Tic et Tac ouverte et étrangement inoccupée, à la salle de repos du personnel, transformée pour l'occasion en salle de répétition pour un quintette à vents aux sublimes sonorités que je peine à abandonner, comme aimantée. Carl Nielsen [20]et son « Quintette à

[19] Statues de femmes vêtues d'une longue tunique remplaçant une colonne, un pilier ou un pilastre. Les Caryatides apparaissent essentiellement sur les édifices d'ordre ionique.

[20] Carl August Nielsen (né le 9 juin 1865 en Fionie près d'Odense — mort le 3 octobre 1931 à Copenhague) est un compositeur danois

vent », aux variations élégiaques et sérieuses, m'accompagne jusqu'à l'espace cuisine, offrant une vue panoramique et acrobatique sur l'Hudson, propice aux expériences culinaires uniques et hautes en saveur de notre frenchy aux mains de miel.

⁂

Je découvre Éric en pleine tempête, accroché à son écran tactile, perdu entre la gestion maladroite de l'éclairage et celle de la musique d'ambiance, dont la mièvrerie s'avère redoutable pour mes tympans éclairés. Il s'agit de mettre en ordre de marche une armée de petites mains en pleine effervescence et Éric semble à la peine.

— Merci pour les œufs Éric.

— Hum, de rien Annabelle….purée…..je n'y comprends rien à cette gestion centralisée.

— Laisse-moi faire.

En dix secondes règne une ambiance électrique feutrée et plane un easy jazz digne des alcôves amoureuses les plus sirupeuses de Manhattan. Je suis depuis longtemps devenue experte en domotique, matière dans laquelle je me dois d'exceller si je veux pouvoir échapper un temps aux injonctions technologiques.

— Tu te rappelles que cet espace t'est rigoureusement interdit Annabelle ?

— Tu te plies à ces règles maintenant ? Que crains-tu ?

— Que ta présence ne perturbe le travail de l'équipe. Et puis, je ne peux en aucun cas compromettre la confidentialité du menu de ce soir. Des personnes très importantes sont attendues ce soir. J'ai une obligation de résultat. J'ai eu droit à quelques remarques de Megan pas plus tard qu'hier. Et elle n'a pas l'air de plaisanter. Tu peux comprendre Annabelle ?

— Yep ! Je me sauve.

— Qu'est-il arrivé à Phoebe, Annabelle ?

Adossée en position assise entre le grand ilot central, le système de refroidissement pour les vins et les tiroirs réfrigérés réservés aux ingrédients frais, Phoebe est en pleurs. Elle s'éloigne en courant quand mon regard croise le sien.

— Ne partez pas, Phoebe, s'il vous plait.

— Je suis désolée Ms. Annabelle, toutes mes excuses, je suis allée beaucoup trop loin. Je n'ai pas respecté le protocole et je m'en veux terriblement.

— Vous m'avez surtout fait beaucoup rire. Laissons de côté le protocole voulez-vous ? Que vous a dit Megan ?

— Je ne dois plus mettre les pieds dans vos appartements, je suis reléguée à la buanderie et à la gestion du linge.

— Je vais arranger ça Phoebe, je…….

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, le Tac des mauvais jours vient de lâchement me ceinturer tout en balançant à son micro-oreillette :

— J'ai retrouvé « Petit monstre ».

Son oreillette crache et crépite. Je distingue en sourdine un rire gentiment amusé, une voix transformée que je devine être celle de Megan :

— Directement dans sa chambre. Hua l'attend.

Le « Petit monstre » se débat avec rage et pousse des cris stridents sous l'œil amusé d'Éric et l'étonnement de Phoebe, peu habituée à de tels débordements. Une douce léthargie semble s'être emparée de cette assemblée qui reste un instant sans voix et immobile attendant la réaction d'Éric qui, d'un geste, rue soudain dans les brancards. La fête est finie.

⁂

« Petit monstre » est mon nom de code, chaque membre de la famille à le sien. Je m'en accommode, lui attribue un sens tragique. Mon altérité physique et mentale se conjugue au pluriel et fait effectivement de moi un bien encombrant « petit monstre ».

Finirai-je star adulée de l'art contemporain , sujet hybride mi-femme mi-animal, augmentée ou non, exhibée comme le furent mes frères et sœurs du siècle dernier dans l'un de ces cirques itinérants qui sillonnaient les landes putrides des campagnes suburbaines américaines ?

Que chacun se rassure, Megan n'a de cesse de poliment jongler avec cette figure de style, avec ce point d'achoppement. Elle surfe assez naturellement sur ce qu'elle pense être mon égo surdimensionné. Ce surnom affectueux et astucieux aurait pour simple vocation, selon elle , de mêler une touche de tendresse à une reconnaissance de mon statut et de mon caractère unique. Il refléterait mon côté espiègle et charismatique.

Voyons Megan, dites le moi plutôt franchement dans les yeux, je suis juste une chieuse incontrôlable.

⁂

Les contacts physiques entre les personnels de service et ma petite personne ont fait l'objet d'une négociation ardue et douloureuse. Un document plutôt barbant d'une cinquantaine de pages régit les règles de préséance. Depuis que j'ai trois ans, nul n'est autorisé à me toucher, la distance professionnelle étant la norme. Sauf pour un cercle très restreint de sauvages endimanchés et clairement identifiés qui œuvre sous le haut patronage de Megan.

Tic et Tac, tout d'abord, qui sont autorisés pour d'évidentes questions de sécurité mais surtout pour mes récurrents problèmes de comportement à m'empoigner, me poursuivre, me ceinturer, me géolocaliser.

Hua, ensuite, directement affectée à la gestion de mon espace intime, de mon emploi du temps, de mes tenues. Responsable de ma stricte éducation, elle cherche à concilier l'inconciliable, mon humeur détestable et ma folle envie d'apprendre.

Si Hua a survécu à notre dernier été à Sunset Key, elle reste cependant sur la corde raide, pressée comme un citron par Megan à deux mois de la fin de sa période d'essai. Elle puise au plus profond de sa noble intelligence la force de résister à mes travers anarchiques.

Hua, toujours, subtile habilleuse en chef, est autorisée à fouiller placards, sacs, mobiliers divers et m'accompagne en toute circonstance sous la haute protection de Tic et Tac. Une mission de grande intensité quand on connait mon gout pour l'esquive crépusculaire. Elle s'avère d'une redoutable d'efficacité et peu d'instants, aussi intimes soient-ils, échappent à sa frénésie protectrice et inquisitrice.

Elle a pour mission accessoire, mais au combien dangereuse, de disserter en ma présence sur des thématiques choisies chaque semaine par Megan, en français, en espagnol et en anglais. Et de m'initier au mandarin, sa langue natale. Une liste longue comme le bras lui est transmise chaque semaine. Je soupçonne mon père d'être l'instigateur premier de ces choix azimutés.

Hua est devenue ma boussole itinérante, mon orgueilleux magistère.

⁂

Avec Hua, les journées les plus ordinaires prennent un traintrain polyglotte bien calibré, un succédané bienvenu au piège mortel de l'ennui. Je l'accepte, pour établir des liens, des connexions, approfondir mes expériences de lecture, relier époque et culture, me décentrer, ou plutôt me dé-ethnocentrer, m'asseoir tranquillement sur mon appartenance de classe et voguer vers des cieux universalistes plus cléments. On a le droit de rêver. La connaissance a ce pouvoir et mon jeune age ne sera jamais un obstacle.

Au matin, sur le chemin de l'école, je disserte en espagnol sur les caprices de la météo ou sur la crise migratoire mexicaine.

Le temps d'un brunch salutaire sur Madison Avenue, je parachève mon apprentissage du français tout en dézinguant gaiement les fleurons délicats de la rentrée littéraire française qu'Hua me presse de lire. Elle a ce côté fleur bleue qui m'exaspère, patauge avec délectation dans le french-drama à la sauce feel-good, quand je rêve de crimes sauvages et de sueurs froides, de perverses manipulations au plus profond d'une campagne américaine surchauffée, de serial killers déversant leur sanglante paranoïa sur des banlieues asservies et veules. Chacun sa drogue. La mienne a pour nom Lewis Abott, le Prince des ténèbres.

Pour son anniversaire, j'ai offert à Hua un exemplaire original de la Nouvelle Revue Française du mois de juin 1914 contenant des fragments du « À la recherche du temps perdu » de Marcel Proust. Elle a pleuré. Je l'avais faute de temps emballé dans du papier journal, quelques pages empruntées au titre phare de la presse financière américaine. Hua me trouve émouvante, incontrôlable mais émouvante, avec un je ne sais quoi d'iconoclaste. D'une extrême sophistication dit-elle.

Ce mot dans sa bouche me déplait. J'accepte et admets une différence authentique, en aucun cas une quelconque supériorité. Je laisse depuis toujours ce sentiment aux affreux qui n'ont toujours pas compris que toute allégation est partielle et partiale, toujours influencée par des facteurs subjectifs.

A l'heure des cours particuliers de mathématiques, je flirte sans grande conviction avec la langue de Shakespeare. Le tout avec une étonnante décontraction, née d'un profond ennui, mais remerciant tout de même Hua la surdiplômée pour cette ivresse des signes dont elle m'abreuve parfois. En ce début d'après-midi, nous naviguons entre calcul formel et portions d'histoire, celles du « théorème des restes chinois [21]». Hua a détecté en moi ce don, cette abstraction raisonnable. Sur ma planète biscornue, les mathématiques règnent en maitre, et pactisent avec les étoiles. Personne à part elle ne semble s'en soucier.

Une visite au MoMa en fin d'après-midi et je sèche en mandarin devant les tempérances de Diane Arbus[22]. Quand je m'essaye au japonais, renvoyant dos à dos beauté marginalisée et beauté conventionnelle, je dépixélise « A Young Man in Curlers at Home on West 20th Street, N.Y.C., 1966 [23]», lui rendant son âme d'épreuve gélatino-argentique. Hua s'agace et me voue aux gémonies, noyant apparence et identité au plus profond de l'obscur théâtre de l'expérience humaine. Le japonais est pire qu'un gros mot dans ma bouche occidentale. Et le pire du pire des gros mots pour Hua la chinoise. Il est grand temps de se faire bien comprendre et je lâche d'un cri sonore et animal:

— Hua , I like this fucking photo [24]!!!

Hua me balance ses yeux assassins, s'assure d'un mouvement circulaire de la tête que personne ne m'a entendue. Mon père, me rappelle-t-elle, est vice-président du Conseil d'Administration du MoMa et l'un de ses plus grands mécènes. Mon comportement pourrait largement compromettre ses efforts et salir sa noble réputation.

Hua explose et parle haut et clair, mais en mandarin. Si je devais me risquer, je proposerais la traduction suivante, même approximative : « exit Far-West attitude et autres onomatopées dignes d'une tribune avinée un soir de finale du Super Bowl, bonjour la tempérance, la hauteur de vue et le signifiant ».

Hua m'invite à nuancer mon propos et à argumenter. Noble destinée que la mienne, contrainte depuis toujours à tout devoir expliquer, décortiquer, disséquer sur l'autel d'un savoir autorisé et universel. Mon instinct reste cependant une source miraculeuse et intarissable que je ne peux refouler indéfiniment. Je m'assois un instant sur une histoire de l'art officielle et pacifiée et répète au petit creux de l'oreille d'Hua :

— 華，我喜歡這張他媽的照片[25]!!!

Hua renonce tout en éclatant de rire devant mon sursaut salvateur. Alors que l'intonation est la fondation même de l'oral en chinois et que trop souvent je la néglige, je me condamne à ne

[21] Le théorème des restes chinois est largement utilisé en mathématiques, en informatique et en cryptographie pour résoudre des problèmes liés à l'arithmétique modulaire

[22] Diane Arbus, née Diane Nemerov le 14 mars 1923 à New York et morte le 26 juillet 1971 à Greenwich Village, est une photographe américaine

[23] Jeune homme en bigoudis chez lui, 20e Rue, N.Y.C. 1966 / Photo Diane Arbus

[24] Traduction : Hua, j'aime cette putain de photo.

[25] Traduction : Hua, j'aime cette putain de photo.

jamais me faire comprendre. J'espère juste ne pas l'avoir insulté. Son rire franc me rassure un instant.

⁂

Les relations avec mes deux parents restent quant à elles le pré carré de Megan. Un terrain d'excellence miné depuis toujours et dont nul n'est sorti indemne.

Car ma mère sait que je sais. Que je sais qu'elle me hait. Que je sais que mon père la trompe. Que je sais que mon père est mon père. Que je sais que je suis la maligne, la sournoise. Que je sais que je suis une guerrière.

Mon père, lui, pense que je ne sais rien. Que je ne sais pas qu'il navigue en eaux troubles. Que je ne sais rien sur ces créatures divines et bien trop jeunes, actrices ou mannequins, qui défilent dans son bureau, avides d'une possible gloire ou d'un prochain contrat. Que je ne sais rien de ce qu'Emily démêle et tempère.

Emily l'impétueuse, par sa pugnacité, son intelligence, a échappé à son appétit gourmand, devenant l'associée exigeante, incontournable. Elle me délivre jour après jour des messages d'espoirs et de tempérance, me parle de projets, de co-production, faisant de mon père un pygmalion redoutable. Emily s'est érigée comme un rempart quand je l'imaginais simple cheval de Troie. Elle mène un combat frontal, par amour pour moi. Je lui dois de m'avoir conduite pour un temps loin des enfers, là ou l'art et l'amour règnent en maitre.

New York . Manhattan. Vingt trois octobre deux mille sept

J'ai feinté, au plus profond de la nuit, mon bonnet arc en ciel en tricot « sixties » vissé sur la tête. Il appartenait, si j'en crois la légende, à la mère de Megan. Il a un petit côté phrygien multicolore que j'adore, un petit côté bataille de Yorktown [26]qui hystérise mon humeur de guerrière. Nos bouseux ancêtres ont tous leur jour de gloire et leur combat, vissés au plus profond de leurs obscurs fondements d'abrutis congénitaux. Mes jours de gloire sont beaucoup plus prosaïques, empreints d'une dimension mystique et accessoire.

⁂

J'ai bravé l'interdit encore une fois, ignorant l'ascenseur privé dont la technologie new age surveille et m'indispose, lui préférant l'escalier monumental, négligé et oppressant. Il étire ses marches de métal et de bois sur quarante-cinq étages pour mieux finir sa course à l'arrière du grand hall, dans un déluge vertigineux de lumières et de couleurs.

Sous le feu des projecteurs et de ses caméras vieillissantes, cette outrance sécuritaire ne connait que ma foulée captive et régulière. Nul n'ose s'y aventurer, craignant l'opprobre d'une armée de concierges et une sécurité omniprésente peu habituée à de telles excentricités, surtout à une heure aussi tardive. J'ai profité de l'agitation d'hier soir pour accentuer les angles morts de plusieurs caméras avec ma perche à selfie, m'offrant tout au plus quelques secondes de répit.

Le lustre aux milliers de pièces de cristal, incandescentes et froides, illumine le grand hall et la noble Marjorie, qui trône seule derrière son comptoir high tech aux couleurs ivoires et veloutées. Rivée à son mur d'écrans furieux, sa conversation téléphonique prend soudain un rythme et des accents catatoniques. Un intrus a été détecté dans la cage d'escalier. Son infame collègue, l'indomptable Nelson, dont la marge de négociation se résume à peau de chagrin, fait le pied de grue à l'extérieur, une cigarette à la main. L'alerte met fin à ce trou noir dans lequel il semble s'être pour un instant abimé. Aucune chance de ce côté, l'infame galope vers le hall à grandes enjambées, ruinant mes chances d'atteindre sans encombres la porte principale.

⁂

Nelson me déteste, pour toutes mes incongruités verbales ou se mêlent conlang[27] littéraire et langue ludique, pour mes pieds de nez incessants à la dictature de bazar qu'il entend faire régner depuis toujours sur notre tour légendaire, pour mes tenues non autorisées post apocalyptiques et par-dessus tout, pour mes sneakers maculées de boue qui salopent parfois sans vergogne le marbre noir du hall et ses veines blanches géométriques pas très sages . Ces dernières forment un gigantesque puzzle, froid et design, ou je m'exerce aux plus inhabituelles des glissades, aux danses les plus acrobatiques, atterrissant la plus souvent sur les fesses, dans

[26] Après une série de combats tendus dans le Sud entre mai 1780 et septembre 1781, la bataille de Yorktown en Virginie signe la victoire franco-américaine contre les Britanniques et la fin de la guerre d'indépendance américaine.

[27] « conlang » est l'abréviation de « langue construite », soit une langue inventée.

un déluge de jurons auxquels répondent les franches onomatopées d'un Nelson au bord de l'apoplexie.

Roberto le traitre m'avait pourtant assuré être de faction cette nuit, me promettant une sortie sans encombres et boniments. Me reste le plan B, la sortie par le parking. Mais sans Roberto, il me faudra attendre l'entrée ou la sortie d'un véhicule.

⁂

Aucun moyen de joindre Lewis, qui m'attend toujours à la station de métro 77th Street–Lenox Hill Hospital**.** Cet obstiné réfractaire, ange de l'apocalypse, se balade en plein centre-ville sans téléphone, une éternelle fleur lovée au plus profond de son porte-boutonnière en argent sterling édouardien. Il glisse cet objet stylisé aussi magnifique qu'inutile dans la bride située à l'arrière du revers de sa veste anthracite en lainage hors d'âge. Ce florilège emblématique, cadeau bienveillant de mon père, accueille selon son humeur et en toute saison une fleur blanche et parfumée de choisya, l'emblématique oranger du Mexique, ou le plus discret mais néanmoins fringuant myosotis. Le lys inaltérable, quant à lui, est réservé aux jours sans, à ceux dont chaque mot fait entendre au loin son pendant lubrique et animal, à ceux dont chaque phrase fait craindre pour plus tard le sombre envers du décor.

Quand enfin je le devine et qu'il se retourne, il porte un lys à la boutonnière. Lewis et moi avons nos codes. Je sais devoir lui donner une raison de vivre, pour cette journée qui doucement s'achève et peut-être aussi pour ce demain qui prudemment affleure.

⁂

— Tu as pris ton matériel, Annabelle ?

J'exhibe fièrement mon carnet de note, mon crayon, ma boite de couleurs et mon Leica. Aucun mot sur mon retard, mon échappée belle, les trésors d'ingéniosité qu'il m'a fallu mobiliser pour déjouer un temps la surveillance qui m'entoure.

Lewis reprend doucement ses marques, sort de sa torpeur, m'entraine au loin, ma main perdue au creux de la sienne. Sa bouche, pâteuse, crache au loin mille idées à la minute, un condensé de sa prose aux postures hiératiques qui noircira bientôt peut-être nos écrans funestes.

— Il s'agit pour toi de prendre des photos, de documenter mes notes…., m'assène-t-il l'air bougon.

La fin de sa phrase est emportée au loin par une quinte de toux caverneuse, m'invitant à poursuivre tout en plantant mes yeux dans les siens.

— ….et de puiser en ces lieux nombre d'impressions fugaces et fragiles dont les contours nourriront l'âme de votre nouveau roman.

— Tu me saoules Annabelle, avec tes répliques de première de la classe.

⁂

Un roman sans titre pour une sombre histoire, celle d'un serial killer qui sévit depuis plusieurs mois dans les tunnels obscurs situés sous Riverside Park.

Sam, puisque c'est son nom, a pour habitude de prendre la ligne six jusqu'au Brooklyn Bridge avant de gagner Riverside Park en empruntant la ligne un. Veut-il brouiller les pistes avec ce trajet pour le moins inhabituel ?

Sam enjambe les murets et se glisse le long des murs dessinés bordant la voie d'où s'extraient les Amtrak rutilants, fonçant droit vers le Nord. Il tue au hasard, froidement, le plus souvent de très jeunes femmes. Sam a le temps et défie toute logique. Pas de mode opératoire distinctif, c'est son point fort. Sauf pour ce trajet qu'il prétend emprunter à chaque fois qu'il sévit. Ce que confirmerait les messages et les photos polaroid envoyés au siège de la police newyorkaise. L'exploitation de la vidéo surveillance n'a pas permis de corroborer sa présence en ces lieux aux dates concernées.

Son objectif : éradiquer la vermine qui hante ces galeries, ces égouts, ces anciennes carrières dont il a cartographié la partie la plus profonde, la plus inaccessible. Celle ou même la police ne s'aventure pas.

Roger Madison, l'éternel double de Lewis, lieutenant de la police de NYC mène l'enquête avec toute la pugnacité qu'on lui connait. L'homme s'évertue à maintenir une pression nécessaire sur son équipe alors qu'une onzième victime vient d'être découverte et que les politiques s'en mêlent.

Nous travaillons depuis trois mois sur ce texte. Nous butons sur le chapitre décrivant cette vie souterraine à laquelle Sam devra s'acclimater, pour gagner la confiance de ses occupants et vaquer ainsi à sa divine mission.

⁂

Les mains fermement accrochées aux fines bretelles de ma salopette matelassée orange, je planche et m'émerveille, claironne bruyamment à chaque courant de cet air chaud et saturé qui enveloppe mes cheveux fous, crise à chaque soubresaut de cette rame furieuse, mystérieux cheval de fer de la non moins énigmatique ligne numéro six du métro newyorkais.

Mon jeune age et ma folle excentricité me permettent tout, portraits et contreplongées acrobatiques, échanges versatiles et surnaturels avec de parfaits inconnus, grimaces assassines à deux pathétiques et vieilles poulettes égarées au merveilleux crépuscule d'un jour de noce finissant. Elles tempêtent, une bouteille de vieux champagne à la main.

Je finis sur les genoux de la plus entreprenante, de la plus choupi tralala. Nous entonnons ensemble le premier couplet de ce long sanglot voyageur, de ce sublime « Some of these days »[28] qui ignore les frontières et déverse sa douce mélancolie sur nos cœurs morcelés d'ondines. Je frémis à chaque « You'll feel so lonely », puis, parce qu'elles le valent bien, j'électrise « La complainte de la Butte ».

[28] "Some of These Days" est une chanson populaire américaine écrite par Shelton Brooks en 1910. Elle a été interprétée par de nombreux artistes au fil des ans, mais l'une des versions les plus célèbres est celle de Sophie Tucker en 1911.

Mon accent de Boston est plutôt racé, pédant peut être dans ma bouche d'enfant , comme tout droit sorti d'un prétentieux conciliabule estampillé Skull and Bones [29] et patiemment nourri aux petites lettres sacrées de mes aïeux les Yalies[30]. Un côté Nouvelle Angleterre avec peut être un problème de prononciation de la lettre « r » à la fin des mots ou devant une consonne, un rhotacisme né de mes aventures parisiennes.

J'offre à la « La complainte de la Butte » un second souffle. Mes voyelles prennent leurs aises, chantantes et atmosphériques, me consacrent Poulbot [31]quand je me perds le plus souvent dans la lumière et l'ombre des bâtiments de Little Italy dont la verticalité et l'atmosphère dramatique abreuvèrent autrefois les enfants perdus de « Cliff Dwellers[32] ».

J'ai trouvé dans ce quartier une atmosphère propice à mon apprentissage, celui de capter avec mon appareil photo la lumière des enseignes, l'intérieur des cafés et des boulangeries chaleureux, les façades d'une communauté en pleine effervescence. Je m'y perd plus que de raison avec mon Leica, ce troisième œil pendu à mon cou.

⁂

Bien calé sur son siège, la tête adossée à la vitre blême et sale , Lewis ne dort que d'un œil, bercé par le doux ronron des rames SSD du métro. Je griffonne quelques dialogues ou bons mots, pour plus tard, quelques croquis aussi, sortes d'animes colorés et pas sages. Je scanne tous ces songes éveillés sur mon téléphone et dépose l'ensemble sur le dossier que nous partageons avec Lewis. Laisser une trace, toujours, indélébile, perdue aux confins du métavers.

— Lewis, que sommes-nous venus chercher ici ?

— La réponse à toutes nos questions Annabelle, grimace Lewis. Je veux surtout te présenter le fantôme de cette petite fille blonde dont je t'ai parlé, aussi délicieuse que toi, mais avare de ses mots, perdue pour le monde, ton parfait négatif.

— Ou parfait positif ironisé-je ?

— Bien, présentement, j'ai faim. Assez philosophé. Arrêtons nous à Grand Central manger une pizza, beugle Lewis tout en se levant d'une coup, droit dans ses bottes.

Je propose à Lewis de me retrouver devant l'Oyster Bar, dans la galerie des murmures, prétextant une furieuse envie de faire pipi. J'ai juste besoin de me dégourdir les jambes, d'échapper un instant à la douce mélancolie de Lewis.

⁂

Mes sneakers trônent, solitaires, près de l'un des piliers de la galerie. Pieds nus, je prends la pose. Les annonces aux sonorités lugubres se mêlent au grondement lointain des trains,

---

[29] La *Skull and Bones* (littéralement Crâne et Os) est une fraternité étudiante de l'université *Yale* aux États-Unis.

[30] Les anciens étudiants de l'université de Yale sont surnommés les *Yalies.*

[31] Le Poulbot fait référence à l'œuvre de Francisque Poulbot, un artiste français connu pour ses illustrations et caricatures représentant la vie quotidienne à Paris, en particulier celle des enfants des quartiers populaires au début du 20e siècle

[32] "Cliff Dwellers" est une œuvre emblématique de l'artiste américain George Bellows, créée en 1913. Cette peinture à l'huile sur toile capture de manière puissante la vie urbaine et industrielle de New York au début du 20e siècle.

mécanique et régulier, et répondent à la clameur idolâtre de la foule qui se presse en rangs serrés vers le stade de Citi Field. A ce chant puissant et hypnotique répond ma folle envie de liberté, d'échappée solitaire.

Je flotte, acrobate, au rythme de ma mélodie intérieure, captant un à un le regard des passants pressés. Adieu horaires et smartphones, bonjour magie et pureté du soir. Je danse, apaisée, entrainant dans mon sillage une foule bigarrée et joyeuse.

Deux adolescents aux reflets roux et boutonneux se joignent à moi. L'un deux extrait de son sac une enceinte mobile qu'il pose près du pilier et y déverse sa playlist. L'autre en profite pour fouiller mon sac, mais mon Leica et mon téléphone ne quitte jamais la poche kangourou de ma salopette. Je les ignore quand mon corps se plie et se tord, flexible à l'extrême, au bord de la rupture.

Plusieurs robocops sont en approche, attirés par toute cette agitation. Quand Lewis attrape mon poignet et mon sac, me priant vertement d'accélérer le pas, j'ai juste le temps d'agripper mes chaussures.

Il était temps. Un vieux monsieur fatigué, blanchi et apprêté comme une vieille star de cinéma, s'indigne et s'interpose tout en me proposant la botte. Il s'acharne sur Lewis et m'invite à le suivre vers des cieux plus cléments, là ou le sable est léché par des mers de bonbons acidulés pagailleux et ou se languissent les promesses de chatouilles alléchantes. Sa langue se fait obscène entre ses deux doigts levés, avant de salement se délier.

— Elle est à toi cette jolie poupée ? Tu me la prêtes ? Combien tu en veux ? crache-t-il à Lewis d'une petite voix acidulée.

Je lui assène un coup de « Doc Martine » , bien cogné dans le tibia, qu'il mettra du temps à digérer. Lewis m'entraine au loin sans un mot, préférant ne pas s'épancher sur un sujet somme toute délicat sur lequel il s'est ouvert par écrit il y a deux mois.

Il ne sait plus qui de mon antique grâce ou de mon cerveau triple flux hante ses nuits obscènes. Je ne lui ai jamais répondu, préférant lui laisser imaginer ma réponse.

⁂

Nous faisant face depuis la station d'Astor Place et son facétieux décorum carreaux mosaïques, l'annonciateur d'une apocalypse plus que certaine prend soudain ses distances, fend le ciel et mon front d'une croix imaginaire et chrétienne, censée marquer du sceau de l'infamie le démon qui me hante. Celui qui se cache bien peinard derrière mes yeux bleus étincelles, prend mon corps d'enfant pour un polichinelle de bazar, s'arroge une place plus que confortable.

— Les yeux de Satan, ce sont les yeux de Satan. Vade retro Satanas ! vitupère le malheureux indigent.

Je ne le contredis pas. J'ai toujours su que quelqu'un ou quelque chose se cachait au plus profond de mon âme tourmentée, prêt à jaillir et à mordre à la moindre entourloupe. Une sorte de gnome invertébré qui attend patiemment son tour, visqueux et sournois. Je l'entends parfois

faire les cent pas, défiant les plus élémentaires lois de la gravité. Je l'imagine la tête en bas, les pieds visés au plus profond de mes deux hémisphères, s'arrogeant une place de choix et tournant à rebours les pages les plus sombres de ma courte existence.

Lewis s'interpose et tance vertement cet olibrius sorti de nulle part, le renvoyant sans ménagement à sa philosophie azimutée et à ses absurdes croyances contemporaines, mères adulées de tous les complotismes sectaires.

⁂

Le système social du monde à l'envers me parait complexe et sophistiqué, avec ses liens de parenté, sa créativité artistique, sa résistance écologique. Mais se confond parfois avec son revers tragique : la violence, la misère, l'insalubrité.

Dans le classement des organisations complexes, ce système tiendrait surement le haut du pavé, négatif ô combien purifié du monde à l'endroit. S'y fondent en un corps unique ce que les hommes ont jeté et aussi les hommes et les femmes que les hommes ont jetés.

Des enfants s'y terrent, invisibles, là ou l'on ne les cherchera pas, fuyant famille décomposée et violente, mafieux de la pire espèce et maquerelle attitrée.

Piétinés par le monde à l'endroit, ces orphelins, ces junkies, ces agoraphobes côtoient la maladie, les rats, les ordures, mais y construisent une forme d'humanité, humide et triomphante.

Des conditions acoustiques particulières dévoilent des réflexions, des échos complexes, alimentés par de lointaines performances musicales, qui défient la mort qui rôde, répondent aux graffitis poésie qui s'exposent au plus près des néons jaunis. Elles font la nique aux bruits incessant de l'eau, qui gèle et pénètre, les corps, les os, les tunnels. Cette humidité, je la sens sous mes pieds, dans ma voix, dans mes mains blanchies par le froid.

⁂

Après un périple de plus d'une heure sans foi ni loi et des kilomètres de tunnels, notre destination se découvre, aux pieds de notre guide Franky. La route a été longue de la surface au douzième sous sol, mais Franky tient à nous présenter Jane, sa fille, et son univers de carton pâte.

Derrière une bâche plastique, on devine deux matelas posés sur des palettes, plusieurs caddies emplis de sacs. Une intimité minimale pour un maximum d'humanité.

Jane a développé des capacités nyctalopes, ces yeux gris pleurent en permanence. Son regard semble happé par ses pensées souterraines, comme porteur d'une indécision permanente et d'une paranoïa sans fard. Vers qui tourner son regard ? Qui est digne de confiance ? Que sommes nous venus chercher ici ?

Ses cheveux sont blancs comme la neige. Jane cherche sa revanche dans l'obscurité profonde, prête à vous estourbir d'un coup de lame, celle fixée à son mollet par du ruban adhésif et qui ne la quitte jamais.

Jane se fiche de mon Leica, qu'on la dévisage, que l'on cherche à écrire son histoire sur du papier. Elle me demande juste quelques instants, le temps de déplacer au loin le seau qui lui sert de toilettes et ou elle vomit sa peine quand gronde au loin les affres de la maladie.

Elle se sent invisible quand sa pudeur affleure. Comme son intimité se dévoile, elle mime au loin sa fureur et sa rage, de plusieurs petits cris furieux.

Jane est bien trop jeune pour être une victime de Sam. Jane est déjà morte. Et nous sommes tous ses meurtriers.

Pas un mot ne sort de ma bouche jusqu'à la lumière et Lewis ronge son frein.

Aucune photo, jamais, ne sortira du trou du cul du monde.

⁂

Le comité d'accueil est élégant mais sans grâce. Roberto et Nelson courent dans tous les sens. Hua et Megan apparaissent à la porte de l'ascenseur, affolées, accompagnées de Tic et Tac. Plusieurs individus que je devine être de potentiels hauts gradés de la police de New York leur emboitent le pas. Hua court vers moi en m'apercevant.

L'impression soudaine de marcher sur du coton. Je m'effondre en plein milieu du grand hall. Le monde vient de s'écrouler sous mes pieds.

Le réveil est brutal : vomissements, migraine, douleurs thoraciques. Un aéropage de médecins est à mon chevet. Un long conciliabule, ma mère en retrait, je garde les yeux fermés. Je perçois quelques mots dans ce confort feutré: shootée, fumée, crack. Celui dont j'ai probablement respiré les vapeurs toute la sainte nuit dans cette terre du dessous. La fin est-elle proche ?

⁂

Convoquée quarante-huit heures plus tard dans le bureau de mon père, j'échappe par miracle au pensionnat suisse mais pas à une copieuse leçon. Je reste plus d'une heure assise dans un des sofas rouge carmin au design un peu fou, avec juste le droit de me taire.

Mon père s'affaire entre téléphone et ordinateur, m'ignorant complétement. Je comprends qu'il attend quelqu'un et que ce quelqu'un est en retard. Quand Emily apparait soudain, l'air sombre, j'entrevois dans ses yeux une lueur particulière.

Emily a négocié une sortie de crise. Mais à quel prix ? L'emprise qu'elle a sur mon père m'étonne et me pèse à la fois. Son aplomb me parait surnaturel, biblique, quand elle détricote une à une les menaces de mon père.

On me retire pour trois mois mon téléphone, ma tablette, mon ordinateur. Hua est congédiée. Megan a présenté sa démission, mais celle-ci a été refusée. Tic et Tac sont désormais affectés à ma protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre et la remplaçante d'Hua est en cours de recrutement.

Je comprends soudain que mes actes peuvent avoir des conséquences. Je pleure Hua et le temps béni de nos échanges, de nos vaines disputes.

⁂

Je ressors de leur carton mes cahiers d'écriture, mes crayons, mes couleurs, racontant de langue et de fureur, de couleur et de combat , le destin tragique de Jane, mon amie perdue.

Je dessine sur l'un des murs de ma chambre une fresque lumineuse ou deux mondes s'affrontent, détournant le travail de cette célèbre désigner newyorkaise primée aux Oscars et amie de mon père qui a réalisé la décoration de ma chambre.

De bleu et de blanc, nait le monde à l'envers, sombres bâtiments futuristes aux lignes épurées et aux lumières blafardes.

De vert et de brun, nait le monde à l'endroit, organique et naturel, aux paysages verdoyants, aux arbres majestueux et aux créatures fantastiques.

Au centre, deux enfants se tiennent la main, Jane m'entraine et me hisse vers le monde à l'endroit.

⁂

Ma peine se voit commuée en une sorte d'enfermement qui ne dit pas son nom. Interdiction de sortir de l'Annabelle Tower pendant trois mois supplémentaires, sauf pour aller à l'école ou à la salle de sport du deuxième étage. Même chose pour mes outils numériques, qui poursuivront leur lente hibernation dans l'un des coffres-forts sécurisés de mon père.

La sentence a été prononcée dans ma chambre par Megan l'inquisitrice, en présence de mon père et de ma mère. Je pense que je ne les avais pas vus côte à côte depuis plusieurs mois. C'est dire combien l'instant est grave. Même si mon père semble circonspect en contemplant la fresque, je devine dans ses yeux une sorte de sourire intérieur. Je l'imagine dialoguant avec cette désigner au franc-parler chaotique, fière d'avoir participé avec moi à la transfiguration de son œuvre. Pour ma mère, nous sommes confrontés à un crime de lèse-majesté dont elle évalue méthodiquement les seules conséquences financières.

⁂

Je suis comme coupée du monde. Mon nouvel habitus rogne peu à peu ce qui restait des lambeaux de mon capital social, se repait de mon hexis vestimentaire qui se limite désormais au strict nécessaire. Mes tenues asexuées et « street style » sèment la panique sous les ors clinquants de l'Annabelle Tower. Ma vie devient une utopie intérieure, dont je dois définir les contours et le langage.

Je m'attelle avec rage à cette mission dantesque, à ce projet un peu fou : donner du sens à l'oralité de ma conlang. La langue d'Annabelle de Vénus est imprévisible et la phonesthétique une matière délicate. Ce mélange d'alphabet de de système logographique est oralement imprévisible, une matière vivante ou affleure jour après jour une forme d'intelligence autonome. Mon idéal est parfois mis a mal et nécessite de patients ajustements que je couche

sur des dizaines de feuilles au format A3 qui tapissent les murs de mon dressing. Des tableaux préconstruits dont je remplis deux lignes simultanément, l'une de la main droite et l'autre de la main gauche. Cela permet de gagner beaucoup de temps. Je cultive depuis toujours cette petite compétence, même si chacune de mes mains prend la plupart du temps des routes différenciées. Pas à pas, je défie devant ma glace cette puissante abstraction.

Quand une phrase, puis deux, puis trois, prennent enfin forme et que leur phonétique se plie à mes accents sauvages, je rougis gentiment, sure de mon effet.

Je suis la seule nomothète de mon utopie et la seule réformatrice de ma langue dont j'exige un cratylisme parfait. Il ne s'agit plus de la fondre dans le réel, mais de la savoir mienne.

⁂

J'imagine un dialogue entre Jane et moi, par lettres interposées. Je me les adresse et les glisse discrètement dans la boite servant au courrier départ de l'Annabelle Tower. Elles finissent par me revenir deux ou trois jours plus tard, sous l'œil étonné de Megan. Je sais qu'elles sont systématiquement ouvertes, mais nul n'est en mesure de lire ma prose, couchée d'une main nerveuse dans la belle langue d'Annabelle de Vénus. Je les cache dans un endroit connu de moi seule et pour plus tard. Ainsi, Jane continue de me parler et je ne suis plus seule.

Aux questions de Megan, je réponds désormais dans cette langue savante dont je ne peux plus me défaire, comme un défi, comme une arme me consacrant à jamais comme la seule dépositaire de ce nouveau savoir.

New York . Manhattan. Vingt-sept aout deux mille neuf

En lisière de Chinatown, bien avant que ne s'étire le serpent tortueux et gris de l'East River, la façade minimaliste du Downtown Spin Vinyl interpelle d'emblée le voyageur fatigué sorti d'un pas lourd et hésitant de la station de métro East Broadway. Sait-il que cet entrepôt vieillissant et souterrain, ou on entre comme dans un terrier, est depuis peu le quartier général d'une armée bienfaitrice de barbus à lunettes ?

Mon vieil ami Bobby règne en maitre sur ce petit monde aux intentions délicates, me guide jour après jour aux portes du paradis perdu des galettes oubliées.

Aida, la première à m'avoir trainée dans cette chambre des curiosités sonore et surréaliste, m'a appris comment prendre mon temps, caresser d'une main l'âme de la pochette, nettoyer la surface un peu grasse de cet objet précieux. Comme un retour aux sources, là ou le temps s'arrête, je suis entrée en religion.

La découverte d'un vinyle est devenue au fil du temps ma petite cérémonie du thé japonais, codifiée par Bobby le bienheureux, mon praticien expérimenté. Il faut de l'attention et un certain engagement pour s'immerger dans ces sonorités chaudes et authentiques, un rituel savant dont je me gave désormais avec délectation, mes yeux plongés dans ceux d'Aida.

⁂

J'appris bien plus tard de la bouche de Marianne, fidèle pilier de la librairie Albertine et probablement l'une de ses plus grandes lectrices, que Bobby était accessoirement le co-fondateur d'une bibliothèque alternative regroupant une des plus grande collection de vinyles du monde.

Marianne sublimait ce soir là le chef d'œuvre de Romain Gary « La vie devant soi » [33]devant un parterre de familles francophones visiblement conquis. Seule, mais au premier rang, je compris grâce à Momo et Madame Rosa [34]qu'il faut choisir soi-même sa famille de cœur et qu'Emily et Aida y trouveraient sans conteste une place de premier choix.

Alors que je partageais ce sentiment avec Marianne, dissertant sans fin sur les cages d'escaliers, les chaleureuses odorantes de Belleville ou les froides opulentes de Manhattan, nous digressâmes rapidement vers nos musicales appétences, bien loin déjà de la tribu de Monsieur Waloumba [35]et de ses instruments mythiques.

Marianne envoya Bobby et sa clique aux confins d'une poubelle empoussiérée de l'histoire de la musique. Une caverne exiguë mais rebelle ou punk et country, folk et hip-hop, flirtent avec une foule d'enregistrement expérimentaux, pactisent avec une multitude de soixante dix-

---

[33] « *La Vie devant soi* » est un roman de Romain Gary publié le 14 septembre 1975 sous le nom d'Émile Ajar et qui a obtenu le prix Goncourt.

[34] Les deux principaux personnages du roman de Romain Gary « La vie devant soi ».

[35] L'un des personnages du roman de Romain Gary « La vie devant soi ».

huit tours oubliés. De quoi attiser ma curiosité maladive et envoyer Marianne rejoindre le panthéon des imbéciles désenchantées.

⁂

J'ai planté les « Men in black », plus loin, du côté de Tribeca. Je ne suis pas à mon avantage, toute entière échappée d'un gouter mondain, robe rose fermée au col en tulle de coton ornée de broderies aux accents fruités et ballerines de laine à carreaux de couleur assortie. Le comble de la sophistication pour cette pièce unique aux manches trois-quarts signée « GéGé ». Je l'enverrai bien valsé, ce clin d'œil appuyé au luxe discret, prisonnière à jamais de ce ruban enveloppant mes cheveux fous. Il laisse négligemment retomber quelques boucles blondes et souples autour de mon visage en feu. Deux kilomètres de course folle, le diable dans la tête, un chant en bandoulière, pour que jamais ne se relâche ma foulée salvatrice, sous l'œil ahuri des passants chavirés.

J'ai une affection particulière pour les portes de service, dérobées et singulières, très largement négligées. Celles de ce bel hôtel particulier, ce navire prestigieux et exclusif, n'échappent pas à la règle. Tic et Tac n'ont rien vu venir, ni la sécurité, bien trop occupée à filtrer les entrées et sorties de la lourde porte principale toute auréolée de ces extravagants décorums festifs aussi prétentieux que douteux. Ils nous rappellent avec insistance que le mauvais gout est une valeur communément partagée sur notre ile transfigurée.

⁂

— Tu es seule aujourd'hui, me lance Bobby, j'ai failli ne pas te reconnaitre ? Tu vas à un bal costumé ?

— C'est si grave que ca ?

La mine dépitée de Bobby ne laisse planer aucun doute. Quand il se mouche bruyamment dans un mouchoir en tissu aux coloris salement vintage, je laisse éclater mon émotion latente, mélange d'agacement et d'impertinence.

— Tu te mouches plutôt en sol Bobby, avec peut-être une petite nuance de fa dièse sur la fin.

— Si tu le dis. Tu préférerais en la, s'essaye Bobby ?

Ma réponse tient toute entière dans mon majeur dressé. Bobby comprend qu'il faut mieux ne pas me chatouiller et me balance un large sourire alors que je m'approche des bacs en vieux bois poussiéreux. Ces monstres à roulettes accueillent selon un classement antédiluvien et très personnel les reliques mystérieuses de Bobby.

J'attrape au vol l'album « A love supreme » de John Coltrane. Bobby lève son pouce en signe d'apaisement tout en m'approchant le petit banc qu'il a spécialement confectionné pour moi. Cela me permet d'être à bonne hauteur et de profiter au maximum des casques et des platines.

⁂

La musique est ma seconde langue, mon oreille est absolue.

— Une absolutiste parfaite, confie ma mère à Peter, l'énergique Directeur du Metropolitan Opera qui nous recevait ce jour là en grande pompe dans son bureau du dernier étage, aussi cosy que perché. Un rendez vous très protocolaire, mélange suave d'entre soi et de foire au mécénat. Alors que je lève les yeux vers plusieurs tableaux de Rashid Johnson[36], habilement éclairés, Peter me lance :

— Tu me donnes le « la » Annabelle ?

— A quelle fréquence ?

— La plus communément admise, s'amuse-t-il ?

Je lui balance un « la 440 »[37] plutôt clinquant, comme une subtile ode à la joie. Aucune des fréquences n'est absolue et Peter le sait. Il conviendrait de la moduler en fonction de l'acoustique de la pièce, de la température, un vrai casse-tête pour les musiciens, et pour moi.

Deux ou trois lapalissades plus loin, Peter nous fait découvrir au dos des sièges de la loge du premier balcon qui nous est réservée à l'année l'inscription dorée qui honore désormais mon père, précieux donateur du Metropolitan. Le symbole des liens indéfectibles qui unissent ce grand navire à la grande bourgeoisie newyorkaise. Ce cérémonial moyenâgeux met ma mère dans un état de transe narcotique ou se côtoient gloussements fiévreux et gestuelle maladroite. Je préfère ignorer ses mimodrames et me concentrer sur le plafond grand luxe de la salle, ses ors vieillis et son silence assourdissant.

Le long des couloirs fatigués menant au hall d'entrée, nous croisons Rigoletto et Gilda, en plein essayage costume. Un instant émouvant qui me propulse au cœur d'un drame dont je connais trop bien l'épilogue. Un bouffon pathétique devient difficilement un père protecteur. Et Gilda, sans trop vouloir spoiler, n'en sort pas indemne.

⁂

Je suis comme envoutée. Les compositions de Coltrane m'explosent en pleine face, en mille couleurs aux destins chamarrés. Même si Bobby m'a confié qu'il s'agissait d'une sorte de prière musicale, évoquant le parcours spirituel et personnel de John, son absolue dévotion, je m'accroche amoureusement à ses grappes de sons, fiers éléments de sa liberté harmonique.

N'y tenant plus, j'arrache mon casque et crie à tout va :

— Bobby, explique moi ? Comment le son se propage ?

Bobby s'approche, amusé, me demandant gentiment d'un geste de la main de baisser d'un ton.

— Regarde, le passage du diamant le long du sillon transforme les ondulations créées en signal électrique. Ce signal est ensuite transmis à l'ampli et aux enceintes.

---

[36] Rashid Johnson, né en 1977 à Chicago, est un artiste américain qui produit de l'art conceptuel.

[37] Le *la* 440 est une note de musique utilisée comme hauteur de référence

— Le son du vinyle est imparfait, Bobby, comme l'oreille humaine. Mais c'est tellement beau. Cette idée de devoir écouter un album dans son intégralité m'interpelle. Plus difficile de papillonner, de passer d'un morceau à un autre.

— Annabelle, l'ordre des morceaux n'est jamais anodin.

Mon casque réintègre difficilement sa place, quelque part entre mes oreilles et ma tornade infernale de cheveux blonds.

— C'est cosmique Bobby !

— On n'est pas sourd Annabelle, me crie Bobby tout en soulevant l'un de mes écouteurs, et, marquant un temps d'arrêt, mais nous partageons tous ton enthousiasme.

Bobby ne peut contenir un fou rire communicatif et tout l'espace applaudit des deux mains. Alors que je me retourne brusquement vers l'intérieur de la salle, j'explose à mon tour.

La musique a cette force, d'étancher jusqu'à plus soif mon éternel besoin de jouissance, d'expurger de mille pensées assassines ma petite farandole amoureuse. Les sons et les mots sont des accélérateurs de temps, jettent des ponts entre ma juvénile ivresse et mon envie de tout envoyer valdinguer.

⁂

Il y a quelques mois, notre histoire avait pourtant mal commencé. Bobby a fait de ma fuite, de mon délit, un symbole de sa lutte contre le grand capital et a fait monter les enchères. Si mon père a fini par effacer l'ardoise, Bobby ne s'est jamais vraiment remis de cette épopée malsaine, de ce caprice du destin.

Croiser mon chemin est toujours une aventure, jamais sans conséquence. Les sbires de mon père, surtout les moins officiels, savent appuyer là ou ca fait mal. Bobby aurait pu fermer boutique sans cet accord arraché à la toute dernière minute. Un très généreux arrangement financier en échange du retrait pur et simple de sa plainte, pressé par l'armée d'avocats de mon père.

Bobby a cru pouvoir m'apprivoiser, il n'en est rien et je l'ai déçu. Je sais qu'il m'en veux encore. D'être la fille d'un suppôt du grand capital l'indispose. Malgré nos échanges courtois sur l'imaginaire sonore de la ville, sur l'art consommé de la soul attitude, j'ai commis selon lui l'irréparable, le délester de deux vinyles aux destins capricieux.

Offrir à mon père un disque vinyle volé devint un épiphénomène dont je me délectais. Je voulais surtout l'alerter, lui montrer que je n'étais pas dupe, de ses tours de passe-passe, de tout ce mal fait aux femmes dont je me sentais solidaire et redevable. J'avais l'impression de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Voir cet emblème valeureux et voyageur entre ses mains, ses yeux interrogatifs captant les miens, m'ont plongée dans une catharsis envoutante.

Bobby a laissé faire lorsque j'ai subtilisé le « Jeanne au bucher » d'Arthur Honegger, un oratorio sur un poème de Paul Claudel, enregistré en la Cathédrale Sainte Réparate de Nice, du

14 au 17 juin 1976. Je me suis toujours demandée ce que cet enregistrement pouvait bien faire délicatement coincé entre d'improbables reliques au classicisme si laborieux et une myriade de galettes afrobeat aux accents funk historiques.

Ce combo parfait m'était probablement destiné. Qu'elles descendent du ciel ou de l'enfer, ces voix résonnent comme des comptines ou des cris torturés. Ces derniers forment un écho complexe, entrent en résonance avec l'expression outrancière de mes sentiments les plus ambivalents.

Il en fut autrement pour le « Black Album » de Prince. Le sang de Bobby ne fit qu'un tour lorsqu'il s'interposa entre moi et la porte d'entrée. Je portais ce jour là ma sempiternelle salopette orange, ma casquette à damier et mon perfecto. L'objet du délit, glissé à l'ombre de ce dernier et bien calé sous mon bras, atterrit entre les mains expertes de Bobby. La police fut convoquée, la sécurité de l'Annabelle Tower rudoyée, et pire encore, une plainte déposée.

Le « Jeanne au bucher » finit par réintégrer les bacs poussiéreux du Downtown Spin Vinyl. Mon père, pourtant avare de son temps, surtout celui consacré à sa fille, ramena lui-même et en grandes pompes ce cadeau précieux, exigeant de moi des excuses publiques devant Bobby et son staff. Un grand moment de solitude pour Annabelle l'insoumise.

Même si nos échanges ne furent jamais les mêmes, Bobby comprit dans mes yeux que couvait un mal bien plus profond encore que le simple sillon dessinant sur ces matières noires et plastiques quelques acrobatiques notes de musique.

⁂

La limousine glisse sans bruit le long d'East River Park. J'ai les yeux ailleurs, fixés sur l'écran de ma tablette, évitant de croiser le regard perçant de Megan, bien calée dans son siège de cuir beige et me faisant face. Je sens sa profonde déception. Sa colère affleure, à peine perceptible, comme un appel au calme, un sermon silencieux sur les hautes valeurs morales qui devraient m'accompagner en toute circonstance, sur les conséquences de mes actes, de mes caprices impulsifs. Je sais que c'est elle qui a convaincu mon père de m'accompagner au Downtown Spin Vinyl, d'exiger de ma part des excuses publiques.

A ma gauche, mon père semble absorbé par une conversation téléphonique électrique, s'emporte et raccroche subitement. J'ai reconnu au loin, semblable aux chants des sirènes, la voix surnaturelle d'Emily. Je sens le souffle de mon père, irrégulier, retrouver peu à peu son calme. Il cherche ma main au loin, comme pour mieux me contrôler. Je me dérobe encore une fois, je n'ai que faire de sa tendresse forcée.

— Puisque tu es, parait-il, si douée pour l'écriture, je souhaite que tu rédiges une note m'expliquant en détail tes motivations. Je veux comprendre. Tu as deux jours pour y réfléchir. En fonction de ta réponse, nous prendrons ta mère, Megan et moi, les décisions qui s'imposent. J'ai demandé à Megan de prendre toutes les dispositions pour que tu puisses intégrer dès septembre l'Institut Le Posey en Suisse et ce pour un an. Pour la suite, nous aviserons, tout dépendra des éléments que tu me fourniras. Suis-je suffisamment clair ? Par ailleurs, tu remettras ce soir à Megan ton ordinateur portable, ta tablette, ton téléphone, tes passes divers et variés. Tu es consignée jusqu'à nouvel ordre. Tu peux garder ton ordinateur fixe et ta liseuse

sous réserves que soit coupée ta connexion internet. Megan, je veux un compte rendu régulier sur la situation et que vous m'alertiez personnellement en cas de difficulté.

— C'est noté Mr Kirckemsky.

— Annabelle, as-tu quelque chose à ajouter ?

En guise de réponse, je tends ma tablette à Megan. Un message clignotant apparait en gras au milieu de l'écran la plongeant dans un océan de perplexité:

31(_)1 [)0^/^/3 *twt* ⋁ *ήτα* (_)^/ 3723 #(_)|v|41^/, 54(_)|=♈.

Lorsque le message disparait, celui-ci est aussitôt remplacé par une tête de mort anachronique, un gif ricanant et animal. Interloquée, Megan me fusille du regard tout en tendant ma tablette à mon père.

— Annabelle, de quoi s'agit-il, s'insurge mon père ?

— J'ai mis ma vie entre parenthèses, assène-je, me laissant placidement engloutir par le silence, mon allié de toujours.

⁂

Ce furent mes dernières paroles jusqu'à notre atterrissage à l'aéroport de Genève-Cointrin le douze septembre deux mille neuf, le jour de mes onze ans. Une année en enfer pour un disque volé, mes retrouvailles avec la vieille Europe sonnaient le glas de mes aventures newyorkaises.

Depuis la voiture longeant la route entre Genève et Rolle, je vois le lac Léman s'embraser, entre brume et soleil rasant. Le château de Rolle m'apparait au loin, flanqué de ses tours en tuf, un improbable triangle isocèle, perpendiculaire au lac, mais formant par ses deux pans obliques longeant le rivage un losange plutôt habile. Plus loin, à flanc de collines, se découvre l'Institut, ma prison dorée. Alors que nous nous engageons dans la large allée bordée de platanes menant au bâtiment d'accueil, Megan me saisit la main, en larmes.

⁂

Je sortis trois fois de ce cadre prétentieux et académique durant l'année scolaire. Une fois pour rejoindre Jeanne à Paris pendant les vacances de Noel. Deux fois avec Emily qui, à force de persuasion guerrière, obtint l'autorisation de m'extraire un temps de ce cocon insidieux. Un weekend de trois jours planquées dans un des palaces de Lausanne au mois d'octobre , puis, à son retour d'un long tournage à Budapest, une semaine à Paris au mois de mai.

New York . Manhattan. Dix septembre deux mille dix

Avant d'être un autre, je est-il une femme ?

Je m'extraie dégoulinante de la baignoire autoportante élancée et minérale, tendrement accueillie par le sol en marbre chauffé. Ce puissant bloc de pierre caijou aux couleurs envoutantes forme une vague confortable et ondulée qui scintille au plus prés des étoiles, dans le ciel bleuté de Manhattan.

Ma mère a vraiment un gout de chiottes, qui s'exprime brutalement jusqu'au fond de la cuvette. Son abattant à relevage automatique découvre un siège chauffant sertie de cristaux fluorescents qui s'allument et s'éteignent en fonction des besoins. Une chanson vous accompagne en toute circonstance, sorte d'intermèdes musicaux pop art, vous laissant seule et décontenancée dans un nuage parfumé largement diffusé dans l'immédiat alentour.

Je peste tout en retenant mon envie et replonge dans la baignoire. Debout, j'urine à grand jet, réchauffant mes pieds dans une eau déjà tiédissante. En transe, je tournicote d'un doigt habile autour de ma petite mignardise, y dessine au hasard l'une des lettres de l'alphabet. Aujourd'hui nous étudions le S, largement sous estimé. Je finis tout au fond de l'eau, vidée. Je me positionne nue devant l'immense miroir rétroéclairé. Son cadre, de laiton et d'acier, mêle sirènes et bénitiers géants, angelots et monstres marins.

⁂

Je peins sur mon visage plusieurs lignes audacieuses et géométriques. Mes paupières étincellent sous des tons ouvragés bronzes et ors. Mes lèvres sont réhaussées par un rouge somptueux. Je dégage une force brute et tribale, arbore des symboles guerriers.

Je me métamorphose chaque jour, tous mes sens en pagaille, un joyeux fourre-tout ou parfois je me noie. L'autre en moi s'enrichit, prend forme, dessine des courbes infernales que je peine à dissimuler, même sous les brassières de sport les plus inconfortables.

Je ne suis pas une femme, mais moi, si ! Au fond, ce n'est pas si grave. Je m'en accommoderai.

Je prend conscience du caractère hautement symbolique de ma chevelure, de son extraordinaire pouvoir. Ses ondulations et ses boucles flottent sans partage, délivrent un message à chacun de mes mouvements. Leur vivacité, leur mythologie, leur liberté et leur idéal romantique m'exaspèrent. De quelques gestes vifs, la tondeuse à la main, je m'affranchis et me libère. Je suis comme purifiée. Mes cheveux forment un monticule généreux mais inutile sur le marbre mouillé. En regagnant ma chambre, crane rasé et peintures de guerre, je sens monter les prémices d'une belle colère. Me voilà prête au combat.

⁂

Quand bien plus tard Megan pousse un cri d'effroi :

— Annabelle, qu'avez-vous fait de vos cheveux !

Je lui réponds sure de moi :

— Je suis entrée en résistance.

Paris . Lycée Lambda Zéro et Quartier Latin. Dix octobre deux mille dix

C'est un putain de matin pâle, reflet hypnotique et sombre d'une nuit tracassière, peuplée d'une palanquée de rêves inassouvis.

⁂

Florian passe me prendre rue Guynemer et nous traversons au pas de charge le Jardin du Luxembourg. Nous sommes en retard. On nous a surnommés Laurel et Hardy. Je suis petit, brun et blanc. Florian est grand, blond et noir. Blond de teinture n'est-ce pas, ne vous y trompez pas, et parisien par devoir.

— Honorin, mon poto, tu as vraiment une sale gueule ce matin, claironne un Florian décidemment bien taquin.

Depuis deux ans, son père est l'ambassadeur patenté d'un pays africain en France, après avoir longtemps essoré de sa verve assassine la quasi-totalité des pays du Moyen-Orient. Florian est un expatrié sans patrie, un self-made-child écorché vif, fort de son ressentiment.

Nous avons tous les deux l'humour métissé, n'en déplaise à nos frères de peau, un côté anar bon chic bon genre et de bonne famille, il ne faut pas non plus exagérer. Nous aimons notre confort douillet, notre quartier, la facilité avec laquelle nous nous trainons d'un point A : le quartier Notre Dame des Champs, à un point B : le quartier Saint Michel.

Si la grande aventure n'est pas au rendez-vous, nous délivrerons pourtant ce jour notre plus beau message, croqué sur deux banderoles improvisées à la hâte, deux vagues bouts de tissus cotonnés mais qui nous l'espérons feront date. Car voyez-vous, nous ne serons jamais du côté des salauds, de la bien-pensance, de l'obscur cérémonial qui balise un destin tout tracé, de l'hypocrisie la plus vile qui fleurit aux confins de l'espace anonyme et veule des réseaux asociaux. Nous préférons le combat, le face à face, les armes à la main, sans masque aucun.

⁂

Ce matin sera celui de Fleur.

Fleur est notre soleil, notre espace chlorophylle, notre mousquetaire azimuté looké adrénaline. Pour elle et rien que pour elle, nous avons décidé de mettre le feu, d'emplir l'espace aseptisé de notre lycée lambda zéro d'une volée de bois d'amour. Pour mieux en extirper ces abominations qui fleurissent aux marges des assemblées cruelles et populaires. Pour elle, nous l'espérons, les planètes ne manqueront probablement pas de s'aligner.

Nous formons avec Fleur un trio indécrottable, hussards fiévreux et fiers à bras de la pantalonnade, activistes stakhanovistes et intrépides d'une liberté sans cesse transfigurée.

⁂

Lundi dernier, Fleur s'est présentée au lycée en mode Guest Star, pantalon floral moulant et top très court. Fleur a un truc et deux machins qui pendouillent entre ses jambes. Nous l'aidons

jour après jour à les enfouir au plus profond de son âme, au plus profond de son chagrin et de son humiliation.

Nous la retrouvons abasourdie près du kiosque à musique, seule, le nez planté dans son téléphone.

— Un jean coupe Flare, très moulant du haut de la cuisse jusqu'aux genoux et évasé vers le bas, s'épanche d'un trait fougueux notre Fleur sidérale.

— Et comment tu fais pour cacher ton kiki, lui balance Florian, dont le redoutable sens pratique n'est plus à démontrer.

— Du fait maison, une bande plastique extrait d'un caleçon piqué à mon père et une bande de tissu placée entre les jambes. Rien ne dépasse et c'est ce qui compte.

⁂

Je n'ai pas tout compris du protocole. Mais ce qui est sûr, c'est que lorsque Fleur a débarqué en classe avec ses bottines et son pantalon coupe flare à l'imprimé salement vintage, la classe a chaviré rouge carmin, à deux doigts de l'émeute, se divisant bien vite en trois camps aux humeurs parasites.

Quand les non-alignés, gothiques et skateurs, poursuivaient leur quête d'une postérité bien plus obscure encore que leur kohol trait d'union, les barbies-choux sautillaient sur leurs chaises à force d'atermoyer entre le mode pétasse outrée et pétasse tout court. Les connards de souche, quant à eux, se sont lancés dans un discours vénéneux sur l'inaltérable division sexuelle à base d'onomatopées dignes d'une anthologie de la salace attitude.

— T'y crois toi, une semaine d'exclusion pour, je cite : « tenue vestimentaire inadaptée : nombril à l'air et sous vêtement apparent », nous intime Fleur tout en nous brandissant son téléphone sous le nez.

Un mail assez cocasse adressé à la mère de Fleur par la conseillère principale d'éducation, Mme Tocard la surnommée. Cette femme, ou du moins ce qu'il en reste, est une remède contre l'amour. Pire, elle se prend pour un mec et ça craint.

— Un motif tout pourri quand on voit la tenue des barbies-choux.

— Faites pas trop les cons quand même, hein, pas la peine d'en rajouter.

— On ne va pas laisser faire, Fleur, on est en mode action-combat-rébellion.

— Vous avez prévu quoi ?

Florian déploie avec malice les deux banderoles savamment pliées dans son sac Tata. Nos deux slogans dynamites irradient et montent vers le ciel, poussés au cœur par un vent sage et changeant : « Je me fringue donc je suis » et « Tenue incorrecte exigée ».

— On a travaillé une chorégraphie tout le weekend sur le tube « Rock your baby » de George MacCrae. Ton tube. Nous serons habillés en drag-queens. Et nous déploierons les banderoles au milieu du foyer. Un joyeux bordel en perspective.

— Vous allez vous faire allumer !!

— On s'en fout, il est exclu qu'on laisse passer ça. On te lâche pas.

— Merci les garçons !

⁂

Une odeur de plastique et de chocolat chaud a envahi l'espace surchauffé du foyer des élèves. La réminiscence d'instants volés à cette atonie ambiante, celle qui nous gagne et nous transperce, offrant un trait d'amour discret à la douce flagrance des jours communs.

Une ligne de guitare voluptueusement notre, un groove du dimanche emballé dans une boite à rythme préhistorique, une mélodie au plus près des étoiles, Florian a lancé notre Miami Sound pleine pomme.

Les filles prennent la pose, lascives et partageuses, agglutinées pêle-mêle au plus près de nos cœurs. Elles ont senti poindre l'instant fleuri et musical, étouffant de leurs cris la cacophonie d'une catastrophe annoncée.

Florian flambe et étincelle dans sa robe courte synthétique, aux cœurs imprimés multicolores et seventies, à la ceinture métal et flamboyante. Sa perruque aux cheveux longs et bouclés lui donne des airs de diva de la « ball culture », avides de trophées électriques. Je vogue, méconnaissable, perdu dans mon costume Klaus Nomi, mon icone alternatif, mon mantra discursif. Je flotte, poupée honteuse et malhabile, pleurant Fleur et son absence, le comeback tout pourri de cette panique morale qui semble s'être emparée de notre micro-planète.

Mes larmes noient mon chagrin qui se plie et s'arque en ciel. Florian me prend la main et tout semble possible. L'éclair nous unit, annonçant l'orage. Mon corps si gauche, si contraint, devient sublime et lumineux.

Quand se déploie l'oriflamme, au plus près des étoiles, les sourires se défont puis se figent, comme glacés. C'est que les trolls sont dans la place, Mme Tocard en tête, et nous leur faisons dos. Soudain vient le silence, violent, quelque part entre « Rock your baby » et « Take me in your arms ». Sacrilège, putasserie incendiaire, je m'enflamme, n'y tenant plus, je me retourne, prêt à en découdre.

— Quel est le connard qui a éteint la musique ? Je vais lui exploser la tête …

Florian me retient d'un geste appuyé à l'ombre de mon bras. Je me retrouve face à face avec Mme Tocard et sa clique.

Les téléphones soudain crépitent. Les filles trollent ce qui doit être trollé, oublient ce qui doit être oublié, appelons-le « l'essentiel », soit balayer devant leur porte. Les réseaux s'enflamment, à défaut de réfléchir. Et cette soirée sent le moisi, le tout pourri, l'intermède sombre et silencieux.

Paris . Quartiers Latin Haut Marais Jardin des Plantes. Dix-sept décembre deux mille onze

Depuis un mois je compose, avec le gout amer de la peur, le froid qui peu à peu s'immisce et blanchit mes doigts, la solitude du pauvre épuisé par un combat si inégal.

De la rue Guynemer à la rue de Rennes, il n'y a pourtant qu'un pas, mais deux mondes que tout sépare. J'ai quitté le confort douillet de l'appartement de mes parents et ses deux cent cinquante mètres carrés, ma chambre cosy avec balcon et vue sur le jardin du Luxembourg, pour un splendide neuf mètres carrés bas de plafond avec les toilettes sur le palier.

Là ou le ciel poisseux de Paris se mêle à ses toits fiévreux, zingués et florissants, se dessine un monde oublié, seulement accessible par un escalier biscornu et étroit menant à un dédale de couloirs sombres. L'un d'eux dessert six chambres exiguës, toutes occupées. Cinq femmes, des rescapées, y cherchent refuge pour un loyer exorbitant, malgré l'odeur rance de l'humidité, les fissures béantes qui serpentent, la lumière blafarde d'un royaume à l'agonie.

Des rires s'en échappent parfois, nés de conversations téléphoniques lointaines, le plus souvent des pleurs discrets et trop souvent ignorés. Quand les odeurs puissantes d'une cuisine afro-caribéenne me sont servies en partage, je suis là pour mes béguines aux grands yeux doux, déchiffrant qui un imprimé administratif plutôt kafkaïen, qui un courrier menaçant. Je leur distille jour après jour l'âpre gout de la résistance, un art consommé de la survie en milieu hostile.

⁂

Les deux derniers étages de cet immeuble plutôt cossu appartiennent à mes grands-parents. Je ne bénéficie d'aucun régime de faveur, par conviction, par militantisme. Je paye mon loyer et mes charges, cinq cent cinquante euros tout compris. J'ai conscience d'avoir pris la place de quelqu'un qui en avait probablement plus besoin que moi.

J'ai craqué, l'été de mon entrée en première. A deux doigts de la rupture, j'ai pris une grande décision. Partir, cesser de croire que tout va s'arranger, pour ne plus avoir à supporter les messages subliminaux, les reproches incessants.

J'ai eu comme une illumination, en remontant le boulevard Saint-Michel. Il me fallait mettre en place pas à pas les conditions de mon nouveau statut d'affranchi. Même si les « autres » n'ont que faire de ma juvénile indépendance, elle devenait soudain ma seule planche de survie.

La liberté est à ce prix, sale et sans chauffage, mais sans compte à rendre et c'est l'essentiel. Elle se répand dans mes veines pour ne plus jamais me quitter. Une drogue vitale, tonifiante, complice, que je laisse s'immiscer au plus profond de mon être.

⁂

Je travaille au black au marché couvert des Enfants Rouges, chez Medhi, le gérant du « Palais des saveurs orientales ». En plein cœur du Marais bobo, je flirte les bons mois avec les huit

cents euros, beaucoup plus pendant les vacances scolaires. Un pactole pour moi, une misère pour les autres, mes petits compagnons d'armes.

Mehdi m'abreuve de zlabias, de cornes de gazelles, de gâteaux aux amandes. Je ne compte pas mes heures, me noie dans les litres de thé à la menthe préparés par Sahlia, la bienheureuse et bienveillante épouse de Medhi. Je rentre vidé mais fier, bien arrimé au maigre fruit de mon indépendance.

Je range mes billets dans une boite à biscuits vintage, pale reflet d'une célèbre marque de cookies assortis. Une combinaison exaltante de bouquet de papier, de coton et de lin, d'encre aux relents métalliques embrase l'odeur maléfique des billets, se mêle à celles plus sucrées du vieux beurre et du miel.

Dès les deux mille euros, je fonce à la banque, gavant liasse après liasse l'automate assoiffé. Je tremble de devoir un jour me justifier. Erreur grotesque. Mon conseiller bancaire, puisque j'en ai un, semble plutôt disposer à transférer mon petit matelas vers un quelconque livret d'épargne. Je décline, je n'ai que faire de ces déclinaisons paresseuses et de ces stratégies dépassées.

⁂

Maria, ma lycéenne aux frêles épaules, minimise la portée de mon choix quand elle rentre bien peinarde du côté de la place Monge, retrouver ses plumes, son chat et sa chaleur. Surtout depuis qu'elle a failli faire connaissance avec mon animal favori, une « mus musculus » azimutée prénommée « Biscotte » qui semble ne rien entendre de ses cris stridents et s'asseoir sur ses prédictions technico-sanitaires.

« Biscotte », ma souris vernaculaire, ne partage pas facilement son royaume. Elle m'a adopté, lentement, après un tête à tête homérique de plusieurs semaines. Après tout, la confiance se mérite. Si elle reste bien peinarde quand je suis seul, absorbée par quelques chantiers dantesques, ruinant peu à peu ce qui reste des plinthes ou des fonds de placards, elle semble soudain s'animer quand elle renifle au loin la douce fragrance d'un quelconque éternel féminin.

Bien campée sur ses pattes de derrière et prête à en découdre, Biscotte chicote et couine au débord de la table de nuit quand Maria hystérise la fin de soirée de ses cris et de son humeur.

— Honorin, c'est elle ou moi, à toi de voir ?

Il était écrit que je dormirai seul ce soir.

Paris. Amphithéâtre Marie-Sophie Germain. Université Pierre et Marie Curie. Vingt-deux octobre deux mille treize

Après quelques minutes d'un chahut improvisé et bon enfant, le silence revient peu à peu dans l'amphithéâtre Marie-Sophie Germain[38] de l'Université Pierre et Marie Curie, presqu'assourdissant. Un chahut à la bienveillance savamment dosée, beaucoup de bruit pour rien. Des bruits de bouche, des bruits de porte qui claquent, de pieds qui martèlent, des rires qui fusent au loin, les restes d'un été insatiable qui s'étiole et se meurt.

⁂

Le professeur Archibald semble totalement imperméable à ces envolées lyriques, vacant sans haine à ses occupations, perdu pour le monde, mais pas pour ses jouets numériques, ses terrains d'aventures algébriques. Il se redresse enfin, avec difficulté, bien décidé à affronter cette meute enragée. Allume le vidéo projecteur, puis se lance.

Une image prend forme sur l'écran, au-dessus du tableau.

— Bien, puisque vous voilà enfin prêts, quelqu'un peut-il me dire de quoi il s'agit et ce que cela vous inspire ? Vous par exemple, qui vous permettez d'arriver en retard à mon premier cours ?

— Je suis désolée, j'ai eu du mal à trouver l'amphi.

— Venez, approchez. Comment vous appelez vous ?

— Annabelle Kirckemsky.

— De quel lycée venez-vous ?

— De la Stuyvesant High School de New York.

Moi qui avait rêvé d'une première journée plutôt insouciante, matinée d'indifférence un peu vaine et d'échanges anonymes, je suis aux anges.

— Et bien, Annabelle de New York, que vous inspire cette image ?

Je lève mes yeux vers l'écran, lentement.

— Il s'agit d'une peinture de Man Ray [39]: Twelfth Night. De mille neuf cent quarante-huit. Les équations shakespeariennes.

— Développez si vous voulez bien ?

— Grace à l'un de ses amis surréalistes, Man Ray découvre dans une armoire oubliée de la Sorbonne des sculptures géométriques et abstraites. Faites de bois, de plâtre, de métal, elles

[38] Sophie Germain est une mathématicienne, physicienne et philosophe française.

[39] Emmanuel Radnitsky, dit Man Ray, né le 27 août 1890 à Philadelphie et mort le 18 novembre 1976 à Paris 6e, est un peintre, photographe et réalisateur américain naturalisé français

proposent toute une variété de formes et inspireront à l'artiste un travail photographique puis pictural intense. Ces œuvres entrent en résonnance avec les écrits du plus grand dramaturge de tous les temps.

— Que vient faire Shakespeare dans cette aventure ?

— Chacune des peintures de Man Ray porte le nom d'une pièce de théâtre de Shakespeare.

— Cela fait quinze ans que je pose cette question à mes étudiants lors de mon premier cours. Personne n'avait jamais trouvé la réponse. Et vous, à peine débarquée, vous semblez tout connaître de ce travail, de ces objets mathématiques. Il est vrai que je présente chaque année une peinture différente sur la vingtaine que compte cette série.

— Vingt-deux très exactement. Sachez cependant qu'il n'y a pas que des objets mathématiques sur ce tableau.

— Que voulez-vous dire ?

— Cet élément ici me paraît assez étrange. Il ne s'agit pas d'un objet mathématique, mais probablement du support de deux morceaux de cyclides paraboliques en croissant. Man Ray a dû les ôter pour faire sa photographie, et a sans doute oublié de les remettre en place.

Quelques secondes de silence, mon doigt s'agite dans l'espace, pointant haut et fort vers le tableau.

— Mais vous avez parfaitement raison Annabelle, s'esclaffe le professeur Archibald, surpris et la bouche cherchant l'air. Personne à part vous ne semble s'en être inquiété depuis quatre-vingts ans. C'est absolument incroyable. Vous pouvez aller vous asseoir. Merci de passer me voir à la fin du cours.

Les yeux écarquillés du professeur Archibald naviguent, intrigués, du tableau de Man Ray aux miens, bien décidé à ne pas laisser se perdre dans l'espace cette étudiante iconoclaste et naufragée.

⁂

Ces équations-objets nous rappellent que la frontière est ténue entre objet de science et objet d'art. D'une poésie toute shakespearienne, les objets mathématiques peuvent être aussi beaux que déconcertants. Telle cette sphère sublime et universelle, née de cette simple et juvénile égalité : $x^2+y^2+z^2=r^2$. Elle trône, altière, dans le fond de l'amphi, faisant face au buste du philosophe et mathématicien grec Pythagore qui semble l'admirer avec tendresse. Rêve-t-il, tel Atlas, de la porter sur ses épaules ?

⁂

Je peine à trouver une place assise parmi tous ces étudiants effrayés, encore sous le choc de cet intermède aux desseins surréalistes et inattendus. Je me serai bien passée de cette ronflante mise en scène. Me voilà déjà devenue inaccessible, perdue à jamais pour cette petite humanité bien-pensante et sans gloire. Tous ces regards me pèsent et je rêve simplement de pouvoir disparaître, perdue à jamais dans une géométrie si peu euclidienne. Les rangs se desserrent à

mon approche, chacun faisant de son corps un obstacle, une divine tragédie dont je me trouve exclue. Je décide finalement de m'asseoir sur les marches, au plus haut de l'amphi, seule.

⁂

— Votre profil est véritablement impressionnant, me lance le professeur Archibald, nonchalamment accoudé devant l'écran de son ordinateur. J'ai pris connaissance de votre dossier. Diplômée de la Stuyvesant High School de New York à quatorze ans, quadrilingue, une compétence professionnelle avancée en japonais, des notions de mandarin, sélectionnée dans l'équipe américaine et Médaille d'Argent à l'Olympiade Internationale de Mathématiques de 2012 en Argentine.

— Cette médaille, un résultat pour le moins contestable, un des problèmes admettait selon moi plusieurs solutions possibles, mais j'ai préféré ne pas polémiquer, tout cela est finalement sans importance. Les honneurs, la reconnaissance, sont pour moi des concepts assez abscons.

— Pourquoi Paris, pourquoi avoir intégré cette licence plutôt qu'une classe préparatoire ?

— Disons que j'ai besoin d'une certaine souplesse dans mon emploi du temps. Et j'ai l'intention de faire médecine après ma licence.

— Un parcours assez étrange.

— Dans un avenir pas si lointain, des algorithmes assisteront le médecin pour établir les diagnostics. Un assistant intelligent. J'y vois un potentiel énorme et un beau sujet d'exploration. J'aimerais y consacrer un peu de temps.

— Vous avez conscience de ne pas avoir le profil habituel des étudiants de ce cursus.

— Mon profil ne correspond généralement à rien de très habituel. Enfance et intelligence font rarement bon ménage, des objets assez étranges et finalement plutôt incompatibles.

— Pourquoi ne pas avoir poursuivi vos études à NYC ?

— Pouvez-vous me dire où se trouve la salle B238 ?

— J'ai une réunion à l'Institut Poincaré [40]à dix-sept heures, je pourrais vous faire découvrir ces fameux objets mathématiques si vous le souhaitez. Une centaine d'entre eux sont encore exposés à la bibliothèque. Qu'en pensez-vous ? Vers quinze heures ?

— Pourquoi pas.

— Retrouvez moi à quatorze heures au six de la rue Descartes, un petit bar sympa.

⁂

Le professeur Archibald tempête et grogne derrière sa vitre, tentant désespérément d'allonger sa barbe, d'un geste nerveux et répétitif. Vêtu d'une simple chemise, patchwork et fleurie, vestige d'une panoplie bobo-décadente, son profil dévoile un monde mystérieux et étrange, une mise en équation complexe, une géométrie descriptive mais abstraite. Sa barbe est

[40] L'institut Henri-Poincaré est un institut de recherches mathématiques de Sorbonne Université

trop longue, ses cheveux sont trop longs, ses ongles sont trop longs, son nez est trop long. Ce dernier, légèrement tordu, penche désespérément vers la gauche, semblant fuir cet univers hostile et en pleine déliquescence. Une sorte de Grigori Perelman [41]New Age, flamboyant et gothique.

Lorsque j'apparais à l'entrée du bar, il m'interpelle vertement avec ses bras, me guidant avec détermination à travers cet espace labyrinthique et contraint.

— Vous êtes en retard. Encore. Déjà une vieille habitude.

— Je suis désolée, il fallait que j'emmène ma grand-mère à la banque. Ça a pris plus de temps que prévu.

— Je n'ai que faire de vos excuses farfelues. Vous croyez que j'ai pour habitude d'attendre sans broncher les étudiantes de première année.

— Je les imagine tellement dociles et dévouées.

Le professeur Archibald jouit dans le petit monde des mathématiques françaises d'une aura assez redoutable dont il abuse avec délectation. Contrarié, il interpelle le serveur en me désignant du doigt.

— Je vous préfère les cheveux détachés.

— Je vous demande pardon ?

— Vous incarnez la quintessence de la beauté, comme certaines équations mathématiques. Une équation à plusieurs inconnues. En êtes-vous seulement consciente ?

— Je cherche surtout à me fondre dans la masse.

— Aucune chance. On ne voit que vous. Votre sourire, votre regard, votre démarche, tout chez vous rime avec indécence.

— Si je comprends bien, je n'ai plus qu'à aller me jeter dans la Seine.

— Qu'imaginent tous ces hommes autour de nous selon vous, que je suis votre père, votre amant, qu'en pensez-vous ?

— Vous oubliez mon âge. Plutôt un connard de pédophile ?

Le professeur Archibald sourit soudain, un sourire un peu forcé, dévoilant une dentition délabrée et jaunie, à deux doigts du dépôt de bilan.

— Vous ne vous avouez jamais vaincue, et j'aime ça. Je pourrais aussi en rajouter une couche sur votre tenue, s'aventure-t-il en me toisant de haut en bas. Un véritable appel au viol. Vous voulez que je demande aux deux malabars qui se trouvent à notre droite et qui n'arrêtent pas de vous reluquer ce qu'ils en pensent ? Doc Martine et minijupe écossaise, des jambes nues et interminables, votre ventre musclé, cette incroyable tignasse blonde et bouclée, franchement,

[41] Grigori Iakovlevitch Perelman est un mathématicien russe né le 13 juin 1966 à Léningrad. Il a travaillé sur le flot de Ricci, ce qui l'a conduit à établir en 2002 une démonstration de la conjecture de Poincaré du programme de Hamilton, un des problèmes fondamentaux des mathématiques contemporaines

vous vous attendez à quoi ? Et je ne parle même pas de votre énigmatique regard, du cristal de vos yeux.

— C'est tout ? Vous avez fini l'inventaire ? C'est comme cela que vous pensez m'impressionner ? J'ai croisé tellement de vieux schnocks pervers, ça ne me fait pas peur. Je croyais que nous allions parler de mathématiques, que je puisse vous montrer combien mon cerveau est plutôt sexy.

J'inviterais bien ce sombre individu à découvrir les œuvres de cette artiste américaine qui a récemment exposé quelque part du côté de Houston des tenues similaires à celles que portaient plusieurs jeunes femmes le jour de leur agression. Rien d'ostentatoire, des tenues assez banales finalement. Quelle absurdité ! Je renonce tout en décroisant les jambes. Le professeur Archibald semble reprendre son souffle. Un mélange d'air vicié et aillé envahit bruyamment l'espace alors que j'avale d'un trait mon double expresso.

— Parlons-en justement. Que pensez-vous des mathématiques en général ?

— J'aime les maths uniquement pour ce qu'elles sont, pour leur beauté, comme la musique ou la peinture.

— Je vois, pour vous, il ne s'agit que d'un jeu, le plaisir avant tout. Facile, votre avenir est tout tracé. Je me suis renseigné sur vous. Être la fille unique de l'un des hommes les plus riche et influent de la planète vous permet de surfer sur cette liberté apparente. Mais un jour viendra où il va falloir exister par vous-même. Pauvre petite fille riche, que venez-vous faire dans mon antre misérable ? Narguer les pauvres étudiants sans le sou, étaler vos talents et votre joli cul devant une piétaille avide et rêveuse ? Vous ne m'impressionnez pas, sachez-le.

— Si vous saviez combien de fois j'ai entendu ce réquisitoire. Mais là, vous battez tous les records. Nous nous connaissons depuis environ six heures et vous m'envoyez en enfer. Mais ne rêvez pas, je suis blindée. Vous non plus vous ne m'impressionnez pas. Il me suffira de vous imaginer en train de vous branler devant les photos de mon compte Astagram pour me redonner le sourire. Pourquoi m'avez-vous fait venir, pour pouvoir me mater le cul ?

— Non, ça s'est déjà fait. Votre petite jupette ne cachait pas vraiment grand-chose tout à l'heure. Assise en haut des marches, alors que vous me faisiez face. Je sais très bien que vous ne portez pas de culotte. Avouez que vous l'avez fait exprès.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Une histoire d'objets mathématiques, de bibliothèque, souvenez-vous.

⁂

Le portail arrondi de l'Institut Poincaré s'ouvre à moi sans effort, m'accueille et m'aspire tout à la fois. Un univers perclus et froid, trônant au pinacle de l'Olympe des mathématiques, ou les déesses se comptent sur les doigts de la main.

En transe devant ces facétieux objets, je me remémore les principes de Man Ray, son travail photographique. Ses prises de vue de face en plan rapproché, ces traits de lumière, puis probablement bien après, ce lent travail de recadrage. Ces objets, soudain libérés de leur aura

scientifique, se métamorphosent. Demandent que l'on les libère de cette vitrine, de cette prison poussiéreuse. Je les guette un instant puis sors de mon sac mon petit joyau d'infortune, le dernier cadeau de mon père avant ma fuite. Le champ de mon Leica absorbe vie et beauté, lumière et contre-jour, l'âme insoupçonnée de ces objets. Le professeur Archibald m'observe en coin quand j'exulte, imaginant l'instant où Man Ray a lui aussi capté cette étincelle.

— Connaissez-vous le travail de Man Ray et comme il apprivoisait la lumière, cette poésie électrique ? Et ses simples mots : « Tout peut être transformé, déformé, éliminé par la lumière, sa souplesse est exactement la même que celle du pinceau ». Son rendu n'est-il pas admirable ?

— Franchement, vous ne pouvez pas parler comme une fille de votre âge, vous êtes exaspérante. Bien sûr que je connais son travail, mais pas au point de le citer mot pour mot. Avez-vous pris le temps un jour d'être une enfant ?

— C'est vous qui êtes exaspérant.

Une pièce sombre et contiguë à la bibliothèque cache bien d'autres secrets, une petite salle de travail et de stockage ou je m'engouffre avec gourmandise, guidé par le maître des lieux. D'autres objets nous y attendent, avides de conquête et surtout d'une seconde vie, d'un Man Ray attendri et lumineux. Sur la droite, un tableau noir me fixe, comme un défi. Photographiée dans l'instant, une main maladroite y a couché une petite accroche enfantine, un jouet bien sage et néanmoins d'une grande beauté :

$$f(x) = a_0 + \sum_{n=1}^{\infty}\left(a_n \cos\frac{n\pi x}{L} + b_n \sin\frac{n\pi x}{L}\right)$$

— Qu'avons-nous là, Annabelle de New-York ?

— La série de Fourier, Cher Professeur.

— Et sur ce tableau papier, de quoi avons-nous disserté ?

— Du théorème de modularité.

— Qu'énonce-t-il ?

— Que pour toute courbe elliptique sur $\mathbb{Q}$, il existe une forme modulaire de poids 2 pour un sous-groupe de congruence Γ0(N), ayant même fonction L que la courbe elliptique.

— Que prédit-il ?

— Une sorte de thésaurus, de correspondance entre les courbes elliptiques.

— La perfection des vôtres reste une conjecture qu'il est inutile de démontrer Annabelle. Vous arrive-t-il de douter ?

Le professeur Archibald ferme prestement la porte de la salle et s'avance vers moi, une étrange expression dans le regard.

— Je douterais bien de vos intentions à cet instant précis.

— Vous avez peur de moi ?

— Absolument pas. Je cours beaucoup plus vite que vous et vous n'arriveriez pas à me rattraper. J'ai aussi une appétence pour certains arts martiaux et vous pourriez être surpris. La beauté et l'efficacité de certains gestes pourraient vous laisser sans voix et surtout vous faire très mal.

— Pourquoi ne suis-je qu'à moitié étonné ? J'avoue que vous m'excitez au-delà du raisonnable, votre corps, mais aussi votre esprit. Laissez-moi admirer ce qui se passe sous votre jupe, en attendant de solliciter votre cerveau que j'imagine en pleine ébullition.

— Pourquoi en faire toute une histoire. Tout le monde a déjà vu une chatte ou une paire de seins. C'est plutôt banal. Pourquoi ne pas plutôt essayé de me séduire. Tout cela va mal se terminer et vous le savez bien. Je suis tellement lasse de devoir répéter sans cesse les mêmes choses. Je ne céderais jamais. Donc je vous laisse une dernière chance.

Plus je creuse, plus je cherche, et plus je me noie. Je saisis le murmure et les multiples combinaisons proposées par ma pensée divergente, qui m'interpelle et qui m'alerte. Elle entre en interaction avec le langage corporel de mon adversaire et sa vaine tentative d'approche. Me propose un vague plan de sortie, une esquive parfaite et animale, un lien ténu vers la seule porte de la salle. Mais je ne suis plus disposée à composer. Quand la diplomatie et le discours sont vains, je frappe haut et fort. Avec le plat de la main, oreille et plexus. La douleur est instantanée, le souffle coupé. Je plante sans un mot mon très cher professeur Archibald, qui vomit sa peine, déverse sur ma trombine un flot inepte d'injures plutôt sexistes, la tête entre les mains.

⁂

Je me perds soudain dans l'espace, cours sans relâche et me retrouve assise et seule devant cette fontaine si romantique, complice et bienveillante. La fontaine Médicis du jardin du Luxembourg est ma douce compagne, ma sombre pâleur du soir. Sa destinée toute florentine me transporte du jardin de Boboli à Central Park, un voyage hors du temps. Combien de fois ai-je crié mon infortune devant la fontaine Bethesda et ses chérubins attendris, le noble dessin d'Emma Stebbins.

Ces petits trésors, leurs bruissements légers, sont des petites cascades amoureuses et mystérieuses. Qui emportent au loin mes chagrins et ma colère. Je vole de l'une à l'autre, ma main frayant la surface de cette eau si brune et si fraîche.

Paris. Amphithéâtre Marie-Sophie Germain. Université Pierre et Marie Curie. Vingt-deux octobre deux mille treize

Archibald est un sérial looser, toutes les étudiantes vous le diront, surtout celles qui roulent plein phare au pep's boosté cent pour cent adrénaline , au groove ravageur accroché à la peau, à la démarche chaloupée des reines. Il les poursuit de ses assiduités, part au combat avec tous ses petits artifices, donne le vertige aux plus aguerries, promettant monts et merveilles.

Mais là, le Professeur grand connard, il est tombé sur un os, un vrai. Du pur ivoire, sculpté par les Dieux ou une espèce de Pygmalion amoureux fou, une Galatée sortit des jupes d'Aphrodite avec le cerveau incandescent de Jupiter.

J'ai perçu tout de suite sa puissance de feu et son anomalie dionysiaque à cette Annabelle fraichement débarquée de Gotham City. Elle fredonne à petits mots acidulés un français châtié et bienveillant aux accents anglais et américains délicieusement mélangés. Une yankee hors compétition avec un je ne sais quoi d'intonations bostoniennes, une New Yorkaise de classe mondiale au chant monocorde et un tantinet pédant, c'est vrai, mais à l'intonation juvénile si particulière et ô combien sexy.

Elle l'a tout de suite mis dans l'ambiance, le bonze lénifiant des mathématiques françaises, avec ses questions artistiques spéciales rentrée des classes. Comprend bien mon grand gaillard que tu n'es absolument pas à la hauteur avec tes petites devinettes ésotériques. Je te la renvoie pleine face et en trois dimensions ta question à la con, ta pâte à tartiner intello pleine louche et ta science occulte. Tu es le roi de la gloriole aculturée, mon French Professor, et je vais tranquillement te le démontrer.

D'un doigt levé vers le ciel, elle le renvoie au placard, lui et ses «équations shakespeariennes », Man Ray et sa clique, ce support oublié, ces deux morceaux de cyclides paraboliques en croissant . Tout le monde sait cela, bien évidemment, et depuis si longtemps. Ou avais-je la tête ?

Annabelle n'est pas une simple créature, c'est une pure création divine, descendue du ciel pour salement me tourmenter. Je suis tombé raide dingue, mais sans pouvoir bouger. D'un coup. Comme tout le monde. L'amphi prend des airs de grand guignol, murmure sa coupable impuissance et sa médiocrité. Annabelle nous renvoie d'un mot, d'un seul, à notre appartenance de classe plutôt misérable.

Alors qu'elle enjambe si élégamment les marches d'un amphi surpeuplé, Annabelle me sourit. Elle sourit à tous ceux et celles qui osent croiser son regard, nous laissant pantois, foudroyés et orphelins. Archibald ne l'a pas quittée des yeux, pas un seul instant, une bonne dizaine de secondes, une éternité bien plantée au chevet de ses courbes surréalistes, pour la laisser finir seule au plus haut de l'amphithéâtre, son ordinateur sur les genoux. Je suis l'un des rares à m'être retourné, souhaitant vérifier que je n'avais pas rêvé.

C'est à cet instant précis qu'un pavé de quatre cents pages, un classique du genre, m'est tombé sur la tête. Un ouvrage pareil, ça vous étourdit, ça balaye les étoiles jusqu'au plus profond

de vos yeux. Ce condensé fiévreux d'exercices et de sujets corrigés de mathématiques est la propriété exclusive de Maria. Cela fait six mois qu'elle ne le quitte plus et dort avec.

⁂

Les réactions de Maria ont toujours été excessives. Elle doit se demander à quel moment chanter le « De profundis », avant ou après m'avoir mis dans mon cercueil ? Car Maria me l'a juré : « si tu me trompes, je te tue ». Elle a capté mon regard accompagnant le discours et la déambulation hypnotique de cette Annabelle de New York. Cette belle taloche a mis fin à mon rêve éveillé, laissant hilare notre clan tout entier , celui des anciens et bienheureux élèves de terminale d'un lycée parisien hautement renommé.

— Non mais c'est qui cette pétasse, nous balance Maria, toujours prête à nous abreuver de ses abominables petites coquetteries parisiennes ?

— Une extraterrestre probablement, ironise Florian, mon allié de toujours.

— Une vraie salope, insiste Maria. Honorin, me crie-t-elle, je t'interdis de la regarder.

Maria a sa jalousie bien plantée, là, au plus profond de son cœur, une anomalie congénitale qu'elle porte en elle tel un fier étendard, bravant les doux accents de sa mélancolie. Je m'en accommode plus que je ne l'accepte.

Nos étés familiaux et cramoisis au fin fond de cette crique bretonne ont fait de moi un paresseux de l'amour, une bombe à retardement au sexe romantique quand je suis depuis toujours une bombe sexuelle au romantisme cannibale. Pas de quoi paniquer, mais cette téléologie a suffisamment duré.

Je viens d'échafauder un plan de sortie de haute intensité, une rupture pathétique pour mieux me recentrer sur cette petite évidence : je n'ai pas croisé Annabelle par hasard. Derrière cette plastique de rêve doit se cacher une machine de guerre, je l'ai senti dans ses yeux.

Paris. Université Pierre et Marie Curie. Vingt-trois novembre deux mille treize

Des semaines de repérages, d'horaires tronqués, de cours sacrifiés, pour en arriver là, croiser enfin celle que tout le monde s'arrache. Profiter d'un bref instant plutôt matinal ou nos agendas font miracle. Je n'aurai peut-être pas de seconde chance. Nos parcours divergent, s'assagissent mollement, au risque de ne jamais se croiser..

Je ne sais plus très bien qui a parlé le premier. Ces premiers mots échangés furent comme un coup de semonce, un défi linguistique complexe, un catalogue criblé d'extatiques copier-coller. Ce manifeste de l'oralité, extirpé de sa routine conversationnelle, est un curieux mélange franco-anglais aux intonations quasi parfaites mais à la rythmique métronomique. Quand entre deux lapalissades je moque son accent si délicieux, Annabelle m'avoue assez simplement qu'elle parle couramment six langues, dont l'une inventée et connue d'elle seule. Je souris béatement, comme tétanisé.

— Je m'appelle Annabelle et je ne serre jamais les mains.

— Et les pieds… ? Enchanté, moi c'est Honorin.

Annabelle me sourit et jette le sien vers le ciel, à ma rencontre, juste par-dessus mon épaule. Le mouvement est franc, athlétique, sans déchets, un art martien sorti de nulle part. Quand son pied me frôle, j'esquive, l'air faussement étonné. Annabelle se moque de ma réaction et s'improvise contrariée. Son jus d'ananas, aux composants plus que douteux, semble l'avoir mise en transe. Ses yeux réflexifs bleus pépite fixent un point situé quelque part entre le haut de mon front et mon nez.

⁂

Devant la machine à café, vieillotte et indisciplinée, Annabelle se lance soudain dans une diatribe drolatique sur le choix des meilleures hélices permettant selon elle d'optimiser l'épluchage de l'ananas.

— Pour la plupart des ananas murs, deux possibilités s'offrent à l'apprenti cuisinier et à son couteau, deux familles de spirales comportant respectivement treize ou huit hélices. Ces derniers nombres font partie de la suite de Fibonacci, qui commence comme suit : 0,1,1,2,3,5,8,13,21,34,55,89,144,233,....

Annabelle ne semble jamais vouloir s'arrêter et accélère subitement jusqu'au cinquante-deuxième terme de la suite, soit, si j'en crois sa mémoire hors norme, 20 365 011 074. Elle s'immobilise soudain, reprenant son souffle délicat, consciente de m'avoir perdu à l'ombre de cette ellipse si tortueuse. Ses yeux qui pétillent m'avisent qu'elle est probablement toujours en train de compter tout en me parlant.

— Que penses-tu de ses jolis arrangements, Honorin, réguliers comme une ponctuation, souvent présents dans la nature en perpétuelle évolution et en quête du précieux nombre d'or ?

— Tu n'as pas arrêté de compter ?

— Les nombres dansent autour de moi, Honorin, leur folle farandole. Et j'ai du mal à les faire taire. Ne les vois-tu pas ?

— C'est bien joli tout ca Annabelle, mais pour ma part je me contente d'un banal épluche légume. Puis j'enlève les yeux de l'ananas un par un en faisant le tour de chaque œil avec la pointe du couteau. Et je sers l'ananas en grandes tranches dans l'assiette. Bon appétit.

— Tu es un emmerdeur Honorin. Ne vois-tu pas la capacité des nombres à définir des concepts abstraits, à souffler sur nos âmes meurtries un vent d'une beauté continue et mystérieuse, ne sont-ils pas essentiels à la poésie, incontournables à toutes les époques dans leurs utilisations symboliques ?

⁂

J'imagine le cerveau d'Annabelle comme un infini instable bien planqué aux confins d'une multitude d'infinis distendus, hésitant chaque seconde entre huit penché et ciel étoilé, un arbre remarquable dont chaque nouvelle branche semble un univers à elle tout seule. Chacune de ses branches se divise à la vitesse de la lumière et semble régie par des lois de la physique différentes des nôtres. Un multivers mouvant en perpétuelle évolution.

Pourtant, au-delà de cette complexité vertigineuse, il y a cette douceur étrange, ce calme envoutant. Lorsque je plonge mon regard dans ses yeux, je vois une profondeur insondable mais apaisante, comme si chaque univers qui s'y reflétait portait en lui une parcelle d'harmonie et de sérénité. Je me demande si cette paix apparente n'est qu'un masque, une simple illusion amplifiée protégeant un monde intérieur chaotique.

Annabelle me regarde alors, un sourire énigmatique aux lèvres, comme si elle percevait mes pensées.

— Tu ne réponds jamais à mes questions Honorin, as-tu du mal à entrevoir l'inconnu ?

Son mystère devient soudain tangible, presque palpable. C'est comme si, en un instant, elle m'avait ouvert une porte vers son univers intérieur, me permettant d'apercevoir, l'espace d'un battement de cœur, la beauté et la complexité de son être. Je réalise que Florian avait raison, mais pas seulement de la manière dont je l'avais imaginé. Annabelle est un univers à elle toute seule, et il me reste tant à découvrir.

En silence, je tends mon téléphone à Annabelle. Je suis déterminé à explorer ce multivers à ses côtés, un pas à la fois. Peut-être que je ne comprendrai jamais entièrement son essence, mais cela n'a plus d'importance. Ce voyage, cette aventure à travers les méandres de son esprit, est désormais ma seule aspiration.

— Tu me donnes ton numéro Annabelle ?

— Il faudra te contenter de mon mail Honorin : annabellekirckemsky@prozon.com. Je te le note sur ton téléphone. Et ne me cherche pas sur les réseaux sociaux. Je n'y ai aucun compte. Juste ce mail. On se voit demain ?

Paris . Jardin des combattants de la Nueve et Daniel's Hôtel. Vingt-six septembre deux mille quinze

Ces délicieux entrelacs sont peu à peu devenus nos petits jardins secrets. Nous les cultivons sans relâche, jour après jour, rue après rue, livre après livre.

⁂

Notre jardin du matin est si délicat, si fragile. Sa fraicheur bienveillante nous enveloppe, doucement, d'un voile léger et iconique. Mes premiers mots sont pour Annabelle, toujours. Je ne déroge jamais. Qu'importe le temps qu'il m'a fallu pour la rejoindre, les obstacles qu'il m'a fallu surmonter. Au matin, je n'ouvre la bouche que pour elle, sinon je fais le mort.

Annabelle semble tout connaitre des endroits bienveillants et alternatifs de Paris quand je tourne en rond depuis des années, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Je boucle d'un pas lourd et incertain mes petits ouvrages quotidiens, coincé quelque part entre le cinquième et le sixième arrondissement.

Elle m'a donné rendez-vous. Entendez bien ce mot : rendez-vous. J'ai rendez-vous avec Annabelle, à huit heures, dans le jardin des Combattants de la Nueve, au sud de l'Hôtel de Ville. Ce territoire m'est inconnu, tout autant que les motivations d'Annabelle. Je sais juste que nous parlerons littérature et cinéma. Annabelle aime lire dans les endroits les plus insolites de la planète et m'a demandé de la rejoindre, plusieurs livres à la main.

C'est notre cinquante troisième rendez-vous, je les ai comptés. Je n'ai pas dormi. Je prépare chacun d'entre eux, comme si je devais mourir demain. J'ai tout lu sur cet endroit. Nueve comme neuvième compagnie, l'unité de choc de la deuxième division blindée du Général Leclerc qui arriva la première à l'Hôtel de Ville lors de la libération de Paris le vingt-quatre aout mille neuf cent quarante-quatre. Composée principalement de républicains espagnols. Potassés les auteurs qu'elle m'a sommé de lire.

Je veux l'impressionner, mais est-ce vraiment possible ? Ou du moins qu'elle ne me prenne pas pour un lambda bienheureux, un triste sire au destin frelaté par des années d'abêtissement chronique, par un je-m'en-foutisme de compétition.

⁂

Notre jardin du soir, si suave, nous porte ailleurs, au loin, ou le soleil s'embrase avant de s'éteindre, comme oublié de tous. A la dérobée, Annabelle allègue un futur lointain, peuplé de fantômes aux destins cruels qui nous conduiront aux portes de l'enfer. Ses soirées et ses nuits sont celles d'un autre monde dont les contours m'échappent, dont les bribes me parviennent par lambeaux, trop distendues, trop violentes.

Assise en tailleur sur l'un des bancs du Square Gustave Mesureur, couverte d'une simple tunique et d'un pantalon en lin blanc, Annabelle tient un livre dans sa main gauche quand les

doigts de sa main droite se perdent dans l'infinie délicatesse de ses boucles blondes et diaphanes.

Sa vénusté n'a d'égale que sa grâce. A chacun de ses gestes je frémis, redoutant l'instant où elle lèvera les yeux, ou elle déversera sur ma petite trombine son regard azur brisé, détricotant ce lien l'unissant pour quelques secondes encore à ces pages si mystérieuses.

⁂

— Honorin, connais tu la traduction littérale de l'expression « vanishing point », m'interroge Annabelle ?

— Pas très exactement.

— Un point de fuite, un point imaginaire destiné à guider l'artiste à travers les méandres d'une lointaine perspective, en quête de sens ou d'un cadre à lui offrir.

Sa main s'envole, dessine au plus haut de l'horizon, au cœur de ces lignes brisées, un Paris fantasmé où chaque coin de rue porte en lui son destin millénaire.

⁂

Annabelle m'entraine en riant vers la rue Stephen-Pichon, me fait face, ébauche avec malice de jolis pas de deux ritournelle, une Danse de la fée dragée aux résonnances cristallines et coruscantes. J'avance vers elle, béatement, ses deux mains dans les miennes. Elle virevolte et embrasse l'univers tout entier quand sa voix résonne. Elle emporte sur son passage mes derniers atermoiements, ma transe infernale. Le simple contact de sa peau embrase mes sens, formant probablement l'instant le plus charnel de ma courte vie.

— Regarde ces cafés, la rue, ce jardin, les restaurants et les hôtels. À chaque regard posé correspond un point de fuite un peu particulier que l'on nomme le centre de la perspective. Cet univers si singulier, celui qui aujourd'hui nous étreint et nous malmène, fut il n'y a pas si longtemps le centre de la perspective de Jean Genet. Une vie d'errance dans un quartier ou l'on peut mourir, qui vous avale tout cru, ou l'on peut disparaitre. Parce que la mort n'est finalement pas un acte sortant de l'ordinaire, c'est juste une banale disparition.

Annabelle se fige soudain devant l'entrée du Daniel's Hôtel.

— C'est ici, dans cet hôtel, que Jean Genet a vécu ses derniers instants. J'ai réservé la chambre 205 pour la nuit, celle qu'il occupait. Nous y lirons ensemble plusieurs de ses œuvres, le veux-tu ?

J'esquisse un oui un peu timide. Passer la nuit dans une chambre d'hôtel avec ma Divine Annabelle n'est pas pour me déplaire, même si je ne serais jamais son Mignon.[42]

⁂

[42] Divine et de Mignon sont deux des personnages du roman « Notre-Dame-des-Fleurs » de Jean Genet.

La chambre est petite mais cosy. A la tête du lit, ardentes et paresseuses, sommeillent les œuvres complètes de Jean Genet. Une vague incertaine et désordonnée d'ouvrages petits et grands prend appui sur le mur et s'empoussière mollement. Plusieurs portraits du bohémien des lettres s'affichent au présent, de part et d'autre de l'unique fenêtre.

Quelques poèmes, prisonniers de cadres maladroits, survivent vaillamment à leur papier vieilli. Le « Tombeau » de Mallarmé se fraye un chemin incertain, poussiéreux et sombre dans la lumière du soir.

« Le noir roc courroucé que la bise le roule
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Ici presque toujours si le ramier roucoule
Cet immatériel deuil opprime de maints
Nubiles plis l'astre mûri des lendemains
Dont un scintillement argentera la foule.

Qui cherche, parcourant le solitaire bond
Tantôt extérieur de notre vagabond –
Verlaine ? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine

À ne surprendre que naïvement d'accord
La lèvre sans y boire ou tarir son haleine
Un peu profond ruisseau calomnié la mort. »

— Honorin, entends-tu la petite chanson si délicate de ces deux derniers tercets ? D'une seule phrase à la structure complexe, comme un aboutissement, Mallarmé délivre à la volée un Verlaine peu à peu happé par son œuvre. Mais peut-être que ce dernier s'est tout simplement perdu dans le vert de l'herbe, dans cette lumineuse nature ?

Annabelle attend une réponse, mais je reste sans voix.

⁂

— Si tu le veux bien, nous démarrerons par le « Notre Dame des fleurs », nous en lirons chacun deux chapitres à tour de rôle, me propose-t-elle, mettant fin à mon supplice.

Le livre fermé et posé sur ses genoux, Annabelle déclame avec joliesse les deux premiers chapitres du « Notre Dame des Fleurs ». De cœur, avec âme, respect, et les yeux clos . Cet incipit est ainsi fait qu'il vous entraine, solitaire et le cœur lourd, vers des horizons subversifs. Elégamment posées sur la pale couverture, ses mains s'envolent sans bruit dans la touffeur moite de notre chambre.

Je lis à mon tour.

« ……Gorgui s'éveillait. Il était gêné de se trouver bandant comme on bande au matin. Il était pudique naturellement, mais les Blancs lui avaient enseigné l'impudeur, et, dans sa rage à vouloir leur ressembler, il les dépassait…… »

Annabelle entrouvre légèrement ses lèvres. Quelques mots doux s'en échappent, imperceptibles.

— Cela te dérange si je me masturbe en t'écoutant ?

Ma réponse tarde un peu quand sa main déjà s'égare. Je peine à reprendre le fil. Je suis fasciné par son absence totale de pudeur, par ses yeux dans le vague, par sa respiration qui s'accélère. Je consens à continuer à lire tout en la regardant s'asticoter avec force et gravité, ses yeux droits dans les miens. Je comprends trop tard qu'elle peut tout me demander, que je suis à sa merci. Je mets enfin des images sur ses besoins compulsifs, des perceptions sur sa quête infinie du plaisir.

Ce chapitre me parait soudain inutile, une superfétation suspendue à mes lèvres. Mais non, elle en réclame toujours plus, que jamais rien ne s'arrête. Les mots sont ainsi faits qu'ils conduisent Annabelle au paradis de la vérité nue, de la vive abondance des rêves.

⁂

— J'ai eu mon premier orgasme à sept ans, me confie-t-elle, en écoutant Le Lohengrin de Wagner au Metropolitan de New York, très exactement au moment béni du rêve d'Elsa, ce grand moment de solitude. Je l'ai vu en couleur, en texture profonde, et il m'a pénétrée tout entière. Un arc en ciel fondant sur mon ventre, un art total au chevet des passions humaines, un puissant cocktail émotionnel, une décharge de dopamine. Plus que d'orgasme, je préfère parler de « musique », de celle que l'on joue ou que l'on entend. Je ne sais qui des mots, des couleurs, des sons, des images ou des caresses m'emportent aussi loin, cannibalisent en ces instants bénis ce qui reste en moi d'humanité.

Cette tempête sympathique hyperactive enveloppe Annabelle d'un parfum oriental peuplé d'endocannabinoïdes absconses et envahissantes. Il porte au loin nos tourments quand la nuit nous guette, elle et son cortège de noirceurs partagées.

— Tu dormiras à mes pieds Honorin, n'est ce pas la place la plus convoitée ?

⁂

Vers trois heures, n'y tenant plus, je m'approche doucement du lit, quelques raideurs au niveau de la nuque. Un cruel tire-laisse quand soudain la respiration d'Annabelle s'accélère.

Le tremblement de ses paupières, imperceptible, annonce l'envers du décorum. Il s'intensifie soudain devant la mobilisation des aires visuelles et mnésiques de son cerveau profond. Pour mieux les mettre au service de ses rêves, de ses rêves lucides, de ceux dont elle avoue avoir la totale maitrise et dont elle écrit la petite histoire, qui deviennent ses alliés, qui fourragent avec violence. Entre monstres et orgies, Annabelle y finit toujours victorieuse, y bâtit un monde dont elle est la Reine.

Extase (deuxièmes moments)[43]

[43] Par extension et pour le dictionnaire Le Robert : état dans lequel une personne se trouve comme transportée hors de soi et du monde sensible.

Paris. Quinze avril deux mille dix-neuf. Le matin

Paris s'éveille sous une bruine et un ciel maussade, en attendant, demain peut-être, le doux soleil d'avril. La rue Chanoinesse murmure sous un léger vent du sud. Le trottoir est humide et je manque de m'étaler de tout mon long en sortant de chez Jeanne. Mes escarpins me lâchent. Quelle idée aussi, des escarpins un jour de pluie.

— Saperlipopette !

⁂

J'ai promis à Ashley. Plus de « Putain ! », plus de « Merde ! », plus de « Bordel ! ». Que je décline souvent dans toutes les langues. Je crois désormais en ce juron familier et vieillot, signe de mon éternel dépit. Je lui préfère parfois « Saperlotte », plus facile, plus court, plus percutant.

Ashley est ma colocataire, ou plutôt mon invitée. Ashley est américaine, de Washington, et s'est entichée des expressions les plus ringardes de la langue française. Nous les collectionnons et les répertorions dans le cloud, dans un fichier partagé. Avec nos recettes de cuisine méditerranéennes, ou abominablement tex-mex, ou pires encore, avec nos recettes healthy californiennes.

Ashley est étudiante en deuxième année de Master à Science Po Paris. Le Master Sciences Politiques mention Relations Internationales. Il est huit heures et j'ai laissé Ashley au fond de son lit où elle cuve tranquillement ses excès et déboires de la veille. Je suis en retard.

⁂

En longeant le restaurant L'Auvergnat, Henry, le chef, prend son service.

— Hé Annabelle, encore en retard, tu vas ou habillée comme ça, en cours ?

— J'ai un rendez-vous, mon taxi m'attend au bout de la rue ! Bonne journée !

— Avec ton chéri ?

Je me contente d'un signe de la main. Henry me rêve hétéro. Nous nous attablons pourtant souvent ici avec Ashley. Le soir. Le burger pain maison de l'Auvergnat est une tuerie. Mais Henry fait semblant de ne pas comprendre. Ashley est ma muse, ma boussole et nous nous affichons sans détour, main dans la main, devant lui. Comme partout. Et Henry nous gâte, même si nous n'avons pas réservé, même s'il est tard. Quand le restaurant déserté retrouve peu à peu son calme et que nous joignons nos lèvres, là, sur la banquette bien douillette, Henry bougonne au loin, dépité.

— Encore deux de perdues, et ce sont toujours les plus belles, nous marmonne-t-il invariablement !

Nous rions à tout-va en lui envoyant plein de bisous avec nos mains.

Mon taxi m'attend.

— Bonjour. Cent vingt-deux avenue Foch s'il vous plaît !

— C'est parti !

Vingt-six minutes par la rue de Rivoli selon l'application Vas-y.[44] Parfait, juste le temps de consulter ma messagerie. Je sors ma tablette de mon sac et la pose sur mes genoux. Soixante-treize mails depuis samedi matin. Je me suis un peu laissé aller ce week-end avec Ashley.

Trois d'entre eux retiennent mon attention. L'un de mon cabinet d'avocats Morgan Woods and Associates de New York, l'autre de mon ex Mira Ravenwood, l'autre de mon responsable d'année à Paris Descartes. Tous des briseurs de rêve.

⁂

Mira a dû changer son mail car ses messages arrivent normalement dans mes indésirables. Lire ou ne pas lire Mira, toujours la même question. Mira, c'est un an de ma vie et une descente aux enfers. Rajoutez-y un an de harcèlement et de déchirure. Et ça continue.

Mira Ravenwood, élue « Mannequin féminin de l'année 2018 », titre décerné par le site spécialisé NetWorldModel.com. Un titre obtenu grâce aux votes des professionnels de la mode, parmi lesquels des stylistes, des créateurs, des photographes, des directeurs de casting. La « It Girl » aux quarante-cinq millions de followers sur Astagram[45]. Celle qui peut faire ou défaire d'un seul post la carrière d'un rouge à lèvres ou d'une marque de sneaker, désormais partagée entre sa carrière d'actrice et de mannequin. Celle que les tabloïds s'arrachent, friands de ses frasques, de ses provocations et de ses grimaces. Mira est partout : sur les abris bus, dans les journaux. Et en passe de conquérir le monde, si ce n'est déjà fait.

Ne pas lire ses mails, telle est la consigne d'Ashley. Je décide d'ignorer son message et le mets directement dans la corbeille. Cela m'a demandé des mois d'efforts et d'auto-persuasion avant d'y arriver. Surtout ne pas craquer. J'ignore systématiquement ses messages depuis six mois. Un record.

⁂

Depuis cette rentrée, mon responsable de troisième année de médecine à Paris Descartes, le Professeur Jean Dubreuil, a jeté son dévolu sur moi. Plus précisément depuis un échange que nous avons eu en début d'année universitaire concernant ma demande de stage au Weill Cornell Médical Collège de NYC[46], à deux pas de l'Organisation des Nations Unies ou Ashley sera accueillie en stage de juillet à décembre. Plusieurs mois ensemble à NYC, le rêve. Bref, on avait un plan avec Ashley.

Discussion que le Professeur Jean Dubreuil a souhaité poursuivre mi-octobre au bistrot « Le Tourbillon » face au Sénat, un spot que j'apprécie particulièrement avec ses fresques murales et son mobilier ancien. Janvier approche et mon départ est soumis à l'approbation de l'inter

[44] Cette application n'existe pas !

[45] Cette application n'existe pas !

[46] NYC : New York City

commission stages et gardes de l'Université. Je compte sur le Professeur Dubreuil pour déjouer les manœuvres de la concurrence et appuyer ma demande.

⁂

Paris vivait une sorte d'éternel été indien, et ce jour-là, j'avais fait péter le minishort en jean et les sneakers. Ça lui a donné des ailes au Professeur Dubreuil.

— Annabelle, tu es une bombe atomique, m'a-t-il lâché après sa deuxième pinte de bière, alors que je finissais de lui exposer l'argumentaire du dossier que je venais de déposer.

— A ou H, ripostais-je ?

Bon, c'est mon côté joueuse. On s'en fiche pas mal de savoir que les bombes A désignent les armes à fission nucléaire tandis que les bombes H, aussi appelées bombes à hydrogène, désignent les armes utilisant la fusion nucléaire. Fission ou fusion, quand ça tombe, ça fait mal. Moi aussi quand j'explose, ça irradie et ça suinte. Le Professeur Dubreuil l'apprendra bien plus tard à ses dépens.

Son mail du jour pue la vacuité morale et intellectuelle. Dommage pour un esprit d'habitude si brillant. Minauderie et trivialité rivalisent sur presque deux pages.

Un jour, j'écrirai un manuel pratique de lecture horizontale et verticale, tant j'excelle dans cet art. Puis celui de la lecture rapide des mails inutiles. S'impriment en gras les mots cent fois entendus et lus : « amour », « sans toi je ne suis rien », « tout plaquer pour toi », « je ne peux plus supporter cette situation », « impatience », « fais-moi confiance », « partir en week-end », « donner ma vie pour toi ». Tout de suite les gros mots : « donner ma vie pour toi ».

Il se prend sans doute pour la rock star de l'an zéro, celle dont une groupie lançait à qui voulait l'entendre qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Allons donc, celui-ci aussi a bien mérité la corbeille. Et de deux.

⁂

Nous longeons les Tuileries quand j'ouvre le mail de mon cabinet d'avocats Morgan Woods and Associates. John, l'un des principaux avocats pénalistes francophones du cabinet et par ailleurs père d'Ashley, m'informe des derniers rebondissements concernant cette controverse qui me mine un peu plus chaque jour. Relire tout cela ce soir au calme avec Ashley. Surtout le passage différenciant la procédure pénale et la procédure civile.

Au pénal, m'explique John, on ne dédommage pas la victime, on punit l'éventuel coupable. Au civil, le jury doit se déterminer pour savoir si la plaignante a subi ou non un préjudice et décider de le réparer ou non. Nous avons parallèlement déposé une plainte devant un tribunal civil.

Dans l'État de New York, un seul témoignage est suffisant pour fonder la condamnation d'une personne à une infraction sexuelle. Le témoignage d'une tierce personne ou des preuves scientifiques ne sont pas nécessaires pour une telle condamnation. Ma parole de plaignante a suffi pour faire comparaître l'auteur présumé des faits dès son retour d'un déplacement à

l'étranger. Mon père. Celui qui m'a agressée sexuellement pendant deux ans, de mes douze ans à mes quatorze ans.

J'ai profité d'un court séjour à NYC la semaine dernière pour prendre cette difficile décision, aidée par Ashley et par John. Sans elle, je n'aurai jamais eu ce courage, celui d'affronter mon père encore une fois.

⁂

Je lis la qualification obtenue par mes avocats lors de l'audience préliminaire : « Inceste au premier degré, article PL 255.35 (Felony de classe B) ». Pour les « felonies », surtout dans un tel contexte, la peine de prison encourue peut être très importante. Avec le risque pour lui d'être enregistré comme « sex offender » c'est-à-dire comme délinquant sexuel. Ma plainte a permis son arrestation. Mon père a été appréhendé à l'aéroport.

Lors de sa comparution, ses avocats ont plaidé non coupable, ce qui ouvre la voie à un procès. Le juge a décidé de le mettre en détention provisoire. Son passeport a été confisqué et il ne pourra pas être libéré contre une caution. Il a donc passé sa première nuit en prison. La gravité des faits a emporté la décision du juge. Ses avocats et son argent n'ont pas pu lui éviter d'être incarcéré immédiatement. Les miens jubilent et moi je pleure. Je pleure le fracas qui va tout emporter. Et ma vie qui bascule dans le néant.

— Ashley, please help me !

Je lui forwarde le message. Je sais qu'elle seule pourra me faire une synthèse et décrypter la langue factuelle de son avocat de père. Je fais aussi confiance à John pour aller jusqu'au bout. Il a promis. Il joint accessoirement sa facture d'honoraires. Un premier acompte de neuf mille quatre cent cinquante-trois dollars à régler sous quinzaine. Ça commence bien, et uniquement pour le pénal. Au civil, le calcul sera fait en fonction du dédommagement obtenu.

Je classe le mail dans mon dossier « Lawyers NYC ». Ne plus penser. Le taxi se gare un peu sèchement devant le cent vingt-deux de l'avenue Foch. Je ferme mes applications et ma tablette retourne dans mon sac avec difficulté.

⁂

Un message de Patrice sur KindsApp[47], inquiet de mon retard.

« Je suis en bas, j'arrive ! ☺ ».

Patrice vit dans un magnifique appartement en duplex dernier étage et bénéficie d'une superbe terrasse sans vis-à-vis. Idéal quand l'été faisant, je décide de bronzer nue, pour le plaisir de ses yeux.

Je m'engouffre dans l'ascenseur et je retire mon string, Patrice me veut sans culotte. Je porte des chaussettes hautes m'arrivant à mi-cuisse, une jupe taille haute en satin fuchsia et un

[47] Cette application n'existe pas !

blouson biker en cuir. Et mes escarpins. Je sors les clefs de mon sac. Patrice m'a confié un double il y a bientôt un an et je suis ici comme chez moi.

L'appartement paraît désert, mais des bruits de casseroles résonnent au loin. Patrice s'agite dans la cuisine, à la recherche du petit déjeuner perdu. Il m'a promis des pancakes, des œufs brouillés, et du jus d'orange frais.

— What's up, honey ?

En guise de bonjour, Patrice a pris l'habitude de me fourrer deux doigts dans la chatte. Humer son odeur, puis goûter sa fraîcheur, sont ses passe-temps favoris. Il affectionne tout particulièrement son humidité permanente et mes spectaculaires éjaculations.

Ma chatte a toujours vécu sa vie, indépendamment de la mienne. Sérieux handicap, quand non contente de dégouliner le long des mes cuisses, elle semble répandre autour d'elle mille effluves enivrants. Comme si hommes et femmes, baignant soudain dans un torrent de parfum, partaient à sa conquête, en cherchant par tous les moyens à la satisfaire.

C'est ainsi, ma vie gronde et s'organise cahin-caha, entre Ashley mon amour, mon marathon estudiantin, mes frasques sexuelles, ma vie nocturne et Patrice, mon stabilisateur.

⁂

J'ai rencontré Patrice lors d'une vente aux enchères, ou je fus traînée de force par ma grand-mère Jeanne. Elle aime me savoir à ses côtés en de pareils instants. Solidement agrippée à mon bras, elle se sent pousser des ailes, fière de présenter au Tout-Paris sa petite fille chérie, celle sur laquelle elle a fondé tous ses espoirs.

Patrice est un pieux facilitateur, il met en relation acheteurs et vendeurs, prodigue expertises et conseils aux marchands d'art du monde entier et aux musées les plus prestigieux. Il accompagnait Jeanne encore une fois, une vieille habitude pour de vieux amis.

Cette vente fut pour moi un non-événement tant j'étais et suis viscéralement et instinctivement opposée au commerce de l'art et aux collections privées. Il y était question de bibelots, de verreries, de lampes, de mobilier.

Si je peux pleurer devant une photographie ou un tableau, j'avoue assez facilement mon peu d'intérêt pour toute sorte d'objets hétéroclites et rebelles, aussi anciens soient-ils. Sauf peut-être pour ces formes d'ordre, de couleur et de géométrie, conviées et déclinées à l'infini d'un monde « Art Déco » pour moi essentiel.

⁂

Je m'émerveillais déjà, petite, devant les appareils photo « Beau Brownie » et leurs cinq combinaisons bicolores en émail, les oubliés de la collection de mon père. Leur face avant révèle des profils géométriques stylisés dus au créateur Walter Dorwin Teague. Aux premières loges, dans la pièce dédiée à ses collections, trônaient pourtant les vestiges de cette marque allemande incontournable, et plus encore son modèle O, une boite sans âme mais de prestige, l'icône design et hors de prix de mon père. J'ignorai parfaitement cet objet produit à une

trentaine d'exemplaires entre mille neuf cent vingt-trois et mille neuf cent vingt-quatre, quand je rêvai des heures devant mes « Beau Brownie », au grand désespoir de mon père.

Plus qu'un défi, j'y vis un merveilleux renoncement. Je criai soudain à ce dernier que ce qui est beau n'est pas nécessairement cher. À dix ans, cela a tout de même de l'importance. Mon père n'avait pas du tout apprécié que je remplace son sobre modèle 0, aux capot et semelle en laiton laqué noir, par mon « Beau Brownie » préféré, le bleu.

⁂

Par une belle nuit étoilée et pleine de lune, j'avais commis l'irréparable, inversé l'ordre naturel des choses. Le roi de l'optique allemande réintégra une pièce secrète plutôt sombre, abandonné de tous. Il était désormais à l'abri de mes petites mains curieuses mais parfois maladroites.

Les « Beau Brownie », quant à eux, avaient désormais retrouvé une place plus qu'honorable dont je dus néanmoins revoir l'ordre d'exposition. Il n'était pas question de décliner ces combinaisons bicolores de façon anarchique. Noir, marron, bleu, vert, rose, dans cet ordre et de gauche à droite, était selon moi la seule vraie harmonie, la seule vérité, l'axe de rotation de la terre pouvant sinon s'en trouver perturbé.

Mon père, bien que s'apercevant tardivement de cette nouvelle supercherie, préféra ne pas s'acharner. Il comprit que de tels événements, aussi minimes fussent-ils, pouvaient prendre pour moi une dimension biblique, dont pouvait dépendre le sens même de ma courte vie. Je ne renonçai jamais.

⁂

Jeanne avait repéré dans le catalogue de cette vente quelques pièces uniques et il était exclu qu'elles lui échappent. Patrice avait mobilisé tous ses contacts. Leurs manigances et leurs messes basses fleuraient bon le délit d'initié. Mais ces gros mots échappent au lexique bien policé du marché de l'art et de la beauté. Ils sont bien trop incommodes.

L'affaire vira au cauchemar pour Jeanne qui fut loin d'emporter les lots et les prix qu'elle espérait. Patrice était ailleurs, au bord du précipice, et de piètre conseil. Il avait embrassé ma beauté à pleine existence. Avec une telle énergie que son cœur foisonnait et menaçait de rompre. Ses yeux perdus pétillaient à chacune de ses approches et ses mots prirent une tournure de plus en plus inappropriée. Il avait commis l'erreur de s'asseoir entre Jeanne et moi. De quoi largement se perdre en route. Jeanne comprit bien trop tard l'interminable agonie de Patrice, ensorcelé par mes jambes nues que je croisai et décroisai à l'envi.

Il finit perclus et paralysé rue Chanoinesse. Une Jeanne passablement contrariée lui envoya quelques missiles au rayon d'action savamment dosé, là où ça fait mal. L'instant du thé le ramena quelques instants à la vie, le temps d'un appel passé par Jeanne à un ami, partenaire de cette vente ratée. Profitant de cette ouverture inespérée, Patrice en profita pour m'extorquer mon mail et me balancer quelques banalités sur la magie de notre rencontre. Je me laissai faire avec paresse, lasse de résister encore et toujours. Je lui confiai devant son insistance le mail de

mon deuxième cercle, celui des amis mais pas trop, où pullulent les messages non lus et les indésirables de tout poil. N'entre pas dans mon premier cercle qui veut.

Patrice m'informa qu'il partait le lendemain pour une mission d'expertise en Toscane d'une durée de trois mois, voire plus. Totalement désolé de cette funeste coïncidence, il me proposa d'échanger par mail dès son installation. Trop contente d'échapper provisoirement à son vagabondage digressif, je lui vantai les nobles desseins de cet exercice. Je me pris cependant au jeu, savamment, et nous entamâmes une relation épistolaire foisonnante, tant nous nous passionnions peu à peu l'un pour l'autre et pour les sujets les plus divers. Il est vrai que nos conversations tournaient le plus souvent autour de ma vie sexuelle, hors norme. Patrice a tout de suite compris que j'étais une sorte d'extraterrestre.

⁂

Dépendant grandement du profil et du positionnement de l'observateur, la complétude de ma sociopathie pourrait cependant faire l'objet d'un beau sujet d'étude, tant je bouscule jour après jour les conventions, les affres d'un destin dont j'ai dynamité l'intangible écriture. Parce qu'au fond rien n'est écrit, quand tout reste à construire.

Au commencement, il y a donc ma sociopathie. Du grec ancien πάθη, pathê : « Souffrance, douleur, passion », la sociopathe est une abomination. Elle traîne à la patte des relents de maladie, de malade. Mais c'est quoi au fait le parfait contraire des sociopathes ? Les sociaux tout court ? D'abominables machines à tuer l'amour ? Et ce n'est pas une maladie ça ?

Ajoutez-y : dépressive, cyclothymique, victime de l'inceste, quotient intellectuel hors norme, pleine de ces anachroniques petits troubles obsessionnels et compulsifs qui vous pourrissent la vie et font de cette dernière une suite ininterrompue de rebondissements.

Déposez-y la cerise sur le gâteau, la reine de Saba, cette pleine nymphomanie qui m'enveloppe, me disperse, et fait de moi une garce aussi fragile qu'infernale.

Et vous obtenez malgré tout une superbe machine de guerre au blindage militaire triple couche, une fille prête au combat, tout droit sortie d'un monde parallèle.

Dans un premier temps, Patrice a surtout couru après ma nymphomanie. Qu'une femme puisse être aussi désinhibée et immorale lui permit de découvrir des contrées par lui inexplorées.

Je mis cependant du temps à évacuer une idée qui m'avait furtivement traversé l'esprit, qui plus est relayée par mon abominable Jeanne, toujours prompte à déverser sa paranoïa à grands flots tendus. Cherchait-il à se rapprocher de moi pour l'intérêt croissant que pouvait représenter une liaison, même imparfaite, avec l'héritière probable des inestimables et incomparables collections de mon père ? Quand Patrice rentra à Paris, mes atermoiements s'en étaient allés rejoindre de lointains rivages.

⁂

Après plusieurs mois d'une correspondance assidue, nous décidâmes de nous retrouver en terrain neutre, au restaurant « La Fleur de l'Île ». À cinq minutes de chez moi, sur l'Île Saint-Louis.

C’était une soirée du mois d’août particulièrement chaude, empreinte d’un air lourd et odorant. En retard, je courrais sur le pont Saint-Louis quand je vis Patrice sur le quai d’Orléans. Patrice est tout petit, dans les un mètre soixante-cinq, et un peu voûté. Cheveux blancs et lunettes. Mais ses soixante-dix ans lui vont à merveille dans son costume clair et sa chemise blanche. Je le vois blêmir lorsque je m’approche de lui.

Je porte une robe rouge vif ultra-courte et sans manches, des sneakers et aucun dessous. J’ai lâché ma tignasse blonde et frisée qui vole et ondule dans la douce brise du soir. Je marche vers lui comme un félin et je lis dans ses yeux qu’il a compris. Que jamais il ne pourrait plus m’échapper.

Nous avions convenu qu’avant même de m’adresser la parole, il prendrait ma main dans la sienne et la porterait à son visage. Je lui avais promis que celle-ci serait imprégnée de l’odeur et de l’humidité de ma chatte, que j’avais copieusement besognée rue Chanoinesse avant de partir. Patrice s’en abreuva jusqu’à perdre son souffle.

⁂

Tard le soir, nous finîmes en transe et quelque peu avinés au fin fond d’une obscure impasse parisienne. Les choses sérieuses pouvaient commencer. Patrice s’est agenouillé avec difficulté sur les pavés irréguliers, sa carte de crédit entre les dents. À mes pieds. Après tout, n’est-ce pas la place des hommes.

Le distributeur de billets un peu crasseux nous enveloppe d’une lumière aseptisée et blafarde, un vert fluo incertain et sale. Je lui arrache sa carte d’une main, le gratifie d’une gifle bien appuyée de l’autre.

— Donne ton code, espèce de sous-merde.

Patrice s’exécute, la queue basse.

— Voyons, voyons, combien vais-je bien pouvoir retirer ?

Le maximum bien sûr, c’est le jeu. Pas pour l’argent, non, juste par vice. Un petit passe-temps assez pervers finalement qui prend fin alors que j’administre à Patrice un dernier coup de pied entre les jambes, en guise de remerciement. Le voilà face contre terre, peinant à reprendre son souffle. Je veux le décourager en fait, lui montrer que je suis capable du pire. Comme l’obliger à lécher mes semelles un peu sales après nos déambulations nocturnes, lui pisser dessus avec délice, accroupie et à grands jets. Son grand âge lui vaudra pourtant d’être épargné. Il en sera quitte pour un pressing ou un nouveau costume. Mes toutous parisiens, amateurs de sensations fortes, n’ont pas toujours droit à la même clémence. Mira m’a appris comment faire très mal sans trop laisser de traces et je suis plutôt douée.

⁂

— Alors Annabelle, on le prend ce petit-déjeuner ?

— Attends je finis de répondre à mon groupe de travail de la fac.

Nous avons organisé plusieurs séances de travail en commun et de colle pour potasser notre unité d'enseignement « Infectieux » et je dois répondre à tous sur les dates et heures proposées. Je devrais dire à toutes car l'ambiance est très girly. Que des filles.

Patrice est le seul homme avec qui j'entretiens une relation amicale et sexuelle. Je suis le plus souvent attirée par les femmes. Si je sors avec un homme, c'est la plupart du temps pour lui faire du mal ou profiter de lui. À l'inverse, avec les femmes, je deviens docile et soumise. Par simple jeu avec Ashley, par perversion avec Mira qui m'a entraînée dans une relation destructrice et violente dont je suis à peine sortie.

Avec Patrice, la situation est devenue, au fil des mois, beaucoup plus compliquée. Pour lui, j'ai souvent joué la reine castratrice, la femelle dominante. Mais de moins en moins souvent depuis qu'on lui a découvert un vilain cancer de la vessie il y a un an. Son traitement et ses soins postopératoires, consécutifs à trois opérations, ont emporté son désir et sa fierté de mâle.

Alors son plus grand plaisir dorénavant est de m'accompagner dans des séances shopping endiablées où il peut assouvir son envie compulsive de me gâter. Et son voyeurisme quand j'essaye devant lui, sous l'œil ébahi des vendeuses, les tenues les plus folles et les plus sexy. Marcher bras dessus bras dessous dans les rues de la ville et voir les yeux envieux des mâles détailler ma cambrure ou s'extasier sur ma luxuriante chevelure lui procurent une espèce de jouissance cosmique.

— Tes boucles blondes sur ta peau bronzée sont comme une œuvre d'art sublimée par une nature généreuse ! dixit Patrice.

Regardez, messieurs, la bombasse avec qui je sors, moi le petit homme rabougri, de cinquante ans son ainé ! Une histoire de fric forcément, pas une histoire de cul. Le pauvre, il doit même plus pouvoir la baiser ! Et non, ce n'est pas seulement une histoire de fric. Patrice est un homme, soit, mais Patrice est surtout devenu mon ami.

Alors aujourd'hui, le quinze avril deux mille dix-neuf, après avoir englouti mon petit-déjeuner comme si ma vie en dépendait, je pleure quand il me parle de ses derniers examens et de sa souffrance. Plus vite qu'à l'accoutumée, je l'entraîne dans la chambre et je l'allonge sur le dos. Lorsque je m'accroupis au-dessus de son visage, ma chatte tout contre sa bouche, dans un va-et-vient infernal, mon plaisir emporte tout sur son passage. Je donne tout à Patrice et sa bouche inondée se tord et cherche l'air. Mes cris deviennent hurlements, je demande grâce. Suis-je bien humaine ?

Je n'aime rien tant que cet embrasement de la totalité de mes structures cérébrales au moment du pic de l'orgasme, avant l'apaisement tant attendu. Qui chez moi est de courte durée.

— Tu sais Patrice, mon père est en prison, dis-je tout en réajustant ma jupe.

Je tiens régulièrement Patrice informé du déroulement de « l'Affaire ». Dire qu'il est fou furieux du comportement passé et présent de mon géniteur est un euphémisme. Il éructe et se déchaîne à chaque nouvelle révélation, maudissant celui qui m'a sacrifiée sur l'autel de sa duplicité.

— Tu l'as appris comment ?

— Un mail de mes avocats !

— Je peux le lire ?

J'ouvre ma tablette et mon dossier « Lawyers NYC ». Les yeux de Patrice s'assombrissent.

— Aucune date de procès pour l'instant ? Et ta facture d'honoraires ? Je te fais un virement tout de suite !

Patrice est veuf, sans enfant, et n'a de compte à rendre à personne. Et surtout beaucoup d'argent.

— Pas question… !

— Mais tu vas faire comment Annabelle, tu les as les dix mille dollars ? Laisse-moi t'aider ! Je te fais le virement de suite. De toute façon, tu ne peux que gagner au civil et tu me rembourseras si tu le souhaites avec les dédommagements que tu percevras. Et n'oublie pas que tu risques de devoir retourner à NYC plusieurs fois. Qu'en penses-tu ?

Pas faux, au point où j'en suis. J'accepte. Mille bisous suffiront-ils à le remercier de sa sollicitude ? Sur le départ, je laisse Patrice copieusement embrasser mes seins qui pointent sous mon chemisier. Je prends sa tête entre mes mains pour mieux la diriger.

— On mange ensemble demain midi du côté de Saint-Germain si tu veux ? J'ai un créneau d'une heure !

— Rue Lobineau comme l'autre fois ? Au Boudoir du Marché, propose Patrice ?

— Yep ! À douze heures trente. Je t'enverrai ma géolocalisation.

Paris. Quinze avril deux mille dix-neuf. L'après-midi

Nous avons pris l'habitude de nous réunir chez Louise, une Parisienne qui habite rue de Condé, non loin des Cordeliers, l'un des sites de Paris Descartes. Clara, Marine, Louise et moi formons une sorte de commando tout terrain aux méthodes de travail éprouvées et à la bonne humeur communicative. Nous sommes invincibles. Entre pizza, fous rires et ragots, nous enchaînons les heures de travail sans rechigner. Mais en mode moins intensif désormais que lors de notre première année.

⁂

Les deuxièmes et troisièmes années de médecine sont probablement les plus relax du cursus, pas de concours à préparer, peu de stages. Passées primantes et classées toutes les quatre dans le top cent du PACES, la première année commune aux études de santé, vous avons déjoué les pronostics en ignorant le système des prépas. Quand j'excellais en bio statistiques, physique et bio physique, décodant pour le groupe les fastidieux poly d'exercices et dissertant avec brio sur la mécanique des fluides, mes amies m'inondaient de fiches synthétiques sur la biochimie et la biologie. Quant aux matières nécessitant ce si délicieux bourrage de crâne, tant apprécié des carabins, elles devinrent pour moi la cerise sur le gâteau. Ma mémoire eidétique aidant, elles furent un jeu dont je me délectais, au désespoir de Clara, Marine et Louise.

⁂

Je sortis major de ma promo cette année-là et devins l'objet de toutes les curiosités. Cette première année fut néanmoins douloureuse et nous savourâmes à grands frais notre retour dans le monde des vivants dès l'annonce des résultats. C'est lors d'une soirée délirante post concours que j'ai présenté Ashley pour la première fois à mon Gang Paces Girl, le nom donné à notre groupe sur Kind'sApp et Gogol Drive[48]. Ashley n'est pas passée inaperçue. Blonde aux yeux gris bleu, coupe courte à la garçonne, ultra sportive, un corps de rêve et bronzé, elle portait ce soir-là une tenue minimaliste : un mini short, des santiags Young Bilbo Short Red et un tee-shirt court super chic qu'elle avait dû trouver dans mon dressing.

Ashley marche avec cette assurance qui n'appartient qu'à elle, comme une star. Mais Ashley, c'est aussi un cerveau de compétition et une intelligence aiguisée. Elle ne fait pas dans la dentelle, moi qui suis toute en retenue.

⁂

Clara, Marine et Louise découvrirent alors étonnées mon orientation sexuelle, ma double nationalité franco-américaine, mes soirées d'anthologie dans tous les endroits les plus branchés de Paris, mon hyper sexualité. Ashley a tout déballé ou presque. Louise a eu du mal à digérer toutes ces informations.

[48] Cette application n'existe pas !

Issue d'un milieu catholique traditionaliste, ce genre de relation « contre nature » défiait selon elle les lois immuables de la chrétienté et la survie de la cellule familiale traditionnelle. À ses yeux, nos tenues trash et sexy faisaient de nous des salopes abouties. Louise, une fois sa parole libérée par l'alcool, s'est chargée de nous remettre à notre place. Celle des damnées de la terre, promises aux flammes éternelles de l'enfer.

— Il y a des filles dans ton enfer éternel, demanda Ashley ?

Ashley s'est follement amusée ce soir-là, la provocant au-delà de ce qui était nécessaire. Et s'est déchaînée sur la piste de danse, déclenchant une quasi-émeute. Cernée par une meute de carabins enragés, elle ne dut son salut qu'à une panne de courant générale d'origine inconnue.

J'apparaissais soudain sous un autre jour à mon Gang Paces Girl. Cette année à trimer et à souffrir ensemble n'avait pas suffi à me donner envie de partager avec elles mon intimité tourmentée. Je compartimente. Une fille ultra brillante oui, mais follement décalée. Si elles savaient. La fièvre retombée et par-delà nos divergences, nous restâmes cependant l'équipe de choc soudée qui existe encore aujourd'hui.

⁂

Vers dix-neuf heures quarante, alors que nous décidons d'ouvrir la bouteille de champagne que j'ai promise aux filles, la sonnerie « Ashley » de mon smartphone envahit la pièce par la voix plurielle, féminine et grave, de Tom Yorke, le chanteur des Radiohead.

— Sorry les filles, j'ai oublié de le mettre en silencieux.

La chanson « Creep », c'est Ashley. « You're so fucking special », crie Tom Yorke. Aux États-Unis, empreints d'un puritanisme antédiluvien, les paroles ont été modifiées. Le « You're so fucking special » est devenu « You're so very special ». « You're so very fucking special my Ashley ». Et j'aime ça. Ashley ne m'appelle que rarement, nous échangeons plutôt des messages sur Kind'sApp ou Tolégram[49].

— Ashley ?

— Notre-Dame est en train de brûler ! Connecte-toi sur GCNTV[50], me crie-t-elle.

La rue Chanoinesse est à un pâté de maisons de Notre-Dame de Paris.

— Quoi, mais c'est dingue ! Et tu es ou toi ?

— Suis à la maison, mais je pensais te rejoindre, car à mon avis, le quartier risque d'être bouclé rapidement !

— Et Jeanne ?

— Elle préfère rester ici.

— OK, je suis chez Louise ! Arrive, on avisera sur place !

[49] Cette application n'existe pas !

[50] Cette chaine de télévision n'existe pas !

J’adore l’accent d’Ashley quand elle parle français. Dans les premières semaines qui ont suivi notre rencontre, je n’arrêtais pas de lui faire répéter :

— Mon petit cochon d’Inde ! Mon petit cochon d’Inde !

So sexy. Il fallait bien qu’elle améliore sa diction. Ces mots dans sa bouche me faisaient complètement craquer.

Louise se précipite sur la télécommande et nous assistons en direct à l’effondrement de la flèche de Notre-Dame de Paris sous le regard attristé de centaines de touristes. Sur les quais de la Seine, le temps semble s’être arrêté. Et Louise est en pleurs.

Paris. Quinze avril deux mille dix-neuf. Le soir

Les événements cataclysmiques ont ceci de bien qu'ils laissent Paris sonné et calme, comme soudain débarrassé de son trop-plein de voitures et d'agitation. Nous gagnons l'avenue Foch à la vitesse de la lumière sous l'œil torve de notre chauffeur de taxi, trop heureux de mater ces deux blondes de magazine lovées l'une contre l'autre et comme mues par une tension sexuelle, certes inappropriée à ses yeux, mais terriblement excitante.

— Vous êtes sœurs jumelles, nous lance-t-il ?

— Of course, ne peut s'empêcher de répondre Ashley.

Si ce n'étaient nos coupes de cheveux d'un blond insolent et naturel, hyper courte pour Ashley, luxuriante et bouclée pour moi, nos corps et nos visages semblent se répondre comme les deux faces d'un même miroir. Même intensité dans le regard quand nos yeux se croisent, du gris bleu ardoise au bleu clair de lune, même allure sportive, même sourire indécent, même bouche avide.

Ashley prend un malin plaisir à nous faire passer pour des sœurs incestueuses. Le fantasme de la perfection suinte par tous les pores de la peau de cet homme. Comme un fardeau. Celui de ses représentations. Et il sue comme un beau diable quand Ashley essaye par tous les moyens de retrouver le goût de mes lèvres et qu'elle y parvient.

— Vous êtes américaines ?

— Moi oui, articule Ashley, tout en glissant sa langue dans ma bouche entrouverte !

— Et toi, demande le chauffeur en me dévisageant ?

— Annabelle est franco-américaine, lui lance Ashley !

— C'est toujours toi qui réponds quand on parle à ta sœur ?

— Oui, dis-je !

Nous explosons de rire en nous extirpant du taxi. Et nous nous éloignons main dans la main.

⁂

Notre-Dame en feu ou pas, Patrice est aux anges. Il a gloussé de joie quand nous lui avons demandé de nous héberger pour la nuit. J'ai une chambre rien que pour moi et un dressing où je laisse toujours trainer quelques accessoires. Le trop-plein de nos séances de shopping avec Patrice, Avenue Montaigne ou sur Internet. Comme Ashley et moi faisons toutes les deux la même taille, nous n'aurons pas besoin de repasser rue Chanoinesse.

Patrice adore nous avoir toutes les deux chez lui, ce qui arrive assez souvent finalement. Où nous inviter au restaurant ou à des soirées mondaines. Mais Ashley ne touche aucun homme, jamais. C'est une cent pour cent lesbienne. Je suis seule à accepter que Patrice s'occupe de moi

et réciproquement. Ashley consent seulement à le laisser nous mater pendant qu'elle me baise. La convaincre a pris du temps, mais finalement elle y prend beaucoup de plaisir.

Désormais, nous déambulons nues dans l'appartement avec délectation, nous laissant aller sans retenue à nos jeux érotiques sous ses yeux bienveillants. Mais ce soir, Ashley et moi avons prévu de travailler. Les examens approchent. Patrice a juste promis de nous préparer un repas végétarien et nous avons décidé de nous en remettre à lui.

— Taboulé de boulgour au pamplemousse et salade de lentilles à la grecque ! Ça vous ira les filles ?

— So perfect ! Tu es un amour Patrice !

Patrice cuisine avec amour et délice. C'est un artiste. Mais Ashley se rebiffe, décide de me faire manger mes lentilles à la petite cuillère. Je lis dans ses yeux le désir qui monte au fur et à mesure que mon assiette se vide. Et je suis déjà en chaleur. Ne pas craquer, je sais trop bien ce que veut Ashley. Il suffirait qu'elle claque des doigts pour que je me retrouve à ses pieds. Avec ma gamelle, comme une chienne.

Patrice ne sait plus trop ou se mettre et fait diversion en se dirigeant vers la cave à vins.

— Tu as de la chance, je n'ai pas mon god, espèce de petite garce, me susurre Ashley à l'oreille.

— Ashley, je t'en prie, il faut que je travaille !

Ashley s'en moque, se lève et m'attrape les cheveux, jetant ma tête en arrière. Elle m'embrasse à pleine bouche en me mordillant les lèvres jusqu'au sang.

— Sale petite pute, tu ne perds rien pour attendre !

— S'il te plaît !

— Shut up, me balance Ashley en même temps qu'une violente gifle !

Je porte ma main à ma joue. Ashley tape fort et je pleure. Patrice craint Ashley et son regard bleu ardoise.

— Je peux vous laisser si vous voulez, demande tout doucement Patrice en voyant mes larmes ?

— Surtout pas Patrice, reste ici, et regarde un peu comment cette petite pute prend son pied, s'écrie Ashley.

Ma jupe une fois relevée sur mes fesses offertes, Ashley entreprend de les besogner sauvagement. Avec le ceinturon de son jean qu'elle a arraché d'un geste vif. Patrice comprend que je n'en sortirai pas indemne.

⁂

Quand bien plus tard je m'installe sur la table Regency en acajou de forme circulaire, l'un des bijoux de la collection de meubles de Patrice, celui-ci glisse délicatement un coussin rond

en velours rouge sous mes fesses. Ashley s'est endormie, soulagée et le devoir accompli. Patrice sent ma tension et entreprend de me masser le haut du dos.

— Ça va ?

— Avoue que tu as pris ton pied ?

— Je ne sais pas, mon sentiment est partagé.

— Oui, je vais mettre du temps à m'en remettre.

Je crois qu'au fond Patrice déteste me voir souffrir. Et même s'il n'a pu détacher ses yeux du spectacle qui lui était offert, il me sent en danger. Ashley a vraiment tapé fort et de façon délibérée sur des traces et des bleus déjà existants. Il me sent vulnérable. Et s'inquiète du pouvoir d'Ashley. Mais bien plus encore de l'emprise de Mira.

—Je vois que tu reçois encore des messages de Mira Ravenwood, interroge Patrice, qui tout en poursuivant son délicat et appliqué massage, n'a pu que constater la longue liste de mes mails non lus.

Dont deux effectivement de Mira. Miradevilqueen ! Le pseudo qu'utilise Mira depuis toujours pour m'écrire.

— Hey ! Ce n'est pas parce que tu as une vue plongeante sur mon écran que tu es obligé de lire mes mails ou de me dresser la liste des gens qui m'ont écrit ! De toute façon, je ne lis plus ceux de Mira depuis longtemps.

— C'est promis ?

— Hum.

Encore ce message aujourd'hui.

— Tu peux me le lire ?

— Alors je te préviens, Mira a un style imagé bien à elle. Avec moi, elle est extrêmement vulgaire. Je vais essayer de te le traduire au mieux. Je sais que cela va te mettre en colère. Voilà ce que ça donne en version édulcorée :

« Sale petite chienne,

Adriana m'a dit qu'elle t'a vue samedi dernier à Londres avec cette salope d'Ashley. Comment peux-tu sortir avec cette grande pute insignifiante ? Tu ne vois pas qu'elle veut juste profiter de toi. Elle n'est rien. Quand vas-tu t'en rendre compte. Tu m'appartiens à jamais. Je suis à Paris la semaine prochaine. Regarde ces photos et dis-moi que tu n'as pas envie de te traîner à mes pieds comme une merde. Alors tu as intérêt à m'appeler.

Miradevilqueen ».

— Bon, c'est un peu moins cru qu'en anglais, j'avais trop peur de te choquer.

S'en suivent quelques photos de Mira, poses suggestives et accessoires sado-maso en prime.

Paris. Quatorze mai deux mille dix-neuf

Désappointé, horrifié, les mots sont faibles. Lewis Abbott a des envies de meurtre, éparpillées aux quatre coins de son âme. Quelques jours avant son arrivée à Paris, il me distille, mail après mail, sa verve assassine. Pour le roi du roman policier américain, aussi noir que son cœur, l'instant pourrait sembler plus que banal. Mais aujourd'hui, dans l'avion qui survole la petite France, il m'apprend qu'il a planté mon père sine die, quelques jours seulement après son incarcération. Annoncé publiquement qu'il mettait un terme à toutes ses collaborations avec Kirckemsky Productions et Kirckemsky Médias. Sans toutefois en préciser les raisons.

Son écriture peine à respirer et à reprendre son souffle. Il ne veut pas m'avouer qui de Jeanne ou de Megan lui a balancé toutes ces horreurs. Qu'importe, puisqu'il sait tout désormais du mal qui me ronge. Pleure de ne rien avoir su, ni détecté, s'émeut de ma profonde résilience et de mes silences. Nos longues collaborations n'ont jamais rien laissé transparaître.

⁂

Bien serrés dans la voiture qui nous ramène de l'aéroport CDG, je le laisse m'apprivoiser et me surprendre, après une si longue absence. Il rêve désormais de vengeance et d'organiser la résistance. Et me le dit.

— Annabelle, il va falloir te battre. J'en veux tellement à ton père.

Je reste silencieuse, remettant à plus tard cet échange cent fois redouté. J'évalue avec le chauffeur le temps qui nous sépare des studios de la télévision ou Lewis est attendu pour une interview. La première d'une longue série dont le point d'orgue sera cette réception officielle au ministère de la Culture. J'avais prévu large et avertis dans la foulée l'agent français de Lewis.

— Nous serons juste à l'heure.

— Je m'en fiche pas mal, Annabelle, il faut surtout que tu m'écoutes.

⁂

J'aurai dû lui expliquer, à ce présentateur à deux balles aussi pâle que ses deux fesses, à l'imagination aussi fine que du papier de cigarettes, qu'il fallait chatouiller Lewis avec délicatesse et dans le bon sens du poil, ne surtout pas s'aventurer sur des terrains aussi explosifs que son passé sulfureux et ses ennuis avec la justice. Celle besogneuse et lâche de plusieurs états américains, aux législations liberticides et d'un autre âge. Surtout en direct.

Me voilà assise au premier rang, noyée au beau milieu d'un public crapuleux acquis définitivement à la cause de ce bouilleur de merde imbécile. Je détonne étrangement dans ce panel représentatif d'une prétendue excellence à la Française, un cénacle d'hérésiarques endimanchés et veules, souriant et applaudissant béatement au moindre bon mot de ce présentateur aux cheveux courts, taillé dans le marbre écaillé de la télé-débile.

J'ai promis à Lewis et à son agent. D'être présente en toute circonstance, de le tenir par la main, de traduire ce qui peut être traduit, rien pour les offenses, tout pour les miracles. Mais le

petit roitelet de la télé-débile s'enlise et provoque, oublie Lewis et ses chefs-d'œuvre, ce passeur de mots au génie incendiaire, pour ne retenir que les soubresauts d'une souffrance infernale, un passé révolu et marqué du sceau de la flétrissure. Mes traductions se font tout d'abord douloureuses, puis n'y tenant plus, se déploient sans aucun filtre.

⁂

— Vous rappelez-vous seulement le titre des vinyles que vous avez volés ? À Austin, si j'en crois mes sources ? Vous avez d'ailleurs fait de la prison pour ce vol si mes informations sont exactes, pour « ces » vols plus exactement ? Comme votre père, mais pas pour les mêmes raisons.

Ma transcription mot pour mot dans l'oreillette de Lewis sonne le glas et l'heure de la retraite, une folle envie d'en découdre. De ces vinyles, de ceux qu'il a maladroitement volés, nous en avons longuement parlé. Une pure provocation. Il se contentait de les offrir en cadeau à son père, si possible des œuvres honnies par cet homme bourru et alcoolique. J'en connais tous les titres par cœur. Une playlist à mourir d'ennui. Une simple vengeance.

Lewis se retourne soudain vers moi, seul et apeuré, les yeux voilés et plein de larmes. Il comprend que je ne veux plus le ménager, en aucun cas. Et Lewis a beaucoup trop bu, si anxieux, si las aussi de devoir sans cesse répondre à des questions dont chacun connaît les réponses.

Rien ce soir sur son nouvel opus, aussi brillant que noir, un drame divin et sanglant dont la traduction française a empli d'effroi un nombre incalculable de lecteurs de la petite France. Du Hubert Selby à la sauce Shane Stevens, une œuvre unique et sombre, au plus profond de nos âmes. Un de ces chefs d'œuvre dont on ne revient pas indemne.

Il se dresse soudain, quelques fucking par ci, quelques fucking par-là, son verre à la main. Alors que ce dernier fend l'air, que sa trajectoire se fait incertaine, j'attrape sans attendre le bras de Lewis, l'entrainant aussi loin que possible. L'instant du verre, se fracassant heureusement sans gravité sur le front du présentateur bouilleur de merde, restera gravé à jamais dans la mémoire de cette pourriture cathodique, apanage nauséabond d'un monde aseptisé et numérique, ou nul ne se salit les mains pour une idée, mais ou tout micro-événement peut prétendre à un destin planétaire.

⁂

Ce soir, j'ai laissé le grand homme, mon Lewis adoré, me bouleverser un peu plus que d'habitude, me peloter à l'arrière de la voiture qui nous raccompagnait chez Jeanne, rue Chanoinesse, sa main posée sur ma cuisse. Une caresse fortuite, sa tête sur mon épaule. Son cerveau m'interpelle et me séduit depuis toujours, sa fragilité et son génie font de moi la parfaite candidate à ce délire orgiaque. Et pourquoi pas après tout, je suis de toutes les orgies depuis si longtemps.

Mais ne rêvons pas, la quête du père n'est pas pour demain, j'ai simplement prévu de tous les détruire. Je cherche par-dessus tout un tremplin vers le ciel, la félicité, un cerveau somme toute capable de répondre à mes douces abstractions souterraines et mystiques.

⁂

Attablé dans l'immense cuisine de l'appartement de la rue Chanoinesse, Lewis peine à retrouver calme et sérénité, vitupérant contre les brumeux desseins de la critique littéraire française et ses héros de pacotille.

Alors qu'il sombre dans un sommeil sans bruit, vaincu par l'alcool et le décalage horaire, Jeanne se fait inquisitrice, s'émeut de ma folle complicité avec le grand homme.

Paris. Vingt-deux juin deux mille dix-neuf

— C'est la deuxième fois que je vois ce véhicule aujourd'hui, s'étonne Ashley !

Une Cadillac Escalade, un monstre totalement inadapté à la circulation parisienne. Trouver une place de parking dans Paris avec un tel engin, autant rêver. Sauf peut-être avec une immatriculation digne d'un roman de science-fiction.

— Ashley, non mais je rêve, tu as vu l'immatriculation : THX 1138 ? La même que celle du « hot rod » [51]conduit par John Milner dans « American Graffiti ».

— Mais qu'est-ce que tu racontes Annabelle ?

— «American Graffiti», le film de Georges Lucas. Une référence à son précédent long métrage, le film de science-fiction « THX 1138 ».

— Ah OK, si tu le dis.

— Tu peux me croire, c'est assez irréel, je n'avais pas fait attention !

Le lourd véhicule s'est garé sur un espace livraisons à quelques mètres de l'entrée du « Rouge et Noir », rue Jean Baptiste Pigalle.

— Je suis sûre d'avoir vu cette voiture rue Chanoinesse ce matin, attends-moi, insiste Ashley.

— Ashley, laisse tomber, je t'en prie !

Ashley se précipite vers la Cadillac et frappe trois coups à la vitre côté passager. Après quelques secondes, presque une éternité, la voiture démarre en trombe dans un crissement de pneus.

— Oh, fuck off, crie Ashley, un doigt vers le ciel en guise d'au revoir.

— On s'en fout, viens, Patrice doit nous attendre.

Moi aussi j'ai déjà repéré ce véhicule, une bonne dizaine de fois au cours de ces deux dernières semaines. Le plus souvent rue Chanoinesse, mais aussi devant chez Patrice, avenue Foch, et au restaurant avant-hier soir. Nous décidons d'en reparler demain.

⁂

Soirée Deep House américaine au « Rouge et Noir ». Cet ancien cabaret des années folles est devenu notre quartier général. Celui de nos nuits parisiennes. Ses miroirs et ses boiseries tentent de survivre aux décibels et à nos cris. Ses canapés de velours rouges, aux frottements incessants de nos jolies fesses. Tout ici nous renvoie à la danse : les sons, le sol, nos reflets.

[51] Une automobile de collection restaurée, préparée, de style Tuning vintage.

Alors qu'Ashley rejoint le dance floor, Patrice apparaît enfin, en retard, comme d'habitude. Il n'est pas seul, un homme l'accompagne, jeune, la trentaine.

— Je te présente Pierre d'Estrées, Annabelle.

— Hi !

Mais qu'est-ce qu'il lui prend, c'est bien la première fois que Patrice ose me présenter un homme. Je fais la bise à tout le monde sans même leur jeter un regard. Je cherche Ashley au milieu des danseurs. Nous nous asseyons autour d'une table ronde que nous avons conquise de haute lutte Ashley et moi. Pierre me dévisage avec curiosité et insistance. Patrice fait l'inventaire des activités protéiformes de Pierre : écrivain, vidéaste, photographe et aussi commissaire d'exposition. Il veut m'impressionner ou quoi, quel déballage, et je suis sensée le connaître peut-être ? J'écoute Patrice d'une oreille distraite.

— Désolée, je ne pense pas avoir lu vos livres, lancé-je, le nez dans mon verre.

Son nom ne me dit rien.

— Pierre voudrait prendre des photos de toi.

Ben voyons, à poil, j'imagine. Et il n'est pas doué de la parole, l'écrivain. Voilà bien dix minutes que Patrice dégoise inepties et lapalissades, présentant Pierre tout à son avantage. Il n'a donc rien à dire ce sombre individu. Mais qu'il cesse surtout de me mater les cuisses.

⁂

Ashley m'a déguisée en écolière japonaise, version punkette et sans dessous. Ma minijupe à carreaux rouges et mon crop-top noir au décolleté plongeant ne cache vraiment pas grand-chose. Au décroisement de mes jambes, j'offre à Patrice et à Pierre une vue panoramique sur ma chatte, histoire de les faire redescendre sur terre. Et oui les garçons, c'est ce que vous vouliez voir non, comme ça on n'en parle plus et on passe à autre chose. Patrice devient tout rouge, tandis que Pierre ne bronche pas, impassible.

— Je peux vous offrir un verre Annabelle, me balance soudain ce dernier ?

Mais il parle l'écrivain, d'une toute petite voix, douce et un peu irritée.

— Euh oui bien sûr.

L'écrivain n'a pas le temps de rebondir, Ashley profite d'un calage tempo entre deux morceaux pour réapparaître et s'asseoir sur mes genoux.

— J'ai loupé quelque chose, s'écrie-t-elle, totalement survoltée ?

C'est Patrice qui s'y colle.

— Voici Pierre, un ami, qui se propose de vous offrir un verre.

Une grande blonde bodybuildée arrache soudain Ashley à mon étreinte, l'entrainant vers la piste de danse.

Nous sommes très partageuses avec Ashley et cela nous sourit. Notre indéfectible amour est un doux et savant mélange, de joie et de communion, de sexe et d'amitié. Avoir maille à partir avec tous les grincheux, avec tous les frustrés de ce misérable et pale royaume nous conforte, fait de nous des guerrières aux armes redoutables et aux sanglantes destinées. Quand nous marchons côte à côte dans les rues d'un Paris assoupi, main dans la main et notre cœur sous le bras, la liberté nous pousse et nous chavire au loin, portée par un chant si tendre et si doux. Comme frappées d'allégresse, l'amour guide nos pas.

— Un Aperol Spritz pour moi, a juste le temps de nous crier Ashley avant de disparaître, happée par une meute compacte et fiévreuse.

La brève mais électrique apparition d'Ashley a quelque peu déstabilisé notre ami Pierre, qui a vraiment du mal à se détendre. J'espère que Patrice lui a donné quelques informations : qui nous sommes, nos vies. À sa tête, la description que Patrice a faite de nos petites personnes ne doit pas tout à fait correspondre à son ressenti, là, à cette minute précise.

— Et vous Annabelle, que désirez-vous boire ?

La même chose qu'Ashley bien sûr, j'ai le plus souvent du mal à me démarquer d'elle. Mon suivisme en la matière est légendaire.

⁂

Pierre semble connaître tout le monde ici, surtout des femmes, étrange que nous ne nous soyons pas encore rencontrés. Dont une certaine Ariane, à la tête d'un collectif d'artistes qui mêle performance, théâtre et musique. Elle cherche un modèle pour une installation dont elle semble être le fil rouge. Une sorte de pièce sonore qui sent bon la contreculture. Pierre en parle avec amour et délectation. Elle a besoin de quelques portraits d'une blonde idéalisée et hollywoodienne. C'est tout moi ça. Il m'a bien regardée ou quoi ? Je feins l'indifférence. Je ne compte plus le nombre de pseudo photographes souhaitant capter ma blondeur et ma nudité.

Mais Pierre a cette intelligence du regard, une voix à la douceur contenue, et finit par me captiver. Son ton monocorde et sans sursaut m'hypnotise malgré les beats violents et assassins balayant l'espace sonore et surchargé du « Rouge et Noir ». Je suis dans du coton et je tends l'oreille à chacun de ses mots. Il veut avant tout me faire découvrir son travail. Puis celui d'Ariane. Je déciderais après. Encore heureux.

— Vous êtes étudiante ?

Visiblement, il ne sait pas grand-chose. Je regarde Patrice un peu étonnée.

— Patrice ne vous a rien dit ? J'entre en quatrième année de médecine à Paris Descartes.

Leurs regards se croisent, complices. Je le sens désappointé. Me rêve-t-il déjà en blouse blanche ? Peut-être m'imaginait-il en fille très facile et sans cervelle ? J'imagine que Patrice lui a simplement et exclusivement parlé de mes exubérances sexuelles.

⁂

Je l'invite à fumer une cigarette à l'extérieur, le fumoir du « Rouge et Noir » est une calamité. Patrice se voit confier la lourde tâche de conserver notre table.

— Quoiqu'il t'en coûte Patrice, promis ?

— Promis Annabelle, je surveille Ashley ! Et la table !

J'embarque mon court blouson Napoléon, militaire et noir, et nous nous retrouvons Pierre et moi sur le trottoir de la rue Jean Baptiste Pigalle, un peu en contrebas, face au bar le Mimi Pong.

— Tu t'habilles toujours comme une pute, me demande mon écrivain ?

Waouh, voilà une belle entrée en matière, je jubile.

— C'est peut-être parce que j'en suis vraiment une !

— Pute et étudiante, ça pullule en ce moment !

— Oui, mais moi, si je fais la pute, c'est avant tout par vice !

Pierre sourit, c'est la première fois. Il n'est pas très grand, peut être un mètre soixante-treize. Il a un beau sourire, un peu carnassier, et de grands yeux sombres qui lui mangent le visage.

— Patrice m'a beaucoup parlé de toi !

— Surtout de mes vices, j'imagine ?

— Pas que, sourit-il, également de ta vitalité débordante, de ta culture, de ton père, de ton intelligence ; en revanche, je ne savais pas que tu étais en quatrième année de médecine.

— J'ai aussi une licence de mathématiques.

— Un vrai petit singe savant, mais tu es entrée à la fac à quel âge ?

— À quinze ans, quand j'ai quitté New York et que je suis venue vivre en France. Vous connaissez le paradoxe du singe savant ?

— Non, de quoi s'agit-il ?

— Imaginez un singe tapant sans discontinuer et absolument au hasard sur le clavier d'un ordinateur. Il finira presque sûrement par écrire un texte donné. Par exemple, la probabilité que cet animal tape avec exactitude un ouvrage comme le « À l'ombre des jeunes filles en fleurs » de Marcel Proust est si faible que la chance que cela se produise au cours d'un laps de temps extrêmement important est très improbable, mais pas totalement nulle. Amusant non ? Je peux vous en faire la démonstration mathématique si vous voulez ?

— Euh, une autre fois peut-être ?

— Ne redites jamais plus que je suis un singe savant, OK, un singe savant ne fait que répéter une consigne difficilement apprise, vous pensez vraiment que cela puisse être mon cas ?

— Bien sûr que non, je te prie de bien vouloir m'excuser. Je peux t'inviter à boire un verre chez moi, j'habite à deux pas, rue des Martyrs ?

Nous y voilà, quelle belle diversion ! Et il croit quoi l'artiste, que je vais planter Ashley et Patrice pour visiter sa garçonnière.

— Vous voulez me baiser ?

— Je crois bien que oui, j'aimerais planter ma queue bien profond dans ta gorge.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrais aimer ça ?

— Je n'ai pas vraiment l'intention de te demander ton avis, espèce de sale petite pute !

⁂

Il faut qu'il arrête de me parler comme ça l'écrivain, sinon mon bas-ventre va s'emballer et le léger vent d'été qui s'engouffre sous ma jupette ne sera pas là pour m'aider. Ce filet humide et chaud qui coule entre mes cuisses a signé ma reddition. Suis-je la plupart du temps confondu avec mes seuls orifices ? Ma soumission aux seules femmes ne fut elle qu'une parenthèse ? Mon cerveau s'empare de sujets dont ma chatte me délivre et il est trop tard pour lutter. Pierre force ma bouche avec ses doigts avant de cracher à l'intérieur. Comme un avant-goût.

Un message rapide à Ashley : « Pierre me fait découvrir sa collection de photos, nous revenons dans une heure, XOXO 😍 » et nous voilà en chemin, bras dessus bras dessous. Où devrais-je plutôt dire : sa main sous ma jupe et son doigt dans mon cul. Marcher devient un délice et ma respiration s'accélère en remontant la rue des Martyrs. Plus encore en gravissant les marches de l'escalier d'un immeuble cossu menant à l'appartement de Pierre.

⁂

Pierre a décidé de passer à la vitesse supérieure. Je lui ai donné une heure. Il est exclu que je fasse poireauter Ashley, sinon je suis morte.

Une chambre des curiosités, un musée, un véritable capharnaüm, des piles de bouquins en équilibre le long des murs, je suis comme en transe. Quelques délicats et magnifiques portraits argentiques, posés de façon anarchique sur les meubles ou les étagères, me rappellent peut-être pourquoi je suis là. Mais mon écrivain-photographe s'éclipse.

Ne s'agit-il pas dès son commencement d'une histoire de portrait ? S'agit-il de ses œuvres ? Pierre sort précipitamment de la salle bains et semble vouloir reprendre là où nous en étions restés. Nous nous attarderons plus tard, je prendrais alors le temps d'arpenter son univers et de m'en imprégner, d'en photographier chacun de ses recoins.

À genoux et lui faisant face, il pénètre ma bouche violemment et je n'offre aucune résistance. Une de ses mains enserre ma gorge pendant que l'autre, agrippée à mes cheveux, me contraint avec force. Aucune échappatoire. J'avais oublié ce goût si particulier et cette texture. Je manque de suffoquer à plusieurs reprises, mais Pierre s'acharne. Il est plein de hargne, alterne insultes et crachats, emplissant ma gorge jusqu'aux couilles. Quand il décharge enfin, il me gratifie d'une violente gifle sonnant la fin des réjouissances.

L’extase n’a duré que dix minutes et nous nous retrouvons rue des Martyrs dans la chaude nuit parisienne. Pierre marche vite et sans un mot vers le « Rouge et Noir ». Je suis abasourdie. Aucun homme ne m’avait touchée de la sorte depuis une éternité. Qu’est-ce qui m’a pris. Ashley va être folle furieuse. Soudain, Pierre se retourne vers moi.

— La prochaine fois, je m’occuperai de tous tes trous, ma petite salope, tu ne perds rien pour attendre ! Quand es-tu disponible pour discuter de ces portraits avec Ariane ?

— Attendez, je consulte mon agenda, dis-je sans me préoccuper le moins du monde de son ton obscène et lourd de sens, comme une évidence.

— Je pourrai mardi soir vers vingt heures, voulez-vous ?

⁂

Lorsque nous retrouvons Patrice, seul et passablement éméché, je m’éclipse vers les toilettes. Je passe un long moment à me rincer la bouche et à me frotter les dents avec mon index. Pour faire passer le goût âcre mais à la fois sucré du sperme de Pierre. Je ne tiens pas à ce qu’Ashley se doute de quoi que ce soit.

— Alors cette collection, me lance Patrice ?

— Il faudrait que je la revoie à la lumière du jour.

— Ne m’en voulez pas toutes les deux mais je vais devoir rentrer, je dois me lever tôt demain matin ! Tu feras des bisous à Ashley ?

Pierre me lance un sourire béatement complice.

— Hey, Patrice, tu as vu Ashley ?

— Je l’ai vue accompagner cette grande blonde aux toilettes, il y a bien vingt minutes.

Je comprends alors que je l’ai échappé belle tout à l’heure, Ashley doit être en train d’y besogner cette bombasse.

— Nous pourrions nous retrouver au bar de l’hôtel « Le Mistoufle » mardi à vingt heures, me propose Pierre ?

— Parfait, c’est noté. Je peux vous demander un service ?

— Je t’en prie, dis-moi ?

— Accepteriez-vous de venir dîner un soir chez ma grand-mère Jeanne ? Elle serait tellement heureuse que je lui présente un homme. Elle a quatre-vingt-quatre ans et désespère de me savoir en couple avec une femme. Elle craint l’extinction de notre lignée et de notre famille dont je suis avec elle l’unique survivante. Comprenez-vous ? Elle m’imagine entourée de bébés.

— Tu veux que je joue le parfait boy-friend, bien propre sur lui ? Tu sais, bien peigné et avec une cravate, je peux donner le change. Il n’y a pas de problème.

— Je vous remercie vraiment, c'est très gentil, disons dimanche soir à dix-neuf heures, je vous enverrai l'adresse.

— Parfait !

Depuis le temps que Jeanne me harcèle, l'occasion est inespérée, quoiqu'il m'en coûte. Avec sa tête de premier de la classe, Pierre fera illusion. Et son érudition fera le reste.

⁂

Alors que nous devisons sur l'art du portrait d'Helmut Newton et la récente exposition Dorothea Lange au Jeu de Paume, Ashley réapparaît soudain, hilare et les pupilles dilatées. Quelques gouttes de sueur perlent sur son ventre musclé et nu, réveillant mon appétit pour son corps d'athlète. Elle m'offre son odeur en partage quand elle m'embrasse, mais aussi celle de sa partenaire d'un soir. Sa main frôle ma cuisse et je sens sa chaleur. Aucune remarque à la suite de mon texto, elle ne l'a probablement pas encore lu et c'est tant mieux. Pierre ignore Ashley qui le lui rend bien.

— J'ai appris que ton père était un amateur d'art incontournable et mondialement connu et que sa collection de daguerréotypes et de photographies était extrêmement riche et inestimable.

— C'est exact, je l'ai presque convaincu autrefois d'en faire don au MoMa[52] et son directeur, ami de mon père depuis toujours, ne cachait pas son enthousiasme. Le projet a avorté à cause de moi.

— Comment ça à cause de toi ?

— Nous nous sommes fâchés et depuis que j'ai fui New York, tout ce qui me contrarie trouve désormais grâce à ses yeux.

— J'ai du mal à comprendre ?

— Saperlotte, s'exclame Ashley, Annabelle ne raconte pas sa vie à de parfaits inconnus, vous le comprenez ça ?

— C'est bon Ashley !

— Annabelle, je suis désolé, je ne voulais pas être indiscret, poursuit Pierre.

— Et pourtant vous l'êtes, crie Ashley en m'entrainant de force vers le dance floor.

Ashley veut danser et surtout me sortir des griffes de ce mâle en rut.

— C'est quoi cette merde Annabelle, à quoi tu joues ?

— Écoute Ashley, il est juste gentil avec moi, c'est un ami de Patrice.

— Il est ou Patrice d'ailleurs.

— Il est rentré.

[52] Museum of Modern Art de New York

Paris. Vingt-trois juin deux mille dix-neuf

Il fait déjà chaud ce matin alors que nous arpentons Jeanne et moi les pavés de la cour intérieure de l'hôtel particulier du Grand Chantre. Nous sommes à quelques pas de Notre-Dame. C'est le plus souvent sa seule sortie de la journée et elle doit impérativement être accompagnée. Solidement arrimée à mon bras, nous avançons à petits pas, bravant les pavés et leur traîtrise.

Je lui déclame ce magnifique poème de l'écrivain William Henley :

« Beyond this place of wrath and tears
Looms but the Horror of the shade,
And yet the menace of the years
Finds and shall find me unafraid ».

Jeanne me sourit, heureuse. Elle aime ces instants où, toutes deux, nous nous exerçons à cet art si subtil. Sa mémoire reste prodigieuse malgré ses quatre-vingt-quatre ans. La mienne est infaillible. Sa réponse ne se fait pas attendre :

« It matters not how strait the gate,
How charged with punishments the scroll,
I am the master of my fate :
I am the captain of my soul ».

— Et toi ma belle Anna, es-tu maître de ton destin ?

— Tu en doutes, dis-je, en prenant ses deux mains noueuses dans les miennes ?

— Aucunement mon ange, mais je m'inquiète tellement pour toi, des conséquences d'un éventuel procès. Pourras-tu faire face ? Ton père est capable de tout.

— Je ne suis pas seule pour affronter cette épreuve. Ashley sera avec moi. Et son père ne me lâchera pas.

— Puisses-tu dire vrai. J'aurais tant aimé te savoir à l'abri et heureuse avant de disparaître.

— Ne dis pas de bêtises Jeanne, tu es solide comme un roc.

— N'oublie pas Annabelle, les avocats de ton père vont tout faire pour te déstabiliser et te décrédibiliser.

Jeanne ne sait pas tout. J'ai délibérément omis de lui relater certains événements. À quoi bon, elle en sait suffisamment. Le simple fait d'évoquer le nom ou le prénom de mon père fige son regard et ses traits. Ses yeux perdus au loin imaginent alors je ne sais quels supplices. Elle est bien consciente du cataclysme que ce procès va provoquer. Des intérêts énormes sont en jeu.

Jeanne voue à mon père une haine implacable, pour tout le mal qu'il m'a fait. Un abîme les sépare. La vieille aristocratie européenne découvrant l'univers étroit et les mauvaises manières

des yankees, qui plus est nouveaux riches. Sa noblesse d'âme illumine ma vie, la sienne est un roman.

⁂

Jeanne est l'unique descendante d'une vieille famille suédoise. Installés en Allemagne depuis des décennies, ses parents ont fui le nazisme dans les années trente pour venir s'installer à Paris. Le reste de la famille a été emporté par la pire abomination du vingtième siècle. La mort prématurée de son Anglais de mari et de ma mère, son unique enfant, a fait de moi son seul espoir. Celui de perpétuer sa mémoire.

— Tu peux m'en dire un peu plus sur ce Pierre qui vient diner ce soir ? Qui est-il pour toi ?

— Jeanne, je t'en prie, pour l'instant c'est juste un ami, nous nous connaissons depuis peu.

— Un ami ? Que tu invites à diner ? Et Ashley, que pense-t-elle de tout cela ?

— Cela fait beaucoup trop de questions. Laisse-toi juste aller au plaisir de cette rencontre.

— Tu es bisexuelle ?

— Jeanne, voyons, parlons plutôt du menu si tu veux bien. Qu'a prévu Stéphanie ?

Stéphanie est la personne de confiance, cuisinière, infirmière, confidente de Jeanne, capable de dresser une table à la française et de préparer un régime Dukan pour quinze personnes en un après-midi.

— Encore une fois, Stéphanie est notre sauveuse. Du poisson avec des petits légumes. Dessert maison. Et un Meursault blanc. J'espère que Pierre appréciera ? Ashley m'a dit qu'elle ne serait pas présente. Elle a prévu d'assister à une conférence à l'Institut du Monde Arabe.

— C'est parfait, oui je suis au courant pour Ashley.

⁂

Ashley mon amour, j'ai eu beau lui expliquer le contexte, ma volonté de faire plaisir à Jeanne, rien n'y fit. J'ai dû payer très cher mes écarts avec Pierre.

Quand j'oscille avec ambiguïté d'une très chic bisexualité à une pansexualité assumée, d'une soumission tragédienne à quelques incartades très soft me transformant le temps d'un soir en femelle dominante, Ashley, quant à elle, culmine au firmament d'un désir exclusivement féminin, teinté de sadisme et de pratiques extrêmes.

La femme que je suis devenue a décidé de nourrir à grands frais sa condition de perverse polymorphe, de vivre et d'assouvir jusqu'au bout ses fantasmes, surtout les plus obscurs. N'est-ce pas, au fond, désespérément humain. Ainsi, pour moi, tout dans le sexe est bon à prendre, d'où qu'il vienne et où qu'il aille.

⁂

Rires et controverses, silences et tourments, Jeanne a lancé les hostilités contre un Pierre tellement empathique que cela en devient suspect. Il a décliné sans sourciller son âge, ses projets, sa famille. Jeanne est une force de la nature, féministe avant toutes les féministes, et traite d'égal à égal. Elle termine toujours une discussion avec les idées claires et une réponse. Pierre joue le jeu avec une délicatesse infinie.

De son baisemain à la française, effleurant à peine la main tendue de Jeanne, à son langage soutenu et très protocolaire, il n'en faut pas plus à celle-ci pour que cèdent ses sempiternelles barrières. Elles sont définitivement balayées quand Pierre s'épanche sur l'art russe des XVIIIe et XIXe siècles, largement ignoré.

– Comme si le temps de l'art et de la beauté s'était contracté des icônes médiévales jusqu'à l'avant-garde russe du XXe siècle, soupire Jeanne.

— Ce fut Pierre Le Grand qui insuffla une véritable révolution, celle de la sécularisation de l'art, rompant avec sa dimension canonique et jetant ainsi un pont vers les idéaux de la Renaissance.

— Vous avez parfaitement raison. Je me souviens de cette exposition à Moscou en 1977 consacrée à l'autoportrait dans l'art russe et soviétique, poursuit Jeanne. Le premier tableau de l'exposition était un autoportrait du peintre André Matvéev et de sa compagne. On considère que c'est la première fois qu'apparaissent dans la peinture russe une telle quiétude et une telle intimité. Le jeune homme se fixe dans un miroir posant délicatement sa main sur l'épaule de sa jeune femme, le petit doigt légèrement en l'air. J'ai été particulièrement touchée par son expression et par la tendresse de sa posture.

— N'est-ce pas un Marc Chagall que j'ai l'immense honneur de pouvoir admirer, se lance Pierre, pointant du doigt un petit tableau illuminant de son ciel chaotique et de sa féerie la tenture murale couverte de cannetille jaune à motif bleu.

— Mon très cher Pierre, la Russie n'est jamais très loin dans cette maison.

Jeanne semble conquise et réclame une deuxième bouteille de Meursault. Elle me fait promettre de l'accompagner cette semaine à la Maison européenne de la photographie pour découvrir les œuvres de Pierre qui sont exposées dans le cadre d'une rétrospective intitulée : « Vents du Nord ».

— Avec plaisir Jeanne.

— Prévenez-moi, je serais votre guide, propose Pierre.

⁂

Voici deux heures que nous sommes à table et Jeanne ne semble donner aucun signe de fatigue, sirotant son Meursault avec amour après chaque tirade ou bon mot. Pierre, quant à lui, navigue de son discours bien rodé de pourfendeur des codes artistiques à une tentative désespérée d'atteindre ma chatte avec son pied. Ses œillades complices et indécentes n'y pourront rien, cet exercice s'avère redoutable. Mais Jeanne n'est pas dupe du drame qui se noue sous la table et avec un art consommé de la répartie, lance à qui veut l'entendre :

— Vos intentions sont-elles nobles mon cher ami ? Je vous apprécie, mais soyons clairs, vous êtes bien trop vieux pour mon Annabelle. Vous n'aurez jamais ma bénédiction ! Que lui voulez-vous exactement ?

— Jeanne, je t'en prie ! Pierre ne répondez pas s'il vous plaît, m'insurgé-je manquant de m'étouffer avec ma part de fondant au chocolat.

— Annabelle est un être d'exception, poursuit Jeanne, et je ne laisserais jamais personne lui faire du mal, vous comprenez ?

— Jeanne, tu arrêtes tout de suite, s'il te plaît.

— Madame, vous avez parfaitement raison, Annabelle est un être exceptionnel et soyez convaincue que jamais au grand jamais je ne lui ferais le moindre mal, que je la traiterais avec respect et amour.

Bon, l'écrivain, il va peut-être falloir se calmer, nous nous connaissons depuis seulement deux jours.

— La situation d'Annabelle n'est pas simple comme vous le savez, le poids et la complexité de ce futur procès, la poursuite de ses études qui m'importe au plus haut point, renchérit Jeanne

— Jeanne, Pierre n'est pas au courant des détails de « l'Affaire ». Pierre, juste pour vous, disons que je vis une relation conflictuelle avec mon père.

— Tu m'en vois désolé Annabelle. Si je peux faire quelque chose ?

— Jeanne, je souhaitais faire visiter les cachots et les oubliettes à Pierre si tu en es d'accord ?

— Bien entendu Annabelle, tu peux demander les clefs à Stéphanie. Pierre, ne m'en voulez pas de ne pas vous accompagner. Il est de toute façon l'heure pour moi d'aller me reposer. Merci à tous les deux pour cette soirée si délicieuse.

— Donnez-moi cinq minutes Pierre, je vais me changer.

⁂

Alors que Pierre complimente et remercie Jeanne avec emphase et boniments, je m'éclipse en courant vers ma chambre. L'impatience me gagne. Ma motivation reste très floue quelques instants, avant de devenir trop claire.

Je décide de troquer mon ensemble en lin contre une tenue plus décontractée : minishort en jean, sneakers et boléro, et de lâcher sur mes épaules ma crinière blonde incendiaire. Quand je réapparais dans le petit salon, l'œil de Jeanne s'assombrit, mais je ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche, la serrant avec tendresse et vigueur dans mes bras.

— Je t'aime, ma très chère Jeanne. Passe une bonne nuit.

Jeanne ne supporte pas que je l'appelle mamie ou autres diminutifs saugrenus. Donc, elle sera toujours Jeanne, ma lumière dans le noir. Et supporte encore moins nos tenues un peu exubérantes. Celles de ses « deux petites filles chéries », ce surnom dont elle nous affuble

parfois, Ashley et moi. Dans les bons jours. Le temps de saisir mon perfecto et nous quittons l'appartement. Il peut faire un froid de gueux dans ces cachots.

⁂

La descente de l'escalier devient une splendide mise en scène, un long travelling avec contre-plongée acrobatique, une danse de l'amour, un rituel amoureux, un plan-séquence sans début ni fin. Ma main frôle la rampe, côté pile, côté face. Je descends trois ou quatre marches, Pierre est à mes trousses, mes fesses deviennent tentation. Je me retourne pour le rejoindre d'un pas et l'embrasse, mes seins tétanisés pointent haut vers le ciel.

Au premier palier, mes mains, nerveuses, s'appliquent à former un chignon avec mes cheveux fous, dévoilant mon nombril, Pierre me rejoint et m'enlace. Je le repousse, poursuis la descente en poussant de petits cris, riant aux éclats. Quand il me rejoint dans la fraîcheur du hall, je le laisse agripper mes fesses à pleines mains et la tension sous son pantalon semble à son comble.

— C'est par là, lui dis-je, désignant du doigt une porte dérobée à peine visible dans l'embrasure du mur.

⁂

Quand nous nous engouffrons dans l'escalier accédant aux caves, l'air frais nous saisit. Il est empli d'odeurs suaves, mélange de champignons, d'humus et de vieux vins. La cave de Jeanne est immense, barrée par une grille aux motifs de ferronnerie ouvragés et hors d'âge. Plusieurs petites salles desservies par un couloir central forment la cave proprement dite, une par région, un patrimoine gustatif riche de sa diversité et de sa rareté.

L'essentiel est ailleurs, au bout du couloir, une porte fermée dont nous avons subtilisé la clef sur le trousseau de Stéphanie. Elle est depuis plus d'un an entre nos seules mains. Nous y avons installé Ashley et moi une sorte de paradis, de salle des tortures dont nul bruit extérieur ne vient troubler la quiétude, dont aucun cri ne filtre. Sa porte en bois, capitonnée sur sa face intérieure, ouvre sur un autre monde, celui de nos secrets les plus intimes. Sa voûte, sur croisée d'ogives, offre à sa clef un anneau, gardien de nos rites, de cette école des cordes qu'est l'art du kinbaku[53], version stylisée et érotique du shibari. La jouissance par l'encordage, la contention, la douleur est ici poussée à son paroxysme, mêlant volupté et esthétisme.

⁂

Pierre découvre sur une table basse deux polaroids oubliés, négligemment posés entre plusieurs cordelettes de chanvre. Deux figures imposées par Ashley, la Maîtresse kinbaku de ces lieux, dont j'ai parfait la connaissance de l'anatomie du corps humain. La première ou kataashi me présente nue et suspendue par une jambe, la fente si bien offerte. Le deuxième ou ushiro takate kote, les bras et la poitrine liés, les mains maintenues derrière le dos. Mes

[53] Le mot shibari, signifiant « attaché, lié », est utilisé au Japon pour désigner l'art du bondage kinbaku.

prédispositions pour la contorsion et ma tolérance à la douleur font de moi l'élève parfaite pour une Maîtresse toujours à l'écoute de mes réactions.

⁂

— Tes yeux, sur cette photo, tu sembles dans un état proche de l'extase ?

— Le subspace, une sorte d'état de conscience altéré lié à l'adrénaline et à la décharge d'endorphines et d'enképhalines. Il empêche la propagation de la sensation de douleur vers le cerveau. Il se passe un peu la même chose quand je cours le marathon.

— Ah j'oubliais que tu étais à moitié médecin, et le marathon ?

— Oui, je suis une marathonienne, je cours et je m'entraîne autant que possible. Mon meilleur chrono est d'environ trois heures vingt. Mon rêve est de passer sous la barre des trois heures.

— Tes jambes de marathonienne sont absolument magnifiques.

Il est vrai qu'elles ont pris leur couleur d'été, galbées et musclées à souhait. Sur la terrasse de Patrice, le soleil de mai et juin a fait son œuvre sur mon corps d'athlète. Je connais leur pouvoir d'attraction, presque autant que celui de mes fesses rebondies, et j'en ai toujours joui abondamment.

— Qu'attends-tu de moi, sale petite chienne, poursuit Pierre en frottant ma chatte à travers mon minishort, pourquoi m'as-tu entraîné dans ton antre ? Ashley ne s'est pas occupée de toi aujourd'hui ? Purée, mais tu es trempée !

Ma vulve a déjà pris ses aises, inondant mes cuisses, alors que mon ventre se tord et tressaille. Mes premiers petits cris sont pour la main droite de Pierre, pour que jamais elle n'arrête de frotter mon jean, qu'elle maintienne sa cadence. Sa main gauche emplit ma bouche, transformant mes cris en râles. Mais les questions de Pierre n'appellent aucune réponse. Il a décidé pour moi et de mon sort. Le carcan à trois trous fixé au sol offre à Pierre une folle opportunité et je me retrouve en quelques secondes la tête et les mains prisonnières, totalement nue et sneakers aux pieds.

Sa subjugation face à la beauté irréelle de mon cul, en l'air et à hauteur convenable, le stoppe net dans son élan. Il veut palper, malaxer, commenter, faire le tour du propriétaire. Il jouit de me savoir à sa merci, ainsi exposée. Je serre les fesses et les cuisses pour ne pas sentir ma mouille couler inexorablement, mais il est trop tard. Pierre inspecte l'unique armoire de la salle, emplie des jouets de luxe d'Ashley : fouets, cravaches, colliers, laisses, ballons à boule, baillons écarteur de bouche, godes, plugs. Une panoplie complète, dont je connais trop bien le pouvoir et les usages. Pierre la referme brusquement, ne semble pas intéressé, revient se positionner derrière moi.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton cul ?

Plusieurs traces assez profondes et fraiches zèbrent mes fesses, des coups de cravache, sans ménagement, l'œuvre d'Ashley.

— Ashley m’a punie, pour m’être mal comporté avec vous.

— Elle n’a pas fait semblant, ça doit être douloureux.

— Cela me permet de ne pas oublier. À chaque fois que je m’assois, je pense à elle.

— Tu lui as raconté notre dernier échange, comment j’ai baisé ta bouche.

— Je ne mens jamais à Ashley.

— Tu lui raconteras ce que je vais te faire maintenant, sale petite pute.

— Bien sûr !

⁂

Sans autre forme de procès, dans la douce pénombre des tréfonds d’une cave parisienne, je paye mes errements par cette folle avanie que Pierre m’inflige. Cette chose vivante et qui m’emplit soudain me ramène des années en arrière, à la sortie de l’enfance.

Me revient alors cette danse secrète, cet air si doux que je fredonnais sans bruit, me fermant à cette mouvante et impossible réalité. Combien de fois cet air m’a sauvée, ce prélude si pathétique, sublime page Verdienne. La mort, l’amour, la fête scellent à jamais la dramaturgie de la Traviata. Plaintes et soupirs, cette mélodie merveille ne m’a jamais trahie, Violetta et son air d’amour ont fracassé ma rage sur de petites notes staccato fraiches et dansantes.

Je deviens Violetta et plus rien ne peut m’atteindre, tout ce mal s’évanouit aux confins d’Éros et Thanatos, pour ne laisser place qu’à mon double désincarné. Je renais perpétuellement de mes cendres et de mes douleurs. Pour devenir une ode au plaisir, complice de mes cris et de mes soupirs.

Paris. Vingt-cinq juin deux mille dix-neuf

Pierre vient de m'envoyer une lettre par mail, la dixième en trois jours. Une vraie lettre, en pièce jointe et au format PDF, avec sa signature manuscrite. Ce sont mes toutes premières. On m'envoie des textos, des mails, des messages sur Astagram, Magicbook [54]ou KindsApp, mais de lettre jamais. C'est assez délicat, empreint d'un romantisme un peu suranné, mais tellement touchant. Je l'ouvre d'un clic avec ma souris.

Sa vie de dilettante et d'artiste parisien semble soudain empreinte d'un seul et unique but, celui de me séduire coûte que coûte. Son style est impeccable et sa parole subversive. Sa vie défile, comme un roman. Ses journées s'étirent sans fin de l'écriture d'articles pour de luxueuses revues d'art à des vernissages mondains, de dîners tardifs avec tout ce que Paris compte de sommités littéraires et artistiques à son travail de photographe. Mais jamais avant onze heures.

Viens alors le temps de l'écriture et de ces lettres qu'il m'envoie invariablement vers quatorze heures. Il égrène avec force détails les noms et prénoms de tous ses amis ou amies photographes, artistes, performeurs, musiciens, politiques. Veut me les faire rencontrer, m'exhiber à son bras et une main sur mon cul, comme un trophée de chasse.

Sa dernière lettre s'ouvre avec un « Régina » pour le moins sibyllin. Oups, une petite erreur de casting, un peu distrait mon ami Pierre ? Ne suis-je donc pas la seule et l'unique destinataire de ces missives ? J'enrage.

Celle-ci est à connotation sexuelle très marquée, aussi crue que splendide. J'espère qu'il n'y a pas erreur de destinataire. Pierre fantasme sur mes mains, sur mes cernes, il veut me salir avec violence. À chaque lettre son post-scriptum, le plus souvent un lien vers une vidéo ou une photo.

⁂

Celui de sa dernière missive me téléporte en mille neuf cent soixante et onze. Une année préhistorique, en pleine effervescence sexe, drogue et rock 'n'roll. Le rock progressif et psychédélique du chanteur et écrivain Jack Alain Léger, alias Dashiell Hedayat. Chrysler Rose, la première chanson de son album Obsolète, s'invite dans notre espace intime et l'oreille d'Ashley se tend à l'écoute de cette fable orgiaque et hors du temps : « Il pousse de la mousse et des glycines mauves sur le volant. D'un doigt malhabile dans la poussière sur la portière, les enfants ont écrit que Dashiell est un con ». Puis le refrain : « J'ai une Chrysler tout au fond de la cour, elle ne peut plus rouler, mais c'est là que je fais l'amour ».

Pendant que je gogolise Jack Alain Léger, Ashley se trémousse nue sur le lit et manque de chavirer salement quand le saxophone fait glisser l'ambiance du psychédélique au jazz-rock.

— C'est quoi ce titre, Annabelle, demande Ashley visiblement emballée ?

[54] Cette application n'existe pas !

— Chrysler Rose, un chanteur français qui s'appelle Dashiell Hedayat !

— Trop fun ! !

— De mille neuf cent soixante et onze, tu imagines ?

— Waouh, so amazing ! ! Tu l'as découvert comment ?

— C'est Pierre qui m'a envoyé le lien en même temps que sa lettre.

— Sa lettre ? Quelle lettre ?

Ashley se jette littéralement sur moi, vociférant avec rage mille « cornebidouille », m'arrache ma tablette des mains et se met en tête d'explorer le contenu des dix lettres de Pierre.

— Tu entretiens une correspondance avec ce type ?

— Bien sûr que non, je n'ai même pas pris le temps de lui répondre.

— Tu te moques de moi, il te parle comme si vous vous connaissiez depuis des années. Va chercher la règle en fer et agenouille-toi dessus, ici, devant moi !

L'intonation de la voix d'Ashley ne laisse aucune place à la discussion.

— Que tu baises avec un homme, ça me rend dingue, comment oses-tu ? Qu'est-ce qui se passe Annabelle ? Tu resteras dans cette position tant que je n'aurais pas fini de lire ces lettres !

Ce n'est pas qu'une simple partie de baise, et Ashley le sent bien. J'estime le temps de lecture à dix minutes environ. Agenouillée nue sur ma règle en fer, chacune d'entre elles parait des heures et la gradation de la souffrance devient paroxystique. Mes larmes et mes cris fusent alors qu'Ashley n'en a pas fini avec ces textes érotiques, fruits de l'imagination sans limites de Pierre. La lecture de ces lettres semble provoquer chez Ashley un état de sidération, une folle sensation dans son ventre.

— Il t'a baisée dans la cave, notre cave ?

Je pousse un cri en essayant en vain de me repositionner sur cette règle. Ashley reprend sa lecture, totalement survoltée. Devient hystérique à la lecture de cette lettre parlant de cette maison que Pierre veut acheter dans la forêt de Fontainebleau, près de Barbizon. Là où il veut m'enfermer et m'aimer, mais aussi me faire subir les pires sévices. Ashley doit désormais rivaliser avec l'écrivain, elle n'a plus le monopole des tortures et des humiliations les plus tordues. Nos regards se croisent. Peut-être s'imagine-t-elle dans la cave avec Pierre. Tous deux, soudain complices, s'acharnant sur mon cul une cravache à la main. Nos pensées se confondent, nos corps s'entrelacent. Ashley se positionne debout devant moi et plaque ses petites lèvres tout contre ma bouche. Quelques frottements sur celle-ci suffisent à déclencher chez elle un violent orgasme, son ventre musclé se déchaîne et je m'effondre à ses pieds, vidée.

⁂

Pour Pierre, dans la moiteur de ce soir d'été, je décide de porter mes escarpins bicolores et mon ensemble en peau de python, veste courte et pantalon pattes d'éléphant. Mes boucles

blondes, libres sur mes épaules, reprennent le pouvoir, accentuant mon teint diaphane. Divine et apprêtée comme jamais, ma voiture me dépose devant le bar de l'hôtel « Le Mistoufle ». En avance.

Les menaces d'Ashley n'y pourront rien, je sens comme un vent de liberté emporter mes atermoiements et mes inquiétudes. N'est-elle pas partie cet après-midi pour deux jours à Genève, pour finaliser ses recherches et peaufiner son mémoire. Rien ne pourra plus m'arrêter. Il est tôt et j'espère. Je m'installe dans le fond de la salle. Deux hommes au bar me dévisagent. Un couple disserte bruyamment sur le menu de la veille. Quinze minutes passent et mon malaise s'installe.

Soudain, Pierre apparait, au bras d'une brune assez mystérieuse. La trentaine. Ce doit être Ariane. Nos regards se croisent. Les yeux de Pierre pétillent, conquérants et avides, me dévorent de haut en bas. Ariane, sentant son trouble, lui tapote la main et lui lâche :

— Purée ! Pierre ! Arrête de fantasmer sur toutes les grandes ados blondes et anorexiques !

Pierre rie à tout rompre et j'ai mal. À peine assise, je suis comme lapidée vivante et un flot torrentueux et inepte s'abat sur moi. Ariane a décidé de me perdre dans l'espace.

— Mais quel âge as-tu Annabelle, on te dirait tout droit sortie de la génération selfie ? Pierre ne m'avait pas dit qu'il faisait la sortie des lycées ! Fais-tu partie de cette génération « Z » qui expose toute sa vie et ses secrets sur les réseaux sociaux, de peur de disparaitre. C'est quoi pour toi la photo ? Des images rafales exposant surtout ta petite personne sans intérêt ? C'est du moins l'impression que tu donnes sur tes comptes Magicbook et Astagram.

Ainsi, elle sait déjà tout de moi ou tout du moins le croit-elle. Elle a exploré mes comptes, ou, à mon avis, c'est Pierre qui lui a permis d'y accéder. Ils ont dû bien se bidonner en faisant défiler mes photos d'un soir, d'amies oubliées et de beuveries étudiantes. Il est temps que je fasse du ménage. Ma réalité virtuelle, il est vrai, ne m'a jamais beaucoup passionnée. C'est dit, il faut que je profite des vacances pour faire disparaitre ce qui peut l'être encore.

Mais sait-elle qu'il n'y pas une, mais des générations « Z » ? Je suis peut-être de la génération « Z », mais dans sa version « We » celle qui a érigé sa vulnérabilité comme une force. N'ai-je pas développé durant mes années mathématiques deux applications pour aider ma génération à se sentir mieux, dont l'une destinée à la seule communauté LGBT[55]. Avec beaucoup de réussite. Je suis une activiste. Et j'exècre la version « Me », les totalement accro aux tendances et aux influenceuses de tout bord, ne faisant plus la différence entre leur identité virtuelle et réelle. C'est vrai que l'Astagram d'Ariane est totalement underground. Je peux vraiment aller me rhabiller. Je le fais défiler sur ma prothèse tout en répondant sèchement à cette milléniale. Chez nous, la génération « Z », cerveau et téléphone sont tout simplement connectés et nous naviguons de l'un à l'autre avec une agilité toute reptilienne.

— Ton visage est cependant intéressant, poursuit Ariane. On peut en faire quelque chose.

Non, mais pour qui elle se prend. Ainsi, je ne serais qu'un visage.

[55] Qui concerne les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les transgenres

— Vous trouvez mon visage « intéressant » ? Mais qui vous dit que j'ai envie de travailler avec vous ?

— C'est Pierre qui le dit me semble-t-il, lance Ariane en se tournant vers moi ?

Je ne lui laisse pas le temps pour la réponse.

— La baby girl sera peut-être intéressée quand elle aura vu votre travail et quand elle saura exactement ce que vous lui voulez !

— Oh là, mais attention, la baby girl est une rebelle, s'amuse Ariane sous l'œil goguenard de Pierre qui ne perd pas une miette de cette joute verbale !

— Mais je vous emmerde, crié-je, en me levant prestement et en attrapant mon sac.

Pierre me retient, m'attrapant le poignet in extrémis.

— Pitié mesdemoiselles ! Et si nous en venions au fait plutôt qu'aux mains, tempère gentiment Pierre en agitant ses mains.

Il s'en est fallu de peu que je la plante, la performeuse, avec ses certitudes à la con. À la fois, c'eut été dommage. Peut-être.

Ariane, la gothique aux yeux de biche, dégaine l'air renfrogné son ordinateur portable. Et me le colle en pleine face. Je me retrouve au centre, Pierre et ses mains vagabondes à ma gauche et Ariane à ma droite. Elle me méprise déjà, moi, ma blondeur, et mes tenues hors de prix. Ce qui ne l'empêche pas elle aussi de poser sa main sur ma cuisse, ça doit être l'effet « peau de python ». Me voilà prise en sandwich. Ça sent un peu le coup monté. Mais j'ai pour habitude de me laisser porter par les événements, surtout s'ils contribuent à alimenter ce feu qui brûle en moi.

La vie d'Ariane est devenue une réalité, même enfermée dans une boite. Elle chante, crée, joue, s'expose au monde par l'unique nitescence de mille écrans interposés, avec pour fil rouge un univers gore-chic finalement assez girly. Elle m'a imaginée en princesse plutôt morbide, en reine inaccessible, figure unique d'un univers trash et super léché, sublimé par plusieurs photomontages aux contours encore incertains. Je la laisse tout doucement m'impressionner. Elle parle d'elle et de son art comme si la mort la guettait, avec brio. De son armamentarium de photographe. Elle sourit peu, sa frange et ses grands yeux transfigurent les arcanes de sa beauté complexe.

J'accepte finalement un rendez-vous pas si lointain à une adresse un peu lointaine, son studio et univers de travail, du côté de Montreuil. Nous serons au beau milieu de l'été. Je ne crois pas être un jour sortie de Paris intra-muros.

— Tu seras indemnisée bien sûr, me lance Ariane.

— Inutile, dis-je, si j'accepte, c'est juste parce que j'en ai envie.

— Ah évidemment, la baby girl n'a pas besoin d'argent, avec tous ces mécènes qui lui tourne autour.

— Si j’accepte que l’on me tourne autour comme vous dites, c’est uniquement par perversité, j’aime jouer.

Bizarrement, la main d’Ariane a lâché ma cuisse, comme un sursaut, après une vérité trop durement assénée. Peut-être ne suis-je qu’une pute, je ne dis pas le contraire. Mais de luxe et par vice, et Ariane a du mal à s’en remettre.

Ariane a besoin de moi, mais si elle avait pu me tuer ce jour-là, elle l’aurait fait. Elle me sent comme une menace, un abysse entre Pierre et elle, l’amoureuse transie et attentiste.

Paris. Premier juillet deux mille dix-neuf

J'entame une longue journée, ma dernière, à l'hôpital Necker Enfants Malades, dans le service probablement le plus convoité par les carabins de Paris Descartes. J'ai été placée tout au long de ce stage de sémiologie sous l'autorité toute protectrice du Professeur Dubreuil, quand tous mes collègues ont dû se contenter d'un anonyme et sombre Chef de Clinique Assistant. Ne suis-je pas la meilleure parmi les meilleurs, promise selon lui à un brillant avenir. Mais ça jase dans les couloirs, ce stage se termine normalement fin mai et j'ai déjà eu droit à une petite rallonge. Le Professeur Dubreuil m'a prise sous son aile, moi, l'étudiante de troisième année. Cette situation incongrue perdure depuis le mois de novembre. Il m'a rapidement demandé de m'installer dans son bureau. Je siège ainsi sans vergogne à la droite de Dieu. Nous ne nous quittons plus et je n'ai affaire qu'à lui.

Je le laisse, avec un naturel désarmant et son éternelle décontraction, poser sa main sur mon épaule quand il me prodigue conseils et boniments au lit des malades ou quand nous déambulons dans les couloirs encombrés et sombres de son service. L'hypocrisie ne tue pas après tout, car soyons franc, je lui en veux à mort. Il a tout fait, ce triste sire, pour que je ne parte pas en stage au Weill Cornell Médical Collège de NYC cet été, comme je l'avais imaginé. Allez donc savoir pourquoi. Je sais juste que je vais lui faire payer très cher.

⁂

Au self et sans blouse blanche, nous redevenons des innocents ordinaires, adeptes du menu végétarien. Le brillant Professeur Dubreuil badine et minaude, un exercice assez affligeant. Il veut m'impressionner ou bien. Selon lui, tout désordre amoureux n'est jamais qu'un phénomène courant que l'on peut modéliser. Mais où veut-il bien en venir ? Fait-il allusion à ces instants que nous partageons parfois, comme ces quelques jours passés ensemble ce printemps lors d'un congrès international de médecine à Vancouver.

— Pouvons-nous admettre que toute relation humaine, la nôtre par exemple, est une suite d'erreurs indépendantes les unes des autres, très nombreuses et très petites, dont la somme obéit à « loi normale » de Gauss, cette loi que ce dernier avait initialement définie comme la « loi des erreurs » et qui plus tard est devenue « la loi normale » ?

— Et le « théorème central limite » confère à « la loi normale » un rôle fondamental dans la modélisation des processus, oui, oui, je suis au courant ! ! C'est probablement certain dans de très nombreux cas, lui rétorqué-je, mais ça ne marche pas pour le cas précis qui nous concerne !

Il faut bien que je frime un peu.

— Vraiment, s'étonne le Professeur Dubreuil ?

Je dois alors faire comprendre à mon cher Professeur qu'on ne peut pas modéliser la pensée ou la vie sentimentale d'Annabelle de Vénus. Trop d'événements parasites, trop d'indépendance, trop d'introspection font d'Annabelle de Vénus un phénomène à elle toute seule, sortant du champ de l'analyse. Un phénomène extatique qu'on ne catégorise pas, qu'on

n'enferme pas dans une limite construite et prédéfinie par l'Homme. J'ai toujours méprisé les lois humaines, cherchez l'erreur.

Gauss ou pas, les courbes d'Annabelle quant à elles ne laissent aucune place au hasard. Ma déambulation à travers le self pour aller remplir mon petit pichet d'eau fait l'objet de toutes les attentions. Hôpital ou pas, mes sneakers et ma petite jupette laissent toute liberté à mes jambes de compétitrice. J'ondule et je vole, me gardant bien de marcher sur les lignes du sol carrelé. Un de mes nombreux petits tocs. Vous n'imaginez pas combien cela peut être compliqué. Il faut bien viser, anticiper, ralentir ou accélérer, au risque de perdre l'équilibre.

Alors qu'encore debout, j'emplis le verre du Professeur, un effet de manche involontaire le fait chavirer. La vue plongeante sur mon décolleté le réduit au silence et le contraint à vider son verre d'une traite. Une telle fragilité reste émouvante et je lui souris. Comme s'il convoitait pour la première fois mes deux petites poires bien fermes et sportives. Ne s'en est-il pas abreuvé maladroitement cinq jours durant à Vancouver.

⁂

— Je vais quitter ma femme, m'avoue-t-il soudain sur un ton laissant peu de place à l'incertitude, puis marquant un temps d'arrêt me confie, à cause de toi !

Nous y voilà, il va bientôt me déclamer son amour pur et éternel, quand je m'imaginais être la simple promesse d'un coup facile avec une fille à la sexualité débridée. Le Professeur Dubreuil n'est finalement qu'un antihéros apathique, aussi pathétique que frustré, mu par d'inassouvissables pulsions. Et puisqu'il faut bien laisser quelques restes aux perdants, je lui laisserais son fantasme et son souvenir. Celui de m'avoir mal baisée. Bientôt, il n'aura plus que la masturbation comme consolation. Pour ma part, le choix est fait : interchangeabilité et papillonnage ne m'empêcheront jamais de vivre une passion fusionnelle avec Ashley. Nous ne sommes simplement pas assez folles pour imaginer pouvoir tout nous apporter.

— À cause de moi ? J'espère que c'est une blague, m'étonné-je !

⁂

Il est dix-neuf heures quand je regagne l'avenue Foch et l'appartement de Patrice. Encore cette voiture espionne aux vitres teintées. Ce monstre rutilant est garé à quelques mètres du portail, tous feux allumés. M'a-t-il suivi depuis l'hôpital ? Je fais mine de m'approcher, mais je renonce bien vite, je n'ai pas l'aplomb d'Ashley. J'ai un peu peur et je repense à Jeanne et à ses craintes. Je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Un quelconque lien avec « l'Affaire » semble le plus plausible et de plus en plus évident. Mon père me fait-il suivre, prompt à anticiper le moindre de mes mouvements, à lire le moindre de mes messages.

Lui remet-on chaque matin un rapport circonstancié sur la menace que je représente désormais ? J'imagine un fin dossier remis sous le manteau, des photos, des lieux, des heures. La vie d'Annabelle qui défile sous ses yeux. Mais non, n'est-il pas incarcéré à la prison de Rikers Island, les contacts avec l'extérieur doivent être limités, du moins en théorie. Je m'apprête à envoyer un message à Ashley, mais je m'abstiens. Peut-être suis-je sous surveillance, ne rien laisser au hasard. La parano me gagne. Ne rien faire qui puisse se retourner

contre moi. Les avocats de mon père doivent déjà avoir suffisamment de matière me concernant, je préfère ne pas y penser. Ma vie sexuelle et sentimentale dévoilée au grand jour, la catastrophe. Mes frasques, mes addictions, mon impudeur.

Patrice est parti à Berlin au vernissage d'une exposition et ne revient que demain. Seule, je décide de profiter de la terrasse et du soleil, advienne que pourra. Un mail d'Emily, lu entre la cuisine et la terrasse, me stoppe net, mon verre de Chardonnay à la main. Elle est coincée dans un hôtel de Londres pour le tournage de son prochain film. Emily m'écrit en français et me glace.

« Ma tendre amie,

Mon âme crie sa douleur, à chaque instant se froisse, avalant tout l'espace. Je crains toujours pour toi. Elle, si sombre, côtoie la mort sans cesse et se repaît du malheur. J'ai tant besoin de toi. Sa croix et son fardeau l'élèvent, comme au-dessus des hommes. Mon seul espoir, c'est toi. Emily ».

Ma chère Emily, ton âme semble si sombre ce soir, tu me fais peur. Quand je pense qu'Ashley est à Londres pour deux jours. Elle y a rejoint sa mère, en déplacement pour son travail. Pour un peu, j'irais rejoindre Emily, pour la prendre et la serrer dans mes bras. Je lui propose de m'appeler vers vingt-deux heures.

La réponse d'Emily croise un long mail entrant du cabinet Morgan Woods and Associates de New York. John, le père d'Ashley, dans un style concis et très technique, me présente les nouveaux éléments d'une procédure complexe, mais qui semble d'accélérer. Celle de « L'Affaire ». Je forwarde le mail quasi instantanément à Ashley avec mes impressions.

« Subject: l'Affaire-suite.

My sweet love,

Feu vert a été donné à l'organisation du procès qui démarrera le vingt-huit août (voir le mail de ton père ci-dessous). Je vais prendre les billets d'avion au plus vite. Tu pourras m'héberger dans ta coloc le temps du procès ? Les avocats de mon père, comme le procureur, vont essayer de rassembler le maximum de preuves, de témoins ou d'expertise à l'appui de leur thèse. Donc : vigilance extrême ! !

Le « burden of proof », le « fardeau de la preuve » repose sur l'accusation : le procureur doit prouver la culpabilité de l'accusé au-delà de tout « doute raisonnable » du jury. J'avoue ne pas bien comprendre le rôle du jury ni toutes les subtilités de cette procédure ? J'ai tellement peur. On en reparle plus tard. Tu m'éclaireras. Kiss love, Anna ».

⁂

Soleil et nudité, je crapote sur la terrasse, mais sans vraiment y croire. Le confort de ce transat vintage reste minimaliste. Patrice et son goût pour les vieux objets. Gros soupir ! Je tempête.

Mon temps est habituellement si contraint que j'ai demandé à Ashley de me dresser chaque semaine une sélection d'articles de presse. Ne pas mourir idiote, telle est notre devise. J'ai plus d'un mois de retard. En page vingt et un du Monde Diplo de juin, l'article « La concurrence : de la maternelle à l'université » me pique au vif. La reproduction sociale se trouvera-t-elle un jour contrebalancée par les coups de pouce individualisés aux plus « méritants » ? Cette putain de méritocratie ! N'est-elle pas là justement par le pouvoir de la reproduction. Poussez chacun au plus haut de ses capacités, ou qu'elles nous mènent, voilà une idée palpitante. Cet élitisme moderne est peut-être un pis-aller.

⁂

Un appel me sort de ma torpeur estivale, entre vin blanc et odeur bienheureuse du papier chauffé par le soleil. Je me redresse, nue et mon téléphone à la main. Mon journal du soir, pris dans un tourbillon d'air chaud et poisseux, va atterrir un peu plus loin. Mon verre manque de verser. L'indicatif de la ville de New York.

— Hello?

— May I speak with Mrs. Annabelle Kirckemsky please?

— It's Annabelle, who's speaking?

— This is John Samuel Edwards, the chief executive officer of your father's holding company and his trusted friend.

— One moment, please

John Samuel, le vrai, le seul. Je pose un instant mon smartphone, le temps d'enfiler un top et un string. Je m'imagine mal dialoguant avec cet homme totalement nue. Absurde. John Samuel est le chief executive officer de la holding, l'équivalent du directeur général en France. Et ami intime de mon père. Mon père en est le chairman, probablement plus pour longtemps.

En un temps record, John Samuel m'expose forces, faiblesses, opportunités et menaces pour chacune des issues probables du procès. Le roi de l'analyse SWOT[56], c'est lui. L'avenir de la holding est en jeu. Le mien et ma souffrance peuvent attendre. Aucun mot sur ma plainte. Ai-je eu tort ou raison ? Je ne suis qu'une menace. Sans blague.

En déplacement à Paris, il me propose un rendez-vous au bar de l'hôtel du Crillon le vendredi cinq juillet à quinze heures trente. Certaines questions ne peuvent en aucun cas être débattues au téléphone. Si John Samuel le dit.

— No problem, i note.

John Samuel prend congé subitement, probablement appelé à gérer d'autres urgences. La communication a duré huit minutes et trente-deux secondes. Aucune nouvelle de mon père, pas un traître mot. Inconsciemment, j'identifie cet instant comme un point de départ. Une machine infernale se met en branle et ne va plus me lâcher.

[56] La matrice SWOT est un outil d'analyse stratégique de l'entreprise qui permet d'obtenir une vision synthétique d'une situation.

⁂

Deuxième mail du cabinet Morgan Woods and Associates environ dix minutes plus tard. John est à la manœuvre. Ai-je reçu un appel de John Samuel Edwards ? Pour un éventuel rendez-vous ? Il m'invite à la prudence et souhaite organiser une réunion téléphonique au plus vite. Non mais je rêve. Ils sont tous de mèche ou bien. Mon père détient cinquante et un pour cent des parts de la holding. En cas de condamnation, mon père risque d'être déchu de ses droits sur ses biens mobiliers et immobiliers. Je devrais légitimement et probablement hériter.

Mais la loi américaine est telle que les enfants n'ont aucun avantage ni droit dans la succession, mon père a pu désigner son ou ses héritiers librement. Une condamnation de mon père pourrait me faire basculer dans le camp des ultra-riches. John me demande de remplacer mon ordinateur et mon téléphone au plus vite et de fermer tous mes comptes sur les réseaux sociaux. C'est une priorité absolue. Il peut m'envoyer quelqu'un pour s'occuper de la destruction de mes anciens matériels. Une sorte de nettoyeur, non mais j'hallucine. Nous sommes en plein délire paranoïaque. À la fois, John n'a pas l'air de rigoler. Il me demande aussi d'éviter tout contact avec John Samuel Edwards, mais il est trop tard. Je suis bien trop curieuse et je veux connaître son opinion. Cette impression de me retrouver dans un mauvais film de série B. Je me consume et l'angoisse m'étreint. Appeler Jeanne et Ashley au plus vite.

Jeanne exulte, elle ne pense qu'à ce procès, à cette vengeance. Je lui ai exposé la situation et le contenu du dossier préparé par mes avocats. Elle sait qu'Ashley sera à New York et qu'elle pourra m'accompagner tout au long de cette épreuve. Cela la rassure quand moi, je suis terrorisée. Mais je ne le dis pas à Jeanne.

— Tu dois trouver un sens à cette tragédie, mais quoiqu'il arrive, sache que la richesse est vaine si elle n'est pas partagée, m'assène Jeanne la combattante.

Les prédications de Jeanne s'avèrent toujours salutaires, mais dans un deuxième temps, quand un long travail d'introspection et de prospective se met peu à peu en place et défait une à une mes pulsions instinctives. Je les range précautionneusement dans ma mémoire et les remobilise à l'occasion. À l'instant, je suis bien trop libre et animale pour me préoccuper de ces balivernes matérielles. Ma vie est ailleurs, pour un temps encore.

Impossible de joindre Ashley. Elle a dû décider d'écumer les pubs de la City à l'heure de la sortie des bureaux. Un excellent terrain de chasse pour choper des businesswomen en mal de sensation. C'est Ashley qui le dit et je lui fais confiance. Ou peut-être est-elle plus prosaïquement en train de dîner avec sa mère. Je me contente d'un bref message vocal, un simple condensé de mes angoisses.

⁂

Emily est sûrement tout aussi ponctuelle que Big Ben. Mon smartphone crépite à vingt-deux heures zéro de Paris. Elle est tellement surexcitée que j'ai du mal à en placer une. Et surtout contrariée de me savoir à quelques heures de Paris sans pouvoir venir me rejoindre. Une scène de la superproduction dont elle tient le rôle principal doit être tournée au marché couvert de Covent Garden. À six heures demain matin. Le tournage se poursuit à un rythme infernal et

Emily semble épuisée. Nous devisons plus d'une heure en français. Emily et son franc-parler me manquent. Nous nous promettons des promenades sans fin sur la plage au mois d'août, au moment du procès. Emily possède une maison à Newport dans l'État de Rhode Island.

⁂

Exactement quarante-cinq lettres comme autant de pièces jointes aux mails déjantés envoyés par Pierre depuis notre première rencontre au « Rouge et Noir ». A-t-il décidé de battre des records, s'imagine-t-il que je vais répondre à chacune d'entre elles ?

Mes sushis de la nuit livrés et avalés au lance-pierre, je décide cependant de m'offrir une petite rétrospective. Messages audios, vidéos et photos, alternent avec des textes peu ordinaires. Je suis comme foudroyée par leur beauté et leur plastique si gourmandes.

Flairant le danger, je décide malgré tout de répondre à la dernière de ses lettres. J'aime les défis, j'aime jouer, et cette alternance dans le discours de Pierre entre moments romantiques et violence charnelle est pour moi, petite dévergondée que je suis, la cerise sur le gâteau. Je vais entraîner mon écrivain au bord du gouffre.

« Paris, le premier juillet deux mille dix-neuf. Vingt-trois heures trente.

Mon cher Pierre,

J'ai tant de choses à vous dire. Votre dernier message a mis le feu à mes sens. J'aurais voulu pouvoir rebondir sur chaque sujet : la maison dans la forêt de Fontainebleau, votre nouveau roman, votre voix, ma punition. Chacun mériterait le chapitre d'un beau livre. Merci pour votre indulgence. Vous devez me trouver si mystérieuse. Mais il faut que ma situation actuelle se clarifie. Ne rien vous promettre qui ne soit pas certain. C'est comme si des forces opposées m'éloignaient et me rapprochaient de vous en même temps. Et je ne sais lesquelles l'emporteront. Je sens que mes rêves, peu à peu, s'éloignent. Celui de mon avenir de médecin partant sauver le monde. Celui de capter la lumière de la vie avec mon Leica. Je n'aime pas trop ce que je suis en train de devenir. C'est tellement tragique et douloureux…… ».

Ainsi naît dans la douleur le prélude à mon premier message envoyé à Pierre, égrenant sur dix pages les errements d'une Annabelle en devenir. Pierre devra désormais s'abreuver à ma source, mes tourments seront les siens.

Paris. Cinq juillet deux mille dix-neuf

Une belle chaleur égaie Paris en ce début juillet. Ashley est partie hier, rejoindre NYC et ses étoiles. Pour six mois, son stage à l'Organisation des Nations unies, sa colocation. Un moment douloureux, une absence qui cogne et qui fait mal. Nous ne nous quittions plus depuis des mois. Son énergie me manque, nos batailles, nos orgies.

Je veux profiter de l'été et de son absence pour reprendre mon entraînement de marathonienne, avec l'objectif ambitieux de descendre sous la barre des trois heures vingt. Un plan sur quatre semaines, avec quatre à cinq entraînements hebdomadaires. Dans le parc des Buttes-Chaumont pour les côtes et sur la piste cyclable qui longe le canal de l'Ourcq pour les échauffements et les footings.

J'ai peut-être un peu forcé ce matin et mes jambes restent douloureuses, malgré la douche froide et une heure passée dans mes chaussettes de récupération. Je décide néanmoins de rejoindre l'hôtel de Crillon à pied, comme une sorte de retour au calme après l'effort. J'ai aussi besoin de me concentrer. Le plus souvent, la marche rapide ou la course agissent sur moi comme un révélateur, un pourvoyeur d'idées nouvelles.

Je décide de partir de la rue Chanoinesse vers quatorze heures quarante-cinq, inutile d'arriver trop en avance. Jeanne me presse comme un jour de rentrée et me donne son aval pour une robe courte plissée en dentelle de coton blanche, une merveille naturelle et sage offerte par Patrice. Et des sneakers, pour le côté sportif et citadin. Je marche sans forcer, d'un pas décidé et le plus souvent à l'ombre.

⁂

En longeant le jardin des Tuileries, je craque pour un éclair au caramel de la pâtisserie du Meurice, un assemblage de génie surmonté de son décor de gavotte croustillante. Je fourbis mes armes, ne jamais arriver le ventre vide au combat.

Les éclairs sont une de mes drogues, la réminiscence d'instants volés au cœur de Manhattan quand nous nous attablions avec ma mère chez Dominique Ansel Bakery du côté de Spring Street. Une part de tarte Paris-New York pour elle, un éclair, déjà, pour moi. Je voue un véritable culte à cette pâtisserie. J'ai fugué et volé pour elle. Mes courses folles m'entraînaient parfois au cœur de Soho. Puis je gagnais Central Park, non pas avec un, mais avec deux éclairs. Sur un banc, près du Carrousel, venait alors l'instant de grâce.

Du haut de mes sept ans, j'invoquais le dieu pâtissier créateur de ces délices, tous les magiciens du goût et de la beauté. Un éclair dans chaque main et comme en transe, j'engloutissais, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ce bonheur fait sucre et parfait glaçage. L'éclair, après tout, aurait été nommé ainsi car il se mange rapidement. Quant à son incongruité phallique, j'invoque tous les malotrus de la terre pour qu'ils aillent se faire pendre, car voyons, je n'avale pas un éclair comme j'avale une bite. D'ailleurs qu'ils se méfient, car parfois je mords.

⁂

Ashley et John, son avocat de père, m'ont déconseillé de rencontrer John Samuel Edwards, quand Jeanne pense qu'il est toujours préférable de connaître ses ennemis, de les avoir près de soi et d'anticiper leurs réactions. John Samuel a des informations importantes à me communiquer et un pli à me remettre. Ma curiosité sans limites a balayé mes atermoiements.

Mes lèvres sont un univers sucré au goût de caramel et de pâte à choux quand je franchis la porte du Crillon. Le bar « Les Ambassadeurs » dévoile son univers impertinent et cosy tout près de l'entrée principale, permettant ainsi aux clients pressés dont je suis de ne pas traverser tout l'hôtel pour y accéder. Marbre, moquette, canapés XXL, miroirs, angelots et plafonds peints vertigineux règnent en maître et magnifient un comptoir en forme de fer à cheval. Trop de souvenirs ici, de cocktail, champagne, caviar avec de vieux messieurs. Mes lunettes noires me permettent une traversée sans encombre.

⁂

John Samuel a une tête de golden boy grisonnant et sûr de lui, taillé dans le roc et sapé dans du sur-mesure. La classe et séduisant. Il doit être un peu plus jeune que mon père. Je me souviens l'avoir croisé dans les couloirs de l'Annabelle Tower, sur ma trottinette, chamboulant tout sur mon passage telle une petite démone insaisissable, un farfadet sans foi ni loi. Un peu plus jeune, un peu moins grisonnant. Son regard me transperce et tente l'analyse. Je lui tends machinalement la main alors qu'il se lève. Il l'attrape entre les deux siennes comme pour mieux la retenir.

— Nice to meet you Ms Annabelle.

— Me too.

John Samuel me propose de le suivre dans cette quête sans fin des grands amateurs américains pour le champagne millésimé et hors de prix. Champagne de l'après-midi, insomnie garantie dirait pieusement Jeanne. Jeanne la frondeuse et son extrême méfiance m'ont appris que la confiance se mérite. Et je suis ses conseils scrupuleusement et à la lettre.

— Je propose que nous posions nos téléphones à distance respectable après les avoir éteints, vous comprendrez ?

L'air étonné, mais pas tant que cela, John Samuel semble héler un individu accoudé au bar. Nos deux téléphones éteints disparaissent dans les poches de cette armoire à glace. J'espère au moins qu'il ne va pas en profiter pour le pirater. Que John Samuel, anticipant ma demande, n'a pas gardé dans sa veste je ne sais quel dispositif d'enregistrement aussi ingénieux qu'indétectable.

— N'imaginez pas un instant, ma chère Annabelle, que je sois venu en ennemi !

— Je ne demande qu'à vous croire.

Dans un français quasi parfait, John Samuel déploie tout son art de la rhétorique. Il n'est pas là pour me demander de retirer mes plaintes, mais surtout pour me remettre un pli de la part de

mon père. Et pour porter à ma connaissance les dispositions prises par celui-ci depuis sa prison. John Samuel travaille pour lui depuis très longtemps, et il est devenu son ami et confident. Il est plein d'émotion quand il me raconte la douleur de mon père, sa récente tentative de suicide à Rikers Island et ses remords. Il le sait anéanti par l'idée du procès, de devoir m'affronter.

Mon père lui a confié deux missions, celle de me protéger et celle d'assurer l'avenir de la holding. Il a mis à sa disposition une somme importante pour assurer la transition et asseoir ma position, si toutefois j'émettais le vœu de poursuivre son œuvre et les objectifs qu'ils se sont fixés tous les deux.

⁂

Mon sang ne fait qu'un tour. Mais de quoi parle-t-on exactement ? De faire de moi une héritière bien obéissante et de faire comme si rien ne s'était passé ? De reprendre le flambeau sans sourciller ? Et Paris ? Et mes études ? Et Jeanne ? Je m'emporte en anglais, John Samuel se tait un instant, semblant anticiper toutes mes réactions. Suis-je donc si prévisible ?

Il évoque l'amitié et la collaboration qui se sont nouées entre mon père et Jane Rolling, alias Emily. Écritures de scénarios et production sont devenues comme deux fruits bien nourris, purs produits de leur sagacité partagée. Il faudra poursuivre ces efforts, elle exerce une influence considérable dans le milieu, comme d'autres personnes qu'il va bientôt me présenter. Emily, ma corde sensible, te voilà de la partie. Bien joué John Samuel. Mon bel esprit, aussi soudainement stimulé, s'est mis en marche.

⁂

Je n'aime rien tant que l'inconnu et le monde qui se dérobe sous mes pas, ces marges d'incertitudes, ce foisonnement annoncé, ce trop-plein de perturbations, ce monde en devenir. Figée, je meurs. Je deviens compliante et à l'écoute, lointaine et proche, comme happée par l'intelligence de John Samuel et par les stratégies que mon cerveau met peu à peu en place. Voyant se télescoper mille idées à la seconde, je deviens une sorte de cyclotron aux particules électriquement chargées, mais hors de contrôle. Alors John Samuel comprend qu'il a capté mon attention et poursuit son œuvre. Je ne dois pas baisser ma garde.

— Je peux vous poser une question ?

— Autant de questions que vous le désirez, Ms Annabelle.

— Mon père me fait-il surveiller ? J'ai l'impression d'être suivie depuis quelques mois, je me trompe ?

— Le mot n'est pas approprié, vous n'êtes pas surveillée. Votre père veut surtout vous protéger.

— Ces véhicules, au domicile de ma grand-mère, chez mes amies, quand je sors, c'est donc vous et votre staff ?

— Oui, mais encore une fois, il s'agit uniquement d'assurer votre protection.

— Et d'emmagasiner un maximum d'informations compromettantes sur moi, mes relations, ma vie privée, qui pourrait servir ses avocats au moment du procès et atténuer le poids de mes accusations. Si mon père me propose de poursuivre son œuvre et semble devenir conciliant, pourquoi avoir plaidé non-coupable et ouvert la voie à ce procès ? Plaider coupable n'aurait-il pas permis un arrangement un peu moins dévastateur ? Car vous pouvez me croire, sa culpabilité est certaine et il n'échappera pas cette fois à une condamnation. J'imagine que vous connaissez le dossier par cœur.

— Il s'agit d'une décision de votre père. Il n'a pas tenu compte de l'avis de ses avocats. Plaider coupable aurait effectivement permis un aménagement de sa peine. Mais il n'a pas voulu de cette clémence et d'un quelconque arrangement. Le procès reste pour lui la seule solution, celle qui lui permettra d'aboutir à une juste condamnation. Comme une sorte d'expiation.

Son expiation comme le frêle écho de mes angoisses, la stratégie et le calcul comme une offense à ma crucifixion. Je chavire soudain, pleine de rage.

— Parmi les pièces à charge ayant servi au dépôt de la plainte contre mon père figuraient des photos, les avez-vous vues ? Voulez-vous que je vous raconte mon audition, celle où j'ai dû oralement confirmer pour chacune d'entre elles qu'il s'agissait bien de moi et leur provenance ?

John Samuel, comme sonné, marque un temps d'arrêt.

— Je ne souhaite pas m'exprimer sur ce sujet qui m'affecte au plus haut point. C'est le moment, je crois, de vous remettre ce pli que je vous demande d'ouvrir lorsque vous serez seule. Peut-être y trouverez-vous quelques réponses. Je l'espère tellement. Quoi que vous y découvriez, je vous demande de réfléchir et de me faire part de votre décision concernant la holding. Et ce, sans attendre. Vous comprendrez. Tout le monde ne voit pas d'un bon œil la tenue de ce procès et certains souhaitent profiter de cet événement pour insuffler une autre politique.

Bien sûr mon cher John Samuel que je comprends la somme capitalistique et non nulle des intérêts en jeu, les dividendes à deux chiffres et autres abominations monomaniaques du monde de la finance.

— Et dans cette perspective, je vous implore instamment, Annabelle, de mettre un terme à vos échanges et à votre relation avec Mira Ravenwood. Elle détient sur vous des informations compromettantes. Vous vous devez désormais d'être vigilante.

Aie, aie, mais par exemple, est-ce à dire que mes échanges avec Mira et nos équipées sauvages ont subrepticement perdu leur caractère privé. John Samuel ne me laisse pas le temps de la réponse.

— Je connais vos capacités intellectuelles et votre puissance de travail, celles-ci vous seront extrêmement utiles pour affronter ces nouveaux défis, me confie-t-il, tout en extirpant le fameux pli de son porte-documents.

— Je n'ai pris aucune décision et je me laisse le temps de la réflexion. Je mesure aussi la difficulté. Suis-je vraiment légitime ? Que faites-vous de mes compétences ? Quand l'enfant

d'un fondateur souhaite reprendre les rênes de l'entreprise familiale, il doit y être préparé pendant de longues années, en occupant certains postes en interne ou éventuellement la direction d'une Fondation existante. Je suis pour une approche méritocratique du management. Vous parliez d'asseoir ma position au sein de la holding, qu'entendez-vous par là ?

— Vous posez déjà les bonnes questions Annabelle. Votre père a constitué un noyau dur d'actionnaires prêt à vous soutenir. En particulier autour de ses deux plus proches amis, Bill Bridge et Warren Hitting. Votre nomination à ce poste doit être approuvée par le comité des actionnaires, qui représente votre famille, et par le comité consultatif, un groupe d'experts indépendants qui apporte des avis consultatifs au conseil d'administration. Quant à vos compétences, je serai à vos côtés le temps que vous preniez vos marques. Les plus influents représentants des actionnaires se rangeront derrière l'avis de votre père et le mien.

— Vous ne m'avez toujours pas dit de quel poste il s'agissait.

— Il s'agit de la plus haute des fonctions.

— J'ai vingt ans et je suis une femme, soyons sérieux !

— Votre père a une confiance absolue en vous, en votre capacité d'adaptation. Et sachez que moi aussi. Une femme, une jeune femme, n'est-ce pas dans l'air du temps ?

— Si mes informations sont bonnes, mon père a décidé de fermer totalement le capital de la holding aux investisseurs extérieurs et d'y réinjecter la part la plus importante des profits générés, ce qui suppose, j'imagine, une solide santé financière et des dividendes modérés. Si c'est exact, ce n'est pas pour me déplaire.

— C'est rigoureusement exact. Je vois que vous êtes bien renseignée.

— On évite ainsi les conflits d'intérêts avec des investisseurs institutionnels diversifiés et aussi beaucoup plus exigeants.

— Annabelle, j'ai l'impression que vous êtes déjà au travail. Seules certaines filiales relativement indépendantes ont un capital ouvert. La holding a toujours gardé le contrôle total des plus importantes d'entre elles.

— Même quand la famille possède la majorité du capital de l'entreprise, ce qui est le cas, il est important que le conseil compte un nombre important d'administrateurs externes et de personnes extérieures capables d'apporter une vision stratégique à l'entreprise. Est-ce le cas ?

— J'ai l'impression d'entendre votre père. Oui, c'est bien le cas. Votre père a toujours su bien s'entourer. J'ai l'impression d'avoir réussi à vous captiver, je me trompe.

— Ne rêvez pas trop ! Je suis juste curieuse. J'aime comprendre.

Le visage de John Samuel s'assombrit soudain, s'apitoie, mais espère.

— Si vous le permettez, je vous enverrai toutes mes coordonnées sur votre téléphone.

— Merci.

⁂

Le pli posé sur la table basse, je porte ce nectar fait champagne à mes lèvres, troublée.

— Chacun de vos gestes, de vos attitudes, me rappelle votre mère, c'est incroyable.

— Vous l'avez connue ?

— Oui, parfaitement, c'est moi qui l'ai présentée à votre père.

— Peut-être auriez-vous dû vous abstenir, lancé-je en prenant congé, sans un mot et sans un regard.

⁂

Quitter cet endroit au plus vite, sous le regard médusé de John Samuel, et ne pas se retourner. N'est-ce pas la seule issue. Je m'esquive de peur de sombrer, de revivre sans cesse cette tragédie, de ne plus pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre. Je veux courir au loin, libre et insouciante, me fondre dans la foule, passer inaperçue. Jeter ce pli dans la première poubelle venue.

Mais non, que contient-il ? Je le serre tout contre moi pour ne surtout pas le perdre. Je parle seule, vouant John Samuel, mon père et sa clique, aux gémonies. Venir ainsi bouleverser ma vie, quelle plaie, je tempête, j'éructe. Je prendrais bien le monde à partie. Tous ces gens-là, par exemple, sur cette terrasse fleurie. Chacun exposerait ses arguments, disserterait sans fin. Les pour à gauche et les contre à droite. Que peut bien valoir cet avenir que l'on me propose, accepter n'est-ce pas déjà cautionner. Ma belle liberté n'a pas de prix.

Je dois m'asseoir, la terrasse du café le Zipper, Place du Châtelet, saura me contenter. Tant pis pour mes belles résolutions de marathonienne, un café gourmand sera mon réconfort, ma tentation solitaire, mon palier de décompression. Les blagues à deux balles du serveur n'y pourront rien, je suis définitivement hors de moi. Un courriel de John Samuel me cueille à l'ouverture de ma tablette, subtil orage électrique né d'un monde énergivore.

« Ma très chère Annabelle,

Réfléchissez, mais décidez ! Informez-moi ! Je suis tellement bouleversé par ces instants partagés. Par votre tempérament, votre sagacité ! Je reste à votre disposition pour toutes vos questions que j'imagine nombreuses. Vous trouverez ci-dessous toutes mes coordonnées. Faites-en bon usage. Votre très dévoué. John Samuel Edwards ».

Très dévoué, très dévoué, à mon père oui, et avant tout gardien paradoxal et orthodoxe du grand capital. Et ce pli qui me nargue, là, posé sur mes genoux. Mes mains tremblent de peur, de fatigue, je suis comme anéantie. Je dois venir à bout de cette enveloppe. Je dépose le contenu devant moi et à l'envers. Ashley m'avait pourtant exhortée à ne pas être seule à cet instant.

Je comprends qu'il s'agit d'une lettre manuscrite, écrite de la main de mon père. Je reconnais son écriture. Je la retourne. Le premier mot est : « Annabelle ». Il me fait froid dans le dos. Son écriture est chaotique et incertaine, je déchiffre avec difficulté les cinq pages, que je lis d'une traite et sans sourciller. Et je pleure.

⁂

Pleurez seule sur une terrasse à Paris et attendez le résultat. Vous devenez une cloche, une anicroche. Chacun, le nez planté dans son verre ou accroché à son téléphone, répugne à entendre le moindre soupir de désespoir. Si en pleurs vous êtes, seule vous resterez.

Marchez sur la patte d'un vulgaire toutou parisien et les caresses sur lui pleuvront. Et vous vous ferez étriller par tous les amis des bêtes, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Renverser le chapeau aumône d'un sans-abri et vous houspillerez ce triste sire d'avoir osé croiser votre chemin, oublierez les caresses, le poursuivrez de vos humeurs assassines. C'est ainsi que va le monde, pleurer ne sert à rien.

⁂

Mon père, lui, me voit sur son toit et il a des choses à me dire. Disons trois, que je compile dans un nouvel orage électrique, celui transmis à Ashley qui m'interpelle et veut savoir.

« Little whore, je sais que j'aurai dû vous attendre, toi et Jeanne…mais cette enveloppe-là me narguait ! Voici quelques vagues impressions lointaines, distillées au fil du mal qui me ronge, mais malgré tout très factuelles. On en reparle au tél.

Ci-dessous :

– Le pardon

D'une écriture déformée probablement par la peur, mon père exprime des sentiments contradictoires, des regrets, le choc face au décès de ma mère, ses addictions, son attirance, son amour, sa honte, sa quête de rédemption, sa fierté devant la réussite de mes études, sa lâcheté, l'impossibilité de me parler.

– L'avenir

Planifier pour que tout soit simple pour moi. Sa vie professionnelle fut en complète contradiction avec sa vie personnelle…bla…bla…bla. Il a essayé d'insuffler de nouvelles exigences à la production cinématographique en lien avec l'égalité hommes-femmes, une certaine éthique et une protection des actrices (non mais je rêve), au financement du cinéma indépendant et à la culture en général par l'action des deux Fondations dont il est l'administrateur (là je découvre). Il me demande de ne rien précipiter, de faire confiance à John Samuel (l'homme de confiance). De voir dans quelle mesure je pourrais poursuivre sa quête de rédemption et le combat. Il voudrait que je devienne une de ces héroïnes, seule, face au monde, pour le changer un peu. Haut les cœurs !

– Jane Rolling

Emily, notre Emily, s'est beaucoup impliquée avec mon père dans tout un tas de projets, en tant que productrice et scénariste…je peux compter sur elle. Comme si j'avais un instant pu en douter.

Mon père me fait bel et bien surveiller, les voitures, c'est lui ! Je suis abasourdie. Love /…XOXO……Anna ».

Paris. Vingt-six juillet deux mille dix-neuf

Réunion de crise au restaurant L'Auvergnat, rue Chanoinesse. Clara, Marine et Louise, sont au bord de l'ictus et moi du précipice.

— Quoi, non mais j'hallucine, me crie Louise, toujours prompte à dégainer !

Je renonce et deviens tragédienne, mais je m'en accommode. Moi qui ai tant disserté sur le serment d'Hippocrate, sur mon rôle à venir dans ce monde d'homme, sur mes convictions et sur mon prochain combat, aussi loin que possible, là où la multitude se meurt et expire. L'annonce de mon départ, un prélude offert pour une autre vie, a fait l'effet d'une bombe à fragmentation, a fait de moi une traîtresse. La reine de la promo, promise au plus bel avenir, a cédé aux chants des sirènes.

Cris, larmes et abandon, je suis lâchée de toute part. Vilipendée, car tout n'est pas permis. On n'abandonne pas ainsi ses semblables, pas aux portes de la quatrième année. C'est les renvoyer à la prétendue médiocrité de leur sort et de leur petite vie. Après tous ces efforts et cette souffrance, mon Gang Paces Girl est en déroute. Tout cela n'aurait-il finalement été que de peu d'importance, toute cette sueur, cette abnégation, ce sens du sacrifice.

⁂

Le Professeur Dubreuil, venu à la rescousse, vitupère et hoquette tel un animal blessé. Un message de Marine l'a cueilli en plein sursaut estival et sportif, au fin fond d'un spot paradisiaque fort lointain :

« Annabelle nous quitte, veut arrêter ses études, votre aide est requise, d'urgence ! Elle est devenue folle ! Marine ».

Et voilà la bobine du Professeur Dubreuil en direct live, trempé par l'effort, sur le téléphone de Marine. Mon petit cul, soudain, sort du champ des possibles, s'exporte dans l'espace infini des amours contrariés. Ma défense est incertaine et fragile. Je suis déjà ailleurs. Je sais d'instinct où ce chemin me mène, et qui l'emportera de Paris ou de NYC. Je suis et resterais libre. La « grosse pomme » [57]a gagné et le passé déjà s'effiloche.

Il m'a fallu plusieurs semaines et me fendre d'un cahier complet d'écriture pour me convaincre, asseoir et conforter les contours encore flous de cette nouvelle vie, de ces nouveaux défis. Un cahier à petits carreaux, en papier recyclé. Dans la langue d'Annabelle de Vénus. J'y ai couché mon programme, mon avenir de guerrière.

⁂

[57] The Big Apple (la grosse pomme) est l'un des surnoms pour la ville de New York utilisé par les New-Yorkais. La popularité de ce surnom date d'une campagne de publicité du New York Convention and Visitor's Bureau des années 1970

J'ai construit cette langue tel un kaléidoscope, y ait substitué aux caractères classiques un mélange d'alphabet grec et de hiéroglyphes, un leet speak [58]aux caractères penchés, antihoraires si la semaine d'écriture et paire, horaire si la semaine d'écriture est impaire. La date étant elle-même partie intégrante du texte. Traduit en caractère classique, ce dernier se voit ensuite appliquer une substitution basée sur un décalage de N lettres dans l'alphabet. Bref, pas de quoi affoler le mathématicien et cryptologue Alan Turing, l'ordinateur IBM Deep Blue ou mon petit Hal 9000 [59]préféré, encore moins les derniers trublions de l'intelligence artificielle, mais cette précaution enfantine a toujours affolé mes proches.

Je l'ai inventée à sept ans quand je tenais un journal et que je ne voulais surtout pas que mon père ou ma mère tombe dessus. Le secret toujours. À quoi bon partager ses pensées fugitives et parfois essentielles, celles qui irradient d'un trait, pour ensuite les distendre, les noirceurs incessantes de ma courte existence, seules admises au bord du gouffre.

L'écriture est mon rituel, mon alter ego, mon autre je. J'y expie jusqu'à plus soif mes fautes et mon chagrin. J'y vomis les affres de ma destinée. J'y confronte et convie les contradicteurs. Un dialogue, pas un soliloque, je ne suis pas seule avec moi-même. Jamais. Puis soudain surgit une bienveillante lumière, éclairant les possibles, éloignant les menaces. Alors, comme une évidence bien mise, parait l'idée qui me taraude, qui m'enveloppe et me traverse. Elle est là, surgit de nulle part, partielle et partiale, jetant ma vie parisienne aux oubliettes de mon histoire. Mais elle est mienne, et aussi imparfaite soit-elle, elle guidera mes pas.

[58] Le Leet speak est un langage développé avec l'avènement d'Internet, composé de caractères ASCII similaires graphiquement aux caractères alphanumériques usuels.

[59] Le superordinateur meurtrier *HAL 9000*, imaginé par Arthur C. Clarke et Stanley Kubrick dans 2001, l'Odyssée de l'espace.

Paris. Vingt-neuf juillet deux mille dix-neuf

De quoi s'agit-il finalement ? D'une parenthèse enchantée ? D'un anachronisme fait homme ?

Je décide de renoncer, de faire fi de mes pensées pusillanimes et de m'abandonner corps et âme au cœur de cet été parisien si savoureux. Il sera, aussi orgiaque soit-il, celui de Pierre le malheureux. Car il suppute qu'outre-Atlantique, des forces obscures cherchent par tous les moyens à m'entrainer loin de lui et de la petite France. Des puissances aux sombres desseins, aux appétits farouches, qui semblent décider pour moi et pire encore, vouloir faire de lui une menace sourde et dangereuse.

⁂

Ashley et Patrice ont mis les voiles, m'abandonnant dans les bras tentaculaires de Pierre.

À NYC depuis le cinq juillet, Ashley semble plus qu'absorbée par son stage à l'ONU[60] et sa vie de colocataire. Elle partage un appartement avec deux bombasses dans une de ces typiques petites maisons en grès rouge de Greenwich Village. Coïncidence troublante, elles sont toutes les deux étudiantes au Weill Cornell Medical College et arborent des airs mutins faussement intellos qui en disent long. Ashley saura les ramener dans le droit chemin, celui menant directement à son lit. Les photos qu'elle poste sans vergogne sur son Astagram ne laissent planer aucun doute. Les soirées semblent festives et très branchées filles. Malgré ses messages langoureux à toute heure du jour et de la nuit, je la sens gavée de sexe et d'orgies. Elle devient romantique et amoureuse, c'est un signe. Connaissant son appétit pour la chair fraîche, NYC doit lui aller comme un gant. Entre clubs, soirées étudiantes et bars branchés, la ville qui ne dort jamais est faite pour Ashley. Elle pourrait sans peine y oublier ma petite chatte en détresse.

Patrice, lui, a fui Paris assoupi, lui préférant la folie des plages de Goa. Et accessoirement une mission d'expertise, commandée par le ministère des Affaires étrangères pour le compte de l'État Indien de Goa et de l'UNESCO[61], portant sur la valorisation du patrimoine historique de la vieille ville. Une de ces missions au caractère un peu fumeux qu'affectionne particulièrement Patrice. Cela lui permet surtout de ne pas trop s'épancher sur les véritables objectifs de ses déplacements. D'une pierre deux coups.

Patrice se sait condamné et s'est surtout mis en tête de ne pas se contenter de ma seule chaleur et de ma beauté généreuse. Comment pourrais-je lui en vouloir quand il essaye avec maladresse d'excuser son absence. Me savoir seule à Paris génère chez lui quelques angoisses bien réelles : la peur sourde de me perdre, plus forte que tout, me savoir en proie à mes démons, un risque réel. Celles-ci lui font vilipender l'espèce humaine en général et le sexe mâle en particulier, toujours prompt à me traîner, moi et mes travers, aux confins d'un univers trash et perverti. Je

[60] ONU : Organisation des Nations Unies

[61] Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture

le rassure chaque jour en lui parlant de mon écrivain, mais pas trop, omettant de m'épancher sur la noirceur de son âme.

⁂

Attablée à la terrasse des Trois Magots sur la place Saint-Germain, je m'exhibe avec délice, jambes de rêve et petite robe fleurie à la fluidité follement estivale. Mes lunettes de soleil interdisent à tous de croiser mon regard d'azur et d'acier. Où pourrais-je bien donner de la tête ?

Je relis sur ma liseuse le « Voyage au bout de la nuit », la saga américaine de Bardamu[62], NYC comme une vague terre promise, mais interdite aux pauvres, mon héros français fétiche et sa verve implacable. Ça fait chic de lire du Ferdinand aux Trois Magots. N'est-ce pas incontournable, à un mois de mon périple étasunien, aux portes entrouvertes de ma vengeance infernale. Je l'aime ce Bardamu, c'est dit.

Pourtant, à chaque page, je lève la tête, embrasse toute la terrasse, et compte les points. Combien de regards posés, de tentative de matage inopérant, je refuse le contact, j'attends mon écrivain. Je reste sèche et hautaine. Pire, je saisis ma paille comme on saisit un membre vigoureux, lui imprimant un va-et-vient entêtant, l'aspirant sans vergogne. Et je replonge le nez dans mon ouvrage, sure de mon effet. Je jouis de lire ces pages tout autant que de croiser et de décroiser les jambes. Ma garcitude frise des sommets et se répand peu à peu entre mes cuisses. Retrouver le calme sous peine de me transformer en fontaine, telle Aphrodite partant au combat, voilà mon défi.

Deux bobos enchantés, bêtement assis à ma droite, me tendent des perches verbales et font dans la littérature comparée. Me croient-ils capable de faire mine de lire, sont-ils des experts en tout, entendez de rien. Le plus tiraillé des deux frôle l'apoplexie au croisement de mes yeux, mimant l'outrage à ma grâce, la stupeur du dérangement.

⁂

En retard et à la rescousse, Pierre devient mon sauveur malgré lui, mon plus mâle que jamais, faisant taire tous les appétits, tous les plans de conquêtes. Il glousse en comprenant, baise ma main avec nonchalance, le temps s'est arrêté. Pierre aime à penser que je lui appartiens et le fait savoir au monde entier. Il se met en tête de s'asseoir à mes côtés plutôt qu'en face, une façon de capter les regards qui me convoitent et l'envient. L'exercice s'avère périlleux dans cet espace contraint et bondé. Nos deux bobos ferraillent et protestent, mais Pierre n'en a cure. Nos deux chaises finissent par se rejoindre et je sens sa chaleur quand sa main rejoint ma cuisse bronzée. Pierre a marqué son territoire sous l'œil médusé de nos voisins meurtris, condamnés à rejoindre d'autres rivages.

⁂

Pierre, vidéaste parmi les vidéastes, est heureux de m'annoncer la sélection d'un court-métrage qu'il vient de réaliser au festival du film français de Richmond aux États-Unis. Je

[62] Ferdinand Bardamu est un personnage imaginé par Louis-Ferdinand Céline, héros de ses deux livres les plus connus, Voyage au bout de la nuit et Mort à crédit

connaissais le festival du cinéma américain de Deauville, mais un festival du film français aux States, là, je tombe des nues. Et j'ironise, provoquant la colère toute hiératique de Pierre, car il est un peu soupe au lait mon écrivain dès qu'il s'agit de disserter sur les multiples facettes de son art. Malgré quelques éléments de montage et de postsynchronisation restant à peaufiner, il veut mon avis et une relecture validation des sous-titres anglophones.

— Vous voulez ça pour quand ?

— Je dois leur envoyer le fichier avant le trente et un juillet.

— Pour demain midi, ça ira ?

— Parfait, tu es un ange ! Mais j'ai aussi besoin d'un avis critique plus généraliste, je t'envoie le fichier par I Transfer[63]. Je réclame ton indulgence.

— Je vous ferais mes commentaires en même temps, je souhaite être seule pour visionner votre travail, votre présence me perturbe !

Et ce, d'autant plus que la main de Pierre semble monter de plus en plus haut sous ma jupe.

— Mais tu as quoi là-dessous ma petite salope !

— Gloups !

Rien bien entendu, j'aime savoir ma petite chatte à l'air, c'est une question de confort.

⁂

La discussion va bon train sur l'art vidéo. Pierre me pousse dans mes retranchements, m'invite dans l'univers protéiforme d'Ariane, muse parmi les muses.

— Qu'est-ce que tu penses de l'art vidéo en tant qu'expression artistique, Annabelle ?

La question qui tue, je reste un instant sans voix, puis je me lance.

— Quand je pense au travail du vidéaste, ma mémoire mobilise immédiatement deux souvenirs parmi des centaines de milliers d'autres.

Ce ne sont pas des souvenirs embrumés et imprécis tout droit sortis du tréfonds de ma mémoire. Ce sont vingt-quatre images par seconde. Je pourrais décrire, pour chacune d'entre elles, l'infinie richesse des couleurs et des sons. L'émotion ressentie. Les multiples interactions entre mon être, l'environnement et l'œuvre. Ma position dans l'espace, ma tenue, les gens qui nous entouraient.

— Raconte-moi Annabelle.

— Je pense tout d'abord à ce jour de janvier deux mille dix-sept passé avec ce réalisateur américain dont je vous ai parlé. Une semaine à NYC pour le Nouvel An. Il m'avait entraîné vers Times Square.

[63] Cette application n'existe pas !

Une vidéo de l'artiste Pipilotti Rist était projetée sur soixante-deux écrans. « Open my glade ». Les diktats et les canons de la beauté sont mis à rude épreuve. L'artiste a le visage collé à une vitre, complètement déformé, sans artifice. Mon ami réalisateur pose son regard sur moi puis sur les écrans vidéo. Plusieurs fois. Je suis enthousiaste devant cette œuvre et son message. Et je lui en fais part. Je me rappelle chacun de ses mots, cinglants.

— Facile d'apprécier une telle œuvre et de s'insurger contre les diktats de la beauté quand on ressemble à une divinité grecque.

Je me rappelle l'avoir planté là au milieu de Times Square.

Puis immédiatement, mon cerveau mobilise d'autres images, beaucoup plus sombres. Un travail de plusieurs années réalisé par mon père. Que j'ai volé dans sa pièce secrète, celle de notre appartement de Manhattan. Et que j'ai ramené en France. Des pièces à charge. Des photos sur plusieurs clefs USB. Je les connais par cœur, car j'ai été obligée de toutes les visionner et de confirmer à chaque fois qu'il s'agissait bien de moi. Une par une. Je sais que je n'arriverais jamais à ôter ces images de ma mémoire. Cependant, je n'ai aucun souvenir de l'endroit, des circonstances, des dates. Contrairement à l'instant « Times Square ». Mon cerveau a fait un black-out total.

Une forme d'esthétisme érotique et chic avec une lolita hypersexuée. Un rêve de pédophile, moi, de douze à quatorze ans en gros, insoutenable.

— Je ne vous en dirais pas plus, sans risquer de tomber dans l'abjection.

Si j'oppose ces deux « œuvres », c'est pour mieux les réunir. L'idéal de la beauté est-il le regard de cette lolita provocante, ou celui fantasmé du désir qu'elle suscite ? Ou la réalité déformée de Pipilotti Rist ? Porno chic pour les uns, esthétisme pour les autres, vidéos stars des magazines de luxe, la beauté est partout et nulle part à la fois. Sauf peut-être dans l'amour donné et dans ce sourire qui lui répond parfois.

⁂

Se retrouver au cinéma porno l'Oméga, boulevard de Clichy, après avoir brunché à la terrasse des Trois Magots relève d'un art consommé de la distorsion spatio-temporelle qu'affectionne particulièrement mon écrivain. Mais son programme est bien rodé et je n'ai pas l'intention de m'y soustraire. Il ne m'y traîne pas, j'y cours.

Descendant haut perchée les escaliers menant à la salle située en sous-sol, je me repais avec délectation d'odeurs de stupre et de fornication. Mes escarpins Chick-Chick font de moi une Reine de plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Je suis ici chez moi, parfait travesti parmi ceux qui pourraient être mes semblables. Les regards croisés çà et là ne laissent planer aucun doute, ils me prennent pour l'un des leurs. Si ce n'étaient mes courbes assassines et mon minois de déesse nordique, je pourrais parfaitement me fondre dans le décor.

À peine assise au fond de la salle que fusent les commentaires graveleux. Un travesti à la peau noire et au maquillage outrancier m'aborde et me promet le ciel en partage si je le suis aux toilettes. Un jeune mâle en rut décline son identité et propose à Pierre une belle somme pour

faire de moi ce qu'il veut, de préférence pour me lécher la chatte entre deux sièges. Il saura se contenter. Pierre lui répond en sortant sa queue et en m'obligeant à le sucer. Nous sommes bientôt cernés par une meute en furie. Le secret est éventé, je suis une femelle en chaleur et mon protecteur veut m'offrir en pâture. L'émeute n'est pas loin et les qualificatifs les plus joyeux m'envoient en enfer : salope, vide couilles, trou à bites, tu nous la prêtes ta salope, sale pute.

Malgré une bande-son à faire débander un âne, la queue de Pierre est dure comme du bois et m'emplit copieusement la gorge. L'image défaite d'un porno assez classique défie les trois-quarts de l'écran, le reste zèbre le plafond mité. Mais le spectacle est ailleurs. C'est moi que l'on encourage, insulte et convoite. Des mains cherchent le chemin et Pierre doit s'interposer. Je reste concentrée sur la jouissance de Pierre, je m'acharne sur ses boules, reprend son sexe en bouche. Soudain, la chaleur de son sperme se répand en moi, de grands jets précieux et sucrés. La bouche entrouverte, ma petite langue alerte, je montre à tous combien je suis pleine, combien je me délecte de son jus. Pierre doit soudain m'exfiltrer. Il est l'heure de regagner la surface. La folie a gagné toute la salle, menaçant mon intégrité.

⁂

Direction Montreuil, Ariane et son atelier. L'instant du portrait. Pierre renâcle à chaque appel, à chaque sonnerie venant troubler le calme apparent de notre taxi et contrariant ses plans. Ma robe réajustée, je redeviens bonne élève, sérieuse, et Pierre de bouder.

John Samuel, tout d'abord, pour un point désormais quotidien. Entre l'inquiétant état de santé de mon père dans sa cellule VIP, les projets et collaborations à venir, les actions concertées des principaux actionnaires, les menaces planétaires, John Samuel me dresse un tableau haut en couleur, agrémenté de quelques pointes d'humour acide, s'inquiète de mes fréquentations et des risques inconsidérés que me ferait prendre mon entourage.

Une allusion à peine voilée à notre escapade cinématographique Boulevard de Clichy ? Instinctivement, je me retourne. Pas de doute, nous sommes bel et bien suivis. Une grosse cylindrée nous file le train.

Puis vient Emily, un tir concerté ?

Mon Emily, en plein visionnage des rushes de la veille et qui s'ennuie ferme. Pressée d'en découdre, de partager nos idéaux, elle convie cris et larmes, crise sur notre séparation forcée, prie pour que l'été se tarisse et se plie. Nous deux toujours, enlacées sur la plage, bientôt. Nous deux encore, le travail nous enivre, bientôt. Nous deux partage, nos esprits de conquête, bientôt. Bientôt, bientôt, bientôt, ce mot cogne et pétarade, enflamme nos sens et creuse son sillon tortueux. Nous le boirons toutes deux jusqu'à la lie, jusqu'à plus soif. Emily me livre bataille, veut réveiller ma liberté endormie, ma belle intelligence, me lancer des défis. N'est-elle pas là depuis toujours qui veille et qui stimule ?

— Qui était-ce, une fois féminine et grave, très sensuelle au demeurant ?

— Jane Rolling, l'actrice, elle est en tournage à Londres. Son vrai prénom, c'est Emily. C'est ma très chère amie.

— Jane Rolling ? Jane Rolling ? La dernière oscarisée ?

— Ne me dites pas que vous ne connaissez pas Jane Rolling !

— Si peu.

Je lui mets sous les yeux la longue et extraordinaire filmographie d'Emily, la liste des réalisateurs les plus talentueux avec qui elle a tourné. Ses yeux, sa divine beauté, ses taches de rousseur.

— Jane Rolling, bien sûr ! Mais, franchement, elle ne t'arrive pas à la cheville.

— Waouh, n'importe quoi…vous êtes sérieux ?

⁂

L'atelier d'Ariane fleure bon la quintessence et le renouveau de la friche industrielle. Au fond d'une impasse, sorte de bout du monde pavé et fleuri, notre balade urbaine nous téléporte, tels deux passagers maladroits et perdus d'un vaisseau intergalactique, à mille années-lumière des décors et des faux-semblants de l'intra-muros.

Entre structures acier et cloisons vitrées surgit un univers foutraque, sculpture monumentale, lavis de paysages couleur sépia, œuvres textiles suspendues, bric-à-brac de fer et d'objets posés au hasard. Puis là, soudain, car Ariane a horreur du vide, murs blancs, feux de studio et parapluies.

Portraiturée je suis, portraiturée je reste. Peinturlurée je suis, croquignolesque je reste. Je me fabrique une autre Annabelle, je me métamorphose. Ariane devient mon miroir, celui qui se souvient de ma transformation et bouscule mon identité. Sa volonté de puissance est en pleine déliquescence, Narcisse est dans la place. J'absorbe son art, la renvoie sèchement à son compendium raisonnable. Nous finissons pourtant par nous rejoindre en pleine lumière, celle d'une simple aventure humaine. Nous ne serons plus sages et nous nous aimerons tout autour de ce bel instant, sous le regard extatique de Pierre. Ariane a ses quatre tableaux, magnifiés et plastiques, jubile et m'embrasse.

⁂

Me revoilà Annabelle de Vénus, entre bières et pizzas, sur un vieux canapé défoncé.

— Tu veux que je t'envoie les quatre photos que nous avons choisies, me propose Ariane ?

— Inutile, elles sont gravées à jamais.

— Annabelle a une mémoire photographique, lance Pierre, dessinant de son doigt magique fendant l'air un rectangle imaginaire et haut perché.

— La question étant : qu'est-ce qu'Annabelle n'a pas, tu peux me le dire Pierre, interroge Ariane, l'air suspicieux ?

L'état de grâce n'aura duré que le temps d'une photo, la belle jalousie d'Ariane inonde le temps et l'espace de ses propos assassins. Je n'ai pourtant ravi à Pierre que quelques instants.

Moi partie, Ariane reprendra sa place, celle que Pierre voudra bien lui consentir à chaque retour de voyage, à chaque retour de soirée. Ariane a appris à se contenter, tout sauf être seule.

— Ne vous en faites pas Ariane, dans un mois, j'aurai probablement définitivement quitté la France.

Les yeux de Pierre s'assombrissent quand Ariane m'affuble soudain de superlatifs assez croquignolets. L'orage est passé. Je ne suis plus qu'une lointaine menace.

Paris. Vingt-quatre aout deux mille dix-neuf

Jeanne semble anéantie, deux immenses valises trônent dans l'entrée. J'y ai entassé un tout petit peu de ma vie parisienne et beaucoup de mes peurs. Jeanne les contemple sans les voir, ses yeux sont vides, pleins de larmes contenues. Je lui promets monts et merveilles, des séjours à NYC, des opéras, des virées dans Central Park, les rives de l'Hudson, sans vraiment y croire, mon cœur se glace.

— Jeanne, si tu me le demandes, je reste.

— As-tu perdu l'esprit, ma chère enfant ? Voyons, tu sais très bien que ta vie est là-bas désormais, tu as des choses à y détruire puis d'autres à y construire.

— Rien n'est moins sûr, nous verrons bien.

Je n'ose croiser son regard, le nez dans mon café, je pleure moi aussi. Ces spasmes dans mon ventre, ce doit être la tristesse, cette mélancolie qui me foudroie, cette torture indicible.

— Jeanne s'il te plaît, tu peux aller secouer Ashley, on va finir par être en retard ?

Tout sauf rester seule avec Jeanne, rompre cette tension, cette attente insoutenable. Une sorte de temps mort entre deux mondes assoupis.

⁂

Ashley, après quelques jours passés à l'Office des Nations unies de Genève, siège principal des Nations unies en Europe, doit regagner NYC avec moi depuis Paris et poursuivre son stage. Une chance.

La soirée d'hier fut empreinte d'une touffeur toute particulière. L'harmonie d'un diner en tête-à-tête avec Jeanne, nos silences, que seul vient troubler le vibreur de mon téléphone. Beaucoup aspirent à de simples au revoir, les plus entreprenants à goûter ma blondeur une dernière fois. Et Jeanne le sait. Je renonce, bien assise sur toutes ces vaines promesses. Je joue serré, conviant Ashley et Pierre, reformant le temps d'un verre ce trio infernal.

Ashley fait payer à Pierre de m'avoir trop bien séduite et m'emporte au loin. Son labyrinthe amoureux nous perd dans les méandres enchantés de Manhattan. Notre île de passions, où nous nous délecterons paisiblement et pour longtemps encore de notre insolente jeunesse. Pierre a tenté une dernière fois de me vendre ma trahison, mes serments d'un soir. En vain. Ashley, conquérante, m'a emportée à son bras dans la nuit parisienne, laissant Pierre à ses pleurs d'enfant et Patrice à ses textos assassins. Patrice, perdu et contraint, pleure mon absence au fin fond d'un palace de Saint-Pétersbourg. Il comprend soudain qu'il vient de me perdre, définitivement.

In the air. Vingt-quatre aout deux mille dix-neuf

Nous sommes au milieu de nulle part, au-dessus de l'Atlantique. Et nous remontons le temps, insidieusement. Ashley s'est endormie. Elle a flairé quelque chose, indépendamment de « l'Affaire ». Celle qui me ramène à NYC et qui mobilise toutes nos pensées et notre belle énergie.

J'essaye d'être discrète et en avion ce n'est pas facile. J'ai dû écrire ce message destiné à Pierre en plusieurs fois. Et je vais être obligée de différer le devoir que je lui ai promis. Lui narrer mes retrouvailles avec Ashley après plusieurs semaines d'absence, le feu d'artifice annoncé, ce poème érotique, mon corps éreinté, ces traces qui le parcourent.

Cette correspondance est devenue comme une obsession. Pour lui, pour moi. Pierre a décidé de ne plus me lâcher, m'abreuve de sa prose dithyrambique, comme un prolongement de nos périples orgiaques. Mais je crains de ne pas réussir à tenir le rythme, quand tout soudain m'échappe, quand John Samuel s'immisce peu à peu, quand la tension monte à l'approche du procès.

— Je suis sûre que tu continues à entretenir une correspondance assidue avec Pierre, m'a asséné Ashley hier soir, une fois rentrée rue Chanoinesse.

Me voir tapoter à la vitesse de l'éclair sur mon clavier l'exaspère. Elle lit en moi comme dans un livre ouvert. Ashley est surtout effrayée à l'idée que je puisse avoir renoué le dialogue avec Mira Ravenwood. Je lui ai confirmé qu'il ne s'agissait pas de ça. J'ai prétexté écrire des textes, ce qui n'est pas faux au demeurant. Heureusement, car j'ai dû lui montrer du contenu. Une sorte de recueil, un poème d'Annabelle pour une photo de Pierre, nous l'avons baptisé « Photos Poems ». J'ai promis à Pierre.

⁂

Contrariée par toutes ces déconvenues, ces fantasmes hypnotiques, Ashley m'a imposé de porter un plug anal tunnel pendant toute la durée du vol. Ma punition pour avoir dissimulé cette collaboration, ce partage. Ashley vérifie qu'il est toujours bien positionné à chacun de mes déplacements dans l'avion. En introduisant son doigt bien profond, le plus profond possible. Ma robe bustier courte et en toile de soie tussah facilite son travail d'exploration. Elle m'ordonne parfois de me déplacer dans l'avion en me déhanchant comme une pute. Par simple jeu. Mais pas sans risque.

Quand je perds le plug en plein milieu de l'allée, un type genre golden boy se précipite pour le ramasser, pensant que j'ai perdu mon téléphone ou mon gloss. Quand il comprend ce qu'il tient dans la main, il le relâche précipitamment. Il faut dire qu'il était bien au chaud dans mon cul depuis une bonne heure. Il avait bien gagné le droit de prendre l'air après tout, comment lui en vouloir. Aidé par un spasme aussi inattendu que jouissif, totalement incontrôlable, ce bel objet venait de retrouver sa liberté chérie.

Nos regards se croisent et je lui fais signe de me suivre, en me dirigeant vers les toilettes. Tout de suite, car j'ai vraiment besoin que l'on s'occupe de moi. Mais Ashley, qui a suivi toute la scène, s'interpose vivement. Elle affronte violemment cet homme visiblement français et lui balance assez fort pour que tout le monde entende :

— Hi guy, cette petite chienne m'appartient, tu crois peut-être que je vais te laisser la baiser dans les chiottes !

Le golden boy ne sait plus où se mettre et regagne son siège la queue basse. Ashley me raccompagne à ma place en me tenant la main et en criant en français avec un naturel désarmant :

— Tu n'es vraiment qu'une petite salope ! Ta punition sera terrible ! Attends qu'on arrive à NYC !

La voix et les mots d'Ashley déclenchent une explosion d'endorphines, une extase que je peine à contenir, ma conscience s'affole et se distend.

⁂

Ça y est, elle est là, devant moi. Je viens de l'extirper de mon sac. Remise en mains propres par Pierre avant mon départ. Une enveloppe qu'il m'a demandé d'ouvrir après le décollage. Que contient-elle ? Un petit peu d'air vicié de Paris ? Quelques microgrammes de son ADN, de sa salive, quelques gouttes de son sperme ? Pierre est capable de tout et surtout du pire. Voilà une heure que je l'observe, attendant qu'Ashley soit endormie pour de bon. Je tourne l'enveloppe, lui impose un mouvement rotatif. D'une main, je l'entrouvre, un livre de Pierre, son premier roman. Me voilà seule avec cette petite part arrachée à son âme. Je suis surprise. Je m'attendais à un pavé de sept cents pages. Absurde, j'aime les romans courts. Je m'en saisis. Je sens le contact de sa couverture, comme un premier échange. Je le sens si proche. J'aime le format et le poids de ce livre. Je cherche la dédicace promise, son écriture est aussi délicate et sensuelle que je l'imaginais.

« Anna, à ta garcitude, à ta folie, à ta fièvre. Paris est orphelin et pleure ta lointaine destinée. Sans toi, je redeviens médiocre, capable du meilleur quand j'exigeais le pire. Je rebondirai pour toi, avide de conquêtes, encore et encore. Pierre d'Estrées ».

Je passe mon doigt sur cette dédicace, pour mieux en apprécier le relief, pour mieux la sentir. Imaginant cet instant ou Pierre a saisi sa plume. Pour mieux me transpercer. Je sens son odeur, il ne me quitte plus. Même aux toilettes. Tellement intime. Je fus toutes ces garces dans notre enfer parisien.

New York. Manhattan. Vingt-quatre aout deux mille dix-neuf. Le matin.

Nous embrassons la baie de la Jamaïque, ultime tremplin vers NYC. L'aéroport JFK[64] frissonne, rugit et nous malmène. Une claque presque jouissive se répand dans nos veines, comme une overdose de kérosène.

Un texto de John Samuel Edwards me cueille comme dévastée au fond de mon siège.

« Chère Annabelle,

J'ai finalement décidé de venir vous chercher à l'aéroport. Nous vous attendons.

Je vous envoie notre position. John Samuel ».

— Mais qui ça nous ? Ça sent le guet-apens, m'interrogé-je, collant mon téléphone sous le nez d'Ashley.

— Keep cool my sweet love, me lance-t-elle en m'embrassant à pleine bouche.

Après tout, être prise en main par John Samuel n'est pas pour me déplaire.

⁂

À dix heures trente-quatre heure locale, après un dernier soubresaut, nous foulons toutes deux le sol américain, éreintées. Un air saturé nous enveloppe tel un linceul, fracassant nos teints de pêche, emplissant nos pores électrisés d'une poussière quasi lunaire. Vite, annuler notre chauffeur, et Ashley de ricaner en croisant notre golden boy ramasseur de plug qui fend la foule de peur de me croiser. Elle tente de l'interpeller sans succès, hilare.

Sortir de JFK est toujours un défi, un petit travail d'Hercule que même le partage de position transforme en parcours du combattant. Quand mon chariot à bagages semble vouloir prendre systématiquement la direction opposée, quand mon téléphone se met trop rapidement en veille, je crise et je tempête sous l'œil goguenard d'Ashley qui file comme le vent. Ashley, qui connaît JFK comme sa poche, a parfaitement intégré la position transmise par John Samuel.

— Suis-moi, m'ordonne-t-elle !

Fatiguée, je renonce au monstre technologie pour la petite boussole interne d'Ashley et ses sens aiguisés.

⁂

Quand John Samuel s'extirpe de la Bentley Mulsanne avec souplesse et se dirige vers nous, lunettes noires et visage fermé, un frisson me parcourt, comme une alerte. Bagages chargés, la lourde cylindrée s'insère avec détermination dans le trafic. John Samuel me saisit la main à l'arrière de la voiture.

[64] Aéroport international de New York - John-F. Kennedy

— J'ai malheureusement une terrible nouvelle à vous annoncer, articule difficilement ce dernier, peinant à reprendre son souffle.

Ashley, assise en face de moi, tente de croiser mon regard, impassible et déjà prêt.

— Le corps sans vie de votre père a été retrouvé ce matin vers sept heures trente dans sa cellule. Les premières constatations semblent s'orienter vers un suicide. Des informations précises vous seront données rapidement par les autorités compétentes. Un rendez-vous a été programmé cet après-midi. Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Je propose que vous vous installiez à l'appartement. Je suis effondré et je vous présente toutes mes condoléances. Je suis tellement désolé pour vous. Je….

John Samuel semble soudain s'affaisser, parcouru de spasmes et de violents sanglots. Ashley cherche ma main, mais ne peut l'atteindre. Ses yeux s'embrasent. Elle marmonne des mots que je n'entends pas. Le temps s'est arrêté et je reste figée, le regard cherchant un point à fixer, quelque chose à quoi me raccrocher. Je suis sèche et sans larmes. Ainsi, ce lâche m'aura aussi volé mon procès. Je suis anéantie.

— Pouvons-nous faire un détour par Lido Beach, j'ai grand besoin de prendre l'air, intimé-je avec force et d'une voix sans âme ?

Je peine soudain à respirer. D'un signe, John Samuel acquiesce et le chauffeur a juste le temps de s'engager sur Rockaway Boulevard. Je veux voir la mer, manger une glace et boire un chocolat chaud chez Frosen Cow. Tout pour retarder mon retour sur terre, affronter cette réalité sans âme et libérer cette rage contenue.

⁂

Aucun son ne sort de ma bouche jusqu'à Lido Beach. Le silence dans la voiture est assourdissant. Ashley est en larmes, John Samuel est scotché à son téléphone. Au bout de Buxton Street et de ma glace engloutie, la plage s'étire enfin, comme une libération.

— Je souhaiterais marcher seule quelques instants. Ashley, s'il te plaît, peux-tu appeler Jeanne pour moi en lui disant que je la contacterai plus tard ?

— Bien sûr Annabelle, je m'en occupe, me répond-elle d'un petit air triste et de circonstance.

Je dois prendre les choses en main, faire fi de la tyrannie de l'émotion. C'est une pâle conseillère toujours prompte à vous entraîner vers le fond et il n'en est pas question. Lui faire la part trop belle et je sombre, pas maintenant, jamais, je suis une combattante. John Samuel lance Dave, le chauffeur bodyguard, à mes trousses.

— Vous ne la lâchez pas !

L'Atlantique en miroir, je marche d'un pas décidé, les pieds nus et dans l'eau. Le vent comme une respiration haletante, les embruns comme un fouet, je voudrais crier, clamer mon désarroi. La bienséance voudrait que je pleure, mais n'est-elle pas l'arme des faibles ? Si ma rage est certaine, elle s'est faite bagarreuse. Il est temps de regagner la terre ferme. Annabelle de Vénus est de retour.

⁂

Dès Robert F. Kennedy Bridge, retrouver les odeurs, les bruits et les lumières de Manhattan sont pour moi un grand choc émotionnel. Où poser mes yeux ? Ici tout m'inspire quand Paris se délite. Puis soudain, au bout de la 96th street, Central Park et la 5th avenue. Comme un mirage, nous voilà au pied de l'Annabelle Tower, mon paradis et mon enfer trop longtemps perdus.

Mon arrivée est attendue, espérée, redoutée, versant pâle et familier d'une revue d'arme aux destinées chaotiques. Sous mille lambeaux de douleur partagée, retrouver Megan et James son mari, Tic et Tac toujours sur le pont, Roberto le portier confident, me renvoie pantoise aux affres de ma courte vie. Megan est en pleurs, partage et murmure à l'oreille d'Ashley quelques confidences. John Samuel me remet clefs, badges et codes de mon nouvel univers, dont ceux de l'appartement et du coffre de mon père. Il évoque brièvement la sécurité qui doit désormais m'entourer, laissant à Tic et Tac le soin d'un briefing délicat, tant ma sensibilité est exacerbée sur ce point.

⁂

Mon téléphone soudain s'emballe, entre pitié et compassion. Je renonce. Sauf pour mon Emily chérie et sa promesse d'un week-end à Newport Beach, quand cette folle semaine aura emporté au loin mon insouciance et mes certitudes. Elle nous attend pour déjeuner dimanche midi avec un retour prévu lundi en fin de matinée. Tout semble avoir déjà été planifié avec John Samuel et j'accepte. Nous aurons notre soirée, notre promenade sur la plage, nos pleurs et nos errances. Emily est dans la tourmente, me plaint et me porte, me parle d'un après aux contours encore flous. Mais Emily est là, surrurant à mon oreille ses mots doux et bienveillants.

New York. Manhattan. Vingt-quatre aout deux mille dix-neuf. La fin d'après-midi et le soir.

Lors de mes pérégrinations avec John Samuel dans ce qui est en train de redevenir ma maison, les espaces n'en finissent pas de se tordre, panic room, salle de cinéma et salle de sport en tête. De nouveaux volumes imaginés par mon père, ivre d'offrir au monde l'apanage de sa grandeur et de sa réussite.

Le hall immense, aux marbres rares de Carrare, s'enroule autour d'ostentatoires Caryatides. Il sépare mes appartements privés de ceux dits de service, occupés l'un par Tic et Tac et l'autre par Megan et James. En son centre surgit un ascenseur futuriste, pâle vaisseau d'une quelconque aventure spatiale, un long tube de verre et d'acier glissant sans bruit et avec souplesse vers les profondeurs de l'Annabelle Tower. Je m'y suis autrefois engouffrée, petite furie courant l'aventure.

J'ai toujours eu un sens aigu de l'espace et de comment les choses s'organisent dans cet espace. Et là, plantée au beau milieu du hall, le vide m'appelle, une impression étrange, un trompe-l'œil, une construction inachevée. Mon appartement et celui de Megan et James semblent ne jamais se rejoindre. Quelques mètres peut-être d'un trou noir non identifié, suffisamment pour attiser ma curiosité. Je demande des explications à John Samuel, il bafouille.

— Je, je… ne voulais pas vous en parler tout de suite.

— Pardon ?

— C'est la deuxième pièce secrète de votre père, elle n'apparaît sur aucun plan.

Elle se trouve à l'opposé exact de la première. Celle que j'avais explorée il y a quelques années, avant mon départ.

— Quoi ? Quelle autre pièce secrète ? Je veux la voir immédiatement !

John Samuel extirpe de ses poches une clef assez étrange, semblant sortir tout droit d'un monde parallèle. Elle est assez longue, perforée, et porte une inscription gravée sur le côté. Nous retraversons mon appartement et nous nous dirigeons vers la chambre bleue la bien nommée, celle de mon père. Un dressing fait de ces bois rares aux essences exotiques meuble le mur du fond. John Samuel fait glisser la porte du dressing la plus à droite et glisse la clef dans une serrure protégée par un cache la rendant invisible.

— Dois-je avoir peur de ce que je vais y découvrir ?

— Peut-être que non, me répond John Samuel, inquiet.

Nous tombons sur une deuxième porte en acier trempé.

— La clef mécanique de secours de cette deuxième porte est dans votre coffre. Pour la serrure digitale, il faudra en faire modifier l'empreinte, me précise John Samuel.

Nous pénétrons dans la pièce dont la lumière s'allume automatiquement.

— Cette pièce renferme les papiers et dossiers personnels de votre père, m'avoue John.

Et aussi de nombreuses œuvres d'art. Cette pièce doit faire au bas mot une centaine de mètres carrés. Je reste ébahie, stupéfaite.

— Y a-t-il un inventaire précis de son contenu ?

— Pas à ma connaissance, mais je vais me renseigner, je ne voulais pas vous submerger d'information.

Nous sortons et je lui demande de me laisser la clef. Il hésite un instant et me la dépose dans la main.

— Pouvons-nous rapidement enregistrer mon empreinte digitale.

— Accompagnez-moi Annabelle, nous allons nous en occuper.

⁂

Megan m'a installée dans ma chambre de petite fille, la chambre aux portraits, ceux allégoriques et froids de mes ancêtres paternels. La chambre aux deux dressings en cèdre et ses grandes fenêtres donnant sur Central Park. Je conquiers avec Ashley ce bijou fantastique et rococo, parcourant encore et encore des yeux ses excès de motifs et de couleurs, les restes fatigués de ma fresque enfantine.

La nuit de Manhattan est noire comme son ciel, mais nul ici ne s'y laisse prendre. De puissants et lumineux artefacts fusent au sommet de sa canopée de verre et d'acier. S'y perdre par paresse, sombrer et s'y méprendre, sonne le glas de mes rituels parisiens. Ils peuvent aller se rhabiller, eux, leurs odeurs et leurs bruits, tant tout ici diffère.

⁂

De nos corps enlacés, du souffle et de la douceur d'Ashley, il ne reste rien, qu'un indicible besoin d'aventure. Il suffit. Nous décidons de retrousser nos manches, des espaces inexplorés nous narguent et attendent leur délivrance. Fondre sur la pièce secrète puis, à suivre, sur le coffre, voilà de quoi galvaniser nos sens, pulvériser nos peurs. Assouvir ce besoin extensible et galvaudé de vérité. Savoir plus qu'imaginer, comprendre pour ne plus seulement espérer.

À pas de loup et pieds nus, nous traversons la chambre encore habitée et inexplorée de mon père. Il semble ne jamais l'avoir quittée et nous la traversons en silence aux seules lueurs de la ville. De peur de le réveiller ?

J'ouvre précautionneusement les deux portes de la pièce secrète et la lumière jaillit, aveuglante. Je suis une fouineuse et mes sens en alerte me guident souvent au bon ou au mauvais endroit. J'examine les œuvres accrochées au mur : quatre Chagall, mon peintre fétiche, un Rembrandt, un Klee. Mais que font ces chefs-d'œuvre ici ?

Je vais prendre contact avec le Metropolitan Museum of Art ou le MoMa et leur faire don de ces œuvres. Elles doivent enchanter le monde, tout sauf rester enfermées dans cette pièce sans âme et sans lumière naturelle. Nerveuse, je déambule dans les rayonnages, des dizaines de

mètres linéaires d'archives et de dossiers. Toute une vie, celle de mon père. J'en ai le souffle coupé.

Un carton attire immédiatement mon attention, il dépasse de part et d'autre de l'étagère centrale, c'est un grand carton à dessin en cuir vert. Il semble que tout soit fait pour que je le découvre. Il est estampillé de la lettre A, en caractère gothique. Je sens que je ne dois pas l'ouvrir, mais j'en essuie machinalement la poussière d'un revers de main. Je pose le carton sur une petite table de travail à gauche de la porte d'entrée. Je reste sans bouger quelques instants.

— Ne pas ouvrir Annabelle, m'assène une petite voix !

Des photos, encore et encore, et une petite enveloppe. Ashley s'empare instinctivement de cette dernière. Ashley et son sixième sens.

Il ne s'agit plus de simples photos érotiques cette fois, mais de photos pornographiques. Éclairage parfait, argentique, cet enfant est d'une beauté à couper le souffle. Si ce n'étaient ses yeux. Ils scrutent un autre monde, un ailleurs. Si je n'ai aucun souvenir de ces instants, du moment et des conditions dans lesquels ces photos ont été prises, c'est parce que je me suis évadée de cette prison, de cette boite et ce cadre dans lequel on voulait m'enfermer, comme pour mieux me posséder. Que mon père n'ait même pas pris la peine de faire disparaître ces clichés m'interpelle. Quelle idée avait-il en tête ?

Les yeux sombres de cette enfant sont comme un trou noir absorbant toute matière. Et aussi tout souvenir. Je pense à la strophe d'un poème japonais anonyme encadré par mon père dans son bureau et à cette traduction française impossible.

« De tes yeux morts, mon enfant, sont nés deux étoiles ! ! L'une a rejoint la mer, fougueux torrent de lave. La laissant pantoise, la vidant de sa moelle. L'autre éclaire le monde et réchauffe l'esclave. »

Je ne sais pourquoi il avait encadré ce poème.

Je pense également à cette célèbre photo de Dorothea Lange [65], iconique et sombre, cet ange sacrifié. Le parallèle est saisissant, même si tout oppose ces enfants. Pauvreté et richesse, époque, nudité ou non, réalisme social ou pornographie. J'y vois le même désarroi dans leurs yeux, les lumières éteintes d'un d'animal traqué, les restes d'une violence inouïe.

Puis vient alors cette trouble sensation, Annabelle est nue, provocante et sensuelle. Ses cheveux blonds, longs et bouclés, posés sur ses épaules. Elle est assise jambes croisées, les mains posées sur son sexe. Ses seins sont comme deux petites noisettes. Sa bouche légèrement entrouverte. Ce bijou autour de son cou, si lourd.

Ashley a beaucoup de mal à détourner son regard. La date figurant au dos de cette photo est sans appel. Annabelle a douze ans. Étais-je consentante ? Suis-je le diable ? Ai-je ensorcelé mon père avec ma beauté impudique ? Je suis la seule coupable ? D'avoir été trop belle et

[65] Damaged Child (Shacktown, Elm Grove, Oklahoma. 1936).

désirable ? Car c'est vrai, cette Annabelle sur ces photos, du haut de ces douze ans, est sacrément attirante. Ai-je séduit mon père, chienne perverse que j'ai toujours été ?

Ashley vide le contenu de l'enveloppe sur la petite table de travail : deux clefs USB.

— Va chercher mon ordi, m'ordonne Ashley !

Je m'exécute, fébrile. Ashley veut aller jusqu'au bout, mais sans moi.

— Maintenant, tu sors de cette pièce.

— Comment ça, je sors de cette pièce.

— Tu sors, je regarde de quoi il s'agit, et quand j'ai fini, je viens te chercher.

Ashley se lève, m'attrape les poignets, m'embrasse et me désigne la porte du doigt.

— Dehors ! Et tu fermes les portes !

Les traits d'Ashley se durcissent. Je la sens tellement déterminée que je ne dis mot. Je ne discute jamais les ordres d'Ashley. En sortant, je laisse les deux portes légèrement entrouvertes. Je n'aurai pas dû.

⁂

J'en profite pour répondre aux messages d'Emily. Penser à autre chose. Je suis dans le petit salon nord, Emily me manque. Elle voudrait être là près de moi, mais ne rentre aux États-Unis que mercredi prochain. Ce tournage s'éternise et devient très difficile, physiquement et psychologiquement. Plus de trois mois de retard et un budget plus que doublé.

Voilà quinze minutes qu'Ashley est seule. Je m'approche, me glisse près de la porte sans un bruit. Par la porte entrouverte, j'aperçois Ashley devant son écran, en pleurs. Je n'ose bouger. Des cris d'enfant, au loin, qui s'essoufflent et qui se meurent. Une petite fille, qui supplie en anglais, puis des voix d'hommes, plusieurs. Je reconnais la voix de mon père. Je m'effondre le long de la porte. Ashley sursaute, ferme son ordinateur, arrache la clef USB. Et les remet dans l'enveloppe. Se précipite vers l'entrée, m'aide à me relever.

— Ashley, donne-moi ces clefs, je veux voir ces vidéos !

— Jamais !

Je m'accroche à elle. Je lui barre le passage, mais je ne fais pas le poids. Elle se dégage et me plaque contre le mur.

— Ashley, donne-moi ces clefs !

Je crie comme une folle, totalement hystérique.

Je la poursuis à travers l'appartement. Elle court vers la cuisine attenante à la salle à manger privée. Mais Ashley est trop rapide, trop forte. Ashley ouvre le four, y verse le contenu de l'enveloppe. Règle la température au maximum et lance le mode cuisson rapide. Et me fait face, en m'interdisant de m'approcher. Je hurle comme une folle, en frappant Ashley avec mes

poings. Ashley est étonnamment calme. Elle me ceinture par-derrière et me cloud au sol. Je n'entends plus que le four, qui n'arrête pas de crépiter. C'est mon enfance volée qui brûle. Je crie à Ashley que je veux mourir, qu'elle me mette moi aussi dans ce four, qu'elle me laisse me jeter de ma terrasse. Je suis dans un état d'agitation extrême, je ne me contrôle plus, en pleine crise d'hystérie. Le four fait de plus en plus de bruit. Ashley me traîne jusqu'à notre chambre, ouvre son sac, elle a emmené ses menottes, celle de nos jeux. Elle m'attache au pied du radiateur. Je veux me libérer et blesse mon poignet en tirant de toutes mes forces.

— Tu ne bouges pas Annabelle, je fais couler un bain.

Ashley revient au bout de cinq minutes. Au moment où elle me libère, je lui décoche un violent coup de pied dans le ventre. Ashley encaisse, mais ne bronche pas. Elle me déshabille complètement sur le lit et me traîne jusqu'à la salle de bains. Je sens mes forces m'abandonner. Ashley me porte jusqu'à la baignoire sans me lâcher. Elle y plonge avec moi tout habillée. Elle m'attrape par les cheveux et me plonge la tête sous l'eau. Veut-elle me tuer elle aussi ? Je ne me débats même plus. Ashley veut ma mort et elle a bien raison. Je ne suis qu'une petite garce inconséquente qui a passé son temps à provoquer les hommes et les femmes. Ou alors elle veut me tuer lentement, car elle me sort la tête de l'eau quelques instants pour reprendre mon souffle avant de la replonger sans ménagement. Plusieurs fois. Mais Ashley a un plan, elle veut que mon cerveau se concentre sur un besoin instinctif, celui de respirer. Et oublie un instant qu'il est en crise, proche du black-out total. Le plan d'Ashley fonctionne, je sens mon cœur s'apaiser ainsi que mes tremblements.

Nous nous asseyons bientôt dans la baignoire, serrées l'une contre l'autre, sans voix. Mais une odeur nauséabonde irrite nos narines.

— Le four, crie Ashley !

Elle bondit hors de la baignoire, m'attrape dans ses bras. Sans un mot, elle me rattache au radiateur de la chambre et court vers la cuisine.

⁂

La suite, Ashley me la racontera bien plus tard. Le court-circuit dans le four, la fumée, l'ouverture des baies vitrées de la cuisine, le détecteur qui se déclenche. Ashley en panique qui se résigne à appeler Megan et James à son secours. Suivi quelques minutes plus tard par Tic qui est d'astreinte cette nuit-là. Tic isolant le four, le vidant précautionneusement de son contenu calciné avec un torchon, et s'assurant qu'aucun départ de feu n'est à craindre. Tic paniqué criant à l'intention d'Ashley :

— Où est Ms Annabelle ?

Et courant dans tout l'appartement. Tic, suivi par Megan, me découvrant attachée au radiateur de ma chambre et nue sous ma serviette. Tic dont le regard interrogatif cherche des réponses dans mes yeux et dans ceux d'Ashley. Je lis un profond désarroi dans les yeux de Megan. Arrivée depuis deux jours seulement et déjà cette première tempête. Lui reviennent probablement en mémoire tous ces instants maudits, mes crises d'hystérie, mes courses folles,

un condensé de mon enfance. Ashley pense être la seule en mesure d'apporter des réponses. Mais je ne lui laisse pas le temps de reprendre son souffle.

— Oh, je suis désolée, j'ai voulu détruire des documents en utilisant le four. Je sais, c'était une très mauvaise idée. Quant à ces menottes, il s'agissait juste d'un jeu. Ashley s'il te plaît, tu me libères ?

Tic désencastre le four et propose de le mettre sur la terrasse jusqu'à demain matin. Après m'être encore une fois confondue en excuse, je demande à tout le monde de nous laisser. Le contenu calciné, quant à lui, gît sur un torchon posé sur le four. Le tout sur la terrasse. Il ne me subsiste plus rien des clefs USB qu'un tas informe de plastique et de matières déformées et noires.

Ashley est sur la terrasse les mains posées sur le parapet et reprend son souffle.

— Ashley ? Je…

Ashley se retourne. Elle me prend la main et m'entraîne à l'intérieur.

— Je suis si désolée Ashley de t'avoir frappée. Je t'en prie, pardonne-moi !

— Tais-toi Annabelle et viens, il faut soigner ton poignet.

Dans la salle de bain, Ashley pose délicatement ma main sur une serviette et entreprend de désinfecter et de panser mes plaies. Elle tremble comme une feuille.

— Je t'en prie Ashley, parle-moi !

— Je t'aime, mon Annabelle !

Bien plus tard, la pression retombée, nous décidons de boire un verre de vin. Je sens alors que je peux poser la question, celle qu'Ashley attend et dont elle a préparé la réponse.

— Ashley, il faut que tu me dises ce que contenaient ces vidéos ?

— Écoute-moi bien Annabelle, je vais te le dire, mais à deux conditions : la première est qu'il faudra te contenter de ma réponse, la deuxième est que je ne veux plus jamais que nous en parlions. Peux-tu me le promettre ?

— Je te le promets.

Je sens Ashley blanchir et reprendre son souffle à plusieurs reprises. Mais aucun son ne sort de sa bouche. Quand elle se met soudain à parler, au bout de plusieurs minutes, sa voix semble désincarnée, une voix d'outre-tombe.

— Voilà, il y a des vidéos de toi seule dans des positions suggestives ou pas, nue ou non. Des vidéos de toi nue avec ton père. Des vidéos de toi nue avec ton père et d'autres hommes. Tout cela a des âges différents. Je ne t'en dirais pas plus, tout cela a disparu désormais.

Ashley s'effondre à son tour. Je sais que ces vidéos hanteront Ashley à tout jamais, mais il fallait que l'une de nous deux les voie, pour ne jamais oublier.

⁂

Résilience ! Résilience, quand tu me tiens ! Ce mot à jamais me nargue, me prend gentiment par la main pour ne plus la lâcher. J'ai, pour lui, pour ce mot, édifié un abri à toute épreuve, une pièce sombre et froide, au bout d'un long chemin tortueux menant aux confins de mon palais mental. J'y enferme et cloitre tous ces petits instants sans importance. Non, bien pire, je les cadenasse et je jette la clef au fond d'un puits. Qu'ils m'empêchent d'avancer et je pourrais tout autant les détruire. Comme j'ai détruit mon père, comme j'ai détruit ma mère. Je ne les interroge même plus. Ces questions resteront sans réponse. Ces « pourquoi », je les balaye d'un revers de main.

⁂

Mues par je ne sais quelle force dionysiaque, un de ces instants d'exception, nous décidons d'explorer le coffre de mon père, celui qui se trouve dans le bureau de l'aile ouest. Ashley et moi voulons aller jusqu'au bout, nous perdre définitivement et pour toujours. Quand nous l'ouvrons, une odeur désagréable s'en dégage, mélange d'air vicié et de vieux bois. Ni biens ni richesses.

Quelques objets hétéroclites et papiers que je mets du temps à identifier : de vieux dessins d'enfants, un pot à crayon, un bougeoir sculpté en pâte à sel, un vrai bric-à-brac. De jolies petites offrandes, celles d'une petite fille à son père. Une boite très stylisée avec une mèche de cheveux. Cette dernière porte une inscription : « Annabelle 18 mois ». L'impeccable écriture de ma mère.

New York. Manhattan. Vingt-six aout deux mille dix-neuf

Mes mains sont celles d'une fille bien charpentée et sans artifice. Parfaitement proportionnées et très musclées. Aucun bijou, je déteste ça. Elles sont extrêmement agiles et savent donner du plaisir ou de la douleur. Je prends souvent le visage d'Ashley entre mes mains pour lui déposer un doux baiser sur les lèvres. L'âme d'Emily pourrait s'y assoupir tant elles peuvent apaiser les maux.

Le piano Steinway à queue de ma mère se souvient de leur tendresse. Combien elles ont emporté ses suffrages, communié en toute liberté avec ce très bel instrument. Il trône, impérial et silencieux, au beau milieu du salon de musique.

Petite, je m'allongeais sous sa belle élégance, rêvant d'harmonie. Au plus haut des phrasés de ma mère coulaient mes larmes. Des larmes de joie devant ce joyau fantastique, ce chant de délivrance où se mêlaient voix cosmique et sons frappés.

Elle m'y installa la première fois alors que j'avais trois ans. J'y vis un refuge pour mes mains, une paix pour mon âme. Jouer faisait taire mes peurs et mes angoisses, je devenais mono tâche. J'avalais les partitions et leurs nuances comme un bon petit soldat, une élite brillante au sommet du savoir. Ma sensibilité s'exacerbait, je pleurais quand il fallait pleurer, jubilait quand il fallait jubiler. Je devenais complice de ceux qui savent, une mascotte de salon, présentée au monde à chaque goûter, à chaque anniversaire, à chaque soirée. Le piano venait à moi comme une petite chose bien docile, je le menais au combat avec tous ses artifices et désormais sans partitions. Tout était là, bien en place dans ma tête, mes doigts n'avaient qu'à bien se tenir. J'entrais en résonnance avec un monde invisible, fait d'obséquieuses mélopées et d'ambiances divines.

⁂

La voix de ma mère, elle, s'avérait bien plus fragile, bien plus humaine, sujette aux caprices du temps ou des intempéries, à la fatigue. Elle faillit la perdre définitivement et par ma faute un matin de janvier, je devais avoir six ans.

Je ne comprenais pas pourquoi quelqu'un, quelque part, avait subitement décidé que les notes naturelles deviendraient blanches et les demi-tons deviendraient noirs sur ce clavier d'amour si bien tempéré. Qu'il sonne à la perfection dans toutes les tonalités me semblait commun et magistral. Bien que ce tempérament égal me soit souvent apparu comme une abomination musicale. Là n'était pas la question. Mozart n'avait-il pas composé et joué sur un instrument aux notes naturelles noires, son processus créatif s'en était-il trouvé altéré ? Ma mère avait répondu de façon assez sibylline à ma question :

— Il s'agissait d'offrir au regard une certaine stabilité, c'était tout simplement préférable.

Je ne pipais mot devant une allégation aussi peu convaincante. Ce matin-là, consternée devant tant d'inconséquence, je décidais donc de remédier à cette avanie. Et de peindre en blanc les touches noires et en noir les touches blanches.

Mais ce piano n'était pas n'importe quel piano, il s'agissait d'une édition limitée célébrant le cent cinquantième anniversaire de la firme, signée de l'arrière-petit-fils du fondateur, et qui plus est, magnifiée par un célèbre styliste allemand. Le futur mentor de Mira Ravenwood. Ma petite œuvre matinale poussa ma mère dans un état de sidération sans précédent. Un cri inhumain s'échappa de sa bouche, un véritable coup de fouet laryngien, provoquant un saignement à l'intérieur de l'une de ses cordes vocales. Un repos lui fut imposé afin que l'hématome se résorbe, entrainant l'annulation de sa participation à une multitude de concerts.

J'en fus quitte pour une course-poursuite à travers ma chambre dont je sortis vaincue. Plaquée sur le ventre, ma mère s'acharna sur moi avec hargne, me labourant le dos avec ses ongles sans aucun ménagement. Mon sort était scellé à jamais. Nous étions devenues deux ennemies et ma mère allait me le faire payer.

⁂

Aujourd'hui, je dois regagner la confiance de cet instrument et le ramener à la vie. Un accordage et une harmonisation me semblent urgentissimes si je veux un jour pouvoir refaire corps et esprit avec cette belle mécanique. Grand bien me fasse si mes mains, en perpétuel mouvement, peuvent effleurer la grâce, trouver le chemin menant à l'extase. Encore et encore.

New York. Manhattan. Vingt-sept aout deux mille dix-neuf

La journée de mardi fut celle de l'adieu à mon père. Comme une formalité voulue par lui et John Samuel, l'ami cher. Dans un lieu tenu secret jusqu'à la dernière minute. Tenir la presse à l'écart, préserver nos intérêts. Tout d'abord ceux de la holding.

Une poignée seulement de soutiens indéfectibles, malgré le procès avorté, la repentance. Rêvent-ils de pardon ? D'une prise de parole ? Je photographie un à un chacun de ces visages, pour ne plus les oublier. Sont-ils les plus grands traîtres ? Ou les plus courageux d'entre eux ?

Bill Bridge, l'un des hommes les plus riches de la planète, plonge ses yeux dans les miens avec une belle insistance. Mille idées se télescopent et fleurissent au tréfonds de nos âmes, bien loin de toute préséance et de ces absurdes condoléances aussi ampoulées qu'hypocrites. J'y lis comme un appel à l'aide, une quête de renouveau, un besoin de sang neuf.

— Avec votre père, nous sommes allés au bout de notre modèle, de ce que nous pensions devoir être les lendemains qui chantent. Alors, redistribue les cartes Annabelle, et chamboule tout, semble me murmurer Bill à l'oreille.

Me voici soudain adoubée, membre de ce club très fermé des redresseurs de torts, des pourfendeurs de l'État, de ceux qui savent où va le monde et connaissent le remède pour qu'il marche droit.

— Prenez votre temps, celui des pleurs et des miracles, puis voyons-nous, nous avons tant à faire, semblent me souffler en cœur Bill Bridge et Warren Hitting, son puissant acolyte, présent lui aussi.

Mon père était l'un des trois administrateurs des deux fondations Bridge-Kirckemsky et Hitting-Kirckemsky. Les plus emblématiques, les plus puissantes et les plus controversées des fondations américaines. Un budget plus conséquent que celui de bien des états. Bridge et Hitting me veulent à leur côté, et le temps presse. Celui de la rédemption, de la générosité judéo-chrétienne et de la charité a vécu. Je suis une génération solidaire, une génération en quête de sens.

Si je suis bien consciente qu'un vent nouveau doit souffler sur les nobles destinées de la philanthropie, cette modeste tempête tropicale pourrait, à mon contact, devenir un ouragan dévastateur et à la trajectoire imprévisible. Si j'accepte provisoirement de reprendre le flambeau et ces deux sièges si convoités, j'y vois surtout l'occasion de redistribuer les cartes.

⁂

Qui a osé ce concerto, recréer ce lien nous unissant moi et mon père. Blottie entre ses bras, combien de fois ai-je couru après ces graduations assassines, ces interactions entre instruments accordés et désaccordés, ces emportements des vents, enveloppant la mélodie scintillante du violon. Le concerto de Ligeti me déchire et m'enveloppe d'une aura bienfaitrice. Comme une mise à l'épreuve.

⁂

Megan, longtemps en retrait, finit par m'approcher, prend mes mains dans les siennes.

— Vous n'avons pas vraiment eu le temps d'échanger depuis votre retour, vous vous souvenez bien de moi n'est-ce pas ?

Bien sûr que je rappelle de vous Megan. Vous m'avez sortie de tant de situations difficiles, accompagnée en toute circonstance. Je n'oublierais jamais votre aide précieuse lors de ma fuite.

— Prenez soin de vous Annabelle, promettez-le-moi, et surtout ne faites confiance qu'à vous-même.

Ces paroles sonnent comme une évidence.

— C'est promis, Megan, dis-je.

— Quand vous étiez petite, personne n'arrivait à soutenir votre regard, vous vous en souvenez ? Des yeux bleu clair de lune ou océan n'avait de cesse de répéter votre père.

La lumière d'une lune noire, son côté sombre, se fracassant sur deux billes de cristal translucide. Deux flammes intenses et changeantes, deux iris bleutés cernés d'un fin liseré noir et parsemés de flocons de neige. C'est comme si mes yeux captaient toute l'énergie de la personne ou du lieu observé. Et que cette énergie, fracassée sur l'univers béant d'un monde apeuré, se démultipliait à l'infini, allumant mille feux d'espoir.

⁂

Un des plus grands photographes du vingtième siècle a, parait-il, croisé mes yeux de très petite fille. Mon père, l'un de ses amis, m'a affirmé que ce génial portraitiste m'avait tenue dans ses bras alors que j'étais bébé. Et qu'il m'avait immédiatement déposée au sol.

— Un regard insoutenable, aurait-il susurré à son oreille, avant d'immortaliser cette rencontre insolite.

Une photo, cet instant, profane ou sacré, a longtemps trôné sur la grande coiffeuse de ma mère, pour probablement finir au fond d'un tiroir obscur, puis avalée toute crue par sa folie destructrice.

Cette volonté affichée, celle d'effacer toute trace, culmina un soir de juin. Une de ces soirées belle et lumineuse, où le soleil embrase l'Hudson avant de disparaître derrière cette brume pâle et radiative, mélange adouci de ciel dégagé et de vent faible, annonciateur d'une nuit sans tache.

Seule sur la terrasse, casque vissé aux oreilles, une course d'élan s'invite, idéale. Elle plie à chaque angle droit, s'affole sous mes brefs appuis et ma foulée bondissante. Portée par le « That's not my name » de « The Ting Tings », du bel ouvrage exempt d'artifice, petit bijou d'électro-pop, je décolle littéralement du sol, mes bras formant des ailes. J'avale le parapet, véritable trompe-la-mort. J'esquisse à son faîte quelques pas de deux imaginaires puis rejoins par paresse le monde des vivants. Les baies ouvertes scintillent encore quelques instants, portant

au loin ce faisceau lumineux et finissant. Je stoppe net sous le feu des lumières bienveillantes et chaudes du salon de musique.

J'aperçois ma mère accroupie et me faisant dos, un ciseau à la main, appliquée et sage. Une position somme toute incongrue et inhabituelle pour une femme plutôt habituée à parader et portant beau sa noble condition. Sur le sol gisent les instantanés de ma courte vie, petits et grands formats. Qu'elle malmène et déchiquète avec hargne, telles les pièces éparpillées d'un gigantesque puzzle. Les jetant au hasard, sans espoir de retour.

Lorsqu'apparaissent entre ses mains le fameux portrait et son format assez inhabituel, elle semble marquer un temps d'arrêt, bravant mon insoutenable regard pour la dernière fois. Puis découpe avec soin le seul contour de mes yeux, l'un après l'autre, un affreux rictus aux lèvres. Ma petite trogne, alors très retorse, disparut ainsi de la profondeur du champ des possibles, rejoignant ses consœurs noires, sépia ou de couleurs, au panthéon des oubliées de ma petite histoire.

⁂

Ce bébé, du plus triste que je souvienne, portait très loin ses yeux sans visage, embrassait le monde avec respect, tout en l'interrogeant sur sa capacité à répondre à la plus haute de ses exigences.

— Serez-vous capable de m'aimer tel que je suis, tout simplement, clamait-il avec beaucoup de sérieux ?

Nul doute qu'une telle question puisse paniquer les oublieux du sentiment, les handicapés de l'amour. Je suis née vieille, à en mourir. Il ne reste rien de mon enfance, que de sombres et pâles clichés, hantant pour toujours la pièce secrète et encore animée de mon père. J'en ai placardé un, bien punaisé sur son mur, comme un soleil absent dont on ne peut détourner le regard. J'irai parfois me fondre en lui, prier pour qu'il se ranime, y chambouler l'espace-temps, plonger encore une fois mes yeux dans ceux de mon bourreau. Je l'emporterai au loin, bien serré dans mes bras. Là, debout sur le bord du parapet, au sommet de ma tour, dans le vent et le froid, nous irons tous deux nous écraser sur le sol humide, deux cents mètres plus bas. Ne formant plus qu'un, mon double et moi.

⁂

Le tribunal a réglé la succession en quarante-cinq minutes sur la base du mémoire transmis par les avocats de mon père et leur équipe. L'aboutissement d'un long travail préparatoire et d'une négociation ardue. John Samuel me parle de planification successorale longuement réfléchie, d'un trust dont la création est programmée par un testament me désignant comme son unique héritière. Je comprends mal comment le règlement d'une telle succession, qui normalement prend des mois, a pu être réglé en si peu de temps. Cette impression que tout m'échappe.

L'empire Kirckemsky est tentaculaire, une galaxie en pleine expansion, brillant au firmament de l'Entertainment. Les activités de la holding regroupent quatre branches :

- Kirckemsky Médias : internet, multimédia dont presse et chaînes de télé.

- Kirckemsky International Network : activités hors du territoire américain.

- Kirckemsky Productions : cinéma et vidéo à la demande.

- Kirckemsky Education : vidéos éducatives.

La holding familiale est implantée dans douze pays, a des participations dans soixante-douze sociétés, elles sont majoritaires dans trente et une d'entre elles, les plus importantes. Je détiens cinquante et un pour-cent des parts de la holding. Cinq appartements à Paris, deux autres à Manhattan, une propriété à Hawaii et l'autre à Beverly Hills, un chalet à Saint Moritz et la villa de Key West.

Cette dernière, nichée au cœur de l'ile Sunset Key et jouissant d'un accès direct à l'idyllique plage de Crescent Beach, a autrefois nourri mon imaginaire, mes interminables lectures, mes équipées sauvages, mes sursauts de liberté, mes actes de piraterie.

Et bien sûr, il y a ce joyau Art déco, ma maison, « l'Annabelle Tower » et ses quarante-cinq étages. Je possède les cinq derniers étages. Trois pour la holding et deux pour moi. Sur la cinquième avenue. À deux pas de la Dark Tower, symbole phallocrate de l'idiocratie, que j'ai prévu de dynamiter à l'occasion.

Des œuvres d'art en pagaille. Moins riche que Bill Bridge, mais plus que Donald Dark. Dixit mes avocats. Encore heureux, je n'aurais jamais supporté d'être « moins » que Dark, lui qui est « moins » que rien.

⁂

John Samuel a promis à mon père de me protéger et le fait avec beaucoup de délicatesse. Je renonce pour l'instant à comprendre ce lien qui les unissait. Je reste néanmoins sur la défensive. John Samuel va devoir gagner ma confiance. Lui et tous ceux qui ont gravité de près ou de loin autour de mon père. Trop de sollicitations. Il va me falloir du temps. John mon ami, demain, il faudra que vous m'expliquiez qui finance tout ce petit monde qui gravite autour de moi ? Et de quoi ou de qui souhaitez-vous me protéger ?

Ashley est à mes côtés en ce jour terrible. Son soutien est de tous les instants. Sa main n'a pas quitté la mienne. En fin de journée, nous dînons au Café Balud sur la 76th, avant de rejoindre l'Annabelle Tower. Une parenthèse thérapeutique, Tic et Tac en ombre chinoise. Clients et serveurs nous calculent, pleins d'étoiles dans les yeux. Nous nous nourrissons d'un mot, reportons à plus tard nos échanges nécessairement douloureux, nos questions sans réponse. Je bois plus qu'à l'accoutumée. Mais en gardant, je crois, la maîtrise.

Combien de fois ai-je parlé à Ashley de mon refuge. Une petite plateforme technique dominant de plusieurs mètres la terrasse de mon appartement. Nous escaladons l'échelle de service. Quelques barreaux à peine et nous voilà sur le toit du monde. Emmitouflées dans une couverture en cachemire, nous échangeons nos cigarettes et savourons le simple plaisir d'être collées l'une à l'autre.

Ashley dépose mille baisers au creux de mon oreille et me la mordille gentiment. Je suis ultrasensible des oreilles, une de mes zones érogènes. La plus intime et tellement négligée. Ashley les connaît toutes.

La nuit est claire et la vue offerte sur Manhattan est à couper le souffle. L'Hudson, l'East river, la mer au loin, les lumières du pont de Brooklyn. N'est-ce pas le plus bel endroit, celui de tous les possibles. Pour moi et pour Ashley, notre histoire, notre Grande Histoire, commence ici et nous le savons. À cet instant, là, sur mon perchoir, s'offre à nous une de ces parenthèses enchantées qu'Ashley affectionne tout particulièrement. Elle profite toujours de ces moments pour me poser les questions les plus sérieuses et disserter sur les sujets qui fâchent. Je suis plus réceptive et probablement plus ouverte.

— Tu en es ou avec ton écrivain français ?

Je m'y attendais et mon esprit divague. Je fais mine de ne pas avoir entendu.

— Annabelle, réveille-toi ! Je t'ai posé une question ! Tu en es ou avec ton écrivain ?

Ambiance. Je sais déjà qu'elle ne va plus me lâcher.

— Je te l'ai déjà dit, Pierre m'écrit tous les jours, voire plusieurs fois par jour !

— Et, tu as toujours prévu de le revoir ?

— Oui et aussi de nous organiser quelques petits voyages !

— Anna, tu es sérieuse ? Quand trouveras-tu le temps ? Tu ne vois pas qu'il veut juste profiter de toi, de ta situation, pour te soutirer du fric ou je ne sais quel privilège. Quand il saura combien tu pèses et ce que tu contrôles, il va s'accrocher à toi comme un parasite. Et je n'ai pas envie qu'il te fasse du mal. Tu comprends ?

— Je pense qu'il se suffit à lui-même ! Et qu'il n'a pas besoin de moi pour exister !

— Arrête Annabelle, ce que tu peux être naïve ! Et sexuellement, j'imagine bien évidemment que c'est un mâle dominant ? Tu n'en as pas marre franchement, tu n'as pas eu ta dose avec les hommes ?

Ashley est ma mauvaise conscience. La discussion a été longue et nous l'avons terminée à l'intérieur. Ashley m'a poussée à bout, convoquant tour à tour John Samuel, viscéralement opposé à cette relation, ma frénésie de sexe et d'autodestruction, ma jeunesse et ma naïveté. Alors j'ai complètement craqué et je me suis mise à lui balancer tout ce qui me tombait sous la main. Ashley m'a plaquée au sol et m'a giflée copieusement jusqu'à ce que je me calme. Je ne fais pas le poids, Ashley est une athlète. J'ai pris alors conscience de mon extrême fragilité.

New York. Manhattan. Trente aout deux mille dix-neuf

Emily et Ashley sont des besogneuses, leur travail finira-t-il par porter ces fruits ? J'ai découvert qu'elles échangeaient des messages complices, veillaient toutes les deux sur ma santé et avaient décidé de prendre des mesures radicales. Mes deux empêcheuses de tourner en rond ont scellé leurs destins au mien, pulvérisé leurs différences, fomenté mille complots. Aucun gramme de cocaïne ne m'attend plus désormais dans mon appartement. Avec l'aide de Megan, cette vile complice, Ashley a fait disparaître toute trace de poudre blanche. Vidé mes planques. Elle me connaît trop bien, moi et mes improbables cachettes.

Mais ce matin, mon corps tempête et gronde. Et je ne veux pas y croire. Je retourne encore et encore valises à peine défaites et placards récemment investis.

— Ashley, lève-toi, viens m'aider !

Mes cris hystériques déchirent la nuit qui s'étiole. Il est à peine six heures. Mes mains s'affolent, nerveuses, au fond d'un des tiroirs de mon bureau boomerang « Charlotte Perriand », une épure boisée et sublime ayant pris forme en lisière d'un vide théâtralisé et japonisant. Rien… ! Le contenu de mon étui à lunettes a disparu, la planque des planques. Mon dernier recours. Me voilà désarmée. À genoux, en proie à d'intenses tremblements, je m'effondre.

Ashley finit par apparaître, totalement nue, visiblement très agacée. Avec pour seul artifice ses chaussettes hautes à triples rayures. Sans un mot et d'un revers de main, elle renverse tout ce qui se trouve sur mon bureau. Une vieille habitude. Elle sait que cela me contrarie au plus haut point, que je vais mettre des heures à tout remettre à sa place. Ashley s'assoit dans un des fauteuils face à mon bureau et m'observe, jambes écartées.

Je m'applique en silence à retrouver cet ordre parfait et géométrique, celui dont j'ai besoin en toute chose. Du rituel acrobatique organisant mes pensées à la réalité symbolique et fantasmée de l'accord parfait entre les objets, il n'y a qu'un pas. L'apaisement est cependant de courte durée. Une dualité qui déconstruit une souffrance pour en recréer une autre, plus sombre, plus dure, plus machiavélique encore.

Chaque objet doit retrouver sa place exacte, tout ici est millimétré, tout doit être vérifié et revérifié à l'aune de ma mémoire eidétique. L'un des livres de Pierre gît au sol. Ouvert sur la page de garde et sa dédicace. « Paris, vingt aout deux mille dix-neuf », une éternité. Je reste un instant comme suspendue dans le vide. Ashley me l'arrache des mains et le balance un peu plus loin. Voir la littérature ainsi martyrisée, n'est-ce pas terrifiant. Le temps de la douceur s'est envolé. Ashley ne me passe rien, me crache dessus et m'insulte, me plaque contre le mur, ses deux mains serrant ma gorge. Deux minutes et je suffoque, je cogne trois coups brefs sur le cabinet marqueté Louis XVI. Notre code, notre safeword. Elle me relâche et je m'affale, comme vidée. Ashley quitte précipitamment la pièce, me laissant avec mon bureau dévasté. Suis-je condamnée à revivre indéfiniment les mêmes drames ?

⁂

John Samuel et Megan se sont mis en tête de me relooker. Le grand salon ouest a été transformé en cabine d'essayage géante et privée, les meubles déplacés. Une armée de petites mains coachée par Marianne, une grande styliste new-yorkaise, a pris possession des lieux.

Plus d'une centaine de pièces des plus grands créateurs trône selon une logique probablement très aboutie, mais qui pour l'instant m'échappe. Pour autant de chaussures. Megan, la maîtresse de cérémonie, a organisé espace, miroirs et éclairages, convié champagne et petits fours. Et une conseillère en image régulièrement sollicitée par la holding.

— L'idée est assez simple, me confie Megan, les modèles retenus seront photographiés une fois retouchés et classés dans ce dossier sur cette tablette, je pourrais ainsi vous conseiller ou préparer vos bagages en fonction de vos obligations.

Megan a raison, quelle simplicité, aucune outrance, sans blague. Je suis en totale ébullition, comme en enfer, prise en main comme une écolière. Je contrecarre systématiquement la conseillère en image. Les petites mains remarquent toutes l'état de mes fesses, je sens les regards posés, mais aucune ne bronche. L'œuvre d'Ashley.

Je suis ailleurs, certainement pas actrice de ma transformation. Je me rends compte que j'ai beaucoup maigri. Je suis une petite fille et j'ai peur. Je voudrais me réfugier dans les bras d'Ashley et partir loin d'ici. Une maison dans la forêt, la maison de Pierre ? Les éloges de Marianne glissent au loin et se tarissent, font écho à la verve toute protocolaire de Megan. Mille mains me frôlent et m'entreprennent, me mesurent et me piquent.

Mon pâle reflet semble soudain s'éteindre. Vite, vérifier dans ce miroir que je n'ai pas disparu. L'angoisse fond sur moi et déploie ses ailes, je suis bel et bien transparente.

⁂

Me revoilà enfant, je dois avoir cinq ans. J'entre en courant dans ce même grand salon. Ma mère assise et Megan lui servant le thé.

— Mais où est encore passée Annabelle, lance ma mère alors que je me trouve debout devant elle.

Je crie, avec quelque chose d'inhumain dans la voix, comme un appel au secours, l'horreur d'une petite part volée à mon âme.

— Je suis là Maman, je suis là !

— Megan, avez-vous vu Annabelle, insiste-t-elle ?

La terreur dans mes yeux, ma fuite, Megan à mes trousses, mon vertige paroxystique, mon angoisse devant le miroir de ma chambre. Suis-je bien réelle ?

⁂

— Ms Annabelle, vous allez bien, s'inquiète Megan, agenouillée près de Marianne, au chevet de mon pouls ?

— Pardon, j'ai eu un vertige, ça doit être le champagne !

— J’ai eu si peur, vous avez poussé un grand cri, dois-je faire venir votre médecin ?

— Tout va bien, reprenons voulez-vous !

⁂

Pour le conseil d’administration extraordinaire, Megan m’a choisi une robe droite en sergé de laine mélangée ivoire avec des nuances chaudes orangées, agrémentée d'un empiècement en soie sur un col orné de boutons. La seule tenue parmi les trente-cinq sélectionnée ce matin qui ne nécessitait aucune retouche. Et des ballerines. J’ai natté mes cheveux et je porte des lunettes Geek. Sobre, mais classe.

Ah ce conseil d’administration, sinistre aréopage ! Que de vieux bougons aigris, pas une seule femme. J’ai pris un certain plaisir à dérouler mon programme et mon plan d’action sous leurs yeux ébahis. Debout. Comment, une femme aussi jeune, blonde, avec un tel aplomb, une telle répartie. J’ai dynamité questions et interrogations. Au bluff. Je sais être attendue au tournant, mais me voilà légitimée et adoubée en tant que Présidente. John Samuel est reconduit au poste de Chief Executive Officer. Cette séparation des rôles me parait salutaire. Plus que ma blondeur, j’ai vu défiler dans les yeux de cette noble assemblée l’heureux présage d’une croissance toute confortable et dans ceux de John Samuel, une promesse faite à mon père en passe d’être tenue.

La soirée s’effiloche, cocktail et grignotages. Une tradition post-conseil d’administration bien établie, un rituel des plus ampoulé, le défi d’une sociopathe. Je porte une robe courte en dentelle de coton, un souvenir de Paris. Blanche. Avec des escarpins à talons. J’ai lâché mes cheveux. Aucun maquillage. Je suis arrivée au bras de John Samuel. Il est aux anges et me présente à mon avantage.

Beaucoup de vieux messieurs frôlent la syncope, beaucoup de vieilles dames me maudissent. Je délivre des mots gentils et des sourires à la pelle, je suis assez douée pour cela. On m’embrasse, m’enlace, m’envie, m’admire, me déteste. Je m’enivre de quelques danses lascives. Je sens des mains posées bien trop bas, là, au creux de mon dos, au plus près du galbe de mes fesses.

Pourquoi faut-il que je me retrouve toujours dans les toilettes des endroits les plus improbables pour répondre aux sextos de Pierre. J’ai à chaque fois l’impression de commettre une faute. Il est vrai que John Samuel ne m’a pas lâchée de la soirée. Pierre n’aurait pas aimé cela et probablement pas laissé faire. Ce soir, je reste une princesse blanche, vierge et immaculée, et personne ne m’a traînée jusque dans les toilettes des hommes. J’ai simplement offert à Pierre le spectacle de ma chaleur intérieure. Un tableau divin, suave et humide. Un sexto a six mille kilomètres de distance. Pour finalement oublier mon string sur le bord du lavabo. Un acte manqué ? J’aurais pu le vendre au plus offrant. Quelques vieux messieurs se seraient disputés ce trophée et son odeur. Je me sens soudain à la merci de mille paires d’yeux avinés. Ma robe en dentelle est quelque peu transparente. Qu’allait-on imaginer ?

New York. Manhattan. Newport. Premier et deux septembre deux mille dix-neuf

Un matin sans nuit à errer sans fin. Si loin, si seule, là où le fantôme de mon père vient me hanter, au détour de chaque pièce, à l'intérieur de chaque placard. Allongée nue sur mon lit, je reconstitue le plan parfait et en trois dimensions de mon appartement. Sur l'un des murs de ma chambre, ces espaces reprennent vie et s'assemblent peu à peu, comme un délicat jeu de construction, un puzzle savant et sage dont je suis seule à détenir la clef. Dans ce monde perclus et à la verticale, chaque porte peut désormais retrouver sa place et délivrer ses secrets. Je les ouvre une à une et m'y aventure sans relâche, déclinant les couleurs, repositionnant un à un les objets multiformes, les gardiens de mon enfance et leurs odeurs. Un frémissement lointain et incessant me nargue. Megan et son armée doivent agiter au loin leurs petites mains chatoyantes, emplir frigos et placards de ces douceurs légères dont elles nous enchantent chaque jour.

⁂

Mon réveil est parsemé de bruits de portes, tantôt fermées, tantôt ouvertes. Entre cauchemars et réalités, le concerto de Pierre Henry : « Variations pour une porte et un soupir », vient à mon secours. Comme un écho à ce sublime ballet Balanchinien, la variété des registres de la porte : le craquement, le son grave ou extrêmement aigu, s'immisce et m'enveloppe d'une froide léthargie. La porte ouverte, le son extrêmement aigu, Emily et l'envie d'un possible. La porte en mouvement, de la position ouverte à la position fermée, le craquement, le chemin de l'une vers l'autre et me voilà prise en sandwich entre Pierre et Mira. La porte fermée, le son grave, l'amour indéfectible que je porte à Ashley.

Ashley, qui a dû se résoudre à ne pas nous accompagner à Newport, qui veut profiter de cette journée pour organiser son déménagement. Elle flaire surtout le danger. Ma passion pour Emily la dévore, malgré leur belle complicité, leur combat pour ma survie. Adieu bombasses et Greenwich Village. Je la veux à mes côtés. Elle n'en finit pas de me serrer contre elle, contrariée de me laisser seule en de pareils instants. Nous séparer là, maintenant, est insoutenable.

⁂

Nous quittons NYC à neuf heures en direction de Newport, un port de plaisance situé dans l'État de Rhode Island. La résidence et le refuge d'Emily. Nous sommes partis à deux voitures. John Samuel n'est pas sûr de pouvoir rester ce soir. Tic ouvre la marche dans la Range Rover. Nous suivons avec Tac. John Samuel est assis en face de moi dans la Bentley.

Nous longeons la mer quelque part entre New Haven et New London quand John Samuel, d'une simple pression sur un bouton dédié, opacifie la vitre de séparation électro chrome. Il veut profiter de ces instants pour me briefer, mais en toute discrétion, et sur plusieurs sujets.

— Au vu des circonstances, de ces instants que nous vivons, je comprendrais que vous préféreriez vous reposer.

Surtout pas John Samuel. Rattrapons le temps, gavons-nous d'intelligence, renvoyons aux calendes ces tragédies et apprenons à nous connaître.

— Avançons si vous voulez bien, informez-moi. Le temps des pleurs viendra bien assez tôt.

⁂

Demain sera un autre jour. Rassuré, John Samuel transfère sur ma tablette, trônant sur la station d'accueil, un document de cent pages présentant les orientations stratégiques de la holding sur trois ans. Ce document a été validé par l'avant-dernier conseil d'administration. Il me commente chaque graphique, chaque paragraphe. Il aime mes questions, ma volonté de comprendre, il me le dit. Il me sourit doucement, me félicite pour la tenue classe et décontractée que j'aie choisie pour rencontrer Emily. Il est bienveillant et répond sans hésitation à toutes mes questions. Elles fusent, je veux tout comprendre. Le beau cerveau d'Annabelle s'est remis en marche. Nous balayons le planning et les enjeux de la semaine prochaine. La continuité, mais dans la stabilité, voilà ce qu'affectionnent les actionnaires, les associés et leurs représentants.

— Si vous le souhaitez, nous décrypterons ensemble dès réception l'audit indépendant que vous avez commandé ?

— J'aviserai le moment venu, vous comprendrez que je souhaite savoir ou je mets les pieds. N'y voyez là aucun jugement de valeur sur votre action et sur la manière dont vous gérez cette transition.

Je sens John Samuel contrarié par ma retenue, mais la confiance se mérite. Laissons le temps faire son œuvre.

Il me voit pianoter sur mon téléphone et s'agace, discute-t-elle avec Mira, Ashley ? Aucune des deux, je regarde juste ou en est cet ouragan qui menace la Floride, une des sœurs d'Ashley vit à Miami. De violentes douleurs remontent soudain de mon entrejambe vers le bas de mon dos, je change de position et grimace, les yeux de Samuel s'assombrissent. Ashley m'a vraiment massacrée lors de nos dernières soirées parisiennes. Je vais être obligée de voir un médecin.

⁂

Alors que nous approchons de Newport Beach, retrouver Emily me rend nerveuse et l'angoisse me gagne, cette petite compagne si délétère, si mauvaise conseillère. Nous ne nous sommes pas vues depuis plusieurs mois, même si nous échangeons quotidiennement.

En mathématiques, une conjecture est un énoncé qu'on accepte comme vrai, mais dont on ne connaît pas le caractère de vérité parce qu'on ne l'a pas encore démontré ou réfuté. Le « Nous méritons toutes nos rencontres » de François Mauriac pourrait être l'énoncé. Dont la démonstration ou la réfutation reste conditionnée par le sens donné à ma rencontre avec Emily. Une signification qu'il nous appartient à toutes les deux de découvrir ? Je me garderais bien de la disséquer. Elle restera une conjecture, quelque chose qu'il est inutile de démontrer. Une certitude, comme une évidence. J'ai toujours été amoureuse d'Emily. Un point c'est tout.

⁂

Emily habite une adorable maison sur pilotis face à la mer. Pas tape à l'œil pour deux sous, simplement belle et solide, avec un accès direct à la plage. Emily nous accueille sur le pas de

la porte en jean tee-shirt, ultra décontractée. Elle est rayonnante et me met immédiatement à l'aise. Elle me serre si fort dans ses bras que nous peinons à reprendre souffle. Nous pleurons longuement toutes les deux, pour tout ce que nous n'avons pas encore réussi à nous dire, pour cette tempête d'émotions qui s'annonce, pour nos parfums si délicats. Des odeurs épicées et maternelles s'échappent de la cuisine, la promesse culinaire d'Emily. Elle remet son tablier et continue, tout en dissertant sur nos temps si contraints, à touiller d'une main experte le fond de ses casseroles. Elle demande à John Samuel de nous servir ce vin carafé et si intensément réveillé qui exulte les rayons d'un soleil rasant, comme jonglant avec les couleurs de l'éclair.

⁂

Nous nous installons bientôt sur la terrasse malgré la fraîcheur. Face à l'Atlantique et à la petite France. Elle m'informe que Dave, son compagnon, est reparti ce matin pour Toronto. Il est réalisateur et mobilisé sur un tournage durant trois semaines.

Les yeux d'Emily sont en perpétuel mouvement et m'ensorcellent. Elle parle cash et franc, sans aucune arrière-pensée. Emily est une fille formidable, une fille « normale », nos paroles échangées se complètent et courent sans cesse après nos pensées électriques et sauvages.

John Samuel est aux anges et n'arrête pas de nous servir ce vin si vaniteux. Nos paroles se libèrent un peu plus, nos idées s'entrechoquent. Nous tombons sous le charme de notre incroyable complicité retrouvée. Les discussions durent jusqu'à tard dans l'après-midi et nous finissons éreintées mais heureuses.

⁂

Nous entamons une promenade sur la plage, bras dessus bras dessous. John Samuel retient Tic et Tac sur la terrasse et leur demande discrètement de nous laisser partir à l'aventure. Il voit dans mes yeux que je le remercie. Je ne m'aperçois pas de leur absence tant je suis bien au bras d'Emily, tant nos rires et nos pensées convergent. Nous ne nous quittons plus du regard.

Nous dînons le soir dans un petit restaurant de Newport. Les gens sont discrets ici et pleins de pudeur. Juste quelques sourires accompagnent l'entrée d'Emily, la star oscarisée, dans le restaurant. Elle porte une ravissante petite robe jaune et des baskets, elle irradie d'une beauté naturelle.

À peine installées qu'elle me demande de passer ses mains dans mes cheveux, que ça la démange depuis ce matin. Une vieille habitude, nos belles énergies retrouvées. Emily la rousse a toujours adoré les peigner, se fondre au plus profond de cet univers blond et bouclé, les attraper à pleine pogne pour mieux les apprivoiser. Surprise, je marque un temps d'arrêt puis incline ma tête vers ses mains bienveillantes, le signe de mon assentiment. Ses doigts par centaines perdus dans ma tignasse blonde, elle éclate de son rire si grave, grimace et clame au monde sa douce béatitude. John Samuel rougit comme un écolier.

⁂

Emily est une couche-tôt et a une vie saine, profère mille excuses mais s'éclipse doucement. Nous nous embrassons si tendrement que nos lèvres se frôlent. Je m'installe sur la terrasse,

troublée par ce baiser aussi désiré qu'imparfait. Je dois répondre sans tarder aux suppliques animales d'Ashley. Elle n'attendra pas plus longtemps sans imaginer le pire. À Patrice et à Pierre, mes petits Parisiens héroïques, à leurs innombrables messages, sauvages et diaboliques. Ma trahison leur pèse quand parfois Paris me manque.

⁂

Tic disparaît et Tac s'installe sur les escaliers en contrebas. John Samuel choisit le salon et préfère me laisser seule, enchaînant les coups de téléphone. Je suis assise face à l'Atlantique, la nuit est sombre et un frisson me parcourt. La douleur se rappelle à moi et irradie, intense. La présence d'Emily l'avait fait taire. J'ai des spasmes tant elle est violente.

Alors une force m'envahit, impérieuse. Je me dirige vers la mer sans un mot et traverse la plage en courant, arrachant un à un mes vêtements. Comme une possédée, malgré cette fraîcheur un peu humide. Tac pousse un cri rauque et se lance à ma poursuite, le téléphone à la main. John Samuel le rejoint, vociférant des mots que je ne comprends pas. Je les laisse me rattraper et je me retourne vers eux, totalement nue.

— Je veux juste me baigner…Please… !

John Samuel se retourne pour ne pas faire face à ma nudité et prie Tac de faire de même.

— OK, mais pas trop loin, crie John Samuel.

— Pas de problème, dis-je.

⁂

Je me jette dans les vagues froides et dures de l'Atlantique. Tac reste en veille. John Samuel ramasse un à un mes vêtements. Je le surprends à respirer l'odeur de mon body et de mon pull. John Samuel prévient Tac qu'il court chercher des serviettes.

L'eau glacée et salée envahit mes orifices blessés. La douleur s'intensifie et le froid me paralyse. Je plonge sous une vague. Tac se précipite apeuré dans la nuit, soudain noircie par un nuage. La mer et le ciel se confondent. Il prend peur. Je sors de l'eau à quelques mètres de lui et le rassure. Je m'approche totalement nue et il reste devant moi comme pétrifié, mais sans détourner son regard. Je ne fais rien pour me cacher. Quel besoin avaient-ils de me suivre ?

— J'ai froid ! Qu'avez-vous fait de mes vêtements ?

J'aperçois John Samuel accourant au loin, plusieurs serviettes dans les bras. Il arrive à mon niveau et m'enveloppe dans la plus grande. Il est tétanisé de me savoir nue sous cette serviette et détourne les yeux. Nous remontons vers la maison. Je suis tellement crispée par le froid que la douleur semble s'être évanouie.

⁂

Ce matin, nous sommes sur la terrasse avec John Samuel et Emily. Nous prenons le petit-déjeuner. Le temps est frais, le ciel est voilé. Emily est tellement radieuse, enjouée, prête à

affronter le monde. Je lui fais la remarque, elle dit dormir comme un bébé. Nos regards se croisent et elle me sourit.

Je sens comme une chaleur m'envahir, John Samuel m'observe en coin. Je regarde la mer et j'ai peur. D'être engloutie, de soudain disparaître. Mes angoisses se font rebelles, se déploient à grands bouillons. Et soudain je sanglote, submergée par ce trop-plein d'émotion. De gros sanglots, comme des cris, si rauques. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Emily accourt, me prend dans ses bras, me dit de ne surtout pas arrêter de pleurer.

Ma courte vie défile soudain devant moi : ma mère mourante refusant définitivement ma main tendue de petite fille, mes addictions, ma soumission à Mira, la mort de mon violeur de père, le bord cent fois contemplé du précipice. Tout me remonte à la figure, comme une déferlante sanguinaire et sauvage, que rien n'arrête, emportant tout sur son passage. Emily m'entraîne dans la maison et me fait couler un bain. Elle m'aide à me déshabiller et je la laisse faire. Je sais qu'elle va voir l'état de mes fesses et je m'en fous. Ashley a frappé si fort l'autre soir avec sa ceinture. Je tremble comme une folle. Emily ne dit mot, mais je sens l'émotion dans son regard. Je me glisse dans l'eau très chaude et elle me pose délicatement la tête sur le bord de la baignoire. Je ferme les yeux et sens ses mains qui me caressent les cheveux.

⁂

Soudain, là, dans les yeux d'Emily qui sait et qui comprend, j'entrevois l'espoir, celui d'une résurrection. Je sens qu'une nouvelle Annabelle est peut-être en train de naître. Quand je me lève nue dans la baignoire, comme lavée de toute souillure, Emily m'enveloppe d'un drap protecteur et doux, m'enlace et me serre.

Elle veut me caresser la joue, je me dérobe et elle prend peur. Comment lui dire que j'attendais un coup et non une caresse. Je sens qu'elle comprend, alors c'est ma main qui caresse son visage. Elle me sourit sans rien dire et m'aide à m'habiller. Nous nous retrouvons sur la terrasse.

⁂

Emily et John Samuel échangent des regards complices, comprennent-ils qu'ils m'ont ramenée à la vie ? Les traits de John Samuel s'adoucissent. Emily m'interpelle gaiement.

— Connais-tu l'origine de ton prénom ?

Emily ne me laisse pas le temps de répondre.

— Annabelle est un dérivé du mot Hannah en hébreu qui veut dire "gracieux".

— Mais gracieuse me fait aussi penser à une certaine fragilité.

— Non, dit Emily, pour moi c'est plutôt synonyme de charme et de bienveillance.

— Tu crois, murmuré-je en rougissant ?

— Un bien joli palindrome en tout cas, poursuit Emily.

Nous continuons à deviser de tout et de rien, en harmonie. Cette journée fut un instant de partage, que dis-je, une communion. Emily vient de Vénus, je le sais maintenant. Partagera-t-elle un jour la langue d'Annabelle la combattante, la fille perdue et meurtrie en provenance de la même planète ?

Emily et John Samuel se sourient, comprennent qu'ils ont gagné ma confiance. Je suis submergée par l'angoisse, mais je ne veux pas le montrer. La petite Hannah gracile, fragile, fascinée par la souffrance et la mort, est partie ce matin, emportée par l'océan de charme et de bienveillance d'Emily. Pour combien de temps ? Emily, je t'aime.

⁂

Je suis Annabelle, l'amie d'Emily, l'ennemie des briseurs de rêves et des méchants, libre désormais d'inventer un Nouveau Monde. Et gare à ceux que je trouverais sur mon chemin. Après mille embrassades avec Emily, John Samuel m'informe de la longue liste des sujets qu'il souhaite aborder pendant le trajet.

La voiture roule à tombeau ouvert, emportant au loin mon naufrage. Nous sommes partis depuis quinze minutes environ quand je découvre dans l'une de mes poches un papier plié en quatre.

C'est un petit mot signé d'Emily, qu'elle a dû glisser dans ma poche au moment du départ : « My Angel Annabelle. Never forget the words of Henley the poet: I am the master of my fate, I am the captain of my soul. XOXO Emily ».

Samuel m'observe et voit ma stupeur.

— Que se passe-t-il, me lance Samuel, inquiet ?

— Un miracle !

Samuel devient tout cramoisi. Comment lui expliquer un prodige que je ne comprends pas moi-même ou plutôt que je comprends trop bien. Je lui crie :

— Au travail !

Samuel rajeunit de dix ans. Ce poème, mon poème, celui que nous déclamons si souvent avec Jeanne a traversé l'Atlantique, pour venir encore et encore me hanter. Les petits mots enchantés et amoureux se moquent de la distance et du temps, ils vous accueillent, toujours bienveillants, pleins de force et de rage. Pour ne plus vous lâcher.

New York. Manhattan. Dix-sept septembre deux mille dix-neuf

J'ai dormi trois heures. Passé la soirée et un peu de la nuit à répondre à mes mails, à relire les mémos de John Samuel, les innombrables dossiers estampillés « urgent », « confidentiel », « document de travail » qu'il me distille jour après jour. En délaissant un peu plus Ashley, Emily et ses petits mots doux, Pierre et ses sextos.

Seul me parvient le bruit mécanique de la machine à café expresso provenant du vestibule attenant à mon bureau. L'immense double porte est restée ouverte. Tac veille, tel un fantôme, d'une écoute discrète. Jamais seule, mais d'une présence qui pèse, pas qui réconforte. Pauvres Tic et Tac, je leur fais vivre un enfer.

Derrière moi, Manhattan et ses bruits incessants. Je suis si seule désormais, perdue dans cet univers de lumière et dans cette ville qui ne dort jamais. Je voudrais sortir, me perdre dans Central Park, donner à manger aux écureuils, faire un footing, m'asseoir sur un banc et regarder les gens qui passent, insouciante.

Je viens de rédiger les fiches de postes de mon futur cabinet. Totalement indépendant de la structure hiérarchique existante et surtout ne rendant des comptes qu'à moi seule. Je veux rapidement m'affranchir de John Samuel. Avec une personne à recruter pour chaque secteur stratégique : finances, recherche-développement, ressources humaines, prospective et stratégie, relations actionnaires et investisseurs, communication et image.

⁂

Malgré l'heure matinale, je décide de partir à la découverte de « l'Annabelle Tower », de prendre le pouls de cet immense vaisseau, d'en saisir l'ambiance et les contours. Tac à mes basques et au pas de charge, nous enchaînons couloirs et open-spaces, privilégiant les escaliers. Je hais les ascenseurs et leur confort feutré. Ces monstres sans âme, tremplins mécaniques et froids, restent pour moi un défi. Un outil paresseux, un chantre du progrès. La partie immergée d'une phobie bien plus profonde, ancrée à jamais dans mon cœur.

Tout ici est de verre et d'acier et contraste étrangement avec mon étage privé, que mon père a voulu art déco et rococo. Quelques courageux s'activent déjà, bouclant je ne sais quels dossiers. Je comprends que cette entreprise est composée d'hommes et de femmes et ça me bouleverse.

Tous et toutes sont comme pétrifiés, surpris. Voilà donc celle dont tout le monde parle, l'héritière. Je sens les interrogations : une femme, si jeune, comment pourrait-elle ? Cet univers impitoyable, elle va craquer ! Je leur souris et je les sens décontenancés. Je prends un moment pour échanger avec eux et pour qu'ils se présentent.

⁂

De retour dans mon bureau, je trouve Lewis Abbott assis en tailleur et pieds nus, ses notes éparpillées à même le sol. Il est déjà au café whisky ou l'inverse. Je n'ose le chasser de peur qu'il ne s'emporte.

Lewis a repris ses quartiers à l'Annabelle Tower et plus personne ici ne s'étonne de voir son immense silhouette dégingandée déambuler dans les couloirs ou installée dans mon bureau à écrire et à boire. À ma demande, mes assistantes ont fini par lui mettre à disposition une petite table de travail et un fauteuil à proximité du petit salon. Pas très loin du bar, face à l'Hudson.

J'ai laissé des consignes pour que rien ne puisse venir altérer son humeur, y compris le contenu des plateaux-repas que Megan a la lourde charge de lui faire porter chaque jour aux heures les plus farfelues. Accueillie par d'éruptives onomatopées, ou quelques obscénités pour le moins abruptes et originales, Megan prend néanmoins fait et cause pour Lewis. Contre le monde entier. Son incontinence verbale autrefois légendaire s'est peu à peu transformée en désordre syllabique, en aphasie télégraphique.

Je suis redevenue sa muse, son personnage fétiche, une vamp aux ailes de garce, embrasant tout sur son passage, ne laissant derrière elle qu'un champ de ruines. Puisque je ne réponds plus à ses mails, il squatte, espérant un mot, un geste. S'est installé dans un hôtel un peu miteux de Brooklyn qu'il regagne le soir quand il ne s'endort pas sur l'un des sofas de mon bureau, ivre de mots et d'alcool.

Longtemps, Lewis ne vit entre mon père et moi qu'une splendide complicité intellectuelle, une exemplaire filiation, un amour magnifique et asexué. Suprême trahison lorsque « L'Affaire » mise à jour emporta tout sur son passage. Mon retour a sonné sa délivrance. La mort de mon père, ce gâchis immense, a sonné l'heure de l'impossible pardon.

Mon bureau est devenu sa grotte. Celle d'un anachorète vindicatif et hors du monde, évitant ainsi que l'univers de son nouveau roman, qui se situent dans les années quatre-vingt, soit perturbé par l'essence même du lieu et notre époque si puritaine. Je suis sa seule exception. Moi et son documentaliste, à qui il a donné rendez-vous cet après-midi dans une petite salle de réunion de l'Annabelle Tower.

Il n'est guère apprécié et vilipendé par mon directeur de la sécurité. N'a-t-il pas vécu de petits boulots, volé des vinyles, dormi dans des parkings, faisant même quelques séjours en prison. Sauvé mille fois par mon père et ses avocats. Avant de connaître cette gloire qu'il refuse, ces honneurs qu'il piétine. Pas tout à fait le genre de profil que l'on m'autorise à fréquenter. Mais j'ai de l'affection pour lui, n'en déplaise à John Samuel, et j'aime l'idée d'être le catalyseur ou le destructeur de son process créatif.

— Vous mettre en danger est l'un de vos dons si particuliers, me lance John Samuel à l'entrée de mon bureau, découvrant un Lewis Abbott hagard et bougon, au septième ciel d'une nuit d'écriture et sans sommeil.

— Je suppose qu'il ne quittera pas votre bureau pendant notre réunion, poursuit John Samuel, particulièrement agacé.

— Vous supposez bien, dis-je d'un ton n'appelant aucun commentaire.

Ce que ne sait pas John Samuel, c'est que Lewis vient d'écrire ses plus belles pages depuis bien longtemps. Que j'ai eu le privilège de les lire hier soir, de les sauvegarder, et cela n'a pas de prix. Les grands actionnaires et associés, conviés pour notre réunion mensuelle, n'ont qu'à bien se tenir. Je ne suis absolument pas disposée à négocier et à faire fi de nos petits arrangements. Je suis gavée de mots et heureuse. Qu'il nous suffise d'investir une autre salle. Rien ne m'arrêtera.

Le grand Lewis est de retour. Dans son regard, j'ai vu briller ses armes et son combat. Il a déclaré la guerre totale, celle que nous avons décidé de livrer ensemble, à la médiocrité. Ainsi soit-il.

New York. Manhattan. Vingt et un septembre deux mille dix-neuf

Nous venons d'abandonner Ashley. Elle embarque dans une heure pour Washington. Une fête de famille. Elle ne m'a pas adressé la parole depuis que nous avons quitté l'appartement. Ashley devait me présenter officiellement à ses parents et à ses sœurs. J'ai décliné au dernier moment.

C'est un texto d'Emily hier en fin de journée qui a mis le feu aux poudres et emporté mes hésitations.

« My Angel, je saute dans le premier avion, je veux te voir, je n'en peux plus. Prépare-toi. With all my love... Emily ».

Ashley a avoué son homosexualité à sa mère, il y a seulement trois mois. Pour sa génitrice, je suis le diable, la promotrice d'une société pervertie par l'argent facile et les loisirs, une putain orgiaque sans attaches et sans valeurs. J'ai eu l'occasion de la croiser une fois seulement. Elle m'a crucifiée sur place, d'un mot ou deux. Alors cette idée de chambres séparées, de devoir affronter sa mère et ses sœurs, est pour l'instant au-dessus de mes forces. Ashley mon amour, dont j'attends un geste, un simple mot. Mais qui disparaît soudain sans même se retourner. Je reste pétrifiée quelques instants. Comme écartelée.

Nous filons vers le terminal 7. Une course folle, Tic et Tac ouvrent la marche. L'avion d'Emily a quinze minutes de retard. Elle a planté sine die toute l'équipe de tournage à Londres pour venir me retrouver. Qui peut se permettre de tels caprices ? Jane Rolling bien sûr, l'actrice la plus banquable du monde. Elle a prétexté une urgence familiale, pas totalement faux après tout. La production est passablement contrariée, mais Jane n'en a cure. Demain, Emily aura trente ans et je la veux dans mes bras. Comment pourrait-il en être autrement.

⁂

Elle apparaît soudain, pimpante et gaie, poursuivie par quelques fans amoureux. Emily chouchoute ses fans, les bichonne. Alors, ils lui offrent leur respect et elle le leur rend bien. Selfies et autographes pleuvent et Emily s'y prête avec une gentillesse débordante et beaucoup d'amour. Ces fans sont calmes et respectueux, simplement heureux d'avoir croisé le chemin de leur star oscarisée et sa beauté naturelle incomparable. Rien à voir avec les hordes de harpies prépubères qui harcèlent Mira à longueur d'année et qui manquent de l'étouffer de leur corps et de leurs cris. On a les fans que l'on mérite. Nos embrassades attendront, ne pas nourrir la rumeur. Mais pas nos pleurs, nos yeux rougis, nos mains qui se frôlent.

⁂

Megan a préparé un brunch sur la terrasse et Emily mange comme frappée d'allégresse, comme si la famine nous guettait demain. Nous en rions, car sa ligne reste cependant impeccable. Emily a un langage ayant l'éclat, la brillance, ainsi que la soudaineté de la foudre. C'est la définition de la fulgurance cela ! Nous peinons à retranscrire à l'oral notre pensée libre et sauvage, ses enchevêtrements. Parfois, nous nous taisons et croisons nos regards, comme

médusées. Nous redéfinissons alors le sens de chaque mot pour le partager, constituer un glossaire, une base de données commune. Ce partage est indispensable si nous voulons nous comprendre. Nous voulons rattraper le temps perdu, arracher au passé ces petits fragments de vie qui nous ont lâchement séparées, pour mieux joindre nos âmes, là-bas, quelque part dans un futur présent.

⁂

Ma première promenade à pied depuis bien trop longtemps. Je jubile, surexcitée par la naïve espérance d'une liberté retrouvée, d'une improvisation toute relative. Emily a organisé une visite guidée au MoMa. Puis nous passerons chez Louis Victor sur la 5th Avenue pour faire réparer son sac. Emily est l'égérie de Louis Victor.

Trente minutes depuis l'Annabelle Tower en prenant par Central Park. Une vraie sortie, entre filles. Emily veut voir Bethesda Fountain, le Carrousel, les lieux mythiques de Central Park. Tic et Tac s'affolent et grincent, mais notre décision est prise, il est exclu que nous prenions la voiture. Emily hallucine. Elle dont les déplacements privés ne font l'objet d'aucune protection. À l'exception des festivals ou autres manifestations officielles.

⁂

Il fait beau et frais aujourd'hui et l'ambiance est gaie dans Central Park. Le parc fourmille de joggeurs, de familles, de couples enlacés. Nous nous engouffrons dans Central Park par Glade Arch. Je suis comme une enfant, curieuse des autres, m'étonnant d'Emily et de son érudition. Je voudrais manger une glace, courir, parler fort. Emily me prend le bras et nous prenons un malin plaisir à zigzaguer dans les allées sombres du parc. Nous marchons à un train d'enfer, totalement survoltées, tentant vainement d'échapper aux « men in black ».

À hauteur de Bethesda Fountain, Emily doit se prêter de nouveau au jeu des selfies, ses lunettes de soleil ne suffisant plus à tromper ses fans. Emily est rapidement entourée et sollicitée par une petite foule bigarrée de couples et d'enfants sous le regard inquiet et bienveillant de Tic. Je m'assieds à l'écart un instant sur un banc en attendant Emily.

⁂

Un homme veut s'approcher de moi, Tac bondit tel un félin. L'homme d'un âge certain s'émeut, offusqué. Ce banc n'est-il pas le sien, celui où il s'assied chaque jour pour lire son livre favori, celui qu'il tient maladroitement dans ses mains noueuses. Je fais signe à Tac de le laisser s'asseoir près de moi en attendant Emily.

— Pourquoi tout ce tapage, à cause de cette actrice là-bas dont je ne me rappelle plus le nom, éructe notre homme ?

— Non, dis-je, c'est à cause de moi. Pour information, cette actrice, c'est Jane Rolling.

— Ah je savais bien que je la connaissais ! Et vous, qui êtes-vous bon sang ?

J'hésite un moment et lui confie :

— Je suis l'âme des actrices, celle qui fait briller leur étoile !

Il me dévisage, interloqué et incrédule.

— Une âme a-t-elle besoin d'une telle protection ?

Il lit « The Stranger » d'Albert Camus. Si seulement j'avais eu plus de temps, nous aurions devisé sur ce livre que j'aime tout particulièrement et sur mon destin. Je me lève et lui souris. Je sens son regard interrogatif dans mon dos. Nous reprenons le chemin du MoMa.

Nous longeons le Carrousel, bondé, un instant de grâce. Le lieu est empli d'odeur de glace et d'insouciance enfantine.

⁂

À l'entrée du MoMa, le Directeur Art Miller venu à notre rencontre exulte de pouvoir accueillir Jane Rolling. Il m'a à peine regardée, Emily le remarque. Elle me présente, je sens son sang se glacer. Il connaissait très bien mon père, ce fervent passionné et amateur d'art. Il fut pendant dix ans l'un des vice-présidents du conseil d'administration du MoMa et l'un de ses plus grands mécènes.

Je lui propose un rendez-vous, lui parle Chagall, collection de daguerréotypes, donation. Son regard s'illumine, interloqué. Nos agendas matchent et crépitent.

⁂

La file d'attente bruisse de rumeurs. Les appareils photo et autres smartphones sortent des poches et des sacs.

— Là, Jane Rolling !

Emily déclenche une petite émeute en s'approchant de la foule sous les yeux conquis d'Art Miller. Selfies, embrassades, encore et encore. Je suis en extase devant la patience d'Emily, moi la sociopathe de la planète Vénus. Notre guide nous rejoint, intimidée par tant d'agitation, par notre escorte, par Emily. Nous demandons à nous concentrer uniquement sur les collections de photographies. Nous avons deux heures.

⁂

Les vendeuses de chez Victor nous accueillent avec cette condescendance des dames bien nées, mais désargentées. Leurs yeux brillent de jalousie, mais aussi d'admiration devant la candeur et la beauté d'Emily qu'elles attendent de pied ferme depuis deux jours. De cet instant dépendront peut-être leur vie et leur carrière. Comme si Emily un jour avait fait du mal à quelqu'un.

— Il y a toujours quelque chose de bon chez les gens, me lance-t-elle.

— Disons que cela peut prendre des dimensions et des formes différentes, tempéré-je.

Une des boucles de son sac a rendu l'âme. La responsable de la boutique lui propose de repasser demain matin le chercher après réparation.

— Nous pouvons vous le livrer.

Que ne ferait-on pour Jane Rolling ! Mais je sens la gêne de la Victor Girl. Que faire du fatras contenu dans le sac d'Emily. J'interviens soudain.

— Emily please fais-moi plaisir et choisis un sac, je te l'offre, pour ton anniversaire !

D'abord réticente, pour ne pas dire plus, et après avoir parlementé un long moment, Emily finit par accepter, consciente du défi représenté par toutes ces petites choses accumulées dans son sac. L'avantage chez Victor, c'est qu'ils n'affichent aucun prix. Mon premier achat compulsif depuis mon retour. Emily rougit quand elle range tant bien que mal le contenu très complexe de son sac. Elle m'embrasse sur la joue, se confond en remerciements, je rougis à mon tour. Fatiguées, mais heureuses, nous longeons la 5th avenue jusqu'à l'Annabelle Tower.

⁂

Nous courrons à travers les bureaux et les couloirs. Comme deux sœurs, une rousse et une blonde, main dans la main. Je fais asseoir Emily dans mon fauteuil de bureau. Sa petite jupe laisse entrevoir le haut de ses cuisses blanches et fuselées. Emily voit mon regard, m'envoie des bisous avec ses mains.

En regagnant les ascenseurs, nous croisons John Samuel. Emily, plus espiègle que jamais, lui dépose un bisou sur ses joues et se moque de sa cravate Mickey. Je n'en reviens pas de l'aplomb d'Emily face à John Samuel. Il rougit comme un ado. Je le sens contrarié qu'Emily soit aussi impertinente en ma présence. Son image en prend un coup. Pauvre John Samuel, martyrisé par deux spécimens incontrôlables de la planète Vénus.

Dans l'ascenseur, Emily se fait complice en me glissant à l'oreille :

— Fais-moi penser à te parler de John Samuel et de ton père !

— Oui promis, dis-je.

Que sait Emily que je n'ai pas encore découvert ? J'élude toutes ces questions, subjuguée par le reflet des beaux yeux verts d'Emily.

⁂

Nous sommes assises sur le tapis, jambes croisées comme deux écolières, face aux quatre tableaux. Une promesse faite à Emily. Je les ai disposés en arc de cercle dans le petit salon nord. Chagall vient sûrement lui aussi d'une autre planète. Son œuvre est unique, celle d'un franc-tireur, bien loin des écoles. Cette transfiguration colorée de la tradition juive me tire les larmes à coup sûr. Le plus grand nombre doit profiter de cet absolu, de cette quête du divin, qui rassemble et fédère les sens.

Megan a dressé la table près des baies vitrées. Le spectacle des lumières de Manhattan, l'odeur du coq au vin et la carafe de bourgogne Clos de Vougeot posée sur la table éveillent nos sens. Un petit saladier trône plus loin sur une desserte, plein de mousse au chocolat maison. Nous nous asseyons face à face. Megan dépose devant nous l'assiette tant espérée, nous sert à chacune un verre de vin. Je lui dis qu'elle peut disposer.

⁂

Nous portons nos verres à nos lèvres. Ce vin libère des arômes de fruits noirs discrets et d'épices. La robe est soutenue et de couleur rubis profond. Les yeux d'Emily scintillent et ses joues s'empourprent. Elle soupire, tant le plaisir inonde sa bouche. Notre parole se libère. Le parfum et la cuisson parfaite du coq au vin flattent notre palais. Nous nous servons un deuxième verre de vin tout en parlant d'avenir, de cinéma, d'art, de voyages.

Le visage espiègle et si naturel d'Emily à lui seul est une promesse. Je lui rends ses sourires et ses grimaces. Nous rions à tout rompre. Emily sent qu'elle a gagné mon cœur et que les barrières sont en train de tomber.

⁂

Soudain, Emily se lève. L'appel de la mousse au chocolat. La jupe d'Emily flotte, mobile, sur ses jambes. Elle se dirige vers moi. Elle m'enjambe et s'assied délicatement sur mes genoux, le saladier de mousse au chocolat dans les bras. Je sens sa peau, ses fesses, brûlantes sur mes cuisses. Je sens mes seins se durcir. Emily me caresse la joue de sa main libre. Je suis comme tétanisée. Alors Emily décide de me faire goûter la mousse au chocolat. Pas avec la cuillère, non, avec ses doigts. Elle plante délicatement son index dans le saladier et le dirige droit dans ma bouche. J'attrape sa main et je suce son doigt avec ferveur. La mousse est divine, presque autant que le doigt d'Emily. Je m'abandonne totalement. Ma chatte dégouline entre mes cuisses.

Emily a décidé de ne pas perdre une miette de cette mousse, me prend la main en se levant, et m'allonge délicatement sur le sol, après m'avoir déshabillée. Emily est une artiste et transforme mon corps en œuvre d'art. Body art. Emily dépose de la mousse au chocolat sur mes seins et mon nombril, m'en emplit la chatte. Et décide de tout manger, très lentement.

⁂

Combien de fois j'ai joui, je ne m'en souviens plus. Quand sa langue a pénétré ma chatte et quand sa bouche a aspiré la mousse et mon clitoris, j'ai cru mourir cent fois. J'ai senti dans le regard d'Emily qu'un nouvel univers s'ouvrait à elle, celui de la sexualité débridée et sans limites d'Annabelle de Vénus. Je pense qu'Emily découvrait pour la première fois la complétude de la jouissance féminine. Je me devais alors de la conduire définitivement à la découverte de cet univers. Je me délectais d'imaginer ce que je lui réservais, la nuit était à nous.

Ashley est une Reine blonde et dominatrice, sportive et élancée, qui m'a pris sous son aile et dont les coups de reins m'écartèlent comme une petite salope en furie. Ashley me fesse et m'insulte, se nourrit de ma souffrance et de mon humiliation. Mira est une tueuse et une perverse narcissique, qui me rêve un monde de torture et de souffrance, tant physique que cérébrale, ou je suis plus qu'un jouet à sa merci. Jusqu'à la mort. Emily baise en communion, partage sa jouissance, échange et se dresse comme un rempart face au sexe mortifère dont je suis l'esclave. Cette nuit fut ma rédemption. Quand le jour s'est levé et qu'Emily m'a prise dans ses bras, j'ai compris que rien ne serait jamais plus comme avant.

New York. Manhattan. Vingt-six septembre deux mille dix-neuf

Le plus important est mon caprice. Un vrai. Je vais au cinéma ce soir. Avec des gens dedans et tout et tout. Qui mangent et qui rotent en regardant le film, qui font des commentaires de leur voix forte. Qui s'affalent, heureux, sur les sièges inclinables et douillets du cinéma CMA sur la 84th. Pour voir un film, un vrai, le récit d'une déchéance. À vingt et une heures cinquante, comme une vraie personne. Habillée comme une ado. Pas de petit cul bien moulé, pas de talons. Sneakers, pantalon informe, mal coiffé et sportwear à capuche. Une vraie pirate sortie d'un monde postapocalyptique.

C'est un caprice, car après tout, il y a une salle de cinéma dans mon appartement, et qu'il a fallu négocier. Trente minutes à pied à travers Central Park accompagnée par Tic. Tac nous rejoignant en voiture pour le retour. J'ai accepté de ne pas retraverser Central Park après le cinéma à une heure aussi tardive. Trop risqué si j'en crois mes anges gardiens.

Tic et Tac se sont installés dans le fond de la salle. Deux Men in black dans le confort du CMA, irrésistible et décalé. Je me moque un peu d'eux, ils en rient. Je m'installe quelques rangs plus loin, au plus près de l'écran. J'ôte ma capuche et aussitôt, un type s'installe près de moi. Ce doit être mes cheveux. Ma tignasse blonde et bouclée. Je fais signe à Tic et Tac de ne pas se formaliser. Après tout, il s'agit d'un beau brun ténébreux, les yeux sombres, habillé tout en noir. Propre sur lui. Il engage la conversation aussitôt. Un british en transit, un financier. Entre deux avions. Plutôt intelligent. Il veut en savoir plus sur moi, je lui mens. Il a repéré Tic et Tac, d'où son étonnement. Il me sourit et le film démarre. Je le sens contrarié.

⁂

En sortant du cinéma, encadrée par Tic et Tac, je tombe sur mon beau brun ténébreux. Sur le trottoir avec sa petite valise.

— Vous attendez quoi ?

— Mon taxi ! Je dois prendre l'avion à JFK. Je rentre à Londres.

— On peut vous déposer si vous voulez, annulez votre taxi ?

— Vraiment ?

— Off course !

Tic et Tac ronchonnent intérieurement, détestent l'improvisation. Cinquante minutes aller et cinquante minutes retour. Un moment d'intelligence, à refaire le film et le monde. Le film juste un tout petit peu.

Dans la Bentley Mulsanne, sous les yeux interrogateurs de mon passager d'un soir, je veux partager, ne pas rentrer seule dans mon palace sans avoir échangé. Ashley m'a lâchée ce soir pour un cocktail onusien, des courbettes et de la diplomatie. Il veut mon téléphone et je refuse. Me revoir, encore moins. D'où je viens, qui je suis.

— Je viens de la planète Vénus, mais je suis là incognito ! Ne le dites à personne !

Il sourit, comprend en voyant le regard de Tic qu'il ne vaut mieux pas insister. Comment lui dire que j'ai un amant transi qui m'attend à Paris et qui lui ressemble. Et qu'un instant, j'ai rêvé qu'il pouvait être Pierre. Qu'une belle blonde compte les heures une à une avant notre prochaine étreinte. Qu'Emily m'inonde de petits mots doux.

⁂

À l'aéroport, il veut un selfie, j'accepte. Je me rends compte que je ne lui ai même pas demandé son prénom. Ingrate que je suis. En se retournant une dernière fois vers moi pour voir s'il n'a pas rêvé, il percute un malabar de la sécurité. Un léger fou rire et je lui envoie quelques bisous avec les mains. Nous quittons précipitamment JFK, je ne voudrais pas qu'il annule son vol à cause de moi. Sa femme et ses enfants l'attendent au loin pour une vie meilleure.

Je suis presque heureuse ce soir. Il fait bon dans la Bentley.

— Vous souriez vraiment Ms Annabelle ? Ça fait plaisir ! Ça faisait si longtemps, me lance Tic !

C'est parce que je pense à vous Pierre, à Ashley, à Emily. Et je sens soudain que je ne suis pas seule.

New York. Manhattan. Trente septembre deux mille dix-neuf

J'ai nommé une jeune femme de vingt-neuf ans, contre l'avis de tous, conseillère spéciale chargée de la prospective et de la stratégie. Elle se prénomme Mia. Doctorat à Harvard, une tête bien faite. Très irrévérencieuse et un peu décalée au niveau de son look. Genre geek hackeuse et colorée. Elle a surtout trois ans d'expérience à la tête d'une société de conseil en stratégie du développement et a travaillé deux ans pour l'un des chefs de cabinet du Président Obama. Miss prospective. C'est le surnom que John Samuel lui a donné.

Tout oppose John Samuel et Mia : leur look tout d'abord, leur parcours professionnel, leurs études. Mia sort d'Harvard quand Samuel est un avocat de formation plutôt autodidacte, ancien gestionnaire d'un fonds spéculatif qui a autrefois défrayé la chronique. Mia est issue d'un milieu très défavorisé et a pu intégrer Harvard grâce à une bourse. John est un pur produit de la classe dirigeante new-yorkaise de l'Upper East Side. John a gravi les échelons un à un quand Mia déboule à vingt-neuf ans sur un poste à haute valeur ajoutée.

Et puis, ce qui ne plaît pas du tout à John Samuel, c'est que j'ai décidé de l'installer dans un bureau contigu au mien, une place en or. Leurs passes d'armes pendant l'ultime entretien furent assez cocasses. Nous avions la thèse de John Samuel, l'antithèse de Mia, et la synthèse d'Annabelle. J'ai pris un certain plaisir à les voir s'étriper.

⁂

Mia est arrivée le jour de son ultime entretien sur son petit vélo pliant, a traversé tout l'étage d'un ou deux coups de pédales plutôt appuyés, ralliant mon bureau prestement depuis l'ascenseur. Une belle distance, il est vrai. Déclenchant une quasi-émeute, quelques belles interrogations, quelques fous rires aussi. Qui est cet ange volant aux cheveux de jais, au look si décalé, un sourire permanent aux lèvres. Une actrice probablement.

Depuis mes glorieuses chevauchées trottinette et mes voltiges enfantines, personne n'avait jamais osé fendre ainsi l'espace aseptisé et feutré de l'Annabelle Tower, au risque de renverser cette multitude affairée, peu habituée à de tels coups d'éclat, à une agitation aussi peu légitime.

Mia sera ma plus proche conseillère, un contrepoids nécessaire face aux pouvoirs du Directeur Général, qui lui, a la main mise sur les directions opérationnelles. John Samuel y verra sûrement une décision de défiance à son égard. Bref, la guerre est déclarée. À moi la stratégie, à lui les opérations commandos. J'ai également prévu de confier à Mia quelques missions en sous-marin afin que je comprenne bien et vite le fonctionnement de certaines directions opérationnelles.

⁂

En fin d'après-midi, je décide de l'appeler pour l'informer que j'ai retenu sa candidature et que je souhaite la voir rapidement en tête-à-tête. Je lui propose un dîner jeudi prochain à l'Elisabeth's Upper East Side sur Madison Avenue. À vingt heures.

New York. Manhattan. Trois octobre deux mille dix-neuf

Mia a, semble-t-il, un petit problème avec l'heure. Ou bien cherche-t-elle déjà à me contrarier ?

Très en retard, la voici qui surgit soudain, attifée d'une tenue hautement improbable, mélange d'inélégance sportive et cocooning. Je dirais une tenue « Roots ». Agrémentée d'un bonnet bleu ciel, péruvien et en laine.

Mia a de grands yeux sombres. Aucun maquillage. Les serveurs de l'Elisabeth's lui lancent des regards suspicieux lorsqu'elle rejoint notre table, son petit vélo pliant à la main. Ils veulent la débarrasser. Mia décline. Il termine gentiment sous la table au grand désespoir du maître d'hôtel.

Elle balance son bonnet sur la table en me lançant d'une voix forte :

— Non, mais c'est quoi ce resto Annabelle ?

Moi qui déteste me faire remarquer, je suis aux anges. Ainsi, nous sommes déjà amies et tellement proches ? Mia est dans la provocation systématique et j'ai l'impression qu'elle cherche délibérément à me mettre mal à l'aise.

— J'imagine que si tu m'as convoquée seule et ici, c'est pour m'annoncer que finalement tu ne veux plus de moi, m'annonce-t-elle, esquissant un sourire.

Je manque de m'étrangler en portant ma coupe de champagne à mes lèvres.

—Ton bien aimé Directeur Général a déjà dû te faire un rapport sur moi et il t'a conseillé de te passer de mes services et de revenir sur ta décision ?

— Sache, Mia, que John Samuel n'intervient en aucun cas dans la nomination de mes conseillers et ces décisions restent à mon entière discrétion.

— Annabelle, je te sens inféodé à John Samuel, je me trompe ?

Un instant, je pense lui demander de quitter le restaurant et aussi la holding. Mais je me ravise. Je lui explique la situation dans laquelle je me trouve et ma relation nécessaire mais non suffisante avec John Samuel. Un long moment de solitude pour Mia, dont le visage passe par toutes les couleurs. Quand je termine, elle a quand même le culot de me dire :

— Voilà l'Annabelle dont nous avons besoin !

Je ravale ma colère.

— Mia, si j'ai souhaité te voir dès ce soir, c'est parce que j'ai l'intention de te confier le suivi de certains dossiers sensibles et que je ne pouvais pas t'en parler lors de notre dernier entretien et encore moins au téléphone. C'est pour cela que j'ai souhaité te voir ici et maintenant.

Mia décolle quasiment de sa chaise, totalement survoltée.

— De quoi s'agit-il ?

— Je t'enverrai le mémo que j'ai préparé te détaillant tout cela !

— Je le veux ce soir !

— Il est sur mon ordi, je te l'enverrai demain !

— Non, retournons à ton bureau, je veux le voir maintenant ! Et j'ai droit à une augmentation ?

Sans blague. J'avoue être également très pressée qu'elle prenne connaissance de ce document et nous quittons précipitamment les lieux. Mia est aux anges quand elle découvre ma note. Je sens son cerveau bouillonner et se mettre déjà au travail. Nous prenons une bonne heure à échanger sur le champ réflexif ouvert par ces directives et ces objectifs.

— Je peux t'avouer un truc perso, vu que nous sommes seules, me lance Mia.

— Oui, bien sûr.

— Tu ne vas pas me virer, dit-elle en riant ?

— Tu n'as même pas vraiment démarré.

Je soupire bruyamment, craignant le pire et sa franchise, que je devine assez rédhibitoire.

— Écoute voilà, je sais que je ne devrais pas te dire une chose pareille, mais tu m'as plu tout de suite, c'est dingue ! Et comme je ne voulais pas me l'avouer et te le montrer, j'ai été désagréable avec toi pendant ce dîner ! Je sais que je ne suis rien pour toi. Tout le monde sait que tu sors ou que tu es sortie avec Jane Rolling, Mira Ravenwood et je ne sais qui encore. Bref que des célébrités et qu'un nombre incalculable d'hommes et de femmes sont à tes pieds. Alors pourquoi t'intéresserais-tu à moi ? Je ne te demande rien, juste d'être parfois à tes côtés et de pouvoir t'aider ! Tu veux bien ?

Je suis comme dirait Pierre, mon petit Français : « sur le cul ».

— Mia, tu n'es pas rien pour moi, tu vas devenir ma plus précieuse alliée. Laisse-moi du temps pour digérer cette information, tu veux bien ? Cela me parait un peu rapide non ?

Elle me fait oui de la tête, les yeux dans le vague.

—Tu veux que je demande à quelqu'un de te raccompagner ?

Peut-être s'attendait-elle à ce que je lui demande de rester.

— Non ça ira, ne t'en fait pas ! Va retrouver une de tes stars !

Je sens la déception dans son regard. Je m'avance vers elle et lui dépose un baiser sur la joue. Je me ravise.

— Ne discute pas, on te ramène, on continuera à refaire le monde !

Mia habite dans le West Bronx, Valentine Avenue. Un petit immeuble délabré de quelques étages seulement.

— Là où ça craint, au dire de Tic et Tac.

— Là où ça vit, rétorque Mia.

⁂

Elle a plié son vélo et l'a déposé dans le coffre. Je n'avais aucune envie qu'elle rentre seule. Ça l'a fait beaucoup rire. Ne le fait-elle pas tous les soirs. Elle veut vivre là où elle se sent bien, sa vie de quartier. Là où elle se sent utile. Et pourtant, le salaire mirobolant qu'elle touche actuellement et celui que j'ai l'intention de lui verser devraient lui permettre de vivre au plus près de son lieu de travail. Elle me parle de l'association dont elle est la Présidente. Cours du soir pour adultes, renforcement scolaire pour les enfants du quartier, ateliers solidaires, aide juridique. Mia se rappelle d'où elle vient.

Elle m'avoue redistribuer une bonne partie de son salaire. Et conserver juste ce qu'il lui faut pour assurer l'essentiel. Ses beaux yeux sombres m'interpellent. Mia a un peu bu et elle me déballe tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle n'a pas la langue dans sa poche et ce soir, j'en prends pour mon grade. Elle me parle d'injustice, d'inégalités. Est-ce que je dors bien sur mes deux oreilles avec mon appartement sur la 5th avenue, mon jet, ma Bentley, mes bodyguards et mes villas de rêve ? Dans ma tour et coupée du monde réel, comment pourrai-je comprendre ? C'est l'heure du procès et la parole n'est pas à la défense. J'encaisse sans rien dire.

Un réquisitoire de vingt minutes dans la voiture et Mia a un débit qui ressemble un peu à une rafale de mitraillette. Lorsque nous la déposons avenue Valentine, elle me lâche en me regardant droit dans les yeux :

— Je ne te propose pas de boire un verre, je ne voudrais pas que tu salisses tes jolies fesses sur mon vieux canapé mité.

Et se dirige vers l'entrée de son immeuble en titubant un peu, mais sans se retourner. Je suis comme sonnée. John Samuel, s'il avait été là, m'aurait probablement dit que Mia était allée trop loin. Et que je ne pouvais en aucun cas tolérer de tels propos. Eu égard à ma fonction. Je décide de mettre cela sur le compte de l'alcool et d'attendre la réaction de Mia quand elle se retrouvera face à moi lundi matin. Mais le comportement de Mia m'a profondément affectée, bien au-delà de ce que je pouvais imaginer.

Los Angeles. Sept et huit octobre deux mille dix-neuf

Lundi et mardi, je serai à Los Angeles. Avec Mia et John Samuel. Mon premier vrai déplacement professionnel. Nous devons débattre des orientations stratégiques de la holding avec deux de ses sociétés les plus emblématiques. J'en profiterai pour visiter et dormir dans l'une de mes propriétés. Avant de la vendre.

Tôt le matin, mais déjà en retard, nous gagnons Teterboro, l'aéroport de la ville de NYC réservé à l'aviation d'affaires. Mia s'est fait attendre, métro bondé, arrêt inopiné, accident de personne. Le temps du métro n'est pas celui du vélo et Mia enrage de n'avoir pas su, ou pas voulu anticiper. Mais allez traîner votre valise derrière un petit vélo pliant ! Pas si simple !

⁂

À la dérobée, Mia me glisse à l'oreille mille excuses assez fallacieuses, tandis que John Samuel tempête et grogne, contre le monde entier.

— La prochaine fois, je vous envoie une voiture, déclame-t-il sèchement.

Mia pousse un gros soupir devant son air renfrogné, se lançant dans une diatribe assez cocasse sur toutes ces petites dépenses d'énergie inutiles auxquelles elle a déclaré la guerre. Nous roulons à tombeau ouvert sur l'Interstate 95 Express et Mia s'accroche à mon bras, peu habituée à ce trop-plein d'agitation matinale. Le Balcon 900 nous attend et décolle aussitôt, dévoilant peu à peu la magie flamboyante d'un soleil paresseux.

⁂

L'avantage avec l'avion, c'est que personne ne peut s'en échapper. J'y ai contraint plus d'un séditieux, l'acculant à coup sûr et sans ambages dans ses plus sombres retranchements. Je demande à John Samuel de s'assoir en face de moi. Il s'exécute sans un mot, le regard fuyant et flairant le danger, peu pressé, semble-t-il, d'entendre ce que j'ai à lui dire.

Après quelques échanges circulaires et convenus sur la gestion des affaires courantes, je l'entraîne sur un terrain beaucoup plus mouvant, qu'il nous faut déminer au plus vite. J'ai pour habitude de ne rien laisser en suspens, de crever les abcès, d'affronter mes adversaires d'un jour ou de toujours, quoiqu'il en coûte. J'attaque fort et dru, je suis une parfaite petite combattante.

— John Samuel, pouvez-vous me dire s'il existe un inventaire précis du contenu des deux pièces secrètes de mon appartement ?

Je sens John Samuel agacé par le ton assez nonchalant de ma question.

— Malheureusement, comme je vous l'ai déjà dit, il n'existe à ma connaissance aucun inventaire précis. Mais est-ce si urgent ? Ne pourriez-vous pas attendre quelques semaines avant de mener à bien ce projet, se désespère John Samuel ?

Je sens son trouble.

— Non, je ne veux pas attendre et régler cela au plus vite. Mais que craignez-vous donc ?

John Samuel reste silencieux pendant plusieurs secondes. Une éternité. Je lui repose la question.

— Mais que craignez-vous ?

Encore plusieurs longues secondes de silence.

— C'est très délicat. Votre père m'avait chargé de les expurger de quelques dossiers compromettants plusieurs semaines avant que se concrétise votre menace, celle de déposer plainte. Une information et une mise en garde relayées très tôt par ses avocats ont précipité les choses. Quand nous avons compris que vous iriez jusqu'au bout, j'ai effectivement pris le temps de faire disparaître un certain nombre de dossiers, juste avant que votre père soit incarcéré, me susurre John.

Est-ce à dire que ces dossiers compromettants sont strictement en lien avec la menace que j'ai pu représenter ou sont-ils aussi en lien avec d'autres infamies, d'autres compromissions, d'autres outrages ? Ou bien les deux ? Sa réponse me laisse un instant sans voix, peut-être est-il plus sage finalement de ne rien savoir. Ou au contraire, d'aller jusqu'au bout, quoi qu'il m'en coûte. J'hésite entre le balancer de l'avion sans parachute, lui crever les yeux, lui mettre la tête dans les toilettes. Ou peut-être tout à la fois. Annabelle de Vénus est d'un calme olympien, je ne la reconnais plus. Il comprend que je ne vais plus le lâcher. Il transpire de plus en plus.

– Bien, je vais être assez directe. Avez-vous volontairement oublié ou mis en évidence certains dossiers dans la pièce numéro deux afin que je les découvre plus facilement ?

Je pense bien évidemment à ce carton à dessin en cuir vert, dépassant de part et d'autre d'un ensemble de boîtes à archive blanches. Comment aurait-il pu m'échapper.

— Répondez-moi !

John se retourne, semble vouloir s'assurer que personne ne peut l'entendre. Je lui propose de nous décaler vers les sièges situés à l'arrière de l'avion.

— Répondez-moi ! Lui avez-vous délibérément désobéi ?

— Oui, j'ai désobéi délibérément à votre père, pleure John Samuel.

— Avez-vous mis volontairement en évidence un carton à dessin contenant des photos et des vidéos ? Afin que je le trouve ?

Samuel s'affaisse de plus en plus sur son siège, sans voix, submergé par l'émotion. Je lui parle le plus calmement possible, je veux qu'il se libère enfin. Puis soudain, reprenant bruyamment son souffle, John Samuel expulse les affres de son tourment, d'une petite voix monocorde et affaiblie par l'émotion.

— Votre père m'a menti, m'a trahi, je ne pouvais pas lui pardonner tout ce mal qu'il vous a fait. Alors j'ai pensé qu'il fallait que vous ou les enquêteurs appreniez l'existence de ces vidéos et de ces photos. Comme vous le savez, les perquisitions n'ont pas abouti. Quand votre père

s'est suicidé, j'ai eu tellement de problèmes à gérer. J'aurais dû tout détruire, sachant que vous déteniez déjà certaines photos.

Aïe, mon cœur est au bord de l'implosion. À la fois, je ne suis pas vraiment surprise. Je ne laisse filtrer aucune émotion.

— John Samuel, avez-vous vu ces photos et ces vidéos ?

— Seulement quelques photos, m'avoue-t-il.

— Et vous avez pensé que si je voyais ces photos et ces vidéos cela pourrait m'aider ?

— Je vous demande pardon, crie Samuel en fuyant vers les toilettes.

Miss prospective, Tic et Tac, me dévisagent avec insistance, inquiets. Je leur fais un petit signe de la main pour les rassurer. John Samuel revient après quinze bonnes minutes, la mine défaite. Je demande à Tic de lui servir un whisky. Je n'en ai pas fini avec toi mon petit John. Reviens t'asseoir ici.

— Ne regardez jamais ces vidéos Annabelle, je vous en conjure !

John Samuel, la tête entre les mains, pleure les gros sanglots de sa turpitude. Je le laisse reprendre peu à peu ses esprits. Mais je m'acharne, le traîne sur un autre terrain, tout aussi éruptif.

— Les yeux dans les yeux répondez moi John ! Avez-vous pris des dispositions pour que le contenu de mes conversations, pour que le contenu de mes mails ou de mes échanges téléphoniques fasse l'objet d'une quelconque surveillance ?

— J'ai juré à votre père de vous protéger, même contre votre gré. Vous n'imaginez pas ce dont les gens sont capables. Vous êtes désormais une cible, ne l'oubliez jamais. Je vous demande instamment d'être prudente, en particulier en échangeant avec des gens qui vous sont inconnus.

Un temps d'attente.

— Oui, j'ai une équipe dédiée qui épluche tous vos échanges et me rend compte chaque jour.

Je semble tomber des nues. Je sens que je vais lui porter l'estocade.

— Écoutez-moi bien John, à compter de cet instant, je vous interdis de vous immiscer dans ma vie privée. Si par un biais ou par un autre, j'apprenais que cette situation perdure, je prendrais les dispositions qui s'imposent.

Je dis des choses que je ne pense pas. Je ne suis pas en mesure de me passer de John Samuel pour l'instant. Il blêmit et me dévisage. Je continue :

— Je suis désormais en mesure de faire la part des choses et je vais vous faire une promesse, je ne ferai rien qui de près ou de loin, puisse mettre en péril mon intégrité ou celle de la holding.

Je ne sais plus si c'est bien moi qui parle. Je semble être tellement détachée et sans émotion.

— Laissez-moi juste quelques jours Annabelle, je prendrai les mesures nécessaires.

Le visage de John reprend forme humaine. J'avale d'un trait le reste de son whisky. Je suis vide et sans larmes, la force de l'habitude. Je l'entraîne rapidement sur un terrain bien moins conflictuel, il est temps d'apaiser nos rancunes. Son avis, en tant que fidèle compagnon de mon père, m'importe et m'exaspère tout autant.

L'avenir des collections de mon géniteur est en jeu, comme un leitmotiv venant sans cesse chatouiller ma conscience aiguisée, avide de partage. Je suis la déesse d'un Nouveau Monde ou l'art règne en maître, une source bienfaitrice ou chacun repaît son âme, bien au-delà de nos différences. J'informe John avec force détails du déroulé de cette première donation, qui concernera les tableaux les plus emblématiques. Douze au total : Chagall bien sûr, Rembrandt, Klee et Bacon. D'autres suivront, je dois imaginer leur destin et leur histoire, j'ai aussi pensé à la petite France, Le Louvre, le Musée d'Orsay.

Une soirée ultra médiatisée est prévue prochainement et en grande pompe au MoMa pour la présentation de ces œuvres à la presse puis au public. L'aboutissement d'un nombre important de rendez-vous entre son directeur et mes avocats. Un grand quotidien américain a largement relayé cette information, spéculant sans succès sur l'identité et la nationalité de ce généreux donateur. J'ai refusé d'être nominativement associée à cette manifestation et que soit divulgué l'origine de ces tableaux. Plutôt que de donation, je préfère parler de restitution. Une restitution anonyme et privée. Ces œuvres doivent réintégrer l'espace public au plus vite. C'est mon vœu le plus cher.

John Samuel me demande d'être prudente et de faire appel à des spécialistes pour évaluer et inventorier l'inestimable collection de mon père. Et de respecter le travail de toute une vie, plus particulièrement sa collection de photos et de daguerréotypes.

— Plusieurs centaines de clichés des maîtres de l'entre-deux-guerres, de Man Ray à Irving Penn. De nombreux daguerréotypes produits par Southworth & Hawes de Boston et George S. Cook de Charleston, la force des images de Diane Arbus et de Dorothéa Lange, une collection hors du temps dont je vous demande de prendre le plus grand soin.

— Je ne supporte pas que cette inestimable collection ne profite pas au plus grand nombre.

Un véritable dialogue de sourds s'engage. Cette étrangeté consistant à accumuler nombre de chefs-d'œuvre pour les reléguer au fin fond d'une pièce obscure et ultra-sécurisée m'insupporte. J'ai prévu de missionner Patrice en toute discrétion. Il est aux anges. J'ai besoin de son éclairage. Décidément, la petite France est pleine de ressources.

⁂

J'ai demandé à Miss prospective de rester en retrait durant ces deux jours. En simple observatrice. Mia me dévisage avec ses beaux yeux sombres. J'émerge difficilement, j'ai dû dormir quelques minutes. L'épisode John Samuel m'a quelque peu chamboulée.

— Hey, Annabelle, on se réveille !

Mia savoure béatement ces instants, pensant peut-être déjà appartenir à cette caste que rien ni personne ne peut arrêter, à ce monde d'argent sans limites et sans âme ? Aurait-elle déjà changé de camp ?

— Bien sûr que non, me confie-t-elle bruyamment.

Elle me fait part de son état de sidération devant cette débauche de moyens et le programme de ces deux jours. Et par la même occasion, devant mon look ravageur, vintage et sexy.

— Tu te permets de te balader comme ça parce que tu es encadrée en permanence par tes deux oiseaux de mauvais augure !

Non mais de quoi je me mêle.

— Quel est le problème, ça ne me va pas, dis-je assez sottement ?

— Tu as un cul à faire damner tous les saints du paradis Annabelle ! Et tu le sais bien ! Alors, arrête de dire n'importe quoi !

Je suis sûre que John Samuel a entendu. Mia est décidément incontrôlable. La chance qu'elle a, c'est de m'avoir remis hier matin une note de cent pages, rebondissant sur les objectifs que je lui ai fixés il y a quelques jours. Un bijou d'intelligence et de synthèse décapante. Mais quand a-t-elle rédigé cette note ? Décidément, Mia est hors norme. Et le fait que John Samuel la déteste se révèle être un excellent présage.

Elle me sent contrariée et me prend la main. Je ne la refuse pas. Je ne sais pas ce qui me pousse à tout lui passer. Probablement parce que je sais qu'un jour, elle deviendra ma caution morale. Elle s'endort à son tour, la tête sur mon épaule. John Samuel au loin est tout cramoisi.

⁂

Quand nous nous posons sur le tarmac et que la porte du Balcon 900 s'ouvre enfin, l'air chaud de la Californie enivre mes sens, un avant-goût des vents bien installés de Santa Ana, les vents du désert, qui enveloppent parfois l'automne océanique d'un halo de poussière.

La propriété est située au cœur de Beverly Hills, sur la célèbre North Rexford Drive. Attenante à celle-ci, une maison d'hôtes, occupée par un couple de gardiens. Un court de tennis, une piscine, un spa.

À mon arrivée, j'ai l'impression d'être le Président des États-Unis organisant un sommet international à Camp David. Les quatre employés en rang nous attendent sur le pas de la porte, quasiment au garde-à-vous. Les pauvres, ils n'avaient pas vu mon père depuis deux ans. Je mets tout le monde à l'aise immédiatement. Miss prospective, totalement survoltée, choisit sa suite. En regardant John Samuel droit dans les yeux. Pauvre John Samuel, elle le maltraite chaque jour un peu plus, et je sens poindre les difficultés.

La résidence principale comprend six suites à coucher, plusieurs salons et salles à manger, une salle de projection, billard, salle de sport, porte cochère et allée pavée. Mia court partout comme une enfant, découvre une piscine gigantesque entourée d'un jardin tropical à l'arrière

du bâtiment principal. Le couple de gardiens est « very typical ». Deux hommes, portant avec élégance et raffinement tee-shirt marinier, pantalon slim à rayures et souliers vernis.

Que s'est-il passé en ces lieux ? Emily m'a parlé de fêtes dispendieuses et flamboyantes, où se pressait le tout Hollywood, stars et politiques. Un lieu mythique où se nouent et se défont les alliances, ou s'attribuent les rôles, ou bruissent les rumeurs. Qui couche avec qui, les possibles oscars, les cadeaux d'un soir. Mon père était un animal social et de réseaux, régnant en maître sur une armée de stars qu'il avait conduite au sommet de sa gloire. Quand je suis une sociopathe éprise de liberté, imperméable à toute forme de compromission, ignorant les conventions.

Emily saura me guider jour après jour, apprivoiser le temps et l'espace. Elle sait. Ses incantations valent de l'or, à qui ouvrir sa porte, auprès de qui vaincre mes peurs. Ses amis sûrs sont de platine et désormais les miens. Un réseau se forme, pas à pas, tissant une toile éclectique et universelle.

⁂

Cette soirée est tout droit sortie de l'imagination débordante et chaotique de Mia. J'aurais dû m'en douter. Elle joue dans la catégorie « destroy ». Je les attire comme des mouches.

La réunion de cet après-midi a été particulièrement longue et difficile. Des perspectives parfois douloureuses, assénées d'une main de maître par une Mia particulièrement en forme, ont fait l'effet d'une bombe. Je l'ai finalement laissée se jeter dans le grand bain, au grand désespoir de John Samuel.

Comme elle, je crois beaucoup à un futur immersif, à l'essor de la réalité virtuelle, ou chacun d'entre nous deviendra le créateur de ses propres contenus. Exit les médias historiques, bienvenue à la vidéo over-the-top service, à l'e-sport, à la personnalisation toujours plus poussée des services. Demain sera un autre monde pour cette société hyper connectée. L'avenir de l'Entertainment, notre avenir, sera à ce prix, celui d'un virage à quatre-vingt-dix degrés dont il faut encore accentuer l'angulométrie.

⁂

John Samuel parti rejoindre de lointains amis du côté de Santa Monica, nous savourons Mia et moi cet indicible instant de liberté, un art consommé de la détente utile au bord de la piscine. Mais beaucoup moins cette chaleur suffocante. Nous sommes devenues si complices, rions parfois des mêmes blagues, comme deux ados tout juste dégrossies. C'est assommant finalement, cette impression de se connaître depuis toujours, cet art brillant de l'atticisme, porté à son paroxysme par une Mia totalement déchaînée. N'est-ce pas aussi beau que suspect, me prévient Emily, ma douce conseillère.

À force de persuasion un peu perverse, Mia finit par valider une tenue très couleur locale, le tout trouvé dans mes valises. Genre Alerte à Malibu ! Ce minishort agrémenté de petits trous en forme de cœur laisse entrevoir ma peau bronzée et l'absence de tout dessous encombrant. Une peu pute californienne, mais Mia aime ça et me le dit.

— Tu n'es vraiment qu'une petite salope !

— Je sais !

Mais elle n'a pas l'intention d'en rester là. Mia se connecte au système audio de la villa et lance sa playlist Soul Funk en mode aléatoire. L'application nous balance à pleine puissance le groove électro soul de « Just an Illusion » du groupe Imagination. Il ne m'en fallait pas plus, les basses un peu saturées envoient du lourd, du gros son. La danse m'ensorcelle tout autant que la musique. Et pour Mia, assise en tailleur dans un des gigantesques sofas du salon, je donne tout.

N'y tenant plus, Mia se lève et tente de m'attraper. Je me mets à courir pour lui échapper. Une course effrénée à travers les immenses couloirs de la villa. D'éclats de rires en folles glissades, je finis acculée et consentante, dans la salle de billard. Vaincue, j'offre mon cul à Mia, mes coudes posés sur le tapis vert. Mia m'arrache mon short. Et plante sa langue dans ma chatte en m'écartant les fesses au maximum. En deux minutes, tout s'accélère. Mia découvre pour la première fois mes orgasmes cataclysmiques. Mes éjaculations légendaires, spasmodiques et violentes. J'inonde l'intérieur de mes bottines. Et Mia, lorsque je me retourne vers elle profitant d'une dernière contraction. Je m'effondre à ses pieds, inerte et vaincue encore une fois.

⁂

C'est fou comment baiser me donne faim. Nous dévorons ce soir-là tout ce que « Ginger et Fred » nous ont si amoureusement concocté. Ginger et Fred, c'est le surnom que j'ai donné au couple gay qui a en charge l'intendance de la villa. Un monde de cinéma. Ma vie. Je n'ai même pas changé de tenue. Juste pieds nus.

Ginger et Fred m'ont embrassée cent fois, me remerciant d'avoir rompu la lugubre monotonie de ces lieux, célébrant ce jour béni ou nos destins se sont croisés. Ils rêvent de paillettes et d'artifices, de stars oscarisées, de lustre d'antan, de soirées hautes en couleur. Quels qu'en soient les excès, le nommable et l'innommable.

— Tu es un miracle, clament Ginger et Fred.

J'ai toujours eu un succès fou auprès des gays. Ils me parlent d'Emily, de sa candeur et de sa force, de sa lumineuse intelligence. Ils me sentent amoureuse, d'évoquer son simple prénom, d'imaginer sa présence. Mia enrage et me traîne rapidement en dehors de la cuisine. Là où je ne serai plus qu'à elle.

⁂

Mia a un plan, un rêve éphémère, celui de faire de moi son jouet fragile et complice, fut-il d'un soir. Et de partir à l'aventure dans un de ces clubs lesbiens qui pullulent à Los Angeles. Mais ce que Mia ne comprend pas, c'est que ce genre de plan, ça se négocie avec Tic et Tac. Puis, bien pire, avec John Samuel devant leur réticence.

— La sécurité avant tout Ms Annabelle. Difficile à assurer dans ce genre d'endroit. Vous le savez bien !

Bla bla bla ! ! Et impossible de joindre John. Alors voici la colère, « ma » colère qui gronde. Je veux sortir.

— Débrouillez-vous !

Mia surenchérit.

— C'est toi la boss ou pas Annabelle ?

Devant ma détermination, Tic et Tac finissent par craquer. Deuxième obstacle, l'entrée du club est interdite aux moins de vingt et un ans. Par chance, je ne suis plus « under age » [66]depuis le douze septembre. Mia avait un doute, mais il faudra quand même montrer patte blanche. Elle convoque ciel et terre, puis la patronne, une amie haute en couleur. Nous finissons par rentrer. Le bonheur de l'interdit. J'exulte en franchissant la porte. Tic et Tac se résignent à passer la soirée à l'extérieur, dans la voiture. Les hommes ne sont pas les bienvenus. En me promettant d'envoyer un message toutes les heures.

Mia a choisi ma tenue, encore une fois. Une robe très courte à sequins froncés superposés et des sneakers aux tons plus que pastel. Aucun dessous. Elle marche derrière moi, hilare, en profite pour me pincer les fesses. Je sens mille paires d'yeux détaillant mes courbes. J'ai l'impression d'avoir inscrit sur mon front : « Bitch to fuck ». On me frôle et on me calcule.

Mais ce soir, je suis la propriété de Mia. Et elle sait défendre son territoire. Nous finissons par nous trouver une place assise pas trop loin du bar. Mia me coince au fond sur la banquette. Aucune chance de lui échapper. Elle commande au bar. Whisky irlandais. Mia connaît mes faiblesses. Quelques rasades suffisent et je suis en feu. Je suis à sa merci et mes belles résolutions s'envolent.

— Va danser, me crie Mia. Allez, va bouger ton cul ! Dégage !

Elle me pousse violemment hors de la banquette. Mia apprend vite. Les basses de la sono poussée au maximum déferlent sur une foule de femelles en rut. Du pur électro punk. Je détonne dans cette assemblée de californiennes brunes et bien charpentées. Plutôt latinos. Une grande brune costaude me frôle.

— Fist, me crie-t-elle en me mettant son poing devant le nez ?

Je décline et les insultes fusent. Mia semble entreprendre une brune sur la banquette. Les mains se perdent sous la table et les jambes se décroisent. Elle me fait signe de la rejoindre, entre messes basses et complots ourdis. Je me retrouve coincée entre elle et sa nouvelle conquête, une fille à l'air déterminé. La cocaïne sort d'une boite. Je crie mon malaise et Mia enrage.

- Juste un rail !

Je m'exécute. Après plus d'un mois d'abstinence, l'effet est immédiat. Annabelle s'en est allée jouer ailleurs. Mia sent que je suis désormais à sa merci. Totalement.

[66] Légalement trop jeune pour boire de l'alcool par exemple. Mineure.

Mia et Jess, sa conquête d'un soir, m'entraînent dans une petite salle attenante. Une assemblée de filles déchaînées entoure une petite piste de danse. Au milieu de cette piste trône une bouteille de vin vide. Le principe est assez simple. Une fille choisie au hasard doit, tout en dansant, venir s'empaler la chatte sur le goulot de la bouteille. Mia me pousse au centre. Les cris fusent.

⁂

Je n'ai plus vraiment de souvenirs de cet instant. Je me souviens m'être masturbée à chaque fois que le goulot m'a pénétrée. De toutes ces photos. D'avoir joui à grands jets devant les yeux médusés de dizaines de filles. De la patronne, totalement exaltée, m'embrassant à peine bouche dans un coin de la salle. Et de Mia m'obligeant à boire encore et encore une fois regagnée notre table.

— Je vais faire pipi, dis-je, n'en pouvant plus.

— OK, si tu veux, j'envoie un texto à Tic et Tac ?

Effectivement, c'est l'heure. Je glisse mon pouce sur mon smartphone pour le déverrouiller et le confie à Mia. Je cours en titubant vers les toilettes. À mon retour, je comprends rapidement à la tête de Mia, à son rire nerveux, qu'elle a fait quelque chose qu'elle n'aurait pas dû.

— Donne mon téléphone ! Tout de suite !

Alors je manque de m'étouffer et de vomir. En pianotant sur mon smartphone, je m'aperçois que Mia a envoyé ma géolocalisation et un message à Mira Ravenwood. Et que Mira a répondu :

— Je suis ici dans vingt minutes, XOXO.

Mira vit à Los Angeles avec sa grosse pouffiasse d'Ashley. Une autre, hein, pas la mienne. Ashley Brendon, une actrice.

— Tu mourrais d'envie de la voir Annabelle, je le sais bien, et comme moi aussi.

Mia est raide dingue de cette fille. Je tente désespérément de gifler Mia. Mais je suis dans un état second et je dois rapidement capituler. Mira est arrivée très vite, trop vite. Aucune chance de redescendre sur terre.

⁂

Dire qu'elle a fait une entrée fracassante est un euphémisme. Elle jouit dans ce milieu d'une aura démesurée. C'est une icône. À peine entrée dans le club qu'elle parade déjà au milieu de sa cour, distribuant en veux-tu en voilà quelques-unes de ses blagues et de ses grimaces, quelques compliments distillés au compte-goutte sur telle ou telle tenue. Quelques méchancetés aussi probablement. Mira est une tueuse. Elle est perpétuellement en chasse. Une dizaine de filles anorexiques s'extasient à ses pieds.

Soudain, Mira pose sur moi ses beaux yeux bleus, intriguée. Elle me dévisage un long moment. Mira porte un pantalon skinny en similicuir effet peau de serpent avec des talons. Un blouson court en cuir. Quand elle s'avance vers moi, son beau petit cul bien moulé fait l'objet

de toutes les convoitises. Parce que ça, rien à dire, Mira a un cul d'enfer. Et lorsqu'elle marche, ou plutôt quand elle se déhanche, elle fait tout pour que le monde entier ne l'oublie pas. N'est-elle pas la Reine des podiums ?

— Annabelle, non, ce n'est pas toi, je n'y crois pas !

Malheureusement si, c'est bien moi. Mira ne perd pas de temps en bavardages inutiles.

— Tes seins n'ont pas tellement poussé, lance-t-elle, en attrapant l'un de mes tétons entre son pouce et son index.

Je retire fermement sa main.

— En revanche, tes fesses sont toujours à croquer, observe-t-elle, connaisseuse !

Mia ne sait plus où se mettre. Mira l'ignore complètement. Je la sens totalement électrique, je n'ose même pas la regarder dans les yeux. Mais quand je les lève enfin vers les siens, Mira m'hypnotise, ne prend même plus le temps de m'adresser la parole, m'attrape fermement par le bras et me traine dans les chiottes. Elle me rappelle alors combien sa chatte sent bon. Je suis tétanisée, Mira m'arrache tout, me crache dessus et m'insulte, me viole avec ses doigts. Ce genre de plan avec elle, c'est juste un amuse-bouche. Comme si nous nous étions quittées la veille. Mais Mira n'a pas le temps, m'entraîne à l'extérieur. Je récupère mon manteau au vestiaire. Adieu Mia, Tic et Tac, John Samuel, la holding. Mira en a décidé autrement.

— Direction Venice Beach, on va voir la mer !

Nous démarrons en trombe.

— Je veux que tu quittes cette grande pute d'Ashley, tu m'entends. Tu m'appartiens. Tu le sais bien pourtant.

Mira me griffe l'intérieur des cuisses tout en conduisant. Je ne sais plus si je ris ou si je pleure. Je suis avec Mira et je pourrais tout plaquer pour elle.

— Si j'avais un fer rouge, je te graverais mes initiales sur les fesses, pour qu'Ashley sache bien à qui tu appartiens ! Un M sur la fesse gauche et un R sur la fesse droite !

Mira est en transe et n'arrête pas de m'insulter. Quand nous arrivons à Venice Beach, j'ai déjà dû jouir cinq fois. Rien que par la magie de sa voix, de ses mots crus et savamment distillés. Mira me connaît par cœur, et plus encore le pouvoir qu'ils exercent sur moi.

Elle m'allonge sur le dos au milieu du sable. Alors qu'elle s'accroupit au-dessus de mon visage, des lumières vacillantes s'approchent de nous à grande vitesse. Tic et Tac débarquent comme des fous, furieux d'avoir découvert trop tard ma disparition. Je suis géolocalisée. Tic s'approche et me tend son téléphone. C'est John Samuel hors de lui. Tic et Tac l'ont réveillé en pleine nuit. John Samuel me passe un savon, me rappelle mes belles promesses, me parle de ma sécurité encore et encore. Je suis exfiltrée. Mira insulte copieusement Tic et Tac. Mia attend dans la voiture.

Le réveil s'avère très douloureux. Je m'attends au pire avec John Samuel. Je suis inquiète pour Mia et à la fois, je lui en veux à mort. Je sais que Mira va profiter de la situation. Je dois

tout avouer à Ashley avant qu'elle ne l'apprenne « grâce » aux amies de Mira. Qui vont répandre leur fiel sur la planète qui est la nôtre. Je suis tellement contrariée. Le sexe me ronge et fait de moi une possédée. J'ai tellement honte. Je suis si prévisible.

Comment va réagir le Directeur de la sécurité quand il apprendra ce qui s'est passé, que des photos risquent de se retrouver sur le Net. John Samuel a prévu un point pour prendre des dispositions dès demain dans l'avion. Il est fou furieux et me l'a dit. Fou furieux d'avoir été mis au courant un peu tard. Et surtout de savoir que j'ai revu Mira. Fou furieux contre Mia qu'il tient pour responsable et dont il exige le départ. Fou furieux contre Tic et Tac qui auraient fait preuve de légèreté. J'ai l'impression d'être convoqué par la directrice de l'école après avoir fait une grosse bêtise, disons une très grosse bêtise.

Mia est une étoile filante. J'ai promis de ne rien faire pour la mettre en difficulté malgré les suppliques de John Samuel. Et je lui ai pardonné. Malgré tout, car un jour, je le sais, elle deviendra ma plus précieuse alliée.

New York. Manhattan. Dix octobre deux mille dix-neuf

Ce petit moment où je m'isole pour répondre à Pierre est devenu une sorte de rituel. Le plus souvent au bureau de mon appartement ou dans le confort tout de verre et d'acier de celui de l'Annabelle Tower. Plus rarement dans les toilettes ou dans une salle de bains, dans des positions parfois acrobatiques. Je jongle et m'écartèle pour lui offrir cet instant ou ma vie respire et reprend son souffle. J'écris à Pierre d'un seul trait. J'aime ces instants volés, même s'ils restent furtifs et fleurent bon le parfum de l'interdit.

⁂

L'appartement est encore silencieux. Ashley dort tout près de moi, à poings fermés, victime de nos excès de la veille. Trop d'alcool, trop de sexe. Mes nuits sont courtes et fragiles, trop de choses se bousculent dans ma tête. Trop d'images, trop de douleur, trop de travail.

Pierre m'affuble chaque jour, dans chacune de ses lettres, de petits surnoms tous plus poétiques les uns que les autres. Aujourd'hui, je suis sa « Fucking Machine ». Pierre est furieux. À quelques semaines de son périple américain, je n'ai donné suite à aucun de ses mails, à aucun de ses messages vocaux. Alors soudain, il vitupère, je ne suis plus son « genre », juste une petite allumeuse invétérée, une grande blonde maigrichonne et souffreteuse.

Je déteste cette expression « you're not my kind of girl [67] ».

Si mon corps se confond avec cette identité de genre que l'on qualifie d'idéal féminin, mon esprit en flamme est quant à lui résolument non binaire, trop complexe et libertaire pour être le seul fruit abouti d'une construction ou d'une déconstruction sociale. Nos corps enfermés, homme ou femme, si différents, sont en résonnance.

J'oscille, tel un pendule devenu fou, de ma communion avec un bel esprit asexué aux courbes atomistiques d'Ashley, pêle-mêle et sans vergogne.

Quelques mots de Proust me reviennent : « Il y avait eu un temps où Swann lui avait plu, justement celui où elle n'était pas « son genre ». À vrai dire, « son genre », même plus tard, elle ne l'avait jamais été ». C'est dit, je ne suis le genre de personne, ma liberté est à ce prix.

⁂

Je décide de répondre point par point à la dernière lettre de Pierre. Je lui dois bien ça. Cette correspondance m'a déjà sauvée de bien des situations scabreuses. Je m'y repais comme on plonge dans un joli petit lit douillet.

Pierre se rêve théâtral, pygmalion de mon cœur, chaperon romantique. Mais me pilonne sur vingt pages, une anthologie amoureuse et mortifère. Il défait pas à pas mon argumentaire, déconstruit pierre par pierre mon édifice conceptuel, celui qui m'a poussée à fuir Paris, à renouer avec mon passé. Il m'imagine en petit fantassin d'Hippocrate, en médecin du monde,

[67] Littéralement : tu n'es pas mon genre de fille.

mais certainement pas en suppôt du grand capital. Qu'importe, ce ne seront que quelques lignes, un mail plutôt court, même si Pierre rêve d'une correspondance pleine et sensible, exclusive et passionnée.

⁂

« Mon cher ami de la petite France, mon cher Pierre,

Vous savoir douché et cravaté de si bon matin m'a fait beaucoup rire. Un véritable défi pour vous, un petit miracle, quand j'ai déjà travaillé trois belles heures. Je vous imagine déambulant dans Paris avec votre désinvolture habituelle, semant à la volée et avec parcimonie quelques microgrammes de votre belle intelligence. Surtout ne pas trop la dilapider, cela pourrait vous épuiser.

Je connais votre stratagème : faire juste ce qu'il faut, mais pas trop, laisser croire aux autres qu'ils sont bien plus éclairés que vous, tout en convoitant et absorbant une belle poignée de leur substantifique moelle.

Il faudra vous contenter, ma prose sera télégraphique, à mille lieues de vos envolées lyriques, dithyrambiques et suaves. Je n'ai pas votre patience, vos nobles artifices et votre don. Vous, le pourfendeur de mon âme. Chacune de vos questions appelle mille réponses. Voici l'une d'entre elles.

⁂

J'ai fui mon père prétextant un court séjour à Paris. Chez Jeanne, ma grand-mère. Au mois d'août, un peu avant mes quinze ans. Un quasi-enlèvement, fomenté par Jeanne et Megan, des autorisations falsifiées, un risque maximum. Combien j'ai tremblé pour elles deux. Un vol Air France en première, une suite à l'élégance toute française. Un service d'accompagnement vu mon jeune âge. Un voyage d'anthologie, la peur vissée au ventre, mes pleurs au décollage.

Moi, en petite jupe écossaise, sneakers et perfecto en cuir noir, ma tenue préférée de l'époque. Déjà. Un rêve pour vieux libidineux. Eux, autant de businessmen en pâmoison matant mon cul à chacun de mes déplacements, guettant le moindre signe. Mais d'où peut bien sortir cet ange blond voyageant en première. Qu'a-t-il fait de ses ailes, ce petit animal traqué.

À notre arrivée à CDG[68], l'un d'eux, comme hypnotisé, a le culot de me suivre jusqu'aux toilettes, malgré l'accompagnatrice chargée de me remettre à Jeanne. Je fais semblant de m'approcher de lui, l'air consentant, et je lui décoche un coup de genou dans les parties. Une technique éprouvée, bien rodée, mon arme favorite. C'est à cet instant précis que j'ai décidé d'en faire baver aux hommes et d'y prendre du plaisir. Alors, disons que vous êtes probablement l'exception, le seul homme naviguant dans l'espace éthéré de mon cercle rapproché.

⁂

[68] L'aéroport de Paris-*Charles-de-Gaulle*

Combien de fois ai-je rêvé de l'épectase, de mourir pendant l'orgasme. Le pire de la jouissance peut être celui qui nous mène au meilleur de la mort. Quand l'espace et le temps se fondent et réunissent ceux qui s'aiment dans la non-vie. Je suis sûrement allée à cette frontière, mais sans jamais la franchir. Attachée à une croix, dans les yeux de Mira, j'ai parfois senti que tout pouvait basculer. Je n'ai jamais autant joui que de la sentir s'acharner sur mon corps. Cette étincelle de mort dans ses yeux, je l'ai cent fois perçue.

⁂

Un homme aux abois, l'exil ou la mort, le peuple en a décidé ainsi. Coupable à jamais, parce que tout de même, il n'y a pas de fumée sans feu. Son œuvre, justement, qui se consume, un brûlot cathodique et volcanique. Quarante ans d'écriture envolés, détruits, par vingt petits mots anonymes. Un orage électrique sans foi ni loi, la foudre des tribunaux populaires. Si nous nous contentons des parfaits, que restera-t-il du monde ? Car c'est de l'horreur, de l'innommable, des déchirures et des fuites que naissent les chefs-d'œuvre, pas des impossibles moments du quotidien. Oh, que je plains notre ami écrivain et combien j'enrage ! Un jour viendra, couleur de miel, ou nous fuirons ensemble la normalité, tant ça pue la vacuité intellectuelle. Quant à la morale, je lui pisse à la raie ! (C'est Ashley qui m'a appris cette expression, je ne sais pas si elle est exacte et j'imagine que ce n'est pas digne d'une jeune fille bien née de l'Upper East Side).

Pardonnez mes absences. Je vous appelle ce soir, nous organiserons votre venue. Kiss Love. XOXO. Anna ».

Tokyo. Vingt-deux au vingt-six octobre deux mille dix-neuf

Mon premier après-midi de liberté. Après deux jours d'âpres négociations avec nos associés japonais. John Samuel est à la manœuvre. Le développement des plates-formes dédiées à l'exploitation d'œuvres cinématographiques et télévisuelles est devenu un enjeu stratégique et la concurrence fait rage. Nous nous devons d'être en première ligne.

Je suis passionnée par l'art des jardins. Et ce, depuis mon premier voyage au Japon en deux mille onze. Quelques mois après la mort de ma mère.

⁂

— Ressens-tu cette violente opposition entre l'Orient et l'Occident ? Et combien le Japon est inaccessible à la pensée occidentale. N'y a-t-il pas dans cet antagonisme l'éventualité d'une conjonction extraordinaire ?

Je me rappelle chacun des mots de mon père. Et de lui avoir répondu :

— Oui, je me sens un peu perdue, comme le premier Robinson d'une ville moderne ?

Mon père a souri. J'ai pensé qu'il était dépité par la légèreté de ma réponse. Et j'ai rougi.

⁂

Le soir, à l'hôtel, nous partageons la même suite. Je lis « Théorie sur la mesure du risque » de Bernoulli, un mathématicien. Mes digressions meurtrières, la probabilité d'occurrence d'un écueil probable et destructeur. Un seul livre au chevet de mon père : « l'Empire des signes » de Roland Barthes. Je compris bien plus tard qu'il y est question de « centre-ville » et de « sans adresses », de « jardins » et de « violence ». En voyant le film « Lost in Translation », réalisé par Sofia Coppola, ces instants me reviendront en pleine face. Le protagoniste incarné par Bill Murray est confronté à cette errance que Barthes décrit dans ses écrits consacrés à Tokyo.

Cette ville respire et porte en elle l'empreinte de mon premier viol. Toujours le même rituel. D'abord la lecture d'une œuvre érotique. Moi, à genoux, dans une tenue hypersexuée. Lui, en train de se masturber. Une claque à chaque erreur ou hésitation. Mes pleurs. Puis, le livre une fois refermé, mon enfer de petite fille. Je ne peux me départir encore aujourd'hui de cette association cauchemardesque, lecture à haute voix et transgression.

⁂

Le jardin Rikugien est un joyau, entouré d'îles fantastiques et d'arbres remarquables. « Le jardin des six poèmes ». Il est connu pour ses maisons traditionnelles qui proposent aux visiteurs des repas millimétrés, entre sucreries et thé japonais. Et aussi pour ses nombreuses collines, qui offrent un point de vue fascinant sur les tours pinacles de Tokyo. Ce jardin, longtemps propriété privée d'un aristocrate, est maintenant un endroit public où l'on peut trouver la sérénité et calme en plein cœur de la ville.

Son paysage reproduit les scènes de quatre-vingt-huit miniatures issues d'un recueil de poésie ancien.

La première strophe de l'un de ces poèmes de la fin de la période Asuka, œuvre du poète japonais Kakinomoto no Hitomaro, pourrait se traduire approximativement et littéralement par :

« S'il fait de la brume

À cette escale du bord de mer

Ou on t'héberge,

Sache qu'elle est mon soupir,

Tant je te plains, impatiente ».

Même s'il est difficile de traduire cette langue si riche et toute en nuance.

Je suis accompagnée pour l'occasion par une guide japonaise, étudiante en histoire de l'art. Et par Tic et Tac, qui ont bien du mal à se fondre dans cette ambiance tellement zen. Elle se prénomme Akeno. Avec sa politesse condescendante et ses courbettes permanentes, Akeno finirait par me lasser, s'il n'y avait cet éclat noir dans ses yeux. Et puis il y a son uniforme de lycéenne japonaise avec jupe plissée et chaussettes hautes. So sexy.

⁂

Akeno parle un anglais approximatif, mais suffisamment riche pour que je puisse lui distiller des compliments sur la richesse de ses connaissances. Elle se confond en remerciements. Je lui demande l'autorisation de la photographier. Elle accepte. Autour d'un thé, surplombant Tokyo, je lui fais part de mon désir de visiter le vieux quartier de Yanaka. Yanaka se situe au nord-est de Tokyo, non loin du célèbre parc Ueno. On m'a beaucoup parlé de son atmosphère si particulière.

Akeno me conte l'histoire de Yanaka, impassible survivant des catastrophes successives qui touchèrent Tokyo. Ni les incendies de la période d'Edo, ni le séisme du Kanto en 1923, ni les bombardements de la Seconde Guerre mondiale n'ont su venir à bout de ce quartier, qui conserve un riche patrimoine chargé d'histoire. Quelques machiya[69] côtoient les constructions plus récentes.

Je lui propose de m'accompagner ce soir à Yanaka et d'être mon guide. Et de l'indemniser au-delà de ses espérances pour ce temps passé avec moi. Elle peine à croiser mon regard, mais accepte finalement après avoir consulté son agenda.

Akeno a vingt ans et vit avec ses parents dans le quartier de Bunkyo, au nord de Tokyo. Tous les trois vivent dans un appartement de quarante-cinq mètres carrés et peinent à joindre les deux bouts. Son statut d'étudiante accroît cette précarité et inquiète ses parents. Elle travaille régulièrement pour plusieurs tour-opérateurs et s'est plutôt spécialisée dans la visite des

[69] Maison en bois ancienne

innombrables jardins de Tokyo et de sa périphérie. En plus de ses études qu'elle poursuit à l'université des arts de Tokyo, située dans le parc d'Ueno.

Nous parlons cinéma, art, jardins. Elle se libère peu à peu et devient mon égale. Je sens sa chaleur si proche. Nos mains finissent par se frôler. Je lui dis des mots qui la mettent mal à l'aise : combien elle me plaît, combien elle est en harmonie avec ce lieu, combien elle est désirable. Je pose ma main sur sa cuisse et je commence à la caresser. Elle reste sans bouger et ne me répond pas. Je sens juste que sa respiration s'accélère. Nous sommes interrompues par la sonnerie de son téléphone. Un groupe l'attend à l'entrée du jardin pour une nouvelle visite. Elle m'écrit précipitamment son numéro sur une serviette en papier et je lui donne rendez-vous à mon hôtel ce soir à vingt heures. Je lui précise que nous la ramènerons chez elle après la visite. Elle dépose un baiser sur ma joue et file, la jupe au vent, à travers les allées de Rikugien. Elle se retourne en souriant. Je la regarde s'éloigner, en transe. Akeno a des ailes et disparaît au détour d'un sentier, comme un rêve.

Que j'aime ces instants ou tout semble possible, ou l'attente décuple le désir. Akeno m'a ensorcelée.

⁂

La visite du vieux quartier de Yanaka a tourné court, tant la tension sexuelle est devenue insoutenable. Akeno m'a tout d'abord entraînée rue Yanaka Ginz. Aucun magasin de luxe ici, juste une cinquantaine d'échoppes, depuis la boutique à thé à celle de kimono, en passant par les incroyables magasins de tofu ou de confiseries japonaises dont je me suis gavée. En attendant de me gaver d'Akeno et de son corps parfait.

Nous gagnons le Tennoji, le plus ancien des temples de Tokyo construit au XIIIe siècle, qui est célèbre pour sa statue d'un bouddha en bronze assis. Le cimetière de Yanaka alangui scelle nos pulsions et son parc arboré nos corps. Tic et Tac nous conduisent à l'hôtel. Nos mains fébriles s'égarent déjà entre nos jambes.

Sous ses airs fragiles, Akeno cache bien son jeu. Une vraie furie. Et si habile de ses mains et de sa langue. Ses petits cris et ses suppliques en japonais ont guidé ma quête. Celle de son plaisir. Celle d'un amour simple et salvateur, fut-il d'un soir. Akeno lavée et habillée par mes soins, je lui ai tendu une enveloppe contenant une belle somme extorquée à mon cher Directeur Général. Elle a refusé poliment.

J'ai glissé discrètement l'enveloppe dans son sac pendant qu'elle était aux toilettes. Elle s'en apercevrait beaucoup trop tard, dans la voiture la ramenant vers son appartement, ou beaucoup mieux, dans sa chambre. La mémoire d'Akeno est à jamais gravée dans mon cœur, indélébile.

New York. Manhattan. Vingt-huit octobre deux mille dix-neuf

Un défi un peu fou, lancé par Aida alors que nous avions neuf ans. Une course d'escalier. Gravir les quarante-cinq étages de l'Annabelle Tower en oubliant l'ascenseur, pieds nus et à fond de train. Je n'ai aucun souvenir du temps qu'il nous a fallu, l'avons-nous seulement mesuré. Me restent nos fous rires, nos bousculades, nos chutes. Notre émotion une fois l'objectif atteint, notre profonde déception devant le regard réprobateur de Megan, ses menaces. Moi, en pleurs, consignée et convoquée sine die par ma mère. Aida, raccompagnée comme une malpropre et sommée de regagner ses quartiers lointains.

Ce fut notre dernière fois, je ne revis jamais Aida la magnifique. Je ne garde d'elle que le timbre si particulier de sa voix, sa beauté surnaturelle, ses yeux de braise et ses cheveux fous. Elle fut mon premier amour, mon premier combat.

⁂

Je fis payer très cher cet affront à Megan et à ma mère. Aucun son ne sortit de ma bouche pendant un long mois. Cette abstinence de la parole me renvoie à cette claustration aussi jouissive qu'animale qui m'accompagne parfois, assez idéale finalement pour éviter les conflits inutiles. À quoi bon communiquer quand chaque mot demanderait à être défini, palpé, décortiqué, pour lui découvrir un sens universel et partagé.

Il me fallut donc m'exprimer par écrit et uniquement pour le strict nécessaire. Parfois dans la seule langue d'Annabelle de Vénus, au plus grand désespoir de mon entourage. Je ne parlais plus et écrivais dans une langue inconnue, étranges entrelacs criant mon désarroi, celui de mon amour perdu. Je poussai le vice jusqu'à m'envoyer une lettre prétendument écrite par Aida. D'une écriture rouge sang, j'y convoquai pêle-mêle nos joies, notre belle rébellion, notre éternelle attraction. Aida continuait à me parler, à m'étreindre après la course, à danser sans retenue et sans peur. Nous finissions sur mon perchoir, mon nid secret, au-dessus de la terrasse, serrées l'une contre l'autre et simplement heureuses.

⁂

À l'école comme à la maison, on scella mon destin à celui d'une maladie étrange. Cette absurde manie de vouloir tout classifier. Les plus éminents spécialistes se relayèrent à mon chevet. Il fallait mettre un nom sur ma soif de connaissance, sur ma capacité à enregistrer des quantités phénoménales d'images ou de sons, à mémoriser l'intégralité d'un nombre incalculable de livres et à théoriser sur ce qui lie tous ces livres entre eux, sur mes petits troubles obsessionnels, sur ma haine profonde et sidérale de toute forme d'autorité, sur mon éternelle quête de liberté.

Je délivrai à ces piètres esprits scientifiques des informations innombrables mais parcellaires. Uniquement par écrit. Suffisantes pour les orienter vers le diagnostic qui me convenait le mieux, insuffisantes pour les laisser entrevoir ma belle singularité. Je perdis cette armée de diafoirus aux confins sidéraux de mon palais mental. Pour eux, ma pensée se fit

divergente et non conforme, en capacité de proposer des solutions multiples. Qu'imaginaient-ils donc, que j'allais baisser la garde ? Ainsi, je pouvais me confondre avec un syndrome pas très clair mais existant. N'était-ce pas le principal ? Ma mère s'en trouva réconfortée, enfin capable de mettre un nom sur cette folie douce dont je me réclamais.

⁂

Je fus déclarée comme doublement exceptionnelle. Une surdouée extraordinaire sur laquelle une sombre ironie du sort, une simple fée Carabosse, avait saupoudré quelques pincées d'une belle obédience Asperger. Ainsi donc, ce bon docteur Asperger pouvait dormir sur ses deux oreilles, dont l'une particulièrement sensible, soit dit en passant, aux chants du nationalisme. Il faut dire que j'avais ingurgité sur le sujet un océan de littérature très contradictoire. Le monde scientifique et ses sites spécialisés offraient un spectacle désordonné et peu compréhensible. Un monde divergent empreint d'incertitude.

⁂

Le retour de mon père sonna la fin de la récréation. En déplacement depuis plusieurs semaines, jamais dupe de mes circonvolutions linguistiques et manipulatrices, sa menace à peine voilée de m'envoyer poursuivre mes études dans un pensionnat suisse emporta mes dernières résistances. Je compris dans ses yeux qu'il me fallait renoncer, que cette fois, il ne reculerait pas. Mon premier mot fut pour lui :

— Je suis très en colère, criai-je !

— Il faut que tu apprennes à canaliser cette colère Annabelle et à concentrer cette énergie sur des enjeux qui en valent la peine, me clama mon père, ses deux mains posées sur mes épaules.

— Mais j'aime Aida, vous n'aviez pas le droit de me l'enlever !

C'est l'un de mes plus grands travers, je n'oublie jamais rien, ni les non-dits et ni les dits. Et je cherche toujours à avoir le dernier mot.

⁂

Alors aujourd'hui, pour toi Aida et ce petit instant de liberté, je décide de me lancer seule à l'assaut de ma tour, sous l'œil ébahi des personnels présents à l'accueil. L'Annabelle Tower n'est pas l'Empire State Building et mon ascension n'est pas aussi célèbre que le « Run'Up », la première course verticale au monde et ses mille cinq cent soixante-seize marches. Pour atteindre la plateforme d'observation du quatre-vingt-sixième niveau de l'Empire State, il a fallu onze minutes et vingt-trois secondes à l'Autrichienne Andrea Mayr. Je me contenterais de moins de cinq minutes pour mes quarante-cinq étages sous l'œil et le chrono sans concessions de Tic et Tac.

Je pars comme une bombe, mais je déchante rapidement. Vite, me laisser envahir par un air bienveillant, une petite chanson dans la tête, au risque de me perdre. L'air du « Génie du froid » de Purcell m'enveloppe soudain d'une douce torpeur, faisant place à la froideur de la mort. Le

tremblement des voix comme une réponse à mon souffle court, ces notes montantes ou descendantes comme un écho à ma souffrance. Me voilà accompagnant Molière et sa troupe. Cet escalier sans fin devient cette course vers la mort du film d'Ariane Mnouchkine, ces mouvements saccadés de montée et de descente, mon quasi-surplace. Le cadrage serré magnifie Aida et Annabelle, unies et seules face au monde, mon devoir de mémoire. Nous ne gravissons plus les marches une à une, nous les avalons d'un coup d'aile. Aida est là près de moi, je sens sa douce respiration, le lent battement de son cœur. Je m'arrache du quarante-cinquième étage pour une dernière envolée, un dernier effort, le long couloir fuyant vers le hall aux Caryatides.

Surgit le « Plan Séquence ». La caméra de Léos Carax, la chanson de David Bowie, Denis Lavant, l'alchimie parfaite de « Mauvais sang ». Le cinéma encore. Je fends l'espace comme un Denis Lavant, porté par son « Modern Love ». Je sors parfois de mon chapeau quelques scènes de mes films préférés, ceux que mon père, grand adorateur du cinéma français, m'a fait découvrir et que j'ai aimés où haïs. Ma mémoire absolue me permet de les visionner dans ma tête. Au rythme de vingt-quatre images par seconde.

Personne ne voit cette inscription au feutre dans ma main droite, partiellement effacée par la sueur : « A Aida, forever and wherever you are[70] ! » Quatre minutes cinquante-deux secondes top chrono. Pour toi Aida, pour que tu saches que jamais je ne t'oublierai. Crispée, tremblante, je suis allongée sur le marbre froid, mais je sens ton souffle et ta chaleur, là, tout près de moi. Aida, mon éternel amour.

⁂

— Elle s'appelle Aida Saïd, elle vivait à l'époque dans le quartier Morrisania au sud du district du Bronx, sa famille est d'origine éthiopienne, nous avons le même âge. Ce sont les seules informations dont je dispose. Mais je vous serais reconnaissant de me fournir le maximum d'information la concernant. Avec les moyens dont vous disposez, ça ne doit pas être si difficile ?

Bien calé dans l'un des fauteuils trônant à droite de mon bureau, Mark Hindall, le Directeur de la Sécurité, tempête plus que d'ordinaire.

—Sauf votre respect, détrompez-vous Ms Annabelle, John Samuel a considérablement réduit nos budgets cette année alors que nos besoins explosent. J'ai du mal à faire face à l'augmentation exponentielle du nombre de déplacements et à des cyberattaques de plus en plus sophistiquées.

— Je vais vous arranger ça, faites-moi une courte note pour demain, je fais un point avec John Samuel à dix-heures. Mais de grâce, retrouvez-moi Aida, quoi qu'il vous en coûte.

— Qui était-elle pour vous si je puis me permettre ?

— Une amie très chère. À propos, ou en êtes-vous avec Mira Ravenwood ?

— Ah, je voulais justement vous en parler. Nous avons, disons, trouvé un arrangement, un compromis avec ses avocats. Nous détenons des informations compromettantes la concernant.

[70] A Aida, pour toujours et ou que tu sois.

Chacune des parties a des choses à perdre et n’a finalement plus aucun intérêt à voir tout cela fuiter dans la presse.

— Je croyais que vous aviez pour objectif de faire disparaître toutes ces traces.

— Nous y travaillons.

— Tâchez alors de conclure au plus vite, suis-je assez claire ?

— Parfaitement Ms Annabelle, je m’y engage.

Washington. Deux et trois novembre deux mille dix-neuf

Les parents d'Ashley habitent une de ces solides bâtisses du quartier Georgetown à Washington. Une maison victorienne typique pour une famille vertueuse et convaincue d'appartenir à l'élite. Le Potomac et la Maison-Blanche en embuscade, ces Wasps[71] pur jus ont transmis leurs certitudes aux quatre sœurs d'Ashley, promises aux plus brillants des avenirs. Et par-dessus tout à sa sœur jumelle, qui termine ses études de médecine à Harvard.

Quel paradoxe, elle parachève ce que je n'ai fait qu'entrapercevoir. Alors elle me le fait payer, me fait regretter l'idéal du printemps de ma vie. Elle me regarde avec suspicion et mépris. Ne suis-je qu'un simple emblème, celui d'un monde de paillettes et de divertissement ?

Le temps s'étire ici comme celui des illusions perdues. Elles pourraient se fracasser en mille éclats sur mes frêles rêves d'harmonie. Dans ce bric-à-brac de relations complexes et assassines, je ne suis que l'étrangère. Et l'on n'oublie pas de me le rappeler. Coincée entre Ashley et son double le temps d'un repas, sous le feu des projecteurs et des questions, cette mascarade surréaliste confine à l'absurde, la gémellité en prime.

Je ne suis qu'une héritière, aux valeurs hypercapitalistiques et à la sexualité débridée. Il ne peut rien sortir de bon d'une enfance sacrifiée. John, le père d'Ashley, a dû dresser de moi un portrait alternatif et haut en couleur.

⁂

C'est extrêmement étrange d'entrer dans une pièce et d'y trouver attablées deux Ashley. Très perturbant. Mais dès que sa jumelle ouvre la bouche, soudain, tout devient plus clair. Pour des jumelles monozygotes, je trouve finalement qu'elles ont très peu de points communs. Avery, la jumelle d'Ashley, est d'une intelligence rare mais conventionnelle, hétérosexuelle, pratiquante, bien-pensante, très cultivée, et elle a réponse à tout. Une horreur faite femme avec les yeux d'Ashley. Ashley, qui prend un malin plaisir à l'asticoter, à m'embrasser à pleine bouche devant elle, sous le regard pétrifié de sa mère. Je ne me fais pas prier et notre complicité tactile tranche dans cette ambiance austère et monacale.

⁂

Avery a absolument voulu nous traîner au National Museum of Women in the Arts, un musée unique au monde, puisque consacré à la seule production artistique féminine. Nous sommes à ses yeux des icônes LGBT et nous nous devions d'apprécier. Je serais plutôt très critique. Je ne me fous pas mal de savoir si une photo a été prise par un homme ou une femme.

⁂

[71] Wasp : Le terme de White Anglo-Saxon Protestant, abrégé par l'acronyme WASP peut se traduire en français par « Protestant anglo-saxon blanc ».

Ashley vient de m'annoncer que sa mère m'avait préparé une chambre et que nous ne dormirions pas ensemble. Impensable. Elle n'a même pas daigné venir me rejoindre, bien trop absorbée par son rôle de fille parfaite qui a des choses à se faire pardonner.

Le Lolita de Vladimir Nabokov trône sur une des étagères de la chambre. J'en parcours les pages avec gourmandise. « Je suis saine de corps, et absolument obscène dans mes pensées, mes paroles et mes actes ». Cette phrase m'a hantée toute la nuit. Obscène, voilà comment je dois paraître à leurs yeux.

⁂

Tôt le matin, je file à l'anglaise. J'adore cette expression « filer à l'anglaise », la probable altération de l'anglais « take french leave » soit « prendre congé à la française ». Encore une de ces absurdes guerres fratricides et linguistiques. Soudain je m'évade, une course ultra rapide et de nuit jusqu'au Lincoln Mémorial et le Capitole Hill. Avec Tac, ravi finalement de m'avoir pour lui tout seul.

Il y a quelques jours, Tic et Tac m'ont offert un cadeau, une paire de lunettes vintage en écaille de tortue. Très classe. Je me demande bien où ils ont dégoté ce modèle des années trente. C'est adorable. Ils connaissent mon addiction et ma collection. Quatre cent soixante-quatorze paires très exactement. Ils se sont pris d'affection pour moi et sont plein de petites attentions.

Conscients de ma fragilité et aussi de ma force, ils me ménagent et assurent une protection aussi discrète qu'efficace. Il faut que je trouve une idée pour les remercier. Un vrai défi.

Nous courrons côte à côte. Presque heureux. Je lui parle marathon, reprise d'entraînement. Le prologue à cette course mythique est toujours une odyssée, hors de soi, mais aussi et surtout en soi. Résilience et obstination. Ne pas baisser la garde. Un grand marathonien disait : « Si tu veux courir, cours un kilomètre. Si tu veux changer ta vie, cours un marathon ! ».

Petite, je m'étais imaginé mon positif, un double aux petits mollets, une Derartu Tulu[72] blonde et pleine de rage, descendue des hauts plateaux éthiopiens. Nos rêves partagés nous menaient de la vallée du Rift à Central Park. Nos courses lentes et rapides, nos changements de rythme, épuisaient nos concurrents. Une forme d'acte de résistance, une sorte d'antidote à l'engluement et à la décadence de mes parents.

J'ai eu mes plus grandes idées en courant. Mon esprit se vide, libérant l'endorphine, laissant venir à moi une pensée constructive et bienveillante. Je la dépose bien au chaud, sur l'un des sommets bien gardés de mon palais mental. Pour la consigner bien plus tard et par écrit dans l'un de mes carnets d'écriture.

⁂

Mon retour, complainte de sueur et de sang, surprend cette famille matinale aussi belle que souriante à sa table dominicale. Entre controverse et béatitude. Cette impression d'un sujet trop rapidement écarté, ce silence soudain trop pesant lorsque j'apparais.

[72] Une athlète éthiopienne. Première africaine noire à remporter un titre olympique.

— Tu as l'air vidé, me lance Ashley, reine de la diversion.

— Le vide est partout, à nous de l'emplir de nos dons, aussi modestes soient-ils.

— Philosophe ce matin, déglutit John, le nez dans son café ?

— Toujours après la course. Je prends une douche et je vous rejoins.

Il faut vraiment que j'arrête de dire n'importe quoi. La mère d'Ashley me lance un regard glaçant, porteur d'un message. Tu ne seras jamais une de mes filles, le ciel fasse de toi une simple passade, un bien joli et simple petit caprice. Ne sois pas si pressée de nous rejoindre, tu ne seras jamais la bienvenue. Sache-le.

Me lover dans leur confort douillet. Tout en laissant mon esprit vagabonder et partir à la dérive. Sur ma planète. Éternellement libre !

New York. Manhattan. Dix novembre deux mille dix-neuf

Ça devait être la journée d'Ashley, celle de son anniversaire, un de ces dimanches savoureux ou nos agendas font relâche. Il n'en fut rien.

J'exècre au plus haut point me lever et me retrouver nez à nez avec une parfaite inconnue, nonchalamment assise et à moitié nue dans le sofa d'un de mes salons. Qui plus est en train de hurler dans son téléphone, comme si la terre entière devait soudain partager cet instant, ses gros mots et son impudeur. Je l'imagine à peine majeure, habituée des podiums ou des sunlights, un rien vulgaire, mais une plastique de rêve. Elle me fait un signe de la main, l'air complice. Sait-elle seulement qui je suis ?

Je me concentre sur mon café, debout face aux baies vitrées, côté East River. Mon reflet changeant accentue ma maigreur et ma fatigue, quand elle semble sortie de son lit aussi fraîche qu'une rose, ses seins en poire dressés vers le ciel. Ou Ashley a-t-elle bien pu ramasser cette jeune louve affamée et outrecuidante ? Probablement dans un de ces bars branchés de Soho où pullule cette population indigène et noctambule, en mal de sensations fortes.

⁂

Ashley est partie hier soir avec ses armes : sa beauté froide et sa nouvelle carte bancaire. Dès qu'il s'agit de mettre à ses genoux de grandes blondes caucasiennes et de bouffer de la chatte, elle n'est pas à une contradiction près. Je lui ai fait remettre il y a quelques semaines une Alex Black Card, la carte de paiement la plus convoitée d'entre toutes. Délivrée uniquement sur invitation, la mienne en l'occurrence. Comme un sésame pour sa nouvelle vie d'ultra riche. À chaque fois qu'elle la dégaine devant moi, elle exulte :

— Ça me fait vraiment jouir de dépenser ton argent, espèce de sale petite pute, me lance-t-elle. À quoi pourrais-tu bien me servir sinon ? Si…. Peut-être de tête à claques !

Ses mots suffisent à déclencher un torrent furieux entre mes jambes. Mon ventre et mes lèvres se mettent à trembler, annonciateur d'un orgasme dévastateur. Je maudis Ashley de m'imposer cela après une nuit aux portes de l'enfer. Des sueurs froides m'ont parcouru sans relâche. Voilà quinze jours que nous faisons chambre à part, que mon corps me lâche. Ce traître. Je suis vidée.

Je connais trop bien l'alchimie parfois assassine de ces symptômes : sueurs froides, amaigrissement, légère fièvre, ganglions, ou cette combinaison parfois vous mène, ou pas. Mon médecin devrait avoir les résultats de la biopsie d'un de mes ganglions du cou dans la journée. J'ai rendez-vous avec lui en début d'après-midi.

⁂

— Tu es Annabelle, me lâche la bombasse ?

Je déteste sa voix trop aiguë, trop haut perchée, un bonjour aurait suffi. Je la dévisage sans un mot. Ashley pénètre dans la pièce totalement nue en lui lâchant :

— Amène-toi bébé, on a besoin de toi !

Ashley ne m'a pas jeté un regard. Comment ça, « On ! ! » ? Comment ça, « Bébé ! ! » ? Non mais je rêve. Hier, il m'a semblé entendre une seule fille crier et demander grâce. On, cela veut dire plus de deux ou je me trompe ? Je veux en avoir le cœur net, et je m'approche discrètement de la chambre d'Ashley. Un grand moment de solitude. Ashley et sa bombasse ne sont pas seules.

Erika Lindergh trône sur l'un des fauteuils de la chambre, jambes croisées. Elle me fait dos, mais je reconnais parfaitement ses courbes et son discret tatouage au-dessus de son épaule. Une petite licorne, la même qu'Ashley, dessinée par Bing Bing, le tatoueur préféré des stars. Ashley et Erika comme deux femmes indomptables, deux licornes comme le symbole de leur appartenance à notre communauté. Les deux traîtresses pactisent ensemble et s'offrent du bon temps. Je le savais. Ashley et Erika, un couple infernal. Je suis hors de moi.

Ashley a toujours vénéré les grandes blondes newtoniennes. Elle est sortie avec un nombre incalculable de mannequins, presque toutes nordiques, toutes grandes. Absolument superbes si l'on s'en tient aux canons habituels de la beauté. Ashley est redoutable, a un tableau de chasse hors compétition et un carnet d'adresses unique et cosmopolite. Elle a baisé pratiquement toutes les plus belles filles LGBT de la terre. Parfois sous mes yeux. Dont Erika Lindergh, ce mannequin danois qu'elle m'a imposé régulièrement à Paris et qui vit désormais à NYC. Quand Ashley s'approche de moi, je laisse tomber ma tasse de café sur le sol, prise d'un tremblement nerveux. Je sais déjà que le ciel va me tomber sur la tête. Elle avance, cravache à la main, mais je soutiens son regard. Elle a promis de ne pas me frapper, pas en ce moment. Alors un :

— Dégage sale pute, tu n'es bonne à rien, m'envoie en enfer.

J'aurais cent fois préféré mes fesses en sang et ma chatte en feu. Je reste paralysée quelques secondes sur le pas de la porte, le temps de capter le regard de la bombasse, hilare. Erika a préféré m'ignorer. Je fuis vers ma chambre, en pleurs.

⁂

De petites notes olfactives et suaves nous rappellent combien cet instant précieux magnifie la tendresse et le partage, notre complicité retrouvée. Le temps du brunch. Je sais Ashley gavée de sexe et la voici la meilleure d'entre nous, capable d'absorber mes larmes et mes doutes.

Alors que je suis au téléphone avec Emily, Ashley soudain tempête, une fenêtre du grand salon refuse de se fermer. Elle décide de faire appel à John, le mari de Megan. À son arrivée, elle se présente à lui vêtue d'un simple short pyjama en dentelles. Les belles fesses musclées et bien rebondies d'Ashley sont un don du ciel, un spectacle vivant dont je me repais jour après jour. La voir se dandiner devant John, son corps parfait, sa démarche ultra sexuée, déclenche chez moi un orage hormonal d'une très grande intensité, mais aussi une terrible colère, contenue et assourdissante. Je fuis au large, m'assois et croise les jambes pour ne pas exploser, renvoie à plus tard cette subite envie de lui marteler la tête, de lui faire avaler ses sombres ignominies. Comment a-t-elle pu, aucune pudeur, c'est insensé !

⁂

J'ai invité Ashley à dîner au Melchior, un excellent restaurant français au cœur de Manhattan, fait privatiser pour l'occasion l'un de leurs petits salons. Je veux que rien ne vienne parasiter cet instant, les bruits, les conversations, les odeurs. Elle n'a jamais été aussi belle. Une robe noire avec un décolleté plongeant. Son collier Panthère sur sa peau bronzée. Mon cadeau. Celui d'une Reine. Des talons vertigineux. Divine et inaccessible.

La conversation va bon train, mes ambitions pour la holding, ma collaboration avec Emily sur de multiples projets.

— Emily prend trop de place dans ta vie, il faut que ça cesse, s'impatiente Ashley.

⁂

Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'avec Emily, nous avons pris de grandes décisions il y a déjà plusieurs semaines. Je ne veux en aucun cas lui faire prendre de risque. Si notre relation venait à être dévoilée, cela pourrait grandement compromettre son avenir professionnel. C'est exclu. Emily n'a pas le droit d'avoir une relation amoureuse avec une femme. Nous avons donc décidé de continuer à nous voir, mais de façon plus épisodique et discrète. J'ai réussi à lui faire comprendre l'importance de cette décision. Notre amour reste intact, mais à jamais secret. Elle a rejoint son chéri à Toronto. Après une période difficile pour eux, Emily et Dave ont repris le cours normal de leur vie sentimentale. Et se sont mariés dans le plus grand secret.

N'empêche, c'est la vie qu'on assassine, à grand renfort de normalité. Emily restera à jamais mon amour solaire et impossible. Lorsque nos regards se sont croisés une dernière fois à JFK, nous étions en pleurs, mais sures que rien ni personne n'altérerait jamais notre douce communion. Nous avons depuis entamé une relation épistolaire et assidue, digne et sans tabous.

⁂

— Emily vient de se marier avec Dave dans la plus stricte intimité, et vois-tu, je n'étais même pas conviée. Et au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Emily attend un enfant. Nous avons décidé de mettre notre relation entre parenthèses.

— Seulement entre parenthèses ? Tu te fous de moi, s'énerve Ashley ?

— Écoute Ashley, je n'ai aucune envie de me disputer avec toi. Pas aujourd'hui.

— Ah oui et pourquoi donc ? J'apprécie beaucoup Emily, mais je trouve qu'elle influe beaucoup trop sur tes décisions. Et ça, je ne peux pas le tolérer. Mais tu m'écoutes, ou bien, tu as l'air complètement ailleurs ?

Le nez sur mon écran de téléphone, effectivement.

— Je viens d'avoir les résultats de la biopsie, les résultats sont négatifs. Mon médecin penche plutôt pour un virus assez banal finalement. Je dois le voir demain. Quel soulagement !

— Cette stupide malédiction Annabelle. Tu es tellement hypocondriaque. Ce n'est pas parce que ta mère a eu cette maladie que tu l'auras toi aussi.

New York. Manhattan. Seize novembre deux mille dix-neuf

Cette journée ordinaire porte en elle les stigmates d'un piège en devenir qui se referme sur ma douce compromission, puis, en embuscade, m'élève soudain au paradis magique et entrevu des rencontres impossibles. Ma vie n'est-elle qu'un roman aux envolées funestes ?

⁂

Arthur Bristol est le propriétaire d'une célèbre marque de lingerie. Cet homme de soixante-douze ans était, selon lui, un des amis intimes de mon père. Et aussi l'un des milliardaires et philanthropes les plus puissants des USA. Un tout petit peu plus riche que moi selon les magazines spécialisés, friands de ces classements obscènes et pathétiques dont on abreuve une piétaille avide et rêveuse.

Je n'ai pas porté d'attention particulière à ce rendez-vous lors de mon point hebdomadaire avec mes deux assistantes. Je suis probablement moins vigilante qu'à l'accoutumée. La note matinale de mon staff, qui m'est systématiquement remise pour chacun de mes rendez-vous de la journée, m'envoie en enfer. Sa biographie en filigrane me parait si édulcorée, si élogieuse, que je rugis comme un beau diable, seule et perdue dans mon bureau.

Je hais cet individu pour toutes les confidences d'amies chères, pour ce flot continu de tourments et d'humiliation faits aux femmes. Il souhaite me présenter ses condoléances et m'exposer combien il admirait mon père. Et accessoirement faire ma connaissance.

Je prends conseil auprès de John Samuel. Impensable d'annuler le rendez-vous. Trop influent, il risquerait de mal le prendre. Je décide néanmoins de transformer ce déjeuner en simple rendez-vous. Je me sens piégée et mal à l'aise. L'idée de me retrouver seule face à lui, là, dans mon bureau, me hante toute la matinée. Je troque mon tailleur incendiaire contre un ensemble en lin très large qui masque mon corps et la moindre parcelle de ma peau. Quand son arrivée est annoncée, je suis en ordre de bataille, prête à l'affronter.

⁂

Mais il n'est pas venu seul et une arme redoutable guide ses pas hésitants quand il est introduit dans mon bureau. Une des nouvelles égéries de la marque : Mira Ravenwood. Cette salope s'est tapée l'incruste. Bien joué ! Et sans prévenir.

— Je me suis permis de venir avec Mira qui est de passage à NYC, je sais que vous vous connaissez !

Mira porte une veste à quatre poches boutonnées noire, assortie à un pantalon droit et court en satin. Un soutien-gorge comme seul dessous. Sublime. Comment a-t-elle osé ! Elle jubile, un petit sourire sadique en coin. Mon malaise est probablement palpable.

Bristol, malgré son grand âge, a l'esprit vif, parle haut et clair. Avec son fort accent du Midwest, il éructe tel un dinosaure blessé et refait le monde. Parle de ma ressemblance avec ma

mère, du vide que mon père a laissé au sein du clan si fermé des grands donateurs du Parti républicain. Tout en se servant comme s'il était chez lui un pur single malt au bar.

Et puis quoi encore, il imagine peut-être que je vais apporter mon obole au financement de la campagne de cet abruti de Dark ? J'irai plutôt exploser sa tour pour qu'elle cesse définitivement de me faire de l'ombre. J'élude toutes les questions embarrassantes et lui balance quelques banalités sur le temps qui passe et sur le mien, si contraint.

⁂

Mira s'est affalée sur l'un des sofas tout en pianotant sur son téléphone. Elle attend son heure. Je prétexte quelques appels urgents et nous prenons congé, tout en acceptant son invitation à la prochaine présentation de sa collection.

— Je vous laisse avec Mira, j'imagine que vous avez des choses à vous dire !

Le piège se referme encore une fois inexorablement. Mira n'a effectivement pas l'intention de sortir de mon bureau. Je raccompagne Arthur Bristol. Mira s'est installée dans mon fauteuil.

— C'est donc depuis ce bureau que tu règnes sur le monde, s'essaye-t-elle ?

— Ne dis pas n'importe quoi ! Que veux-tu ? Je n'ai pas le temps de jouer !

— Je suis venue pour savoir comment tu allais ! J'ai vu Erika Lindergh et Ashley au Pink l'autre soir. Elles m'ont semblé très proches. Elles sortent ensemble, parait-il ?

— Je n'ai aucune envie de te voir Mira OK ! Alors, casse-toi s'il te plaît !

— À la fois je comprends Ashley, il parait que tu n'as plus le temps de baiser ! Ou plus l'envie ?

Quelle salope ! Mon sang ne fait qu'un tour et je m'emporte.

— Tu dégages ou j'appelle la sécurité !

— Sale petite chienne, tu en es incapable.

Voyant que je me dirige vers la porte de mon bureau d'un pas décidé, Mira obtempère.

— Ça va, ça va, je me casse !

J'ai appris de mes erreurs ou ne s'agit-il que de ma libido en berne. Toujours est-il que Mira finit par sortir de mon bureau sans même un regard. D'avoir accepté ce rendez-vous me rend folle. Ce vieux schnock pervers. Je n'aurais jamais dû. Compromission, ce mot résonne comme un avertissement. Je dois me montrer plus vigilante.

⁂

Cinquante ans et quelques fragments d'étoiles pleins les yeux, Sarah règne en maître sur mon agenda et connaît le monde entier. Ou plutôt le petit monde qui est le mien. Affublée de tenues parfois extravagantes, toujours à ma droite et en léger retrait, elle est de toutes les soirées, de tous les cocktails. Elle n'a parfois que quelques secondes pour identifier les empressés qui

fondent sur moi, me saisissent les mains et m'entreprennent. Elle est ma physionomiste, le portier de mon âme.

Mais là, soudain, impossible de mettre un nom sur ce visage, celui de ce vieux monsieur tout sourire, élégant parmi les élégants, qui marche droit vers moi d'un pas hésitant, mais résolu.

— Dépêchez-vous, Sarah, s'il vous plaît !

Je sens Sarah blêmir. Elle a croisé mes yeux assassins. Il ne reste que quelques mètres. Quand soudain elle exulte et dégoise à la vitesse de l'éclair :

— Marshall Brigstone, le grand scénariste, oscar 1988, le héros de la soirée, son quatre-vingt-dixième anniversaire.

Il s'en est fallu de peu. Sarah, l'air décontenancé, fuit très loin reprendre son souffle, totalement dépitée. Elle me sait contrariée, ne pas reconnaître Marshall Brigstone eut été le pire du pire. Impardonnable.

⁂

— Marshall, comment allez-vous ?

— Ms Kirckemsky, quel plaisir, j'ai beaucoup travaillé avec votre père. Je crois avoir l'immense honneur d'être à votre table !

— Tout l'honneur est pour moi, Marshall.

— J'ai appris que vous aviez repris le flambeau, j'en suis tellement enchanté.

Cette soirée est d'un mortel ennui et Marshall semble tellement perdu, peu habitué aux honneurs, que nous en rions. Le monde du cinéma veut lui rendre un dernier hommage. Avant sa mort ? Il s'en veut terriblement d'avoir accepté cette invitation, d'avoir quitté sa grotte toute hollywoodienne. Il me le dit.

— Mais Marshall, sans cette maudite soirée, je n'aurai probablement jamais croisé votre chemin.

Nous nous sommes tout de suite plu. Une culture cinématographique phénoménale. La pertinence de son analyse. Son humour, tellement décalé. Je chasse peu à peu ses plaintes de vieil homme et dynamite son pessimisme. Il ne veut pas danser prétextant son impotence, je le pousse sur la piste de dance. Le force à poser sa main sur ma taille. Il le fait avec une telle élégance. Ses yeux sont d'un éclat printanier. Le regard de ses congénères conforte notre envie de fuir, bras dessus, bras dessous.

Il ne veut ni boire ni manger, je le nourris à la petite cuillère. Je ne le laisse pas fuir dans les brumes de ses prétendus problèmes de mémoire. Nous nous gavons de bons mots, jusqu'à plus en pouvoir.

— À la fin de la soirée, et avec vingt ans de moins, je n'aurais pas hésité à vous enlever, me confie-t-il.

— Et soyez convaincu que je vous aurais laissé faire.

— Ne vous sentez pas obligée d'être aussi gentille avec moi.

— Croyez-moi, je ne me force jamais.

Tels furent ses mots. Tels furent les miens. Quand nous nous sommes quittés, j'ai vu ce pétillement dans ses yeux, celui de l'envie retrouvée. Nous avons promis de nous revoir. Il veut me parler cinéma. Il a des projets. De beaux projets.

New York. Manhattan. Vingt-sept novembre deux mille dix-neuf

La misère n'existe peut-être pas tant que l'on ne l'a pas sentie et prise dans ses bras. Thanksgiving[73] est l'occasion pour de nombreuses associations d'appeler à la charité et de distribuer des repas aux sans domicile fixe. Mia m'a conviée à participer à la soirée organisée par son association de quartier. Dans le West Bronx.

⁂

J'avais oublié le métro et ses odeurs. Ses mouvements de foule et ses tremblements. Mais j'ai promis à Mia de laisser la Bentley au garage. Impensable, et pourtant. Je ne m'y sens pas à ma place accompagnée de mes deux anges gardiens. Impossible de passer inaperçue. On pose sur moi des regards curieux et agacés. Ces deux molosses qui font barrage de leurs corps pour protéger cette grande blonde, ça ne fait pas très couleur locale et ça pue l'imposture. À quoi joue-t-elle ? Leurs gestes menaçants et protecteurs sont mal perçus. Mais Tic et Tac ne plaisantent pas et commencent sérieusement à regretter cette escapade. Et m'en font part.

À la Yankee Stadium Station, la situation devient intenable. Me voilà coincée entre Tic et Tac. Pour la première fois, je sens leur proximité et leur odeur. La distance protocolaire n'est plus respectée et ils s'en excusent. Nos corps se frôlent. Je préfère en rire et détourne la conversation sur le programme de demain. Combien je suis désolée qu'ils ne puissent pas rejoindre leurs familles pour Thanksgiving. Mais Megan a promis à tous un festin. Toutes les dindes ne seront pas graciées ! Tic esquisse un sourire un peu tendu. Tac s'arc-boute au mieux pour me protéger.

À Fordham Road Station, notre destination, Tic et Tac m'exfiltrent sous les yeux ébahis des voyageurs pressés. Et poussent de grands soupirs de soulagement. Je ris de leur déconvenue et nous pressons le pas pour retrouver le ciel de NYC.

⁂

Mia nous attend au Poe Park Visitor Center à quelques centaines de mètres de la station. Elle est hilare devant l'air renfrogné de Tic et Tac. Se moque de ma tenue. Ce qui ne l'empêche pas de m'embrasser à pleine bouche, avec une belle énergie que je n'arrive pas à contenir. Mia est en forme et ça promet.

Je suis rapidement mise à contribution pour le service à table, tandis que Tic et Tac se proposent avec leur efficacité légendaire d'assurer la liaison entre les cuisines et la zone de stockage. Après un briefing de trente secondes, Mia me colle un chariot entre les mains. Et me confie la lourde mission de contenter le secteur A13 : six tables de quatorze personnes chacune.

Mia crie à qui veut bien l'entendre :

[73] À l'occasion du Thanksgiving, les Américains commémorent la venue des premiers Pèlerins immigrants en Amérique, aujourd'hui considérés comme les Pères fondateurs des États-Unis.

— Votre attention s'il vous plaît ! Voici Anna, c'est une Princesse, mais elle a un cœur grand comme ça !

Alors Anna oublie tout. Les cris et les commentaires fusent :

— Anna ! Anna ! On a faim !

— Princesse de mon cœur !

— Tu as un chéri ?

Je me revois petite avec mes amis du Bronx. Leurs odeurs, leurs couleurs, combien ils me manquent. Peut-être sont-ils là, brisés par l'injustice sociale, la maladie, la douleur, la perte d'un proche. Ce monde perverti m'exaspère. Alors j'embrasse, je caresse des joues, j'envoie des bisous, je danse et je fais danser. Nous mélangeons nos odeurs et nos voix. Nous ne formons plus qu'un seul et même corps.

⁂

Mon ange maudit, Garry, a des faux airs d'Eden Ahbez[74], sandales et cheveux longs. En retrait, tel un loup solitaire, il me parle mysticisme oriental et obscures paraboles. Et plus prosaïquement de l'enfer des rats dans un métro infesté.

Comme le célèbre compositeur du standard « Nature Boy », Gary prétend pouvoir vivre avec moins de trois dollars par semaine, a traversé plusieurs fois les États-Unis. Un « clochard céleste » épris de liberté, sautant en pleine nuit d'un train de marchandises à l'autre. Mais Garry a dû rejoindre « la ville à l'envers », près de Riverside Park, un réseau infini de galeries d'égout et d'anciennes stations de métro. Un monde invisible. Une vilaine blessure a fait de lui un clochard aux semelles de plomb, un paria sans nom et sans identité.

Quand Eden Ahbez campait, si l'on en croit la légende, sous le L du panneau « HOLLYWOOD » qui surplombe Los Angeles, Gary a pris racine à Times Square, au pied du plus grand billboard[75] du monde. Un monstre de huit étages de haut et de la longueur d'un terrain de football, le plus grand panneau publicitaire du monde. Vous pouvez, à condition d'avoir téléchargé l'application ad hoc, y diffuser votre avatar sur son écran géant. Mais nul n'y a jamais vu Garry et ses frères, éclairés et magnifiés par ces vingt-quatre millions de LED[76]. Sommée de regagner toujours et encore son enfer souterrain, cette armée de l'ombre a depuis longtemps perdu la bataille

— Quel est votre nom de famille Garry ?

— Ne le connais point Princesse, s'est perdu au fond du trou.

— De quel trou parlez-vous Garry ?

---

[74] George Alexander Aberle dit Eden Ahbez est un auteur et interprète américain connu dans les années 1940 à 1960, dont le style de vie a influencé le mouvement hippie

[75] Panneau d'affichage

[76] LED : light-emitting diode ou diode électroluminescente.

— La ville à l'envers.

Le Leica de mon père en bandoulière, je lui demande l'autorisation de le prendre en photo. Il ne dit mot et semble soudain ailleurs. Je veux pouvoir mettre un nom et un prénom sur ce cliché.

— Je veux juste une photo honnête, Gary, votre regard contre le mien.

Je prends trois photos monochromes, en m'approchant à chaque fois un peu plus de lui.

Mia n'en croit pas ses yeux, je suis montée sur une table et je chante à tue-tête. Un rockeur aux mains sales m'entraîne dans un rock endiablé. Un papy chauve et bedonnant m'enlace quand Elvis balance son « Can't Help Falling in Love ». Tic et Tac applaudissent à tout rompre. Mon père doit se retourner dans sa tombe. John Samuel manquera de s'étouffer demain en avalant sa dinde quand Tic et Tac lui feront un résumé de la soirée.

⁂

Le calme revenu, Mia m'attire au loin dans un couloir désert. Ses yeux sombres me transpercent.

– Annabelle, tu sais, je m'en veux tellement pour Los Angeles, d'avoir contacté Mira ! Tu me pardonnes ? J'étais complètement bourrée !

Je ne pardonne jamais, je passe plutôt à autre chose. Je lui fais non de la tête. Mais j'ai tellement besoin de son intelligence et de sa rage.

— Au fait, Annabelle, chapeau pour ce soir, j'y ai presque cru à ton numéro !

Mia a le don de me mettre hors de moi. J'hésite entre lui mettre une claque et l'embrasser.

— J'ai pourtant eu l'impression d'être sincère, dis-je !

— Oui, facile, ce soir tu dormiras dans ta tour, parmi tes œuvres d'art, et Tic et Tac viendront te border !

— Wouah ! Mia, il va falloir que tu changes de ton avec moi ! OK ? Je n'étais certainement pas obligée de venir, ni de financer ton association, alors soit un peu moins dure avec moi !

— Annabelle, je te paye un verre ? Pour une fois que tu n'es pas habillée comme une pute de luxe, je pense que mon canapé va te faire une petite place !

— Est-ce que tu connais bien Garry ? Il ne se rappelle plus son nom ? Tu peux faire quelque chose ?

— Oui, je connais quelqu'un qui pourra t'aider, qui l'a suivi pendant un moment. Pourquoi ?

— Non, rien d'important, j'ai pris quelques photos de lui, mais je voudrais mettre un nom sur ce visage et connaître son histoire.

⁂

Avec Mia, c'est un peu comme se retrouver un soir fiévreux au milieu d'une tornade. Ça souffle et ça déménage. Quand je découvre son appartement, Mia explose de rire devant ma difficulté à me frayer un chemin dans son bric-à-brac de meubles, de cartons, de vélos, de piles de livres et d'objets aux usages tellement improbables. Tic propose d'aller chercher la voiture, tandis que Tac restera ici. Au cas où. J'acquiesce. Mia fulmine, moquant nos craintes totalement infondées. Ne rentre-t-elle pas sur son petit vélo à toute heure du jour et de la nuit. Bravant le froid et la pluie.

L'appartement de Mia doit faire en tout et pour tout une cinquantaine de mètres carrés. Deux chambres. L'une occupée par une femme et ses deux enfants que Mia accueille. Le temps de régler je ne sais quel problème administratif. Mia est une sainte.

Après quelques bières un peu chaudes, son discours bien rodé sur mon appartenance de classe et ma bonne conscience judéo-chrétienne, Mia m'entraîne dans sa chambre. Nous abandonnons Tac sur son canapé. Il s'est pris d'affection pour ces deux petites filles de passage et a entamé avec elles la lecture d'un livre pour enfant. Impossible pour elles de dormir avec toute cette agitation. Leurs yeux brillent dans le noir, même si elles ne comprennent pas un traite mot à cette histoire de château ambulant flottant dans le ciel.

L'instant fut fugace et frustrant. Impossible pour moi de pousser mes petits cris de chienne en chaleur. Alors quand Mia a plongé sa langue au plus profond de ma chatte, j'ai avalé la moitié de ses draps pour ne pas crier. J'ai dû inonder son lit et le sol de sa chambre cinq ou six fois. Elle m'a forcée à tout lécher.

Ma punition pour m'être laissée aller avec une telle rage et lui avoir interdit l'entrée de mon petit trou du cul. Je veux qu'il soit vierge pour Ashley, ce soir.

New York. Manhattan. Vingt-neuf novembre deux mille dix-neuf

Mettez Mia et Ashley dans mon bureau. Débattez avec elles d'un sujet important, comme celui de l'implantation des futurs locaux de ma fondation. Vous obtenez un mélange explosif. Elles veulent emporter ma décision, se jaugent et s'emportent. S'entredévorent sous mes yeux amusés. Lorsque l'une d'entre elles hausse le ton, je lui réponds tout doucement, la forçant ainsi à me rejoindre dans cet espace policé et alternatif que j'ai dessiné pour elle.

⁂

—Cette ineptie dynastique me semble tellement absurde, qu'un enfant puisse hériter d'un tel patrimoine, n'est-ce pas impensable ? À quel titre ? Par ce seul lien du sang ? Suis-je méritante ? En aucun cas ! C'est pourquoi j'ai décidé de vendre l'ensemble de mon patrimoine immobilier et de doter ma future fondation du produit de cette vente.

— Y compris l'Annabelle Tower, questionne Ashley ?

— Non Ashley, bien sûr que non. Et je souhaite pour l'instant conserver ma villa de Key West. Concernant les locaux de la fondation, j'ai décidé d'investir Brooklyn, à un pont de Manhattan. Le côté symbolique. Mais je ne veux plus me contenter de simplement rugir, il nous faut un changement de paradigme.

Ashley s'emporte, elle militait depuis plusieurs semaines pour une implantation en plein cœur de Manhattan, du côté de Chelsea. Je lui rappelle la distance qu'elle va devoir mettre désormais entre nos jeux et mes décisions. Le ton que j'emploie la stoppe net sous l'œil goguenard de Mia, toujours prompte à défier Ashley.

— J'ai plusieurs informations importantes à vous communiquer. En plus du produit de la vente de mes biens immobiliers, je vais céder à la fondation certaines de mes participations, mais avec des réserves que je souhaite vous détailler. Le produit de la vente de mes biens immobiliers et la cession de certaines de mes participations devraient avoisiner les cinq milliards de dollars. Mais là n'est pas l'essentiel.

— Comment ça, s'étonne Mia ?

— Les informations que je vais vous communiquer sont strictement confidentielles.

— On t'écoute, s'étonne Ashley croisant le regard noir de Mia, consciente elle aussi que quelque chose lui a probablement échappé.

— J'ai convaincu Bill Bridge et Warren Hitting de nous rejoindre, mais sous conditions.

Bill Bridge et Warren Hitting sont parmi les hommes les plus riches de la planète et aussi à la tête des deux plus importantes Fondations américaines. Nous en sommes à notre quatrième entretien.

— Comment ça nous rejoindre, mais avec quel objectif, s'impatiente Mia ?

— J'y viens. Nous souhaitons créer une méga fondation, une structure unique fédérant les fondations existantes et dotée de deux entités : la fondation proprement dite et le trust de la fondation. Le trust sera un fonds d'investissement. La fondation ne dépensera que les dividendes engrangés par ce dernier.

— Rien de nouveau sous le soleil, s'énerve Ashley.

—Ashley a raison, la fondation de Bill Bridge fonctionne déjà selon ce principe, il me semble, renchéri Mia.

— Attendez. Nous avons validé ensemble certains prérequis. Le fonds d'investissement devra imposer une déontologie aux sociétés dans lesquelles nous souhaitons investir à la hauteur des enjeux qu'il nous faudra définir. J'ai été très ferme sur ce point. Nous devons aussi réfléchir sur la mise en place d'un contrôle démocratique de cette méga fondation et sur sa gouvernance. Ainsi que sur les inévitables risques de conflits d'intérêts. Je ne veux pas reproduire les erreurs du passé.

— Et que penses-tu de la mise en place d'une charte universelle, afin d'instaurer un langage commun aux organisations philanthropiques à l'échelle mondiale, partage Mia.

— C'est une excellente idée ! Il est temps effectivement que nous parlions la même langue.

Ashley bouillonne et rebondit soudain :

— Il nous faut d'urgence un plan de communication et d'action définissant les axes d'interventions prioritaires.

Quand Mia tempère :

— Et une réflexion sur les rapports entre action privée et action publique, sur l'imposition des produits financiers et les droits de succession. Soyons toutefois vigilantes pour surtout ne pas imposer des investissements philanthropiques en mode bulldozer, faisant table rase des programmes existants.

Les voilà toutes deux au plus proche de l'écran interactif de mon bureau, modelant ce puzzle d'une écriture nerveuse et instinctive, un crayon dans chaque main, un million d'idées à la seconde. Mia se retourne brusquement vers moi et me lance :

— Dis-moi que tu ne fais pas tout cela pour protéger tes sociétés d'OPA[77] hostiles et pour préserver leur siège social et les emplois aux USA ? La Fondation ne va quand même pas investir dans ton secteur d'activité, jouant ainsi un rôle d'actionnaire stable et permanent ? Je comprends bien que cela te permettrait sans doute de te concentrer sur la stratégie à long terme plutôt que sur tes tableaux de bord journaliers, mais si c'est le cas, je ne suis pas du voyage.

— Tu racontes n'importe quoi Mia, tu as réfléchi deux secondes. Je te parle d'expérimentation sociale, de santé, d'éducation, de culture, tempéré-je vertement tout en poursuivant.

[77] Une offre publique d'achat ou OPA est une offre d'acquisition payable au comptant, à un prix donné, du capital d'une entreprise cible.

— Bill et Warren m'ont annoncé un premier versement de quatre-vingt-seize milliards de dollars auquel s'ajoutera ma propre participation. Nous avons bon espoir de convaincre d'autres ultra-riches. Une trentaine sont d'ores et déjà d'accord pour nous suivre. Mia, je te charge de me rédiger un rapport circonstancié sur ces prérequis et de constituer une équipe de choc pour investir à terme tous ces domaines. Je veux un plan de bataille pour la fin de la semaine. Nous envisageons d'appeler cette méga fondation : Together. Je sais, ça parait simpliste, mais c'est assez universel. Qu'en pensez-vous ? Ashley, je te sais impatiente, mais tu nous rejoindras en juillet deux mille vingt, une fois que tu auras validé ton master.

La frustration d'Ashley semble immense quand Mia jubile.

— Mais comment as-tu convaincu ces deux dinosaures ? Quand as-tu rencontré Bill et Warren, m'interpelle Mia ?

— Ils sont encore dubitatifs, mais prêts à faire bouger les lignes. Tout dépendra des propositions que nous allons pouvoir leur faire. Je te rappelle qu'ils étaient tous les deux des intimes de mon père. Que ce dernier était l'un des administrateurs des fondations de Warren et de Bill. Ils m'ont tous deux proposé de le remplacer purement et simplement, mais j'ai préféré leur suggérer ce nouveau deal.

— Annabelle, je t'entends encore invoquer les Grecs anciens, pour qui c'est parfois de l'intervention même du soignant que survient le mal, qu'est ce qui a changé chez toi, me rappelle Ashley ?

— Il ne s'agit que d'un outil Ashley, parmi d'autres. La philanthropie peut renforcer la démocratie à condition de changer de perspective et d'être au service des politiques publiques. Ce n'est qu'un début, j'ai bien d'autres idées en tête. Je veux également que cette Fondation rende des comptes, des rapports d'évaluation sur son action et son impact, et surtout que ceux-ci ne soient pas réalisés par des consultants qui collaborent déjà avec nous.

Je lis dans les yeux de Mia et d'Ashley qu'un champ réflexif sans limites vient de prendre corps, les catapultant dans une autre dimension. Elles prennent soudain des airs de guerrières, se partageant tant bien que mal l'espace contraint de l'écran interactif. Leurs beaux cerveaux se télescopent et se rebellent, prennent langue avec d'impérieuses ambitions où se mêlent combats titanesques, victoires à la Pyrrhus et petits espoirs.

⁂

— Et pour terminer, sachez qu'Emily deviendra l'ambassadrice de cette fondation, un ange au chevet du monde.

— Un ange au chevet d'Annabelle, ironise Ashley.

— Un ange dans le lit d'Annabelle, surenchérit Mia, son plus beau sourire aux lèvres.

— Vous êtes pitoyables, sortez immédiatement de mon bureau !

Ashley et Mia sortent bras dessus bras dessous, hilares et totalement survoltées. Elles ne me semblent pas trop prendre au sérieux ma colère, déjà trop pressées d'en découdre. Convaincues

qu’Emily est devenue un sujet ultra-sensible, Mia et Ashley savent cependant qu’elles sont devenues mes plus fiers étendards. Demain, en accord avec Bill et Warren, je proposerai à Mia le poste de directrice générale de la fondation Together. Je sais déjà qu’elle fourbit ses armes.

New York. Manhattan. Trente novembre deux mille dix-neuf

Sur mon perchoir, je vois loin. Par-dessus l'Hudson à l'Est et l'East River à l'Ouest. J'y ai mes habitudes et mon cendrier. Bien emmitouflée dans ma couverture, je défie le froid et le vent. J'y écris, parfois longuement, avec mes mitaines en coton cachemire et soie, un choix plus que confortable. Mes doigts, un peu glacés, freinent l'expansion de mon âme, forçant l'introspection et la contemplation. Je noircis mon écran d'une main et je fume de l'autre. Dans la belle langue d'Annabelle de Vénus. Indéchiffrable.

A mort le baragouinage du diable dans «la Divine Comédie », la fin programmée du langage avec la novlangue de « 1984 », les tweets putrides et soi-disant subversifs d'un Donald Dark aussi veule qu'impuissant. Il s'agit ici d'envoyer le monde dans un futur décomplexé et mouvant, définitivement débarrassé de toutes ces tristes et pales figures. Un océan de liberté.

« Neither God nor master », telle est ma devise. Elle couvre la voix timide de mon âme et chante au vent une mélopée réjouissante.

⁂

Mais qu'est-elle face à la puissance destructrice de ces folles envies qui me rongent ? Quand ma plume déraille, je dois sortir, m'abreuver à cette source intarissable, celle du plaisir, fusse-t-il non partagé. Je redeviens humaine, sauvage, sans foi ni loi, jetant aux oubliettes mes sages résolutions. Je suis une esclave et j'étincelle.

D'un geste, je convie Vernita, je dois sortir. La Bentley m'attend en bas, je m'y engouffre, alerte et apprêtée. Je suis en chasse, je me déteste, il faut aller au bout, mes orgasmes ne peuvent attendre. Je dois étreindre, pétrir, désirer, enflammer. Je suis vulnérable et rien ne m'arrête. Je suis à genoux et prête à en découdre, à affronter l'ouragan qui s'annonce.

⁂

Le Loco Lovo, labarum exotique du Girl Power, agonise tel un paquebot blessé. Comme déposé là par un géant capricieux, il étend son emprise jusqu'au plus profond des entrailles de Chelsea, seul vestige encore debout d'une architecture industrielle rongée par le temps et appelée à disparaitre. Ultime songe boréal, sa structure métallique tramée gris-bleu répond à l'écho glacé et frénétique de la Skyline de Manhattan.

⁂

De jeunes créatures aux allures de nymphettes totalement décomplexées déploient des trésors de patience et d'extraversion pour ne pas disparaitre, broyées dans les limbes mélancoliques et brumeuses d'une file d'attente anonyme et bigarrée. Elles cherchent de leurs yeux écarquillés celle qui leur offrira les clefs du temple, l'assurance d'une soirée et d'une nuit à l'abri des amertumes, une nuit de folie et de sexe. La promesse d'un avenir meilleur ou d'argent facile. Ici, il faut montrer patte-blanche, graisser la patte à tout-va, ou mieux encore, être bien accompagnée.

Une diva gothique et flamboyante dont le vent a miraculeusement soulevé la micro-jupe me dévisage avec insistance, me fait un signe de la main tout en réajustant cette parcelle de tissu délicieusement écossais. Elle sait avoir capté mon attention alors que je me dirige vers l'entrée VIP. Je lis dans son regard hypnotique qu'elle a déjà fait l'inventaire du diable : limousine, garde du corps, tenue un peu sage mais hors de prix, crinière incendiaire et le sexe en feu. Je suis ainsi, porteuse d'espoir et frondeuse avertie.

⁂

D'un mot, tout en la désignant du doigt, j'exhorte Philips et Ben, les deux physionomistes du Loco Lovo de la mener juste qu'à ma table, dans mon carré VIP réservé à l'année. Philips et Ben sont les portiers de mon âme, de son côté sombre. Leur immense discrétion n'a d'égale que mes pourboires, indécents. Ben a fait le succès du Loco Lovo grâce à un cocktail tonique et dansant dont la complétude assez simpliste frise le génie : quatre-vingts pour cent de lesbiennes, dix pour cent de gays et de travestis, dix pour cent de célébrités. Et du Son, du vrai, du beau, du nouveau Son.

Ajoutez-y une pincée de petits miracles abyssaux saupoudrée au-dessus de ce monde indigène par la Fée catalyse, votre serviteur, et vous obtenez un cocktail exotique et plutôt explosif. J'ai conduit aux portes de ce paradis sonore un nombre incalculable d'actrices, de chanteuses, de mannequins et d'influenceuses militantes capables de distiller à petit flot cathodique permanent de jouissives et acrobatiques accroches. Vous obtenez ainsi le meilleur du pire, soit une sorte de Paradis dont je suis le Cerbère patenté.

⁂

Vernita à mes basques, j'accède à mon espace privé et haut perché par un escalier plutôt underground dont les lumières psychédéliques changent de couleur en fonction de la température de celle qui l'emprunte. Autant dire qu'il vire au rouge bonbonesque lorsque je franchis la dernière marche. Si mon état pouvait se résumer à une seule couleur, ce serait sans aucun doute celles de l'arc-en-ciel, et non cette vulgaire et pale imitation de l'incarnat, ce cramoisi de cochenille aux allures de soupe radioactive.

A peine installée à ma table que mon corps se cabre, mêlant chaque parcelle de ma peau aux beats subsoniques de ce bastringue crépusculaire. Debout et en transe, je deviens pour quelques instants un phénomène assez étrange, une Ève descendue seule et de nuit du plafond de la chapelle Sixtine, une extravagance mortifère à la chevelure de rêve, la femme oubliée de Vitruve sortie des poussiéreux cartons de De Vinci, mais prête, par amour du vide, à dynamiter l'essence même de sa juvénile destinée. J'exhale à la ronde les essences vaporeuses et enivrantes du désir comme d'autres empestent les miasmes d'un ennui profond et éternel.

Des neuf cercles de l'enfer, je ne retiendrais que la luxure, celle que je jette en pâture aux diablotins des marécages, recouvrant d'un blanc linceul ma sauvagerie animale, repoussant sans fin les limites de ce mal qui me ronge. Ma plastique d'ange, aux yeux luminescents, reste à jamais suspendue aux doucereuses splendeurs des bacchanales, offerte et libre, tout à la fois. Je veux avant tout partager et me fondre dans l'absolue déliquescence de mon sexe ensorcelé.

⁂

Au détour d'un son, de sa couleur fondue, survient l'instant de grâce. Dans un dernier panache d'une lumière bleutée et voluptueuse, Elena m'apparait enfin, sombre et mystérieuse, en bas de l'escalier. Après une fouille au corps et un passage au détecteur de métaux portatif appuyés, sensuellement orchestrés par une Vernita au bord de l'implosion, l'un des gros bras de la maison conduit Elena jusqu'à moi. Un sourire en bandoulière, je la délivre rapidement de ses angoisses en lui tenant fermement la taille, l'invitant à me suivre vers une petite salle privée attenante à mon espace et accessible avec un code connu de moi seule. Après une microseconde d'hésitation, une lueur inconnue dans ses beaux yeux noirs, Elena comprend qu'elle vient de basculer dans une autre dimension.

⁂

Allongée dans la Bentley, la tête délicatement posée sur mes genoux, Elena semble apaisée quand je reprends peu à peu pied, abandonnant mon univers fantasmagorique pour de pieuses contraintes capitalistiques. Ses lèvres humides et auréolées d'une gloire éphémère délivrent de passionnants messages, fustigeant pêlemêle ces ignobles asymétries socio-économiques auxquelles elle entend mettre un terme et tous ces universitaires américains pastichés à la blancheur redoutable. Ces anthropologues endimanchés ont-ils pris le temps d'effleurer du bout de leurs lunettes aux sombres écailles les aphorismes chinois, arabes, indiens ou africains ? Toutes ces peuplades indigènes peuvent bien aller se rhabiller, elles et leurs rêves de conquêtes.

Je la calme un instant d'une caresse appuyée et bienfaitrice à la racine de son cou quand elle repart à l'assaut, agacée et combattante. J'y vois cette fois une attaque plus personnelle, plus directe. Fustigeant ce qu'elle prend pour de la belle indifférence, elle stéréotype son discours d'anthropologue de bazar. Vernita s'étonne de mon simple sourire, de mon éphémère béatitude. Je crois travailler sur ce qui unit les hommes et les femmes, pas sur ce qui les divise, mais Elena ne le saura jamais. Je suis si lasse de disserter sans fin sur toutes ces évidences.

Emily me sort de ma torpeur d'un texto un peu fou, m'informe qu'elle vient de signer le plus gros contrat de sa carrière et me remercie. J'ai ardemment milité pour imposer sa voix, son intelligence, sa beauté et sa générosité. J'aime être l'instrument discret de son ascension au firmament des étoiles. Doctorante en anthropologie ou pas, Elena est une scientifique un peu creuse, que j'éconduis d'un geste. Quand Vernita lui ouvre la portière et lui remet l'enveloppe promise, Elena comprend qu'elle a oublié l'essentiel, de balayer devant sa porte.

Quand elle se retourne une dernière fois, se demandant si elle n'a pas rêvé, je balance sa misandrie première par la fenêtre en même temps que son rêve d'assimilationniste second. J'ouvrirai plutôt une troisième voie, celle de la convergence des luttes. Unissons les hommes et les femmes autour d'un sursaut salvateur et d'une belle révolution faisant fi de nos différences.

New York. Manhattan. Premier décembre deux mille dix-neuf

J'ai rêvé Pierre, tel Spiderman, escaladant l'Annabelle Tower. Depuis la façade donnant sur la 5th Avenue. À l'arrivée des hommes de la NYPD[78] , appelés en renfort par la sécurité, Pierre avait déjà atteint le quarante-deuxième étage. En plein jour et dans un concert de klaxons. Une escalade à mains nues sous l'œil médusé d'une foule de plus en plus compacte, concentrée au pied du gratte-ciel et se pressant contre les barrières de la police.

C'est Roberto qui a prévenu la sécurité dès l'arrivée de Pierre au pied de la tour. Sur son tee-shirt, on pouvait lire très distinctement mon nom en grandes lettres jaunes : « ANNABELLE I LOVE U ! ». C'est ce qui l'a alerté, ainsi que la très grande agitation de cet homme avant d'entamer l'ascension.

⁂

Les employés de la holding, le nez collé aux baies vitrées dominant Central Park, semblent heureux de vivre ce petit instant de douce folie, cette parenthèse givrée au milieu de cette morne journée. Les commentaires fusent.

S'agit-il d'un amoureux transi, est-ce bien de notre « Annabelle » dont il est question ? Pourquoi une telle folie, prendre un tel risque ? S'agit-il d'un événement promotionnel ? Braver le froid et le danger pour une simple couverture médiatique et l'assurance de terminer la journée en prison font craindre le geste d'un désespéré.

L'objectif de ce sombre individu est maintenant très clair, atteindre la terrasse de mon appartement située au quarante-cinquième étage. Arrivé au quarante-quatrième étage, Pierre déploie le long de la façade un panneau de toile fluorescent sur lequel on peut lire : « ANNABELLE FOREVER ». Tout le monde en est persuadé maintenant, il s'agit bel et bien d'un doux dingue amoureux.

La nouvelle fait le tour des bureaux de la holding et de la foule, l'homme-araignée a été identifié. Il s'agirait d'un jeune écrivain français passionné d'escalade, en vacances sur le territoire américain. Mais quelle mouche l'a piqué.

Tic et Tac sont sur le pont, armes à la main, accompagnés des unités d'élite de la NYPD. On attaque l'Annabelle Tower et un comité d'accueil digne des plus grandes menaces attend l'intéressé sur la terrasse ouest. Je suis exfiltrée vers la panic room et j'attends les instructions. La panique est générale, l'homme irrationnel est-il armé, porte-t-il sur lui une quelconque machine infernale, est-ce un terroriste ? Nous sommes à Manhattan tout de même, et dans l'une des plus emblématiques et des plus anciennes tours de la 5th avenue. On ne peut pas cautionner ce genre d'exploit, dussions-nous en rire, tant cette ascension symbolique en dit long sur l'état mental de l'individu.

[78] Le New York City Police Department ou NYPD est le service de police de la ville de New York

Sa main blessée atteint l'épais parapet de la terrasse, sur lequel il se hisse d'un geste souple et sans effort. Tic et Tac lui intiment l'ordre de s'agenouiller, leurs Berretas pointés sur ses jambes. Rapidement maîtrisé par les hommes d'élite de la NYPD, Pierre est immédiatement palpé et fouillé sans ménagement. Le calme revient peu à peu sur la terrasse quand il apparaît que Pierre n'est plus une menace potentielle et immédiate.

Tic me fait un rapide compte rendu de la situation et il comprend devant mes yeux étonnés que quelque chose lui échappe.

— Je veux voir cet homme immédiatement !

Les tractations sont longues et Pierre n'échappera probablement pas à une condamnation et à un interrogatoire poussé. Mais j'exige de voir celui qui a osé braver le danger pour venir jusqu'à moi. A-t-il un message ? Une déclaration à faire ? Je demande que Pierre soit installé dans le salon ouest et le repli sine die des robocops. Tic et Tac suffiront à contenir la menace. Je demande qu'on apporte une couverture, Pierre semble frigorifié. Il trône, l'air goguenard et fier de lui, sur l'un des fauteuils. Je demande à Tic et Tac de nous laisser.

— Ce n'est pas possible Ms Annabelle !

— J'insiste ! Merci de nous laisser, nous nous connaissons !

L'air contrarié et inquiet, Tic et Tac finissent par s'éclipser dans la pièce voisine après avoir rengainé leurs armes. Les mains de Pierre ont particulièrement souffert et il sent la sueur à trois kilomètres.

⁂

— Mais pourquoi Pierre ? Pourquoi avoir pris de tels risques ? Vous imaginez les conséquences ? Vous auriez pu vous écraser en bas ? Que serais-je devenue ?

— Vous êtes inaccessible par les voies classiques, j'ai donc choisi la voie royale !

Pierre tranche dans ce décor épuré et art déco. Avec son tee-shirt et son pantalon d'escalade, il semble venu tout droit d'une autre planète. Un extraterrestre fraîchement atterri et prêt à en découdre. Par chance, je m'apprêtais à rejoindre mon bureau de l'Annabelle Tower et j'étais donc habillée en conséquence.

— Vous auriez pu me trouver nue ou dans je ne sais quelle tenue pyjama.

Pierre semble s'en foutre complètement et fait un pas de plus vers moi à chacune de mes phrases. Sa voix et son regard m'hypnotisent. Est-il bien réel ? Extrêmement nerveuse, je n'arrête pas de parler et je me tords les mains avec force. Comme une enfant prise en faute. Pierre semble avoir retrouvé son souffle.

— Pourquoi tant de mystères Annabelle, pourquoi te dérober ainsi !

— C'est que pour vous, je veux être au sommet de ma forme et de mon intelligence. Je crains votre critique, je ne suis qu'une petite fille à peine dégrossie, quand vous semblez régner sur le

monde. Vous êtes un créateur, quand j’ai juste la chance d’être bien née et de vivre sur un tas d’or.

— Ne sois pas aussi stupide !

— Qu’ai-je donc accompli pour mériter votre attention ? J’ai si peur de vous décevoir et que vous vous contentiez de profiter de moi, quand j’attends probablement bien plus que vous ne l’avez peut-être imaginé. Alors j’ai fantasmé une rencontre parfaite ou tout serait maîtrisé et calculé.

Pierre avance vers moi comme un félin. Je suis paralysée et ma voix déraille. Pierre agrippe ma taille avec ses mains, si sales. Mon chemisier est souillé et sa blancheur immaculée l’indiffère. Je les connais par cœur de les avoir vues cent fois posées sur un livre, me suggérant telle ou telle lecture. Je ferme les yeux. Je veux vous parler.

— Mais tais-toi donc !

L’ordre imprime sa force presque autant que la gifle qui fend l’air avant de s’abattre sur ma joue. Pierre a abandonné sa mélancolie au pied de l'Annabelle Tower. Ici, au sommet de ma tour, seul l'Amour règne en maître.

New York. Manhattan. Trois et quatre décembre deux mille dix-neuf.

— Puis je espérer que tu ne sois pas un simple mirage, me glisse Lewis Abbott à l'oreille, tu m'échappes sans cesse.

— Si je suis un mirage, alors je suis de ceux qui font apparaître cette lumière bienveillante et féconde, bien cachée, là, au plus profond de votre âme, dis-je, le doigt pointé sur son cœur.

— Il me fallait un autre monde, une autre place, peut-être auprès de toi. Je n'ai pas su la prendre et je m'en veux terriblement, pleure Lewis.

⁂

Un moment béni, seuls dans la Bentley, après d'âpres échanges avec la directrice du département audiovisuel de sa maison d'édition, perdue du plat côté de Marine Park. Mais le cinéma est un combat perdu d'avance pour un homme habitué à travailler seul. Mon écrivain-scénariste est peu enclin aux compromis et je ne suis pas mon père. Il m'a cédé les droits d'adaptation de son prochain livre et nous collaborons difficilement et en parallèle à l'écriture du scénario. À qui aurais-je bien pu confier cette tâche ?

Ma volonté de recréer et de contraindre le temps de l'action se télescope avec son texte original. Je ne sais lequel enrichit le travail de l'autre. Je forme un pont bien fragile entre sa construction postapocalyptique de plus de sept cents pages encore inachevées et mes quatre-vingt-deux pages assassines. Nos échappées digressives l'épuisent et nos aller-retours semblent ne devoir jamais prendre fin.

— Avez-vous eu le temps de lire ma dernière version du scénario ?

Un sujet qui fâche et Lewis part au quart de tour.

— Autant affubler ce film de la mention « une trahison fidèle du roman de Lewis Abbott » à son générique et en caractères bien gras s'il vous plaît. Tu fais du business avec mon art, corrompue que tu es. Je te hais. La littérature n'est-elle pour toi qu'un simple commerce ?

Lewis se venge, oublie soudain les droits faramineux qui viennent de lui éviter la banqueroute, mon temps si contraint, fantasme sur notre amitié ou notre amour impossible.

— Tu es pitoyable quand ton père frisait le génie, une petite lesbienne allumeuse et pathétique. Putain, tu te prends pour qui, me crie-t-il soudain ?

Sans doute les mots de trop. Lewis est un animal blessé, rongé par l'alcool et la maladie. Ou peut-être a-t-il juste raison, qui suis-je pour donner des leçons d'écriture et de construction littéraire à Lewis Abbott ? Tic et Tac s'émeuvent et s'inquiètent, mes rapports avec lui deviennent de plus en plus tumultueux. Je n'ai ni le temps, ni l'énergie, pour poursuivre cette collaboration avec le grand homme. Ma proposition fait l'effet d'une bombe.

— Lewis, je pense qu'il est temps de passer la main. Je vais demander à Pierre d'Estrées, l'écrivain français dont je vous ai parlé de terminer l'écriture de ce scénario. Je ne peux pas

consacrer plus de temps à ce projet. Il se trouve qu'il sera à NYC demain pour quelques jours, je propose de lui en parler si vous en êtes d'accord.

— Tu appelles écrivain ce misérable vermisseau bouffeur de grenouilles ! C'est une blague ? Espèce de petite conne, c'est totalement exclu.

Tic se retourne brusquement, attendant un geste, un mot de ma part.

— Cher ami, vous oubliez que vous m'avez cédé vos droits et que si je collabore avec vous, c'est par pur respect pour votre œuvre. Maintenant, vous êtes allé trop loin, je vous demande de sortir de ma voiture.

— Sale petite pute, brouteuse de gazon, s'emporte Lewis quand Tic l'invite, porte ouverte, à sortir de la Bentley.

⁂

Abandonner le grand homme ainsi, à l'intersection de Madison Avenue et de la 57th, est un pis-aller dont je me serais bien passée. Lewis a un sens de l'orientation pour le moins déroutant et qui n'appartient qu'à lui. Saura-t-il retrouver le chemin de l'Annabelle Tower ? Je l'imagine sans le sou et sans papiers. Et surtout sans téléphone, le grand homme ne supporte pas d'être sonné comme un domestique. Même s'il peut faire un temps illusion avec son nœud papillon multicolore et son costume en velours côtelé, il semble tout droit sorti du plus petit cirque du monde. Une sorte de monsieur loyal distrait et un peu fou. Imperméable au monde et aux dangers qui l'entourent, le simple fait de traverser la rue peut, pour lui, s'avérer redoutable.

— Voulez-vous le suivre discrètement et vous assurer qu'il retrouve bien son chemin, supplié-je Tic ?

Si je me suis peu à peu habituée à ses emportements et à ses divagations iconoclastes, Lewis est cette fois allé trop loin, beaucoup trop loin. Il ne supporte pas mon orientation sexuelle, mes frasques amoureuses, la liberté de ma jeunesse ? Ainsi soit-il. Je suis la Reine des salopes ? Alléluia. Je suis Annabelle de Vénus et je ne suis pas disposée à laisser de sinistres individus envahir ma planète sans sourciller. Puritain parmi les puritains, Lewis a une vision préhistorique de la femme. Et si je suis coupable, c'est seulement de l'avoir laissé m'écrire des choses, disons, assez intimes. J'ai un vrai problème avec les écrivains, avec leur prose, avec leur romantisme tordu, quand ils deviennent toxiques et vénéneux. Je m'y acclimate parfois avec une certaine malice. Comme un jeu.

⁂

Encore faudrait-il s'entendre sur le sens donné aux mots. Prenons-en un au hasard : le mot AMOUR par exemple. Revêt-il le même sens pour une jeune femme vivant dans le confort douillet d'un immeuble de l'Upper East Side, un quarantenaire artiste-écrivain bohème de Paris, une femme Dogon du Mali, un carioca de dix ans descendu des favelas pour tendre la main à qui voudra l'entendre. Je reste persuadée que notre position dans l'espace social et dans le temps influe sur cette perception et cette compréhension. Il est prudent de ne pas confondre l'amour, dont le sens reste à définir du moins dans sa définition partagée, et l'idée de l'amour, cet univers

fantasmé. Pour ma part, il n'y a que des actes d'amour, sorte d'instants furtifs imparfaits dont il faut se satisfaire. Tout le reste n'est que littérature.

⁂

— Toutes vos femmes ne sont que le miroir dans lequel vous peaufinez jour après jour votre reflet, ai-je un soir lancé au grand homme. Comme un Roi Soleil sans rayon, vous entretenez la cour de votre vanité, celle qui conforte votre ego de Narcisse et votre vie sans risque. Ne confondez-vous pas Annabelle et votre fantasme ?

La réponse fut à la mesure de la question et je ne dus mon salut qu'à mes prompts réflexes. Nous perdîmes ce soir-là une bouteille single malt de vingt ans d'âge, fracassée sur l'autel de la déraison plutôt que sur mon crâne. Je m'en sortais plutôt bien.

⁂

Avoir un temps envisagé un dîner tout amical en compagnie de Lewis et de Pierre me parait soudain une joyeuse entourloupe, une vaine tentative d'unir la douce panoplie de leurs égos démesurés. Le grand homme, monstre sacré de la littérature américaine, n'entend rien à l'activité protéiforme de Pierre, à ses ponts jetés entre mots, images et sons. Pierre n'entend rien au génie de l'intrigue, aux créatures des bas-fonds et à leurs sombres desseins. Tous deux, sûrs de leurs chefs-d'œuvre, finiraient par me dévorer toute crue, avant de s'entretuer. Je n'aurais été qu'un pâle trophée, ou pire, la ramasseuse de balles d'un match sans fin ni règle.

⁂

À vingt-quatre heures de l'arrivée de Pierre, la tension monte d'un cran. Je me noie dans ses mails incendiaires, petites proses infernales et obscènes. Pierre a des plans, entendez sexuels. A imaginé mille supplices pour autant de messages vocaux. Auxquels je n'ai pas répondu.

Écouteurs vissés aux oreilles, la chaude et délicate voix de Pierre déclenche un de ces ouragans cérébral et spontané que je ne peux combattre et qui, avec détermination, gagne chaque centimètre de mon bas-ventre pour ne plus le lâcher. Son dernier mail résonne et me renvoie, impuissante, à mon passé d'adolescente prépubère en proie à ses hormones.

« Anna,

Tu n'es qu'une traînée, une catin brillant au firmament de la perversité ! Sache que je suis prêt à tout pour faire d'Ashley ma complice. C'est désormais le plus violent de mes désirs. Qu'importe ton cul déchiré, ta bouche emplie de foutre, de pisse et de mouille, tes joues rougies sous les coups et ta gorge en vrac. Nous te cravacherons tour à tour, que tu ne puisses reprendre ton souffle. Ashley, comme possédée, frottera son cul et sa chatte sur ton visage pendant que je t'emplirai jusqu'aux couilles sans aucun ménagement. Tu vas rendre grâce.

Je ne veux pas de neutralité bienveillante, je veux sceller un pacte avec Ashley. Nous te baiserons ou nous voulons, devant et avec qui nous voulons. Ashley me conduira aux endroits de ton corps les plus sensibles au mal que je t'offrirai. Nous t'oublierons dans un coin, sur la banquette d'un club miteux, pendant que nous partirons en chasse main dans la main.

Exposerons nos conquêtes d'un soir devant tes yeux en pleurs. Te reléguant aux oubliettes. Nous rirons de te voir défaite, les yeux baissés et silencieuse, nous moquant de cette manie de te tortiller les mains quand tu es contrariée. Te balançant une claque à chaque tentative d'ouvrir la bouche alors que nous t'avons sommée de te taire. Ton pire sera le mien. Alors, imagine-le ».

Je suis à genoux, le feu peine à s'éteindre. D'exquis tremblements agitent encore et encore mes cuisses. Un message d'Emily me sort de mon atonie coupable. Le voile devant mes yeux se déchire, signe de l'accalmie. Jusqu'à cette prochaine tempête.

« Mon doux amour,

Pour toi ce lien vers cette version du « Chant de la terre » de Malher, plus exactement de son final : « Der Abschied ». Ce chant me submerge et je pleure à chaque fois en pensant à toi. On y parle d'amitié, d'attente impossible, de goûter ensemble aux douces splendeurs du soir. L'ami finit par arriver, mais c'est pour adresser à son alter ego un adieu éternel. Trop triste.

« La Terre adorée, partout, fleurit au printemps et reverdit : partout, toujours, l'horizon bleu luira ! Éternellement... Éternellement... »

C'est tellement beau, comme le Paradis, comme l'amour que je te porte. Petit ange, XOXO…Emily ».

⁂

Je pleure Emily et son absence, Emily et sa tendresse. La rejoindre ainsi, gentiment et amoureusement, après le chaos millimétré de Pierre, c'est le grand chambardement de mon cœur. Ajoutez-y Ashley et j'implose. En miettes, mon âme est en miettes. Écartelée entre ma promesse faite au diable et Emily, ma pourfendeuse d'idées reçues, je finis réfugiée et en transe, au fond de l'abîme où me précipitent mes petits ouvrages quotidiens. Les actionnaires n'attendent pas. Une journée de défis, relevés ou non, d'appétits technocratiques, de paroles lénifiantes, de celles qui vous vrillent le cerveau, qui pèsent et qui me mènent, pantoise, jusqu'aux premières lueurs du jour.

⁂

Mais Ashley en a décidé autrement et a exigé ma présence à vingt-et-une heure pétante. Une surprise m'attend dans le grand salon, aménagé pour l'occasion. Une joyeuse troupe d'étudiants et d'étudiantes de l'American Academy of Dramatic Arts de NYC doit jouer pour moi et Ashley la pièce « Un ennemi du peuple » d'Henrik Ibsen. Et en français s'il vous plaît. Quel merveilleux cadeau.

Pelotonnée tout contre Ashley, j'oublie un long instant mes errements du jour, Pierre et ses délices, Lewis et sa rancœur. Ashley est particulièrement câline ce soir, même si elle ne peut, à l'issue de la représentation et au moment du partage, s'empêcher d'entreprendre ouvertement plusieurs étudiantes. De jeunes vierges effarouchées, dont cette fille en salopette, absolument sublime et naturelle, qui dévore Ashley des yeux. Que lui a-t-elle promis, à cette idiote, au petit chaud de son oreille ? Un miracle près des étoiles, un aller sans retour pour le septième ciel, un

après-midi de shopping. Peut-être la simple promesse d'un dîner lointain qu'Ashley se fera un plaisir d'oublier.

À un cheveu de conclure, tant leurs lèvres sont proches et humides, Ashley lui arrache son téléphone. Elle y partage son numéro à la vitesse de l'éclair, sous l'œil brillant de sa douceur du jour. L'agilité des doigts d'Ashley est légendaire et me rend nerveuse. Ce petit lien numérique et hypocrite nourrira l'extase et l'espoir de cette dévergondée encore quelques jours, le temps pour elle de rejoindre la longue liste des oubliées d'un soir. La petite bande partie rejoindre de lointaines et sombres colocations, Ashley me désigne la chambre de son doigt impérieux. Ashley a faim et déteste attendre, salopette ou pas.

⁂

Pierre est installé dans la salle d'attente, celle qui jouxte le bureau de mes deux assistantes, passage obligé avant même d'imaginer pouvoir m'entrapercevoir. Tic et Tac ne le lâchent pas des yeux depuis l'aéroport et l'hôtel. L'ennemi est dans la place.

Selon mon Directeur de la sécurité, un transfuge d'une célèbre agence nationale, le petit écrivain français menace mon intégrité et pire encore, les intérêts de la holding. Il a trouvé moyen de me l'écrire dans ce rapport surréaliste et quotidien, ce délire paranoïaque, qui me cueille chaque matin à l'instant du café, entre fous rires et hallucinations.

Pierre est désormais classé numéro deux dans la longue liste d'humanoïdes, d'organisations diverses et de sociétés secrètes, qui font l'objet d'une attention et d'une surveillance toute particulière. La palme et la première place dans l'ordre des menaces revenant à mon ex. Mira Ravenwood et à toutes ces photos et vidéos qu'elle détient, me découvrant ou non dans les poses et les situations les plus exubérantes et les plus délicates. Je sais que mes avocats négocient actuellement avec elle une sortie de crise et un arrangement à l'amiable et généreux. Et que le Directeur de la sécurité et ses barbouzes lancent des opérations, disons secrètes, dont l'objectif inavoué est celui de récupérer, s'il le faut illégalement, ces souvenirs d'un passé pixélisé et révolu.

Mes assistantes ont consigné un simple nom sur mon agenda : Pierre d'Estrées, sans aucune précision sur la nature et la durée de notre entretien. J'ai promis à Pierre un après-midi et la soirée. Quartier libre jusqu'à demain.

L'attente, pour mon trublion de la petite France, s'avère redoutable et l'exaspère bien au-delà du raisonnable. Il bouille comme un enfant gâté attendant son jouet. Sait-il que j'ai lu son dernier livre d'une traite hier soir après l'avoir téléchargé sur ma liseuse. Un parfum de tristesse et de résignation sur fond d'amours impossibles. Son héros échappe aux femmes comme un fantôme un peu fainéant. Sait-il seulement ce qu'il veut ou ses envies reflètent-elles une forme de mimétisme social. Il se la joue libertin, comme d'autres jouent au « garçon de café ». Son errance ressemble à celle de Pierre. Mais je l'aime bien, moi, son héros. Dans la nuit parisienne, je lui aurais sûrement brisé le cœur.

Quand Pierre franchit la double porte de mon bureau, il me parait passablement énervé. Au téléphone, je l'invite d'un geste de la main à s'asseoir dans l'un des fauteuils rouges du grand

salon. Moi, conversation animée en anglais, déambulant dans cet immense espace. Lui, tout en noir, très tendu et prêt à bondir. Nos jeux de regard laissent présager le pire. Je porte un smoking blanc satin très échancré. Quand je raccroche enfin, je baisse les yeux, tétanisée. Je n'arrive pas à soutenir son regard. J'ai à peine raccroché que Pierre s'approche de moi d'un pas vif et me balance une gifle. Sans un mot. Trop de contrariétés l'ont mis hors de lui et il me le fait payer.

Il me plaît à penser que nous sommes, Pierre et moi, unis par une sorte de lien intangible et supra naturel. Pour la rationaliste que je suis, c'est plutôt flippant. Attention mon cher Pierre, vous allez passer de la catégorie « risque élevé » à la catégorie « risque très élevé ». Pierre est définitivement tout aussi pervers qu'Ashley, sexechiavélique dirais-je.

Cul nul, les coudes posés sur mon bureau, je m'offre à lui. Le « risque élevé » vient de violemment et profondément entreprendre la plus étroite de mes intimités. Mon cœur pâlit et s'électrochoque quand la petite mort s'en saisit, très brusquement.

⁂

Vernita Green m'observe de son œil noir et déjà plein de reproches. Il lui fallait bien un surnom et celui-ci lui va comment un gant : même gabarit, même beauté sombre, même détermination que l'acrobatique adversaire de Beatrix Kiddo, la blondeur de Kill Bill.

Coincée dans la Bentley entre Lewis et Pierre, je peine à faire taire leur malice, tant chacun d'eux transpire d'imaginer ce que je porte ou non sous cette robe lumineuse et minimaliste. Ses sequins de teinte or et rose maintenus par des petits anneaux argentés, non contents de refléter toute lumière, laissent parfois entrevoir mille parcelles de ma peau acidulée. Vernita, assise en face de moi, plonge et noie ses certitudes au plus profond de mon entrecuisse, comme aimantée. Elle consent à rejoindre cette parfaite harmonie qu'aucune dentelle ne vient troubler, celle qui joint en ce mont magique et haut perché mes deux interminables jambes.

Et Pierre de s'escrimer à introduire le plus agile de ses doigts aux endroits les plus inappropriés, quand Lewis vénère mes pieds ceints d'une paire d'escarpins absolument fascinante, mélange d'art intrigant et d'expression créatrice. Un chef-d'œuvre absolu, créé pour moi et sur-mesure, une merveille ayant tranquillement et à grands frais cheminée depuis la petite France.

J'ai appris à apprivoiser le luxe non pour ce qu'il représente d'appétits ostentatoires, mais comme une ode salvatrice propice à la création et pourfendeur de l'uniformisation ambiante.

Vernita, attentive à mes moindres faits et gestes, doit se demander lequel des deux me baise, pourquoi Ashley, qui m'a embrassée à pleine bouche avant notre départ, n'est pas de la partie. Comprendre qui baise qui et pourquoi à l'Annabelle Tower demandera du temps à Vernita et ne servira en aucun cas sa noble cause. J'imagine que Tic et Tac ont déjà dû la briefer, s'appesantir sur l'important et le superflu. L'important : avoir mon plein assentiment en toute circonstance, le superflu : mettre un nom sur mes paradis et mes enfers, sur mes douceurs d'un soir qu'elle prendra bientôt plaisir à raccompagner, sur toutes ces stars avides de conseils et de succès prêtes à tuer pour un simple tête à tête.

⁂

Vernita a travaillé trois ans au Secret Service [79]avant de rejoindre l'équipe. À ma demande. Je m'accommode plus facilement de cette touche féminine dans certaines situations : m'accompagner aux toilettes, participer à d'interminables séances d'essayage, soutenir mon corps soudain foudroyé par ses excès. C'est une dure à cuire. Je l'ai vue à l'entraînement dans la salle de sport de l'Annabelle Tower. Dès qu'elle me croise, elle claque des talons. Il va falloir qu'elle se décontracte, on n'est pas à l'armée.

Elle m'a surnommée « The Boss » d'après Tic. Tic et Tac m'ont surnommée « Love Bomb » d'après Ashley. Ashley le tient de Vernita, à qui elle fait les yeux doux. Mais Vernita n'est pas prête à s'asseoir sur le protocole et la distance réglementaire. J'ai fait la leçon à Ashley, je n'ai pas le temps de gérer une quelconque plainte pour harcèlement. Et je soupçonne Vernita d'être très à cheval sur certains principes.

⁂

Après une deuxième bouteille de champagne, l'heure est à la détente. Les relations est-ouest tournent à la franche pantalonnade et mes angoisses peu à peu se dissipent. La guerre fratricide n'aura pas lieu. J'ai pardonné une fois encore à Lewis ses écarts de langage, ses colères, accepté ses excuses. Et abandonné mes deux écrivains et leur verbe acide pour la chaleur du dance floor.

Mes escarpins trônent sur la table basse. Entre rituel païen et veau d'or, l'un d'entre eux devient calice entre les mains du grand homme. Il le contemple comme une parabole divine, un don du ciel dont il hume profondément le parfum avant de le reposer avec lenteur, sous l'œil goguenard de Pierre. Il l'emplit soudain de ce nectar français et s'enivre religieusement à sa source.

⁂

Pied nu, je compose d'un pas léger et avec délice un panégyrique à la gloire des musiques urbaines. La techno minimale et percutante de Ricardo Villalobos enflamme le Downtown, mon royaume d'un soir. Je suis en transe et j'ai lâché mes boucles blondes, mon corps de liane tressaille et ondule. Je ne sais qui de la musique ou de la danse emporte mes dernières résistances. Je deviens électrique, objet de toutes les convoitises.

Vernita veille, adossée à l'un des piliers parcourant la salle d'un ovale parfait. Ses yeux ne me quittent pas. Je ne sais qui de l'envie ou de la réprobation l'emporte, tant son regard s'enflamme à chacun de nos croisements. Tic et Tac, légèrement en retrait, oscillent entre l'écran de leur téléphone et le centre de la salle, perchés sur leur tabouret prêt à céder, tant leur masse musculaire semble imposante et en tension.

Vernita soudain se crispe et les oreillettes crépitent, sortant Tic et Tac de leur torpeur. Un quadra particulièrement éméché vient de m'agripper le poignet après plusieurs tentatives d'approches vaines et désespérées. Vernita est sur lui en une fraction de seconde et l'invite

[79] Le Secret Service assure entre autres la protection du président des États-Unis, du vice-président, de leur famille, de certaines personnalités les présidents élus, certains représentants officiels, des personnalités étrangères en visite aux États-Unis ainsi que de leurs résidences officielles, comme la Maison-Blanche.

fermement à passer son chemin. Une bouteille à la main, titubant, il semble ne pas comprendre la ferme proposition de Vernita. Une femme, comprenez-vous.

Quand Tic et Tac l'épinglent et lui impriment un mouvement rotatif, l'éconduit d'un soir se retrouve face à moi, vociférant et crachant son fiel comme un beau diable.

— Espèce de salope, putain d'allumeuse !

Comprendra-t-il que danser, même court vêtue, est mon droit, ma délicate liberté, ma jouissance infernale. J'y convie parfois mes semblables, mais il s'agit le plus souvent d'un plaisir solitaire. Seule Ashley a ce droit divin, celui de nous perdre dans un somptueux corps à corps, sa chatte contre ma chatte, sa bouche contre ma bouche. Et Emily, celui de me tenir la main, plongeant nos corps dans une douce léthargie.

⁂

La verve indélicate de Pierre se fait scélérate, s'envenime quand j'interroge tout ce petit monde sur l'état de mes chaussures, leur humidité certes relative, mais néanmoins réelle.

— Lewis a pissé dedans, Annabelle, balance Pierre !

— Mais jamais de la vie, rugit un Lewis passablement contrarié.

— Lewis, rappelez-vous le Cantique des Cantiques, comment le roi Salomon décrit la beauté naturelle et vierge de son amante, en s'appesantissant sur ses vénérables pieds. Je ne me souviens plus exactement des mots employés, aidez-moi, renchérit Pierre.

— « Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince ! La courbure de tes reins est comme un collier, l'œuvre d'un artiste », récite Lewis en français.

— Mais pas autant que ceux d'Annabelle s'enflamme Pierre, n'est-ce pas Lewis ?

Que mes escarpins chéris et hors de prix aient souffert importe finalement assez peu. Je tiens mon coupable et je souris devant la mine déconfite de Vernita qui n'a rien perdu de nos échanges et dont la sidération n'a d'égale que sa difficulté à détourner son regard de la main de Pierre qui plonge discrètement à l'assaut d'une parcelle de mon corps très convoitée.

Lewis est un accoutumé de ces transgressions un peu désuètes. Je sais de source sure qu'il m'a déjà subtilisé plusieurs paires de chaussures. Je les imagine trônant sur je ne sais quelle étagère et surtout à l'abri des regards indiscrets. Les baise-t-il chaque jour que Dieu fait ? Compte-t-il me les restituer un jour lointain, me les passer au pied lentement et délicatement tout en maintenant ma jambe et en me présentant ses excuses ? Il ne vit que pour ces instants fugaces, nos instants érotiques.

Je l'ai laissé plusieurs fois me masser les pieds alors que je corrigeais ses notes. J'avoue y avoir pris du plaisir, même s'il me fallait le rappeler à l'ordre quand sa main s'égarait soudain un peu trop haut. Je le renvoyais alors à sa triste condition d'un coup de pied ferme, mais sans excès, lui rappelant qui est le maître.

New York. Manhattan. Six décembre deux mille dix-neuf

Emily est aux anges et son petit ventre bien rond lui va à ravir. Entre mes deux mains, cette belle et sublime promesse apprend déjà beaucoup, de la douceur de ma voix, de mes délicieux baisers. C'est un secret bien gardé, celui qui nous lie et nous enchante. Seules Ashley et Megan ont été mises dans la confidence.

Emily est venue s'installer à l'Annabelle Tower, fuyant son chagrin et la presse qui se déchaîne. Encore une rupture pour Jane Rolling, qui n'en est plus à son coup d'essai, qui semble dévorer les hommes avant de les jeter comme des malpropres, quelques semaines seulement après son mariage.

⁂

Exfiltrer Emily des salons VIP de l'aéroport JFK fut un exploit orchestré de main de maître par Tic et Tac, envoyés en renfort pour l'occasion. Casquette vissée sur la tête, salopette grand format et lunettes de soleil malgré la pluie, Emily a été littéralement kidnappée, enveloppée dans une couverture et jetée dans la Bentley. Aucune photo ne semble avoir filtré, une petite victoire..

Dave a osé la quitter, ne supportant plus notre si belle complicité. Emily lui a avoué notre amour et Dave a pris peur, a fui Toronto, définitivement. Elle ne pourra plus dissimuler sa grossesse bien longtemps. Et bientôt, le monde entier saura, fantasmant sur la lancinante et éternelle question de la paternité. Emily a failli tout balancer à la presse, sa rupture, notre amour, son bébé. Je l'en ai dissuadée, remettant cette décision à beaucoup plus tard. Emily est pressentie pour le rôle phare d'une superproduction américaine. Il sera toujours temps de l'annoncer, une fois le contrat signé.

⁂

— Annabelle, comment appellerons-nous notre petite fille, parce que ça sera une petite fille n'est-ce pas, promets-le-moi ?

Allongée sur le dos, attentive à mes caresses, Emily manigance et échafaude mille scénarios, m'attribue le rôle très envié d'une seconde mère attentive, prodiguant soins et conseils. Je tempère ses ardeurs, mais avec délicatesse, elle semble si fragile et pleure à tout-va. Je lui parle du temps si contraint qui est le mien. Mais que je serai toujours là pour elle, quoiqu'il arrive. Pour elle et son bébé, qui devient le nôtre un peu plus chaque jour.

— Elle aura les deux mamans les plus merveilleuses du monde, me chante Emily à l'oreille, de sa voix si grave et si sensuelle.

Je lui souris. Elle emporte au loin mes doutes, me porte à espérer, à rêver d'un monde meilleur.

⁂

Ashley s'est prise d'une tendresse infinie pour Emily, fustige ce Dave si inconséquent, qui a osé planter la star la plus emblématique du moment. Sa beauté, ses prises de position, son franc-parler, son talent, son activisme ont fait d'elle l'icône incontournable de toute une génération, le feu incandescent d'un féminisme aux accents si humains.

Megan la couve d'une attention toute particulière, a mis en place un régime alimentaire des plus élaborés, une ode à la vie saine et un océan de fraîcheur. Elle veille sur le sommeil d'Emily, sur les siestes d'Emily, sur le linge d'Emily, sur la candeur d'Emily. Ici, son « baby bump [80]» est devenu le centre du monde et Emily semble apaisée.

Tous les regards attendent et espèrent. Les photographes font désormais le siège de l'Annabelle Tower, guettant entrées et sorties, en vain. Emily redoute par-dessus tout la première photo légendée « Jane Rolling enceinte, le bébé de la discorde » ou pire encore, « Jane Rolling en couple avec l'héritière de l'empire Kirckemsky ». Peut-être nous faudra-t-il prendre les devants et nous fendre d'une communication tout officielle. Nous avons mis mes avocats et Chrissie Crowen, l'agente d'Emily, sur le coup.

Ashley devient bienveillante, mais nos regards ne sont plus les mêmes. Nous faisons toutes les trois chambre à part. Emily dort comme un bébé quand je suis insomniaque. Ashley est devenue la Reine des nuits new-yorkaises qu'elle arpente désormais au bras de la très redoutable Erika Lindergh. Difficile de lutter contre Erika, sa beauté surnaturelle, son tempérament de feu, et surtout sa folle liberté. Elle partage désormais le quotidien d'Ashley, avec mon assentiment, ma douce bénédiction. Je me glisse dans le lit d'Emily qui finit par s'endormir tendrement dans mes bras. Après mille baisers, mille étreintes. Elle porte des parfums de miel et de félicité.

⁂

Sans bruit, je regagne alors mon bureau pour quelques belles heures de travail. Je peine à éteindre cette flamme qui me consume, cet accumulateur d'énergie dont on aurait perdu le bouton on off et qui m'entraîne jusqu'aux premières lueurs de l'aube. C'était écrit, je ne dormirais pas cette nuit.

Vers trois heures, quelques chuchotements, quelques petits cris hystériques, m'indiquent qu'Ashley et Erika sont rentrées. Soudain, Ashley franchit la porte de mon bureau. Elle est plus belle que jamais, impériale et les yeux brillants. Elle ferme mon ordinateur, s'assoit sur mes genoux, m'enveloppe de ses bras.

— Pas encore couchée, Annabelle. Erika est sous la douche.

Elle se fait complice, me distille quelques mots doux et bienveillants tout en m'embrassant.

—Tu sais Annabelle, Erika est quelqu'un de très important pour moi, tu as bien dû t'en rendre compte.

—Je le sais bien Ashley, mais cela ne changera jamais rien. Je t'aime, quoiqu'il arrive. Tu peux rester ici le temps que tu voudras. Erika aussi. Je vous veux près de moi.

[80] Le petit ventre d'une femme enceinte

— Moi aussi je t'aime Annabelle. Rien n'y changera. Jamais. Et je te sais heureuse avec notre Emily chérie. N'est-ce pas formidable. Puis il y a ce projet, cette fondation, notre collaboration, je suis tellement impatiente.

—Dès que tu as ton master en poche, tu nous rejoins pour de bon. Nous avons besoin de toi.

— Hey, Annabelle, tu sais qu'Erika fantasme à fond sur toi. Rejoins-nous, maintenant, juste pour le plaisir. Tu dormiras mieux après, viens s'il te plaît.

Alors qu'Erika me déshabille très savamment, savourant chaque instant, émue par l'insolente douceur de ma peau soudain dévoilée, Ashley s'émerveille, semble découvrir combien je suis réceptive à ses mots, à ses caresses. Cette partition à six mains nous laisse pantoises et brûlantes, Erika encore abasourdie par l'intensité de mes orgasmes, Ashley conquérante, son god-ceinture planté au plus profond de mon cul.

⁂

Il est dix heures trente et Emily m'a sommée de la rejoindre pour un brunch léger et surréaliste. Avec Ashley et Erika. Emily a ce don si particulier de fédérer les énergies, de communiquer au monde sa bonne humeur. Je me suis levée à sept heures et mon vendre gronde.

— Sarah, je reviens dans une heure. Dites à John Samuel que nous décalons notre point à douze heures, voulez-vous ?

— Très bien Ms Annabelle. Je vous préviens, il était plutôt ronchon ce matin.

— Encore !

⁂

Je découvre Ashley et Erika affairées et en pleine exploration, les mains posées sur le si joli ventre d'Emily, si fière d'exhiber ses rondeurs. Tellement innocente qu'elle ne prend pas garde à ces envies caressantes qui s'attardent un petit peu trop bas, un petit peu trop haut, du côté de ses jolies fesses. Ashley et Erika comprennent à mes yeux qu'il est temps de faire place nette. Emily se précipite en m'apercevant, exulte en se jetant dans mes bras.

Megan jubile devant tant de bouches affamées et nous laissons nos envies « healthy » au placard. Nous voir ainsi toutes les quatre attablées me parait surnaturel, une parenthèse enchantée.

Les conversations vont bon train, Ashley et Erika encensent Emily pour son dernier rôle phare, tout en la dévorant des yeux. Cette splendide comédie romantique a battu tous les records, fédéré toutes les critiques, consacrant désormais Emily comme la star absolue de cette décennie qui s'achève.

New York. Manhattan. Neuf décembre deux mille dix-neuf

Mia a tenu sa promesse. La vice-présidente et responsable des programmes anti-pauvreté de la plus importante banque alimentaire de NYC, Gloria Hill, a remué ciel et terre pour accéder à ma demande. Lors d'un entretien privé à mon bureau, organisé en urgence, elle me narre le parcours chaotique de mon « Eden Ahbez » d'un soir, dont elle a brièvement condensé l'histoire.

⁂

Garry a désormais un nom. Sydorenko, Garry Sydorenko. Celui d'un adolescent d'origine ukrainienne ballotté de foyer en foyer après la mort violente de ses parents. Une sombre histoire de papiers, de dette, de châtiment implacable, infligé à Détroit un soir d'hiver pluvieux. Gary vient d'avoir treize ans.

Fruit de l'exigence des professeurs russes de son enfance, Garry est un violoncelliste accompli. Et se produit régulièrement dans le métro. Mais le sort s'acharne. A quinze ans, Garry est agressé en pleine rue par un marginal alcoolisé, son violoncelle détruit et sa main fracturée.

⁂

Garry est sauvé une première fois à dix-sept ans grâce à la ténacité de sa famille d'accueil. Privé de violoncelle, mais doué pour le chant, il intègre en tant que boursier la prestigieuse Julliard School, la première année du Bachelor of Music. Indiscipliné et dilettante, inapte au travail de groupe, il en est exclu six mois plus tard après plusieurs avertissements.

Commence alors une longue descente aux enfers, rythmée par de lointains périples, des rêves de conquête et d'avenir meilleur, par la drogue et l'alcool. Et par de menus larcins pour lesquels il payera le prix fort.

⁂

Garry est sauvé une deuxième fois à vingt et un ans. Il est repéré dans le métro de NYC par une ancienne chanteuse du Metropolitan Opéra alors qu'il interprète le Nessun dorma de Turandot. Elle lui offre cours de chants gratuits, gîte et couvert, et lui décroche même quelques contrats dans des productions de seconde zone du Off-Broadway.

Rattrapé par ses addictions, Garry disparaît définitivement des radars à vingt-quatre ans. On le retrouve sur la côte ouest, condamné à plusieurs reprises pour vente et détention de stupéfiants, vol à l'étalage. Puis de nouveau à NYC, où il est pris en charge par plusieurs associations dont il devient parfois le bénévole. C'est à ce titre que Mia a déjà eu affaire à lui. Garry a aujourd'hui trente-cinq ans.

⁂

Gloria s'extrait soudain de ses notes, comme soulagée.

— Je vous remercie Gloria d'avoir pris un peu de votre précieux temps pour me donner ces informations. Garry a trente-cinq ans ! Il en parait soixante. Je suis effarée.

— Si je puis me permettre, quelles sont vos intentions ? Je ne suis pas très à l'aise, car ces informations sont normalement confidentielles. Mais j'ai une dette envers Mia, et c'est à ce titre que j'ai donné suite à votre requête. Mais de grâce, ne faites aucune promesse que vous n'avez pas la capacité de tenir.

— J'ai parfaitement conscience du caractère inhabituel de ma demande. Je n'ai pas l'intention d'aller plus loin concernant Garry. Je souhaitais juste mettre un nom et une histoire sur ces trois photos, ces trois clichés. Mia a dû vous en parler ?

— Mia m'a dit beaucoup de choses vous concernant, vos contradictions, votre immense richesse, votre culpabilité. Mais j'avoue que j'avais un peu peur que vous vous lanciez dans je ne sais quelle croisade concernant Garry, lui donner de l'argent, le « sauver », que sais-je encore. Les gens de votre milieu ont parfois des idées farfelues et un peu étranges.

— Les gens de mon milieu ? Que voulez-vous dire ? Vous parlez de vos généreux donateurs, de ceux qui financent votre action ?

— Pardonnez-moi, je suis sûre que votre demande était dénuée d'arrière-pensées.

— Vous trouverez dans cette enveloppe un chèque à l'ordre de votre association, en guise de dédommagement, vous avouerez que les gens de mon milieu ont parfois de drôles d'idées !

— Je suis vraiment désolée, je ne voulais pas vous blesser. Je vous remercie pour votre contribution.

— Je peux vous poser une question ?

— Bien entendu.

— Si vous deviez évaluer l'urgence sociale, là, à l'heure où nous parlons, sur une échelle d'un à dix, vous la situeriez à quel niveau pour la seule ville de NYC ?

— NYC est une ville duale et complexe. Il est donc difficile de répondre à votre question. J'arrive d'une réunion dans le Bronx. Votre tour en plein cœur de Manhattan symbolise pouvoir et richesse, mais vous ne pouvez pas penser cette ville indépendamment de ses quatre autres quartiers. Nous faisons tout pour éviter la gentrification du Bronx et que la population locale perde la valeur ajoutée qu'elle a elle-même créé. Tous nos efforts auraient alors été vains. Pour en revenir à votre question, l'urgence sociale est selon moi maximale, mais peut-être que ma perception se trouve faussée par ma propre position dans cet espace.

— J'ai lu récemment un très intéressant article sur la polémique engendrée en 2013 par l'œuvre de l'artiste Banksy. Le fameux graffiti « Ghetto 4 life » dessiné sur un mur du Bronx a provoqué des réactions virulentes, en particulier du Président du Bronx Borough déclarant en substance que le Bronx n'est pas un ghetto pour la vie, mais un endroit ou des individus vivent aussi le Rêve américain.

— Je ne souviens parfaitement de cette controverse, Annabelle. Le graffiti a bien entendu disparu, remplacé par un affreux rideau de fer. Le Bronx fait aujourd'hui l'objet de nombreux programmes de rénovations urbaines. L'engagement des communautés est ici primordial.

— Gloria, accepteriez-vous de travailler pour moi, pour ma future fondation ? Je me suis beaucoup renseigné sur vous, votre parcours, votre action. Ce rendez-vous n'était pas totalement désintéressé. Mia sera aussi de la partie, mais elle n'en connaît pas encore tous les contours.

— Il faudra me donner beaucoup plus d'éléments, je suis tellement investie actuellement.

— Je vous propose un rendez-vous dans un mois, j'en saurai alors beaucoup plus.

New York. Manhattan. Douze décembre deux mille dix-neuf

Mark Hindall vient de me remettre en mains propres un fin dossier de couleur bistre, estampillé confidentiel. Alors que je m'entretiens avec John Samuel au beau milieu du couloir. Ce dernier ne supporte pas que l'on me remette des documents sans y avoir apposé son visa et n'hésite pas à me le faire remarquer.

— Mark m'a fait part de votre demande, pourquoi ne pas être passé par moi, vous ne me facilitez pas la tâche ?

Mark Hindall protège visiblement ses arrières.

— J'ai considéré qu'il s'agissait d'une affaire privée.

— Annabelle, tout ce qui vous concerne m'importe. Mon rôle est de vous protéger, y compris de vous-même. Et de vous conseiller.

— Parfait, dis-je, dans ce cas, faites tout ce qui est en votre pouvoir pour faire disparaître le plus vite possible toute trace de la menace que fait peser sur moi Mira Ravenwood.

— Nous y travaillons avec Mark depuis plusieurs semaines. Elle vous a contactée récemment ?

— Pourquoi cette question, vous le sauriez si c'était le cas, non ?

— Je vous demande de vous méfier de cette Aida Saïd. Promettez-le-moi. Au fait, vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de Ms Freeman ?

Alias Vernita Green.

— Elle est si parfaite que ça en devient presque suspect ! C'en est fini du temps de l'insouciance ! Il n'y a définitivement plus aucun endroit où je me sens vraiment seule.

John Samuel sourit, cela faisait si longtemps.

⁂

Une courte note et quelques photos. J'ai remis sa lecture à plus tard. Il me faut un instant de paix, de pleine convergence et de solitude, que je puisse ne pas contenir mes larmes. Le souvenir d'Aida est l'un de ces instants idéalisés qui peut me foudroyer en plein vol, tant ma colère gronde et mon besoin de vengeance s'affole. Même plus de dix ans après.

Le nez collé à la vitre de ma limousine, j'ai cru mille fois apercevoir Aida sur le chemin de l'école. Dans les allées perdues de Central Park, j'ai parfois forcé l'allure, espérant faire de cette ombre au loin, ma réalité fantasmée. Et là, assise au pied de la sculpture d'Alice au Pays des Merveilles, j'ai longtemps patienté, guetté des heures durant celle pour qui j'avais cent fois bravé l'interdit. Mes vaines tentatives, le complot fomenté par mes parents, figurent parmi mes plus grandes frustrations, un de mes plus cuisants échecs.

On m'avait mise en prison. Une prison d'or et d'art, ouvragée et magnifiée, mais sans âme et sans chaleur. Ma mère avait déclaré la guerre à l'amour, et pour moi, c'était intolérable. Alors j'allais lui distiller jour après jour le poison qui l'emporterait. Car ne nous leurrons pas, la haine qui étreignit alors mon ventre fut son cancer.

⁂

Un soir de juin, je surpris une conversation entre ma mère et l'une de ses amies très haute en couleur, une de ces abominables grandes bourgeoises de l'Upper East Side.

— Je ne supporte plus son regard, elle me fait peur, se plaignait ma mère.

Ses mots furent autant de coups de poignard. Je me rappelle de chacun d'entre eux, de chaque phrase égrenée au détour d'un repas, d'un goûter, d'un cocktail, ou d'une sortie. Comme une marque au fer rouge, indélébile, sur mon petit corps blessé. Alors j'ai convié toutes les forces de la terre, je veux dire les forces du mal, pour qu'elles s'abattent sur elle. Quand cette leucémie foudroyante l'a emportée en moins de six mois, j'ai cru être dépositaire d'un droit de vie et de mort sur mes ennemis. Il n'en était rien. Rien n'est moins sûr finalement, car j'ai également eu la peau de mon père après tout, et avec préméditation. Je dois être un monstre.

⁂

Alors que nous rejoignons le bureau de mes avocats, en plein cœur de Midtown East, je prends un instant pour prendre connaissance du dossier remis par Mark Hindall.

Aida n'a pas quitté le quartier Morrisania et vit toujours chez sa mère. Sa famille s'est juste déportée un peu plus vers l'Est. Elle est actuellement en deuxième année d'études d'infirmière au New York University College of Nursing situé sur la première avenue et bénéficie d'une bourse d'études. Suivent quelques photos, son adresse, son mail et son téléphone. Aida à la sortie de l'école, Aida prend un café, Aida avec des amies.

Elle est très active sur les réseaux sociaux. Y transparaît un militantisme de bon ton et une forte appétence pour le monde animal en général et la faune sous-marine en particulier. Aida a beaucoup grossi. La petite Éthiopienne filiforme et au visage émacié s'en est allée, a été vaincue. Par la malbouffe ? Mon doux espoir de reconquérir Aida a-t-il fait long feu ? Cette femme m'est inconnue et je peux dire adieu à nos courses salvatrices.

Je n'ai jamais pu me départir du fardeau des apparences. C'est assez trivial et tellement stupide. D'où me vient cette abomination ? Marcher main dans la main avec mon double inversé est-il un attendu aussi vain qu'hypocrite ? La beauté, pourtant, quand elle est commune, pourrait tout autant me lasser.

L'hors-norme est finalement mon chemin, ma destinée. Je fus très tôt fascinée par les freaks et marginaux de la photographe Diane Arbus, par le format et le cadre de sa tendresse et de son honnêteté. Mon improbable incartade au pays de l'étrangeté, résolument humaine, n'a de cesse de me renvoyer à la noirceur de mon âme.

Je suis un freak de l'intérieur enfermée dans un corps parfaitement normé dont je n'ai jamais vraiment voulu.

⁂

Deux jours passent et je décide ce matin d'envoyer un mail à Aida. Peut-être n'a-t-elle aucun souvenir de moi ? Tout le monde ne s'encombre pas d'instants aussi sensibles que parfaits, pour un tout, pour un rien. Je porte ma vie passée tout entière en moi, que j'accélère ou mobilise tant que de besoin, au détriment de l'insouciance que nous apporte parfois l'oubli. Du moins, je l'imagine.

La réponse tarde un peu. Aida se souvient de moi, mais sans grand enthousiasme, stéréotype son propos pour mieux contrecarrer mon emphase un peu puérile. Elle consent à me rencontrer, une petite heure par-ci tout au plus, à la sortie des cours. Sans partager semble-t-il cette harmonie convergente, ce besoin impérieux. N'était-elle donc pas la seule alors à me comprendre, à partager mes furieuses angoisses ? Peut-être ai-je finalement construit autour d'elle un passé fantasmé et qui m'arrange ? Aida a probablement jeté notre amour aux oubliettes de son histoire.

⁂

Nous nous donnons finalement rendez-vous à mi-chemin entre son université et l'Annabelle Tower, du côté de Bryant Park. Dans un de ces cafés boulangerie à la déco douteuse et aux contours aseptisés. Je demande à Tic et Tac de me déposer quelques mètres plus bas et de garder leurs distances. Seule Vernita sera de la partie et profitera d'un café « frozen caramel » somme toute bien mérité. Je ne tiens pas à me faire remarquer d'emblée en sortant de la Bentley accompagnée de mon sempiternel trio. J'ai opté pour un look citadin assez neutre, mais plutôt chic.

Alors que j'entre au pas de charge dans l'antre du café glacé, Aida m'apparaît soudain, assise et de dos, en contrebas et à droite de l'entrée. Je marque un temps d'arrêt, Vernita à mes trousses. Étrange pour quelqu'un qui a rendez-vous. À sa place, j'aurais eu tendance à faire face à l'entrée. Veut-elle vraiment me rencontrer ?

Les formes d'Aida débordent de part et d'autre d'un sweat calamiteux et sans forme. Je me prends à détester son corps, à l'imaginer nue, comme dégoûtée. Je me méprise pour ces pensées obscènes et j'hésite un instant à faire demi-tour.

Mais soudain, Aida se retourne, impatiente. J'ai déjà dix minutes de retard. Trop tard. Je lui balance mon plus beau sourire et Vernita s'éclipse. Aida me regarde avec insistance, incrédule, que peut-elle bien penser ? Il est vrai que j'ai dû énormément changer. Son regard, ses yeux, ont gardé cet éclat si sombre, cette force qui n'appartient qu'à elle.

— Je ne t'aurais jamais reconnu Anna, sauf tes yeux peut-être, me lance-t-elle esquissant un sourire un peu forcé. Comment m'as-tu retrouvée ?

— Les réseaux sociaux Aida, principalement.

— Je m'en doutais. Quand j'ai reçu ton courriel, j'ai effectué des recherches. Je suis tombée sur cette interview de toi dans ce grand quotidien, ton portrait, ta fortune. La plus jeune femme

milliardaire du monde, l'héritière. Milliardaire, un look de mannequin et une intelligence hors norme, ça doit être fatiguant non ?

⁂

Cette interview, « une erreur de jeunesse » aux dires de John Samuel, m'a violemment été reprochée par mon staff. Il y a environ un mois. Je revois John Samuel, le journal à la main, pénétrant dans mon bureau sans frapper. Une sombre colère s'abattit sur moi, totalement justifiée. J'ai définitivement coupé les ponts avec la presse, people ou non.

Une photo pleine page et un titre accrocheur ont fait de moi une simple héritière, avec ses relations cosmopolites et people, ses frasques et son penthouse de mille cinq cents mètres carrés sur la 5th avenue. On a occulté mes propos plus politiques, le rôle que j'entendais jouer, me ramenant sans cesse à mon père et à ses prisons, à ma sulfureuse liaison avec Mira Ravenwood, à ma relation privilégiée avec Jane Rolling alias Emily. Emily a dû démentir publiquement toutes les rumeurs nous concernant. Des photos ont fuité dans la presse.

⁂

— Tu sais Aida, je suis aussi une fille, qui se lève le matin pour aller bosser, qui a des problèmes de sommeil, des angoisses.

— Arrête Anna, tu vas me faire pleurer, m'interrompt Aida assez brusquement.

Ce doute qui soudain s'insinue, bien profond, pourrait bien m'abattre. D'un coup. Me submerger et m'avaler toute crue.

— Et j'ai du mal à penser que la belle Anna se balade toute seule dans Manhattan sans aucune protection. Je me trompe ? Si je me souviens bien, même petite, tu avais toujours une armée à tes trousses. Ils sont sûrement bien planqués là derrière, mais jamais très loin.

Aida se retourne instinctivement et cherche de ses yeux curieux cette armée invisible, tandis que les miens s'embrument.

— Et qu'attends-tu de moi Anna, es-tu juste là pour me montrer combien ta réussite est grande ? Combien ton look est ravageur, combien tu navigues en eaux troubles ? Je déteste tout ce que tu représentes. Je suis grosse, moche et pauvre. Nous n'avons rien à faire ensemble. Je n'aurais jamais dû te répondre. En fait, je me souvenais très peu de toi. Je suis désolée.

Je peine soudain à respirer, voudrais être loin et seule, sur mon perchoir. Je suis partagée entre l'envie de la frapper ou de lui cracher au visage. Je pourrais tout aussi bien lui pourrir la vie, définitivement. Mes mains s'entrechoquent et se tordent de rage contenue.

—Ne m'as-tu pas bannie, Anna, chassée de chez toi comme une malpropre.

—Mes parents, ce sont mes parents qui m'ont imposé de ne plus te voir.

—Et qu'as-tu fait pour les en empêcher ?

—Tu ne les connais pas, j'avais neuf ans, ils voulaient m'envoyer dans un pensionnat en Suisse, que sais-je encore.

— Mais je te le demande encore une fois Anna, que veux-tu exactement ? Tu débarques dans ma vie avec tes milliards, ta gueule d'ange et ta tenue hors de prix, franchement, tu t'attendais à quoi ? Nous vivons dans des mondes parallèles.

— Je croyais que nous étions amies.

— Anna, nous avions neuf ans, ne soit pas aussi puérile.

— Tu sais Aida, je cours le marathon en trois heures dix-neuf minutes !

Je regrette presque aussitôt ma phrase, je suis si maladroite, perdue pour Aida, à jamais.

— Restons en-là Annabelle, rappelles ton armée et rejoins ton palace.

Je ne laisse pas le temps à Aida de s'esquiver. Je me lève précipitamment, fais un signe à Vernita qui abandonne avec regret son « frozen caramel ». Quitter cet endroit la première, en urgence, pour ne pas sombrer.

—Il y a un problème, me lance Vernita ?

—Mais taisez-vous donc pour une fois ! Faites annuler tous mes rendez-vous, tout de suite, je veux aller courir !

Le conciliabule entre mes assistantes et Vernita tourne cours sous les yeux médusés de Tic et Tac.

—Ms Annabelle, Sarah refuse d'annuler certains de vos rendez-vous.

—Passez-moi là immédiatement !

Une rage folle emporte tout sur son passage, mais je dois finalement céder, prise à mon propre piège. Sarah a depuis longtemps appris à me tenir tête. Rien ne viendra calmer ce mal qui me ronge, cette noirceur qui peu à peu envahit mon âme. Ni Ashley, pour deux jours à Washington, ni Emily, actuellement en tournage à Los Angeles. Je suis seule et je pleure.

⁂

Je sais devoir tirer un trait sur mon passé, définitivement. Tous ces clichés, ces photos, ne sont jamais que du papier. Alors que je les insère une par une dans l'étroite fente de mon destructeur de document, je porte mes lèvres délicatement sur la plus emblématique d'entre elles, embrassant une dernière fois cet enfant assassiné.

Quand elle disparaît soudain et que la vie me guette, je décide d'appeler Emily. Pour lui déclarer tout mon amour et lui parler de tous nos projets, de tout ce chemin qui nous reste à parcourir ensemble.

New York. Manhattan. Treize décembre deux mille dix-neuf

Vendredi après-midi, alors que je sors d'une réunion à la Chase Bank dans le quartier de Wall Street, je croise des lycéens de la Stuyvesant High School qui se rendent à Foley Square, point de ralliement de la grande grève pour le climat organisé ce jour-là à New York.

Alors que je m'approche de la Bentley, une lycéenne qui s'est éloignée du cortège m'interpelle une pancarte à la main. Elle y a écrit en grandes lettres jaunes : « Your future is in your hands ». Elle semble tellement libre et sûre d'elle. Je lis du mépris dans ses yeux quand nos regards se croisent. Du mépris pour ce que je représente, du mépris pour tous ces signes extérieurs de richesse : la Bentley, les gardes du corps qui la maintiennent à distance, ma tenue.

J'aurais tant aimé lui parler, lui dire combien je ne suis pas celle qu'elle pense, combien j'eus aimé être à sa place. Libre, insouciante, si belle. Clamer moi aussi ma rage dans les rues de Manhattan. Elle m'a fait un doigt d'honneur puis s'est retournée sans un mot.

New York. Manhattan. Dix-neuf décembre deux mille dix-neuf

La Fondation Together a investi l'un des étages du Quatre Metro Tech Center entre Flatbush Avenue Extension et Jay Street, en plein Brooklyn.

Une première conférence de presse organisée par Mia, sa future directrice générale, réunira ce matin ses trois administrateurs : Bill Bridge, Warren Hitting et moi-même. Ainsi que son ambassadrice itinérante et extraordinaire : l'actrice Jane Rolling.

⁂

Un plan de communication peaufiné par Mia et Ashley, une conférence retransmise en direct sur l'ensemble des réseaux sociaux, des informations distillées au compte-goutte depuis plusieurs semaines aux principaux médias conviés pour l'occasion, le charme et l'aura d'Emily, il n'en fallait pas plus pour donner à cet événement une dimension planétaire. Bill, avec sa verve habituelle et sa ruse de renard, aura la lourde tâche de présenter la stratégie et les axes prioritaires de cette nouvelle entité, de déjouer tous les pièges tendus. Together est faite pour durer, qu'on se le dise.

⁂

À notre arrivée au Metro Tech Center, Emily s'extrait difficilement de la Bentley et sa tenue ne laisse plus planer aucun doute. Je la rejoins sur le trottoir et nous marchons lentement vers l'entrée principale, main dans la main. Nous nous affichons désormais sans ambages, enfin libérées du carcan de nos peurs.

Les photographes s'en donnent à cœur joie et Emily leur balance son plus beau sourire de face et de profil, quand je serre les dents avec rage, cachée derrière d'improbables lunettes noires. Sans me lâcher le bras, qu'elle a délicatement pris sous le sien, elle jette son ventre en pâture, son autre main posée sur sa hanche. Nous marquons plusieurs temps d'arrêt, le temps pour cette meute enragée d'abreuver le monde de ces milliards de pixels fixant la lumière des étoiles sur l'impeccable maintien d'Emily. Rien que pour elle, la terre s'est probablement arrêtée de tourner quelques millièmes de seconde.

⁂

Je suis devenue la compagne, la fille de l'ombre, et l'improbable héritière d'un empire tentaculaire aux appétits colossaux, qui plus est au nom imprononçable. Je marche dans les pas de Jane Rolling. Mais pour la presse, je tire seule toutes les ficelles. Je suis celle que l'on accuse, d'avoir perverti la plus candide, la plus inénarrable des créatures, d'avoir troqué sa carrière contre un simple baiser.

D'une interview croisée à l'un des plus grands quotidiens new-yorkais, propriété de Kirckemsky Médias, nous avons fait notre manifeste, une ode à l'amour fou, notre petit manuel de combat. Ce micro-événement a provoqué une avalanche de commentaires acerbes et

haineux. La petite fille blanche et rousse de l'Arkansas a trahi les siens et on lui fait payer sa félonie. Je me suis résignée à mettre Emily sous protection, avec son accord.

⁂

Un message apparemment anodin, posté par Mia sur l'un des réseaux sociaux de la fondation quelques minutes après la conférence de presse, rejoint en quelques heures le paradis des vérités éphémères. Relayé par Emily sur son compte Astagram, le plus fréquenté de cette planète tout électrique, son destin s'emballe soudain, porté par cette simple accroche : « Je suis tellement fière d'avoir été nommée ambassadrice de la Fondation Together. Nous avons tant à faire ! ! ☺ ☺ ☺ ! Jane Rolling ». Elle accompagne un court extrait vidéo de la conférence annonçant sa nomination. Nous en rions avec Emily, tant l'essentiel est ailleurs.

Un peu plus de trente-deux millions de « J'aime » perdus sous une pluie de commentaires aux idiomes aussi classiques que biscornus, mais réunis autour d'une Emily planétaire, adulée autant que détestée. Mia le chante plus qu'elle ne le clame, mais ce post a déjà atteint la stratosphère, le nombre le plus élevé de « J'aime » de la courte histoire de ce réseau social. Mia inonde Ashley de messages bienveillants, l'informe en temps réel de nos cris et de nos larmes. De son insolente réussite aussi. Ashley, si proche et si lointaine, trépigne de n'avoir pas pu être de la fête.

— Annabelle, nous allons déplacer les montagnes, me lance Emily.

— Les collines Emily, seulement les collines.

New York. Manhattan. Vingt et un décembre deux mille dix-neuf

— Ma vie est désormais américaine, Jeanne, et tu le sais bien. Mais je serai là avec toi du vingt-quatre décembre au vingt-sept décembre au matin. J'ai juste un dîner le vingt-six au soir à l'Ambassade des États-Unis. J'ai également prévu d'aller voir l'exposition photo de Pierre avec toi le jeudi après-midi, si tu es toujours d'accord.

Le téléphone crépite au loin, suivi d'un long silence, Jeanne a de plus en plus de mal à le tenir fermement dans sa main.

— Et tu repars quand ma chérie ?

Jeanne est triste, semble déconfite et sa voix déraille.

— Le vingt-neuf décembre au matin. Je dois rejoindre Emily pour le trente.

— Tu me manques, Annabelle. Et je hais cette Emily à qui tu cèdes tout. Et ce n'est pas elle qui te fera un bébé.

— Et si tu venais passer quelques mois à NYC, Jeanne. On s'occuperait bien de toi. Megan serait aux petits soins.

La respiration de Jeanne se fait plus saccadée, plus bruyante aussi, puis se tait soudain, laissant doucement venir le temps de la réponse.

— Quitter Paris, mes amies, tu sais bien que ça serait difficile pour moi.

— Je ne te demande pas de quitter Paris, juste de venir passer un peu de temps à NYC.

— Nous en parlerons quand tu seras là.

Jeanne est contrariée et raccroche précipitamment, sans un mot de plus. Une vieille habitude, ne surtout pas prendre ombrage. C'est une dure à cuire, parfaitement cortiquée. Je la rappellerai demain.

In the air. Vingt-quatre décembre deux mille dix-neuf

Paris et Jeanne me réclament. Le Paris de Pierre, lui, fantasme et vitupère contre ma folle destinée, devenue planétaire.

— Le plan de vol prévoit un atterrissage à l'aéroport du Bourget aux alentours de seize heures heure locale, m'informent Tic et Tac.

Emily a rejoint l'Arkansas, sa famille bien-aimée. Accompagnée par Vernita qui ne la lâche plus d'une semelle. J'ai promis à Emily un Paris amoureux, un jour, rien que pour nous deux, avec ou sans bébé.

Bien calée dans mon siège, je décide de me laisser aller doucement, l'esprit libre et vagabond.

Les lumières de Manhattan disparaissent soudain sous d'épais et hauts nuages. Mon berceau au loin s'étiole, ses rues, ses parcs, ses odeurs. Cette ville trépigne et se cabre à chacune de mes absences, m'embarque dans un de ces rêves éveillés et sombres dont elle a le secret.

⁂

Tic et Tac me sortent de ma douce léthargie, me parlent programme et agenda, souhaitent en revoir certains aspects. Les plus flous, bien sûr, et plus particulièrement ces deux jours que j'ai décidé de consacrer à Pierre. Tic et Tac aiment les partitions millimétrées, sans accroc, et exècrent par-dessus tout l'improvisation.

Je descends à l'Hôtel de Crillon place de la Concorde, j'y ai mes habitudes, Tic et Tac leurs repères. L'instant festif avec Jeanne du vingt-quatre au vingt-six décembre ne soulève aucune question particulière. Le repère de Jeanne, bien niché au cœur de l'ancien hôtel particulier du Grand Chantre, offre une intimité et une sécurité optimales. Le dîner de jeudi soir à l'Ambassade des États-Unis sera placé sous l'égide de l'amitié franco-américaine. Tic et Tac sont en territoire ami et apprécient les petits cent mètres séparant le Crillon du deux de l'Avenue Gabriel.

L'actuelle ambassadrice, une très proche amie de mon père, une fidèle parmi les fidèles, m'a promis des plats américains élaborés par un grand chef français : bœuf black angus et homard du Maine. Et accessoirement, un échange sur le plan de sauvegarde de la plus emblématique des sociétés de production cinématographique française dont une de nos filiales doit racheter soixante pour cent des parts, lui évitant ainsi le naufrage. J'ai rendez-vous avec son fondateur et son staff le vingt-sept décembre dans un des salons du Crillon. Je dois également rencontrer ce même jour et sur le même sujet le directeur de cabinet du ministre de la Culture. Tout cela est très français finalement et d'une telle banalité.

Non, ce qui tracasse véritablement les « Men in black », ce sont la soirée du vingt-sept et la journée du vingt-huit décembre, ces cérémonies orgiaques potentiellement orchestrées par un Pierre décidément très taquin, très irrévérencieux, très impudique. Pierre a laissé derrière lui un

doux parfum de scandale, un New York encore sonné par ses excentricités toutes françaises, sexe, drogue et très rock and roll. Un oiseau de malheur aussi sombre que son perfecto.

Celui qu'il m'a volé, un blouson motard en cuir hors de prix, orné de pattes aux épaules et de ces trois poches zippées pleines de secrets bien gardés. Un blouson offert par Patrice pour mes vingt ans. J'ai perdu avec lui quelques trésors. Mon sex-toy fétiche, compagnon de tous les instants et souvenir hiératique de Mira, aussi discret qu'efficace. Quelques petits mots doux d'Emily, gravés d'une écriture incertaine sur des papiers bonbon aux couleurs flamboyantes et indigènes. Deux bâtons de réglisse tendre et torsadée. Quelques capotes au parfum pomme-fraise que Pierre m'a savamment glissées dans les poches. Une carte mémoire pleine de photos, dont le contenu explicite relève probablement du secret-défense.

⁂

Non content de m'avoir subtilisé mon blouson lors de notre dernière matinée, à l'instant du départ, il s'est employé à ruiner sa réputation avec beaucoup d'application, m'entrainant dans un maelström d'instants fumeux et aphrodisiaques. Dont cette quasi-évasion, perpétrée alors que je lui faisais découvrir la panic room, et qui a scellé son destin à jamais. Une pièce sur commande contiguë au petit salon nord, accessible grâce à un faux livre trônant sur les rayons très encombrés de la bibliothèque en sycomore, un petit livre disparate mais vidé de sa moelle guerrière : The Bonfire of the Vanities de Tom Wolfe. Un choix étrange entre tous, le New York des années mille neuf cent quatre-vingt vu comme une ville injuste et raciste, comme un pavé dans la mare. Mais un livre désespérément vide, un monstre de secret, une simple clef pour un autre monde.

Un petit ascenseur discret, mais assez sommaire, aux allures de gros suppositoire, permet de rejoindre directement mon bureau du quarante-quatrième étage, mais pas l'inverse. Je déposai en passant sur la table basse mes deux téléphones, dans un alignement quasi parfait dont j'ai le secret. Je devenais dès lors intraçable, perdue pour le monde. Il nous restait à dévaler les derniers étages de l'Annabelle Tower par cet escalier si emblématique et maladroit. Tout de noir vêtu. Moi, combinaison en latex, bottines et cheveux fous. Pierre, mal rasé, jean et tee-shirt. Nous finîmes, tels deux anges de l'apocalypse, dans les backrooms les plus sinistres de deux clubs BDSM[81], résolument kitsch et hors d'âge. Ma carte de crédit finit par me trahir, bien évidemment, mais beaucoup trop tard.

De ce parcours initiatique new-yorkais, il ne restait que ces zébrures sur mon dos, une pâle copie du travail appliqué d'une Mira Ravenwood. Pierre ne veut pas trop abîmer son jouet, cherche juste à satisfaire ses pulsions de petit garçon pas très sage, quand Mira cogne pour de bon, jusqu'à nous perdre au bord du gouffre.

⁂

[81] BDSM pour : bondage, discipline, domination, soumission, sadomasochisme

Pierre devint tout à coup une menace, un ennemi bien réel dont il convenait de surveiller les agissements. L'affaire de la « maison de Barbizon » le catapulta définitivement dans la catégorie des risques très élevés.

Ruiné, dispendieux par envie, menant grand train, dieu des dilettantes parmi les dilettantes, Pierre devenait soudain expulsable, possiblement jeté sans ménagement de son micro-appartement parisien. Mais Pierre connaît plus que quiconque les mots qui me font chavirer, partir au quart de tour. Et il en joue avec brio. Cette maison de Barbizon, celle que j'ai achetée pour lui, il me l'a arrachée aux forceps. Par la force des mots, à coup de claques dans « ma petite gueule de salope ».

Paris et Barbizon. Vingt-sept décembre deux mille dix-neuf

Expliquer à deux barbouzes américains que Barbizon n'est pas une no-go-zone [82]est une gageure.

Sortir de Paris intra-muros est déjà une aventure pleine de rebondissements, alors pensez-vous, prendre la route vers un village d'artistes posé à l'orée d'une sombre forêt ou déferlent le soir tombé d'insolentes péripatéticiennes, ou s'enchaînent rave party peuplée d'Indiens et beuveries adolescentes, peut rivaliser sans peine avec les heures les plus sombres de la conquête de l'ouest, attaques de diligences en prime.

Que dire encore de cette faune d'échassiers bizarres, avaleurs de cailloux sans le sou, crottés et mal rasés, portant sur leur dos des matelas aux couleurs douteuses, qui arpentent à toute heure du jour ces chemins gadouilleux.

Il me faut sortir d'un chapeau tout internet quelques clichés d'un Barbizon apaisé, tendre lieu touristique, un vrai condensé d'histoire, pour que le mur vacille. Nous aurons notre Barbizon, nos instants d'escalade.

La maison de gardien servira de quartier général à la cavalerie, à quelques encablures de notre paradis fantasmé, un manoir du quinzième siècle de plus de trois cents mètres carrés. Dans cette ambiance baroque garantie, j'enrage de m'être laissée séduire par ce projet un peu fou. Mia et Ashley ont désormais beau jeu de me reprocher mon inconstance, mes paradoxes.

⁂

Pierre a fait de ce joyau aux chambres magnifiées par leurs thématiques, princesse ou art déco, une garçonnière de luxe. Plusieurs de ses muses y ont posé leurs valises. L'une d'entre elles pour un temps indéfini.

Je ne dis mot, consens que l'on puisse être irrité par ma folie subversive, mon couplet bien rodé sur mes amitiés si particulières avec ces hérauts de la littérature, ces chantres amoureux et mortifères.

Un froid glacial et humide ruine les espoirs de Pierre. Ceux de m'initier aux joies de l'escalade. Il me promet une revanche du côté de Torne Valley dans l'État de New York, à l'occasion. Nous nous contentons d'une course folle, de délicieuses montées, de la boue plein la jambe et de cailloux sous les pieds. Cette forêt se fait bossue, moussue, entre blocs de grès, landes et bruyères. Pierre tombe et se relève, peine à tenir le rythme. Tic et Tac ferment la marche, en forme.

Douchée, je retrouve un Pierre torse nu devant la cheminée, boueux et sale, les cheveux en bataille. Ses muscles, fins et saillants, semblent encore contractés. Pierre est contrarié et rêve encore, peut-être pour plus tard, des Gorges d'Apremont. Me parle de circuit historique,

[82] Zone de non-droit : une chaîne américaine d'information en continu a évoqué, carte à l'appui, des zones de non droit où les non-musulmans et les policiers ne pouvaient pénétrer en région parisienne. Cette chaine est visée par une plainte de la mairie de Paris.

d'enchaînement type montagne. Je deviens sa danseuse aux pieds agiles, portant haut vers le ciel mes fesses pleines et bien fermes. Pierre semble mimer chaque prise, me parle grattonnage, pied à plat, crochetage de talon, contre-pointe. S'approche de moi puant et sale, pour finalement se figer.

Mon téléphone le stoppe net, comme un rappel à l'ordre. La CEO[83] d'une filiale japonaise dont l'activité consiste à produire, vendre et distribuer des animes souhaite acquérir Crunch-Crunch, un fournisseur de jeux pour mobiles, présent dans plus de deux cents pays. La conversation s'éternise en japonais, sous les yeux ébahis de Pierre, en passe d'avaler son troisième whisky.

— Tu parles le…quelle langue d'abord, le japonais, le mandarin ? À la fois, je te vois mal développer des partenariats avec la Chine, je me trompe ?

— Le japonais. Je vous rappelle que je parle couramment quatre langues et un peu le japonais. J'ai également quelques notions de mandarin, ne vous en déplaise.

— Espèce de frimeuse.

— C'est juste un fait.

— Quelles langues parles-tu couramment déjà ? Attends, laisse-moi deviner. Le français, l'anglais, l'espagnol et …je sèche.

— L'allemand.

— Petite frimeuse, tête à claques.

Pierre m'arrache mon téléphone des mains et le fait disparaître au loin, derrière un divan. Je finis ce soir-là les fesses en l'air, à plat ventre et sur ses genoux. Les pétrir et honorer mes petits trous humides ne lui suffisent plus, cette fessée devient dantesque et jouissive, violente et assassine. La main sale et rugueuse de Pierre s'abat à un rythme effréné. Je connais sa force et son besoin de me salir coûte que coûte. Mon petit cul bien rebondi aime ça et prend ses aises, rougit et s'acclimate. Mes cuisses se mettent soudain à trembler, annonçant ce torrent d'injures en anglais qui accompagne cette débauche d'instants liquides et partagés. Mes cris sont ceux d'une possédée.

[83] CEO : *Chief executive officer, équivalent du Directeur Général en France.*

New York. Manhattan. Premier janvier deux mille vingt

La tête délicatement posée sur mon épaule, Emily a délivré mon âme, jeté aux loups ma mélancolie. Je me perds dans ses cheveux fous, leur odeur d'orange amère. Mes deux mains posées sur son ventre, cet ange en devenir nous rappelle à chaque instant qu'il est prêt au partage, que ses petits pieds s'impatientent de fouler notre sol, de gravir ensemble tant de sommets.

Emily rayonne, entonne soudain ce duo que nous aimons tant. Je m'installe au piano, introduis pour elle cette si belle transcription en fa mineur. Nous excellons dans cet art, le partage de nos voix, mezzo pour Emily, soprano pour moi. Elles s'entrelacent et se font magiciennes pour ce premier verset du Stabat Mater de Giovanni Pergolesi, le Stabat Mater dolorosa. Ce duo transperce lentement mon cœur, le pourfend en mille petites notes, éparpillées aux quatre coins du salon de musique. Le Steinway a retrouvé son paradis, mes mains ses belles sonorités.

Une ode céleste pour une petite fille enchantée. Et au juste prénom : Sofia ! Sofia ! Sofia ! Entends combien ce chant d'amour a scellé nos trois destins, combien nous sommes prêtes à t'aimer au-delà du raisonnable.

New York. Manhattan. Cinq janvier deux mille vingt

L'Annabelle Tower bruisse de rumeurs, des rumeurs de complots, d'entourloupes et de trahisons. John Samuel Edwards serait sur le départ, nommé directeur général de la banque d'investissement chargée de la gestion du plus puissant fonds souverain [84]du monde. Le conseil de surveillance de la banque centrale concernée, qui supervise ses activités, a validé sa candidature malgré son passé sulfureux à la tête d'un fonds spéculatif. Il me reste à entériner le communiqué officiel annonçant son départ, rédigé par John Samuel lui-même.

⁂

Pour beaucoup, nos désaccords persistants concernant certains axes de développement stratégiques de la holding ont fait voler en éclats ce pouvoir bicéphale. Laissons au commun le choix de la raison. Cette rumeur est notre alliée. Je n'ai pas démenti. Il s'agit d'une décision concertée. L'heure est au temps long, seul propice au changement gradué et en profondeur. Et ennemi du temps court, celui des vaines promesses et de l'immédiateté.

John Samuel et moi avons beaucoup planché. Together et ce fonds souverain pourraient nouer des alliances, se rejoindre autour d'une stratégie et d'une éthique communes, reléguant le capitalisme à papa aux oubliettes de l'histoire.

Emily a tout fait pour renouer le dialogue trop longtemps rompu entre moi et John Samuel, pour décoder les racines profondes et complexes de la relation que ce dernier entretenait avec mon père. Emily m'apprend qu'ils se sont follement aimés, aspirants assidus à de splendides et romantiques naufrages, voyageurs itinérants et aux bagages légers, esthètes passionnés et artisans sulfureux. Pourquoi ne suis-je pas totalement surprise. M'ont-ils un temps partagé, sublime objet d'orgueil et parfait interdit ? Ces petits instants souffreteux m'échappent, lancinants à souhait.

Emily n'est pas prête, pas prête à entendre ce que j'ai à lui dire. Les yeux dans le vague, parfois, lorsque je me dérobe, Emily me prend la main doucement. Elle lit en moi et cela nous suffit. À quoi bon lui infliger tout ce mal qui me ronge.

⁂

La directrice générale de la Fondation Together a dû changer de look et peaufiner son entregent. Sa sobriété et sa classe naturelle ont fait le reste. Seul le petit vélo, nonchalamment posé sous une baie vitrée de son bureau, rappelle aux visiteurs combien Mia a envie d'en découdre. L'entretenir sur des sujets aussi sensibles qu'une voiture avec chauffeur ou un salaire à six chiffres est tout simplement suicidaire. Évoquer un quelconque besoin de protection et vous risquez la défenestration. Mia a renoncé aux bonus, a négocié un salaire de misère, vaguement supérieur au salaire médian américain.

[84] Un fonds souverain est un fonds d'investissement détenu par un État

— J'ai un job de rêve, le reste est finalement de peu d'importance, lance-t-elle à qui peut l'entendre.

⁂

C'est une Mia électrique et survoltée que je retrouve ce matin pour notre point mensuel au Metro Tech Center. J'ai besoin plus que jamais de sa présence. De la sentir au plus près, physiquement. Nos échanges virtuels et quasi quotidiens ne peuvent en aucun cas me suffire.

L'ordonnancement de son bureau n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. Devenu le carrefour des désastres, d'une sobriété tout évanescente, cartons et dossiers forment un labyrinthe complexe et menaçant ruine. Seul élément de décor sur ce grand mur pastel, faisant face à son bureau, une nature morte d'Irving Penn, une photo, un travail remarquable s'inscrivant dans la pure tradition des grands maîtres néerlandais et flamands du XVIIe siècle. Mon cadeau pour une femme admirable, le seul qu'elle ait accepté de moi.

⁂

Je lui faire relire le communiqué officiel annonçant le départ de John Samuel.

— Non, tu as réussi à le convaincre de partir ?

— C'est un peu plus compliqué que ça.

— Ou alors vous avez une idée derrière la tête et tu ne peux encore rien me dire. Ah ! Ah ! Je le savais. Au fait, cela n'a rien à voir, mais as-tu vu cette dépêche de l'Agence France Presse datée du cinq janvier ?

Mia me colle sa tablette sous le nez.

« Mystérieuse pneumonie en Chine :

Les autorités chinoises ont fait état dimanche de 59 personnes souffrant d'une mystérieuse pneumonie d'origine inconnue, démentant toutefois qu'il s'agisse du SRAS, une maladie virale responsable de centaines de morts en 2003 ».

— Crois-le si tu veux, Mia, mais j'ai depuis longtemps appris à me méfier des mystérieuses pneumonies d'origine inconnue, surtout en provenance de Chine.

Mia ferme précipitamment ce document, et je demande par mail à Mark Hindall de me fournir le maximum d'information possible sur ce sujet.

— Au travail, me lance Mia !

À quelques encablures de là, comme mue par un sens aigu de l'à-propos et déjà de la mise en scène, Sofia décide de rejoindre les rangs encore clairsemés de notre armée. Avec trois jours d'avance. Nous sommes le cinq janvier deux mille vingt. Il est douze heures douze.

New York. Manhattan. Vingt-deux juin deux mille vingt

Cette réunion matinale et imprévue ne laisse présager rien de bon. Mark Hindall, le Directeur de la sécurité, semble particulièrement abattu et attend son heure. Vissé au fond de son fauteuil, un café à la main et son téléphone de l'autre, son regard se perd quelque part entre un ailleurs si proche et un nulle part si lointain. Peut-être l'a-t-on convoqué au saut du lit et sans coup férir ? Sans aucune précision sur l'ordre du jour ? Mark déteste l'improvisation, plus encore être convoqué à l'aube d'un matin pâle, comme un écolier attardé et souffreteux. Il aime être le seul maître du temps, sur de ses accroches.

Lui faisant face, Martha Higgings, l'une des conseillères juridiques de mon cabinet en charge des affaires spéciales, et le nouveau CEO, Arthur Jankessen, sont en proie à d'étranges soubresauts, échangent des regards insistants et complices. Leur langage corporel semble vouloir tout anticiper de mes réactions, répétant une dernière fois un discours dont ils ont préalablement travaillé les contours incertains et peaufiné les rondeurs. Il s'agit d'éviter de me heurter, d'arrondir les angles, d'apaiser les feux rampants et galopants de ma jeune impatience. Je déteste que l'on tourne autour du pot pour m'annoncer de bonnes ou de mauvaises nouvelles, que l'on vienne à moi sans solution, vaincu par l'impuissance des faibles.

Je sais, je sens, je lis dans les yeux de mes interlocuteurs que l'instant est grave, que cette journée est porteuse d'humeurs assassines. Ma respiration et ma voix prennent au téléphone un rythme de plus en plus posé, un rythme de circonstance. Quand je les rejoins enfin, au bout de ma conversation, chacun semble retenir son souffle. Et je suis prête, prête à attendre ce qu'ils ont à me dire.

⁂

— Nous en sommes à quatre plaintes, trois la semaine dernière et une déposée hier matin au tribunal d'Etat de New York, nous confie soudain Martha, tout en nous remettant un dossier broché assez épais.

— Mais contre qui ?

— Contre les héritiers de votre père. Vous en l'occurrence. Depuis sa mort, le dossier pénal vous concernant est clos, mais plusieurs autres victimes d'agressions sexuelles ont déposé des plaintes au civil pour obtenir des dommages et intérêts.

Ma voix déraille et mon esprit se cabre. Que l'on porte plainte contre moi, pour des agressions dont j'ai moi-même été la victime, est une pure aporie aristotélicienne. Peut-être devrais-je porter plainte contre moi-même pendant que nous y sommes ? Mais nul ne saurait invoquer sa propre bassesse, quand elle n'est que le fruit bien mur et non désiré d'une simple filiation. Puis je reprends vie, froide et déterminée, me concentrant sur chacun de mes mots, remettant à plus tard ma colère, si sourde et si profondément enfouie.

— Pour des faits qui remontent à quand ?

— Pour des agressions remontant à plus de dix ans.

— Pourquoi maintenant ?

— Une loi new-yorkaise, en vigueur depuis le quatorze août deux mille dix-neuf, offre la possibilité aux victimes de déposer une plainte au civil, même si les agressions subies sont anciennes. Cette loi a été adoptée à la suite des scandales de pédophilie ayant frappé l'Église ces dernières années. Plusieurs enquêtes sont en cours pour tenter d'établir d'éventuelles complicités. La justice américaine s'intéresse de très près à l'ancien CEO et ami de votre père John Samuel Edwards. Ainsi qu'à une propriété située tout près d'ici où se seraient déroulées ces agressions. Plusieurs de ces femmes étaient mineures au moment des faits.

— Ou se trouve cette propriété ? À qui appartient-elle ?

— Certains biens appartenant à John Samuel, dont cette maison, ont été transférés à un trust dont on ignore tout pour l'instant, les bénéficiaires, les exécuteurs éventuels. La maison se trouve entre la 5th avenue et Madison, à deux pas d'ici.

— Vous voudrez bien signifier à vos contacts que j'ai la ferme intention de collaborer au mieux avec la justice.

— Ms Kirckemsky, inutile de précipiter les choses, laissons-nous du temps, propose Arthur Jankessen.

Son ton désinvolte et primesautier m'exaspère et je m'emporte sous l'œil malicieux de Martha.

— Cela suffit. Martha, je souhaite que vous fassiez examiner rapidement ces demandes de réparations et que vous trouviez un arrangement qui satisfasse tout le monde. Merci d'envisager si nécessaire la création d'un fonds de compensation des victimes.

— Très bien, me lance-t-elle. Une autre possibilité étant que l'Etat décide de confisquer cette propriété, compte tenu de la gravité des faits. Si les preuves s'avèrent finalement suffisantes, celle-ci pourrait être revendue et le produit de la vente redistribué entre les victimes.

— Mais ce bien n'appartient pas à mon père !

— Selon mes sources, John Samuel pourrait être poursuivi pour complicité et cette confiscation parfaitement envisageable.

Je feuillète machinalement le dossier remis par Martha.

— Ce sont les photos de l'intérieur de cette maison ? Comment les avez-vous obtenues ?

Mark Hindall se redresse subitement dans son siège, l'air renfrogné.

— C'est nous qui les avons prises, nous lance-t-il.

— Nous ? Comment ça, nous ? Ce ne sont pas celles de la police ?

— Absolument pas, poursuit-il.

— Cela signifie que vous détenez les clefs de cette maison ?

— John Samuel m'en avait confié un double il y a quelque temps. Il ne s'agit toutefois pas de l'accès principal, mais d'une entrée secondaire permettant d'y accéder en toute discrétion.

— Écoutez Mark, tout cela me paraît vraiment obscur. Mais je préfère ne pas en savoir plus pour l'instant. En revanche, je souhaite que vous m'organisiez une visite de ce lieu dès aujourd'hui.

— Mais c'est fondamentalement impossible Ms Kirckemsky, vous le comprendrez facilement. N'oubliez pas que le FBI[85] a perquisitionné cette maison dans le cadre d'une enquête fédérale.

— Débrouillez-vous et je respecterais vos conditions.

— Je partage l'inquiétude de Mark, Annabelle, surenchérit Martha. Qu'espérez-vous y trouver ?

Je me lève précipitamment, les laissant disserter quelques instants sur la nature du risque et son évaluation.

— Mark, je serai disponible en début de soirée, vers dix-neuf heures. Arthur et Mark, je vous remercie de votre présence. Martha, vous pouvez rester quelques instants s'il vous plaît.

Voici plusieurs semaines que je cherche à coincer Martha, à la recadrer.

— Martha, je ne vous paye pas pour que vous partagiez vos inquiétudes avec Mark. J'ai beaucoup de respect pour votre travail, mais ne critiquez plus jamais mes décisions devant lui et Arthur. Suis-je suffisamment claire ? Je cherche juste des réponses. Y compris dans cette maison. Comprenez-vous ?

Martha est dans l'évitement, se reconcentre immédiatement sur le sujet du jour. A-t-elle seulement entendu ma requête ?

— Annabelle, il faudrait mettre un terme à toutes vos collaborations avec John Samuel en attendant d'en savoir plus.

⁂

Cette façade de style Beaux-Arts et sa porte en chêne de cinq mètres de haut, élégante et sobre, me font frissonner. La limousine nous a déposé quelques mètres en contrebas, en face du numéro dix. Après mille précautions d'usage, cette fois plus que justifiées, nous nous engouffrons aussi discrètement que possible par la porte principale d'une solide bâtisse, attenante à la désormais célèbre maison des horreurs.

Le dossier de Martha a dressé un tableau haut en couleur de cet endroit maudit, un mélange assez adroit de photos anciennes ou non, une compilation d'articles de journaux, des plus sérieux aux plus rocambolesques, un déluge d'information sans âme inondant la toile et une piétaille désœuvrée d'instants aussi furtifs que transgressifs. La presse, toujours friande de ces

[85] Le Fédéral Bureau of Investigation, ou très couramment nommé par son sigle FBI, est, aux États-Unis, le principal service fédéral de police judiciaire et un service de renseignement intérieur.

scandales aux relents sulfureux, a beaucoup disserté sur cette adresse et ses soirées d'anthologie, sur toutes ces personnalités qui y ont, possiblement ou non, participé.

Des présidentiables, d'anciens présidents, de talentueux acteurs, de généreux donateurs, des milliardaires assoupis, des princes éconduits, ont marqué ces lieux du sceau de l'infamie et d'une certaine torpeur toute masculine.

Les femmes, ici, ne sont que des victimes. Au mieux, de petites mains complices et ignorantes, portant au loin des secrets bien gardés, de peur de disparaître.

⁂

Alors qu'il parlemente avec un homme d'une trentaine d'années, un portier blond et intrigant posté derrière un bureau ministre rehaussant de son essence rose des marbres vieillissants, Mark nous demande de rester en retrait quelques instants.

Tic et Tac jettent vers la rue des regards inquiets et sombres, ne semblent guère apprécier cette discussion qui s'éternise. Me voir aussi dangereusement exposée les rend nerveux. Une photo volée à quelques encablures de la maison de John Samuel Edwards serait pour mon image et celle de la holding absolument catastrophique. Ma tenue à capuche, noire et sportive, cache parfaitement mes cheveux, quand mes lunettes de soleil vintage en écailles et aux branches délicatement bleutées cachent ma fatigue et mon regard azur.

Nous finissons par gagner un long couloir, parcourus de candélabres aux motifs floraux corinthiens, néoclassiques et cauchemardesques, un clin d'œil appuyé au travail monumental de Piranèse. Après avoir descendu quelques marches, Mark ouvre prestement une porte, nous pousse littéralement à l'intérieur avant de la refermer brusquement. Il marque un temps d'arrêt, semble reprendre son souffle, parcouru d'un léger tremblement. Tic et Tac allument aussitôt leurs téléphones, déversant sur la pièce une lumière bleutée mais incertaine. Les quelques meubles éparpillés ont été recouverts de draps de protection et accentuent le malaise général.

⁂

— Il s'agit d'un ancien appartement de service, propriété de John Samuel Edwards m'avoue Mark.

— Que faisons-nous ici ?

— John Samuel a fait aménager un passage, une porte secrète menant dans la cave de la maison voisine.

— J'imagine que ce passage secret est inconnu des enquêteurs.

— Cela va sans dire. Qu'espérez-vous trouver ici, Annabelle ?

Concentrée sur mon smartphone et les langoureux messages d'Emily, je remets mes réponses à plus tard. Mark finit lui aussi par se taire, happé par des messages que j'imagine aussi insipides que les miens sont licencieux. Emily a un style bien à elle, aussi prude que fragile, mais cache derrière chacun de ses mots des montagnes d'effronteries, aussi torrides que sensuelles.

⁂

Voilà plus d'une demi-heure que Tic et Tac ont investi les lieux, m'intimant l'ordre, quoiqu'il arrive, d'attendre leur retour. Après avoir enfilé des gants blancs en tissu microfibre, nous gagnons une cave gigantesque par une porte dérobée, cachée derrière une bibliothèque plutôt contemporaine. Un chemin vers l'enfer.

— Merci de ne surtout rien toucher, nous nous occuperons d'ouvrir les portes que vous souhaitez.

⁂

Au quatrième étage, une double porte en bois de rose s'ouvre sur un salon traversant aux volumes dantesques et épurés, aux poufs éparpillés et esseulés, recouverts d'un tissu Clarence House géométrique et indomptable. À gauche, deux fauteuils Emile-Jacques Ruhlmann en ébène de Macassar semblent se répondre, magnifiés à l'identique par des motifs champêtres aux coloris assez indéfinissables, mais soudainement si familiers. Je marque un temps d'arrêt, demande un instant, effleurant d'une main ce tissu si vaniteux, conviant mille et une images aux pâleurs encore évanescentes.

Deux larmes s'échappent, puis quatre, puis huit, formant peu à peu sur mes joues un chapelet d'argent translucide et humide, un torrent furieux que plus rien n'arrête. Mes yeux envoient à mon cerveau des signaux lumineux, de petites alarmes, de fécondes et atomistiques alertes. Joignent en son cœur, aux frontières endeuillées et cadenassées de ma mémoire, une multitude d'images et de sons, d'odeurs et d'artefacts aussi irrésolus qu'impénétrables.

Puis soudain, cette entame paroxystique se gonfle, collecte et comble peu à peu le vide et le plein, le plein et le vide, emportant tout sur son passage. Jusqu'aux photos de la pièce secrète qui dansent et qui s'animent, laissant derrière elles un panache de feu incandescent, avant de disparaître.

⁂

Une simple image se dessine. Une enfant est là, assise et nue, seule, les yeux dans le vague. D'un signe, je lui fredonne cet air qu'elle aimait tant, le Yumeji's Theme, comme un éclair au cœur de la nuit. Je l'enveloppe de mes bras et l'emporte au loin, dans ce refuge connu de nous seules. Regarde Annabelle comme ce lieu est si beau, si touchant, combien ton reflet au loin dans cette glace est d'une plasticité aussi parfaite qu'irréelle, combien tu es libre et intouchable !

Laissons aux méchants leurs illusions, leurs rêves avortés de possession. Laissons aux anges leurs souvenirs bleutés, mâtinés d'allégresse et de liberté. Le sulfureux souvenir du passé n'est rien, il a été vaincu par un présent combattant et prolifique, construisant un futur aussi doux qu'un jardin sous la pluie. Un jardin d'Eden où je marche sans peur et les pieds nus, tordant le cou à chacun de mes souvenirs, ma mémoire redevenant tout simplement humaine.

⁂

Il est finalement devenu assez raisonnable ce petit instant de vérité, il me suffisait de retrouver l'endroit, d'y mettre une ou deux couleurs palpables, de m'asseoir une dernière fois dans ce fauteuil, remplaçant pour toujours cette enfant torturée par son double désincarné, un pantin sans affect, un petit monstre aussi veule que pervers, poussant la vie au loin comme on attend la mort.

Alors que nous quittons l'endroit, je demande une cigarette à Tic. Je sais qu'il fume en secret et il hésite un instant. Ma première cigarette depuis des mois. Je suis presque heureuse, libre, pleine de petites horreurs contradictoires, de fantasmes grandiloquents et impeccables. D'enivrantes volutes s'agrippent un instant à mes cheveux avant de disparaître.

New York. Manhattan. Trente octobre deux mille vingt

La partie immergée de Succube a pris place dans l'une des salles ultra-sécurisées du Quatre Metro Tech Center, siège de la fondation Together. Succube toise de sa pâle et douce lumière une assemblée lugubre et désarçonnée, mais définitivement acquise à sa cause. Sa mise en service s'est déroulée sous le haut patronage du Secrétaire à la Santé et aux Services sociaux et de la Secrétaire au commerce, tous deux membres du Cabinet du nouveau Président des Etats-Unis. La présence de la Directrice-Adjointe de l'Organisation Mondiale de la Santé confirme, s'il en était encore besoin, la capacité d'influence de Together, qui a su développer des partenariats public-privé dans des domaines aussi variés que la recherche-développement sur les maladies orphelines ou l'achat de médicaments. Sous l'impulsion de Mia, sa Directrice Générale, Together s'est métamorphosé, privilégiant un interventionnisme dur misant sur des programmes verticaux peu coûteux et des résultats rapides aux restes passéistes d'un capitalisme créatif un peu mou.

⁂

Les débats furent houleux, sanglants et passionnés. Si Succube ne possède ni centre, ni visage, il n'en est pas moins notre égal, un membre désormais incontournable et neutre du conseil d'administration, le champion incontesté du trading haute fréquence, capable d'avaliser les ordres d'achat ou de vente du trust de la fondation Together à la vitesse de la lumière, de théoriser sans fin sur les orientations passées, présentes et à venir.

Son petit frère Incube n'a qu'à bien se tenir, si proche et si lointain. Au sommet de l'Annabelle Tower, il veillera fidèlement aux destinées hautement capitalistiques de la holding Kirckemsky, optimisant notre portefeuille d'investissements et le calcul de leur couverture grâce à des algorithmes de modélisation financière et d'optimisation quantique de plus en plus sophistiqués.

Inutile de tergiverser, j'ai imposé au forceps les petits noms devenus dorénavant si familiers de ces monstres quantiques capables d'apprendre de leurs erreurs, argumenté sur les innovations de la société Multiquantum et de son génial fondateur Paul Ducan, convaincu le conseil d'administration de la holding Kirckemsky d'être l'un des investisseurs de la toute première heure. Lors de l'introduction en bourse de cette startup, notre participation, à hauteur de deux cent trente-six millions de dollars, a été déterminante et a permis la mise en place de ces deux prototypes de cent vingt-huit Qubits, Succube et Incube. Ces derniers offriront aux deux entités une plateforme unifiée et des compétences pour le développement conjoint d'algorithmes quantiques.

⁂

Paul Ducan et moi-même avons dû batailler des mois, se nourrissant presque exclusivement de graines et de racines lors de nos déjeuners de travail dans sa propriété du New Hampshire. Ascète invétéré, iconoclaste à la santé aussi fragile que sa théorie sur l'avènement d'un troisième âge de l'intelligence assistée numérique, Paul est un doux rêveur perdu aux confins

de la fantasmagorie transhumaniste. Je lui parle éthique, culture, intelligence accomplie et surmoi social, il me tance vertement, soudain prêt à croiser le fer, tentant de m'estourbir à coup de Qubits logiques et presque parfaits. Sans erreur et stable, le monde des Qubits deviendrait idéal, au sens quantique du terme. Dans cet univers de la démesure, les particules peuvent occuper plusieurs positions à la fois du fait de leur nature ondulatoire. Mais la simple mesure du Qubit l'oblige à perdre son état superposé.

⁂

Nous dissertons des heures sur l'expérience imaginée par le physicien Erwin Schrödinger, celle assez cosmique dites du « chat de Schrödinger » et sur les travaux d'Ettore Majorana, son génial collègue.

— Il est vrai que l'affirmation : « le chat est mort et vivant » est déstabilisante, s'amuse Paul. On peut difficilement ne pas opposer les deux phrases « le chat est mort » et « le chat est vivant ». La mécanique quantique admet cependant une troisième possibilité. Le chat pourrait être dans un état de superposition, cumulant plusieurs états.

— J'avoue avoir longtemps privilégié la thèse du physicien Eugene Wigner, celle de l'interaction de la conscience. Dans cette hypothèse, c'est la conscience de l'observateur qui obligerait finalement à choisir entre les deux états du chat. Mais je sais aussi que le physicien Serge Haroche a démontré à la fin des années quatre-vingt-dix qu'un « chat » à trois photons cesse d'être quantique après une poignée de millisecondes. Il a constaté que plus le « chat » est gros, c'est-à-dire constitué d'un nombre plus important de photons, plus son état quantique sera bref. La durée de vie du « chat » diminue lorsqu'augmente le nombre de particules qui le composent.

— Vous m'épatez Annabelle, poursuit Paul, effectivement, c'est ce qu'on appelle le temps de la décohérence.

⁂

Ma propre décohérence m'obligera-t-elle moi aussi à choisir au-delà d'un temps défini entre les deux états que sont le bien ou le mal, comme les photons ou tout objet quantique de l'expérience du « chat de Schrödinger ». Ces deux états interagissent entre eux et avec leur environnement, empêchant toute mesure, les réduisant soudainement en un point, parmi tant de possibilités. Toutes ces interactions les empêchent de rester très longtemps entremêlés. Dans ma « boite à photons », mon noble cerveau labyrinthique, le mal a le plus souvent pris ses aises, annihilant tout espoir de rédemption. Mais en se détruisant l'un et l'autre, que deviennent le bien et le mal ?

⁂

— La comète Ettore Majorana n'avait-t-elle pas prédit qu'une particule dépourvue de charge électrique pouvait être sa propre antiparticule. Douées d'ubiquité, celles-ci s'annihilent en se rencontrant.

— Annabelle, plusieurs laboratoires ont annoncé récemment l'observation des particules de Majorana. Leurs propriétés topologiques sont de bon augure pour l'avenir des ordinateurs quantiques.

⁂

Dans le calme solitaire et insondable de mon bureau de l'Annabelle Tower, je me prends d'affection pour ce personnage hors norme, ce fantôme aux pieds d'argiles, délicat et silencieux, qui se volatilisa une nuit de mars 1938, peut-être embarqué sur un navire qui effectuait la liaison Naples-Palerme. Doit-on objectiver l'absence définitive d'Ettore Majorana comme un manque d'attachement pour la propriété intellectuelle ? Son caractère visionnaire me subjugue.

Tous les articles le concernant investisse un champ lexical plutôt fumeux permettant de compenser le vide abyssal dans lequel nous sommes plongés à la lecture de son domaine référentiel. Peut-être était-il sa propre antiparticule ?

Faussement distraite par les envolées discursives de Paul, je me prends à rêver d'un échange supranaturel entre Succube et Incube. Les voici tous deux, prenant forme humaine, absorbés par leurs pensées plastiques, partageant leurs émotions et leurs rêves. Succube et Incube carburent à l'humain et aux métadonnées facétieuses, celles qui hantent la nuit sombre et froide du cloud computing. Grandiront-ils ensemble, s'abreuveront-ils aux mêmes sources ? Deviendrais-je un jour le lien ténu de leurs destins croisés, le fil humain de leur univers quantique ?

⁂

La réunion de travail conclusive qui s'est tenue à l'Annabelle Tower il y a bientôt six mois a donné lieu à quelques échanges d'anthologie.

— Vous semblez dubitative, lance Paul Ducan à une Mia en voie de décomposition.
— Je n'ai probablement pas encore bien perçu tout l'intérêt de cette notion d'avantage quantique.
— Les ordinateurs deviendront plus créatifs grâce à leur capacité à explorer un espace infini de solutions.
— Et d'un point de vue logistique ?
— Ce que nous vous proposons aujourd'hui, c'est la mise à disposition de deux ordinateurs quantiques via le cloud. Les processeurs sont photoniques. Contrairement aux Qubits supraconducteurs qui doivent être refroidis, ils peuvent fonctionner à température ambiante. Ils se révèlent par ailleurs moins sensibles à la perte de leur état quantique. Ils seront intégrés à un réseau de fibre optique.
— Désolée, mais je n'ai toujours pas compris ce qu'était exactement un Qubit ?
— Si je puis me permettre Paul, lancé-je, me tournant vers une Mia un peu taquine, qui a depuis longtemps cultivé cet art, celui de poser des questions dont elle connait les réponses.
— Allez y Annabelle, je vous en prie.
— Mia, l'ordinateur quantique utilise comme curseurs logiques les bits quantiques ou Qubits. Ces bits quantiques sont portés par des objets quantiques individuels : atomes, photons, ions, microcircuits supraconducteurs. La technologie présentée par Paul utilise le

photon. Le Qubit peut être une superposition de l'état O et de l'état 1. Il peut être à plusieurs endroits en même temps, permettant ainsi de réaliser des calculs en simultané, et non de manière séquentielle comme avec les ordinateurs classiques.

— Je n'aurais pas mieux dit, sourit Paul.

— Mia, l'exemple vulgarisé le plus souvent utilisé est celui de l'exploration du labyrinthe. Un ordinateur classique ne peut suivre qu'un chemin à la fois pour en sortir quand un ordinateur quantique les explore tous simultanément. On gagne ainsi beaucoup de temps.

— J'ai toujours adoré cette analogie, merci Annabelle, approuve Paul. Des milliers de tâches quantiques pourront ainsi être optimisées via les services spécialisés proposés également par Multiquantum dans le cloud computing.

⁂

Paul a peine déposé à JFK que Mia me tance vertement, les yeux dans les yeux, prête à en découdre.

— Franchement Annabelle, tu vas devoir m'expliquer ou tu veux en venir ? Pourquoi cette alliance avec Ducan, un tel investissement ? Imagine que ton algorithme convainque les autres membres du conseil d'administration d'investir dans une société spécialisée dans la lutte contre l'illettrisme qui s'avère être financée en sous-mains par des narco-trafiquants colombiens ? Devrons nous poursuivre en justice le concepteur ou la machine ?

— Augustin d'Hippone ne croyait pas si bien dire quand il affirmait dans son œuvre « De Civitate Dei » que : « Les faits des démons Incube et Succube sont si multiples qu'on ne saurait les nier sans imprudence ». Les méfaits, devrai-je dire.

— J'y vois surtout un risque pour notre volonté endormie, pour notre responsabilité, pour notre avenir, me balance une Mia faussement décontractée.

— Ai-je l'air d'une belle endormie, répliqué-je ?

— Attend un peu la belle endormie, tu vas voir, je connais une façon très efficace de te réveiller, badine une Mia survoltée, sa main baladeuse s'égarant entre mes cuisses.

New York. Washington. Tulsa. Vingt mars deux mille vingt et un

Voici plusieurs mois que Patrice s'est attelé à la valorisation du fonds photographique de mon père. Les locaux de Park Avenue, propriété de la holding, sont devenus une ruche en perpétuelle effervescence, un laboratoire foisonnant et sous cloche, ou il faut montrer patte blanche. L'équipe de Patrice travaille, à ma demande, sous l'égide du Directeur du département de la photographie du MoMa. Nous avons mis nos petits tracas aux oubliettes, lorgnant vers ce seul et noble objectif.

⁂

Je crois lui faire peur désormais et il regrette amèrement notre passé parisien, la jeune étudiante bourlingueuse, avide de sexe et de bons mots. Je suis devenue invisible, injoignable, et totalement infréquentable pour cet homme de cœur et de conviction. Mes positions sont indéfendables, mes frasques font ma légende, j'ai dû oublier mon âme quelque part de l'autre côté de l'Atlantique.

— Je n'aime pas ce que tu es en train de devenir Annabelle, me confie Patrice, las de la protection qui m'entoure, du parcours du combattant qu'est devenue une simple prise de rendez-vous, de mes sombres colères, de mon rire, qui s'en est allé jouer ailleurs.

Mon staff a déplacé sept fois ce rendez-vous, au grand dam de Patrice et de son équipe, qui m'attendent de pied ferme, au garde-à-vous, des pistolets dans les yeux. Ma crinière blonde et mes sombres lunettes font de moi une diva inaccessible et irrespectueuse, la reine ambiguë et pâle des métamorphoses. Je porte mes offenses et ma gloire en bandoulière et je marche, tel un félin ignorant sa proie, accrochée à mon téléphone, entrainant dans son sillage sa sempiternelle garde rapprochée. Je me sais pitoyable, mais je m'en accommode.

⁂

Je sens Patrice ému et pressé d'en découdre. Il finit par retenir mon attention, mes téléphones regagnent mon sac, et mon sac l'une des armoires du bureau d'un Patrice agacé. Le Directeur de la photo du MoMa s'étonne et écarquille ses gros yeux globuleux. Il ne sait rien de notre passé et de notre belle complicité.

Le document de Patrice me prend à la gorge, cent cinquante-trois pages pour huit photos, orphelines et sombres.

— Chaque négatif a fait l'objet d'un nouveau conditionnement individuel et sécurisé, Annabelle, pour mieux le protéger.

Pour chacune de ces photos sont présentés le statut juridique, l'objet, un numéro d'inventaire, la date de la prise de vue, les tirages éventuels, les dimensions. Et un exemplaire numérisé.

— Tu connais la genèse de cette tragédie n'est-ce pas ?

— Il y aura très exactement un siècle, le trente et un mai, une foule d'Américains blancs massacrait plusieurs centaines de Noirs à Tulsa, dans l'Oklahoma.

— C'est exact. J'ai activé tous mes contacts pour essayer de retrouver le photographe. Rien. Ces prises de vue sortent de nulle part, mais ont cependant été authentifiées. Rien non plus dans les cahiers de ton père. Aucun des musées consacrés à cet événement, ni le futur mémorial à qui j'ai transmis ce dossier, n'ont trouvé des informations sur ces photos. Que comptes-tu faire ?

— Une donation au futur mémorial me parait le plus approprié.

— Je suis d'accord. Pour ton information, Viola Fletcher, l'une des rares survivantes du massacre encore vivante et âgée de cent sept ans, se rendra à Washington le dix-neuf mai prochain, afin de demander justice et de partager son témoignage lors d'une audience prévue au Congrès. Ne pourrait-on pas remettre ce patrimoine au mémorial par l'intermédiaire de Viola ? Je me suis permis de prendre contact avec l'organisatrice de l'événement, le mémorial, et la famille de Viola. Qu'en penses-tu ? Tu sembles tellement ailleurs ?

— Je suis choquée par le réalisme de ces photos, c'est tout. Tu as mon accord, bien entendu. Pour la mise en œuvre, tu vois avec mes avocats. Je t'enverrai leurs coordonnées.

— Je comptais sur ta présence.

— Je serai à Londres.

— On a toujours le choix Annabelle.

— Tu avais imaginé quoi, que je remette ces photos en main propre ? Moi ? La blonde la plus médiatisée de l'Upper East Side, plus blanche que blanche, plus WASP que WASP ? Tu es sérieux ?

— Et pourtant, quel symbole, quelle opportunité.

— Je n'aime pas me donner en spectacle, je tiens absolument à garder l'anonymat, comme pour mes autres donations. Que cela soit bien clair.

— Tu as bien changé Annabelle.

— Je suis un monstre bien entendu, comment pourrait-il en être autrement.

New York. Manhattan. Vingt-cinq aout deux mille vingt-et-un

Ah mes semblables, mes petits artisans besogneux, vous voilà de retour. Nous avions oublié ces moments si délicieux, ceux du partage, la cérémonie salvatrice du don et du contre-don. Les musiciens du Metropolitan Opéra de New York ont tellement œuvré pour ce miracle, nos petites retrouvailles, nos si belles étreintes. Après des mois d'un silence assourdissant, l'heure est à l'enchantement. Celui qui va illuminer, splendide parabole, les plafonds lambrissés et les ornements art-déco du hall de l'Annabelle Tower.

J'ai soutenu, cajolé, rassuré, convié à grand frais quintette et quatuor, chants païens et chrétiens, ces envolées lyriques. Des rendez-vous hebdomadaires, car il fallait tenir bon. Mon salon de musique est devenu ce splendide îlot de résistance, cerné par les flots tempétueux d'un monde à l'arrêt. La dernière étincelle encore perceptible de nos âmes désenchantées.

Quand Damien Proulx, le directeur musical, doublait chaque don fait à l'orchestre pour un maximum de cinquante mille dollars, j'ai triplé sans limites, mis à disposition ces locaux inoccupés sur Park Avenue, propriété de la holding. Le tout a été reversé à l'organisation Met Orchestra Musicians, regroupant non seulement les musiciens, mais aussi techniciens et archivistes, chanteurs et administratifs. Je ne pouvais supporter de voir s'éteindre à petits feux assassins ces immenses talents, partir vers de lointaines contrées des artistes malmenés par un combat inégal et perdu d'avance.

⁂

Alors aujourd'hui, quinze jours avant la reprise officielle de la saison, Damien a mobilisé une dernière fois cette petite phalange, acquise à notre si noble cause. Son discours inaugural m'envoie en enfer. Louanges et remerciements rougissent mes joues. Je pleure, ma main posée sur celle d'Emily. Assise à mes côtés, retenant avec difficulté une Sofia déjà très aventureuse, ses yeux brillent d'une lumière assourdissante quand Damien m'invite à le rejoindre.

Notre appel est solennel, c'est un appel au secours. La culture et les arts sont notre seul avenir, alors donnons-lui les moyens, une ambition fédérale autour d'un secrétariat d'État. J'ai promis de peser de tout mon poids.

⁂

Le long tutti liminaire du concerto pour piano numéro vingt-cinq de Mozart a ensorcelé Sofia. Elle a gagné l'instrument d'un pas incertain, s'accrochant à son pied, les yeux levés au ciel. Les traits virtuoses et modulés du soliste la retrouvent assise, se balançant d'avant en arrière et en parfaite harmonie. Sofia, telle la peintre Melissa McCracken[86], a-t-elle convié au petit creux de son âme toutes les notes de l'arc-en-ciel, illuminant les fresques du plafond de tons un peu plus bleu et un peu moins rose. Le clavier, celui des lumières, abandonne-t-il ses

[86] Atteinte de synesthésie, Melissa McCracken "voit" les musiques qu'elle écoute en formes, couleurs et textures. Un talent qu'elle exploite en créant des tableaux.

notes pour autant de couleurs, partagées par le système synesthésique[87] de Sofia ? A-t-elle, comme moi, fait ce lien entre son et couleurs, fait apparaître formes et textures aux frontières de ses yeux de cristal ? Je lui souhaite de pouvoir fondre ainsi ses sens, de faire de cette explosion enchantée une ode à la joie, ultime et bienheureuse.

⁂

— Ms Annabelle, Damien vous propose un intermède musical. Nous pourrions jouer ensemble la Cantilena de la sonate de Poulenc, m'invite Chelsea North, la flûte solo du Metropolitan.

Chelsea me prend la main avec grâce, m'installe sans me lâcher devant le piano, de peur que je disparaisse. Damien me sourit et espère au loin. Rêve un instant que ma douce folie ne vienne pas tout gâcher, mon exception et ma candeur. Nos dîners tardifs ont uni nos forces, à jamais. Je lui dois tant. D'avoir puisé à l'intarissable source d'un monde enchanté ces mélodies merveilles et généreuses, qui donnent sans rien attendre en retour, leur amour simple et asexué, les douces confidences d'un ailleurs possible et sans tâche.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir.

— Damien m'a dit que vous étiez une excellente pianiste, faites-moi ce plaisir, je vous en prie.

Ce chant thaumaturge aurait pu être écrit par un flûtiste. Cet aria coloratura, dédié à Elizabeth Sprague Coolidge, créatrice de la fondation qui porte son nom, n'en appartient pas moins, comme le précisa Poulenc lui-même, à son grand ami et flûtiste Jean Pierre Rampal. Chelsea m'entraîne avec fougue et rondeur, déploie trésors et couleurs. Et si mes mains doutent encore, elle sublime tendrement son jeu, sobre et lumineux. Je ne m'efface pas, je l'accompagne.

Sofia a serré ses petits bras autour de ma taille et je sens son souffle réconfortant, s'éteignant à chaque envolée de la flûte, étreignant les possibles, écoutant mon corps qui gronde et se tend. Comme le printemps nous gagne, nous voguons ensemble vers des horizons colorés et joyeux.

[87] Les synesthètes musique → couleurs perçoivent des couleurs en réponse à des sons.

London . Annabelle's Club. Deux septembre deux mille vingt et un

Le latex est devenu ma seconde peau, la plus sublime de mes illusions, visuelle autant qu'envoutante, odorante plus que ritualiste. Par cette grâce vêtue et cousue main, je vous offre mon sentiment d'empuissancement, mon Pierre adoré, mon trublion des temps modernes, et aussi les courbes irréelles de mon corps. Qui suis-je sans vos yeux posés sur moi, sur ces ouvertures à lacets le long de mes jambes et à boucles autour de mes genoux ? La sublime illusion transcende toute réalité, se vide de sa substance, s'imaginant déjà à vos pieds.

Le parquet new wave et veinulé de ce haut lieu des nuits londoniennes se craquelle et tremble au son clinquant et froid de mes emblématiques bottines en maille stretch. Le salon privé réservé rien que pour vous est notre jardin d'Eden ou se pressent licornes ailées, palmiers dorés et félins arrogants. Vous vous y êtes vautré un téléphone à la main, animal et négligé, badinant sans grâce aucune à l'oreille d'une improbable courtisane, lointaine et adulée. Je perçois mille accents de l'Est, russophones, votre passion vénérable, les prémices de mon agacement. Au dessus de la table, impériale et luminescente, s'élève une montgolfière aux tons ocres et ors somptueux, prête pour l'aventure. Pierre m'ignore quand je rêve déjà d'éclipses et d'aurores boréales, portée au loin par cet objet céleste, pris au piège d'une voie lactée amoureuse et bleutée.

⁂

Quand Tic dépose maladroitement sur la table basse un coffret aux décors ailés de papillon, en bois marqueté palissandre et filets de buis teinté, je sais son intérieur rembourré, son contenu sublimé par un papier de soie vénérable aux accents vénitiens.

Mon infini besoin de vous séduire s'évanouit et s'étiole au petit creux d'un message personnel, écrit à la main. Il raconte une histoire, celle de ce cadeau unique, emblème orgueilleux de mon éternelle dévotion. Vous semblez ailleurs, incrédule. Après l'avoir longtemps ignoré, vous blêmissez devant son contenu, fort de ses trois actes.

Une ode aux couleurs vives et aux lumières primitives illumine le premier acte, une abstraction sur papier de la délicate Natalia Goncharova, une sonate au bois d'amour pour la Reine de Shamakhan, fondant opéra et ballet, Pouchkine et Rimski-Korsakov. Je vous devine enfant des Ballets Russes, fondant à l'acte deux, une aquarelle de Léon Bakst représentant le costume de Vaslav Nijinsky pour le ballet Shéhérazade.

L'acte trois vous découvre à l'agonie, à genoux, plié en deux devant le costume que portait Vaslav pour le personnage de la sultane. Vous pleurez. Vos mains frôlent l'étoffe brillante qui a longtemps couvert de sa grâce les ailes de cet ange déchu.

Vous me tendez votre regard, me pressez d'attendre, que vous repreniez vie, et je le sens, vous êtes prêt à en découdre. De viser trop juste et trop fort expose le plus souvent ma juvénile excentricité à la disgrâce.

— Mais putain, tu espères quoi, espèce de sale petite conne ? Je t'imagine paradant chez Christie's dans une de tes tenues de petite salope et dépensant tes milliards. Comme tu l'imagines, j'ai suivi de très près la vente de ces objets, pour le compte d'un oligarque russe. Il est fou furieux que cette pièce lui ait échappé. J'en ai rien à foutre de ton cadeau obscène.

Quand outrée mon français m'abandonne, « i scream like a banshee [88]», fuyant au loin vos avanies furieuses.

— Je ne suis plus disposée à supporter vos aigreurs, alors arrêtons de jouer. Vous avez trop bu. Restons en là.

[88] Je crie comme une « banshee » soit un personnage mythique féminin dont les cris présagent la mort.

Menlo Park. Stanford Hills. Dix-sept septembre deux mille vingt et un

J'ai été reçue en urgence par Glenn Kasta, l'ombrageux et très médiatique fondateur de la société Real Brain. Le projet Brain E-Storm, porté par cette filiale de Gogol AI, s'est fixé pour noble entreprise la cartographie de l'ensemble des connexions neuronales du cerveau humain.

Largement financé par la Fondation Together, et par deux investisseurs fédéraux de tout premier plan : la Defense Advanced Research Projects Agency et la National Aeronautics and Space Administration, ce programme est en passe de siphonner l'ensemble des crédits publics et privés de sa catégorie sur les cinq prochaines années.

⁂

Alors que nous arpentons au pas de charge des laboratoires flambant neuf d'une blancheur immaculée mais aussi d'une froideur redoutable, Glenn s'épanche tel l'explorateur conquérant d'un nouveau monde sur la conduite et l'avenir de cette aventure aux relents quasi mystiques. Les objectifs thérapeutiques initiaux, largement amplifiés par la presse spécialisée, semblent esquisser à moyen terme une réalité bien plus sournoise, celle de l'homme augmenté, né sur les ruines mortifères de l'homme diminué.

Ces desseins cachés le contraignent le plus souvent à avancer masqué. Glenn et Paul Ducan, le fondateur de la société Multiquantum, font partie du même groupe de réflexion. Ils portent au loin le même rêve, celui du téléchargement de l'esprit et de son transfert dans un autre corps ou objet. J'esquisse un sourire, une sorte de non verbal, quand Glenn m'introduit dans son bureau, l'air contrarié.

— A ce jour, seul un échantillon d'environ un millimètre cube du cortex cérébral a été cartographié, soit environ cent quarante millions de connexions synaptiques, compilées dans une base de données d'environ deux pétaoctets. Bien évidemment, la réussite du projet sera largement conditionnée par nos avancées en matière de stockage et de traitement des données, me souffle Glenn tout en m'invitant à m'asseoir, conscient de nos limites, financières autant que scientifiques.

— Il faudrait déjà s'entendre sur ce que l'on entend par cerveau ironisé-je d'un ton badin. Le système nerveux central comprend d'autres éléments que le simple cortex, comme le cervelet, l'hypothalamus, le tronc cérébral, pour ne citer que ceux-là.

— Tu as parfaitement raison Annabelle. Nous y réfléchissons. Je fonde beaucoup d'espoirs sur les recherches en cours concernant le stockage moléculaire ou le stockage sur des matières telle que le quartz. Les progrès de l'informatique quantique seront également déterminants comme tu peux t'en douter.

— Pourrais-tu nous transmettre des éléments sur ces sujets. A Mia et à moi. Quelque chose de synthétique.

— Je demande à Jane, ma directrice en recherche et développement de t'envoyer quelque chose. Bon, j'imagine que tu n'as pas fait le déplacement uniquement pour disserter sur l'avenir de la science, quoique ?

— Il est vrai, mais quelque part, il y a un lien. Même si pour moi, comme tu le sais, le cerveau ne peut s'exprimer qu'à travers un corps.

⁂

— Que penses-tu de notre algorithme, as-tu eu le temps de jeter un œil sur les derniers éléments que je t'ai envoyé ?

Un seul dossier trône sur le bureau minimaliste de Glenn, le mien. A ma demande, une de ses équipes travaille depuis plus de deux ans sur une intelligence artificielle tentant avec maladresse de singer mon univers. De nombreux projets et startups ont fleuri depuis sur cette idée d'immortalité numérique, mais sans jamais aller aussi loin que Real Brain.

Quand cette pâle copie, l'ambassadrice de la partie immergée de ma mémoire et de mon intelligence, sera confrontée à la fantasmagorie d'un corps amortel, que restera-t-il ? Un bot animal, revêche et sans aucune malléabilité, froid et sans affect ?

Pour Sofia, et juste pour elle, j'ai conduit depuis plusieurs mois des conversations sans filtre avec mon bot prototype, compilant avec rage textes et chagrins, projets et stratégie, musique et quête d'une historiographie artistique innovante, empruntent d'une tonalité sauvage et déterminée. Sauvegardé dans le coffre-fort numérique adossé à cette intelligence artificielle un nombre impressionnant de documents et de fichiers d'ordre financier, privé, artistique. Plusieurs échantillons de mon ADN seront également conservés selon un protocole innovant de cryogénie. Je laisse ainsi la porte ouverte au croisement de mon double numérique avec un nouveau corps né des progrès de l'ectogenèse[89].

— Mon double numérique sera parfait ou ne sera pas, Glenn, entendons-nous bien. Mais qu'en sera-t-il de mon identité, de ma belle singularité ? Qu'en sera-t-il de ma mémoire et de mes désirs ? J'ai à la fois une confiance absolue dans le progrès scientifique et une incertitude quant à la capacité de l'homme à dépasser ses croyances imbéciles.

— A toi de continuer à enrichir ton bot, Annabelle, au fur et à mesure des échanges et des interactions que tu auras avec lui, enfin je devrais plutôt dire avec elle, me lance Glenn tout en me dévoilant sur un écran géant mon avatar futuriste, une forme d'identité vivante et savante largement idéalisée.

Affublée d'un serre-tête bleu plastique fluo et de la tenue sidérale de la bienheureuse super-girl, me voilà portant haut les couleurs chamarrées de cette super-Barbie aux super-pouvoirs. Alors que je me dérobe, vaguement interloquée, j'invite Glenn à remplacer le célèbre symbole S de cette poupée augmentée et articulée par la lettre A.

[89] L'ectogenèse est la procréation d'un être humain qui permet le développement de l'embryon et du fœtus dans un utérus artificiel, assurant les diverses fonctions de l'utérus humain.

Savourons jusqu'au bout cet instant un peu fou, je ne suis plus à une contradiction près. Je laisse le commun des mortels simplement l'imaginer, car ne nous leurrons pas, cette échappée surréaliste à la frontière expansionniste et mouvante du sixième continent a ses raisons que ma raison ne peut certainement pas méconnaitre.

Super Annabelle est d'une fluidité surnaturelle, comme habituée des podiums, et semble prête à communiquer. Ses premières intentions me semblent délibérément constructives. Son verbe est clair et limpide, assez proche finalement du timbre unique de ma voix. Les yeux dans les yeux, nous sommes prêtes au partage et à débattre de tout et de rien. Son sourire un peu forcé semble sorti de nulle part, mais il me plait à penser qu'il s'adoucira avec le temps et l'apprentissage.

— Cette impression absolument incroyable, à travers cette icône, que mon corps perdurera au-delà de ses interfaces spatiales et temporelles.

— Comme tu me l'a demandé, l'ordinateur et les différents codes d'accès sécurisés seront transmis à Sofia deux années après ton décès. Si tu changes d'avis, ton bot et les informations peuvent être détruits. Je peux te poser une question indiscrète ?

— Je t'en prie.

— Depuis le début de notre collaboration, j'ai l'impression que tu anticipes ta disparition, comme si celle-ci était programmée ?

⁂

J'élude la question d'un geste vif tout en prenant congé. Glenn voit juste, me mettre en danger est devenu un de mes passe-temps favoris. Je me sais perdue pour le monde, ce n'est plus qu'une question de temps. Il me faut agir, et vite. J'imagine mon cerveau périssable, grand bien me fasse.

Mira m'a repassé la corde au cou et je feins de garder espoir. Emily a senti souffler le vent noir et toxique de l'autodestruction, du sexe mortifère. Elle essaye tant bien que mal de me protéger, malgré ses si longues échappées cinématographiques, malgré ma santé défaillante et le grand retour de mes addictions les plus profondes, malgré Ashley en fuite et Pierre aux abonnés absents.

Pierre a fui ma belle nature en déshérence, mes trahisons, quelques jours après avoir accepté une mission d'analyse, d'inventaire et de valorisation des collections d'art de mon père. Il a décidé de mettre un terme à notre relation quelques minutes seulement après la signature d'un contrat exagérément juteux le mettant pour trois années durant à l'abri du besoin, las de mes fureurs, de nos rendez-vous manqués, de l'état de mon corps. Nos échanges sont devenus strictement professionnels, misérabilistes et froids. Je peine à m'en contenter mais le temps désormais me manque.

⁂

Je me lève chaque matin avec la peur au ventre, d'entrapercevoir ce que j'ignore encore, de devoir mettre un pied l'un devant l'autre, d'imaginer ce que Mira me réserve des pires tortures

aux simples orgies. Puis je cède, perdue dans les brumes cauchemardesques de ma pharmacopée. Mira veut prendre le contrôle, me mettre à l'amende, tout connaitre de mes codes et de mes combinaisons. Mais je tiens bon, déjoue ses stratagèmes, reporte à plus tard toute issue fatale, lui offrant sur un plateau d'argent cet appartement emblématique du côté de Gramercy Park, un triplex bagatelle à douze millions de dollars.

En accord avec Emily et Jeanne, dans un dernier sursaut, j'ai fait de Sofia mon unique héritière, spirituelle, intellectuelle et financière. J'ai joint mon avenir au sien comme un vieil arbre mort qui attend qu'on l'abatte, d'une simple pichenette ou d'un vilain coup de vent. Mon bot l'aidera en temps utile à porter ce lourd fardeau et à s'en préserver.

New York. Manhattan. Trente octobre deux mille vingt et un

Je me réveille brusquement, tremblante et le corps couvert d'une sueur acre et odorante. Une femme est assise sur le côté droit de mon lit, le corps couvert d'un linceul blanc. Elle tourne lentement son visage vers moi, plonge ses yeux dans les miens. Son regard est dur et pleins de reproches. Aucun sourire, ses traits son figés. Ma mère revient se venger. Croiser cette pâle engeance me plonge dans un océan de stupeur et de tremblements. Paralysée, je pousse un cri de terreur, un cri d'outre-tombe. Megan accourt, m'enlace et me berce.

Soudain, mon dedans et mon dehors s'esclaffent et se jaugent, dans la langue d'Annabelle de Vénus. La voix de mon dehors, vindicative et ferme, est beaucoup plus horizontale, abaissée d'un simple demi-ton chromatique et devient le miroir tourmenté de celle de mon dedans. Les deux tons en contrepoint se rapprochent ou s'éloignent tour à tour l'un de l'autre. Megan croit à un cauchemar, mais je ne suis plus la maitresse avertie de cet espace onirique, bien tapie dans un coin. Je peine à reprendre pied. Je suis l'actrice et la spectatrice d'un jeu à somme non nulle. Mes choix peuvent influer sur le cours de cet échange. Nous ne sommes pas au cinéma mais plutôt en plein combat homérique avec mon double animal. Une sorte de mutante tout droit sortie d'un jeu vidéo vintage. L'objectif ici est l'anéantissement pur et simple, la mort ou la mort. Quel sens donner à ces mots que je suis seule à comprendre, à cette furieuse dissociation.

Quand apeurée et vaine, je reprends vie, je pars me réfugier à l'empyrée certaine, ma neuvième strate céleste, l'oubliée de mon cœur.

New York. Manhattan. Cinq janvier deux mille vingt-deux

Je crois avoir été poussée, ou pas. Depuis le rooftop de l'hôtel Sweetlooks, en face du Madison Square Garden et de Penn Station.

Mon livre, celui que je tiens entre les mains, pourrait seul en témoigner et devenir mon unique planche de salut. Sur la première page de cet ouvrage, on peut lire, littéralement traduit, ces quelques mots ajoutés au crayon : « 15 octobre 2012/22H34/ Los Angeles/ Lue à haute voix par A. ». L'inaltérable écriture de mon père.

Les vingt-six étages du Sweetlooks me laisseront au mieux quelques secondes, à peine le temps de me retourner et d'embrasser l'asphalte, le tapis noir et froid de Manhattan. Il eut mieux fallu que je tombasse d'un avion, bénéficiant ainsi de quelques minutes pour soi et en soi. Le temps de régler quelques menus détails : choisir sa zone d'atterrissage, éviter l'eau à tout prix, préférer un marécage boueux ou un arbre, ce qui aurait permis de réduire ma vitesse et d'atterrir sur mes deux jambes, préservant ainsi mes organes vitaux et ma tête. Peut-être aussi pour avoir le temps de me lamenter, car ne l'oublions pas, tomber d'une telle hauteur ne laisse que peu de chance. Seule consolation, ma vitesse terminale finirait par se stabiliser, fruit de la subtile combinaison entre la gravité qui m'attirerait définitivement vers le sol et le frottement de l'air qui tendrait à ralentir ma chute. Ici, rien de tel, je suis définitivement aspirée et frapperais le sol le temps d'un soupir, un court instant de répit. Les étages du Sweetlooks défilent à la vitesse de l'éclair et je n'ai qu'à bien me tenir, car n'en doutons pas, la fin est proche.

Avares de leur temps, ces secondes acrobatiques se muent en minutes impériales, tant le vide qui m'attire semble infini et en perpétuelle expansion. Le vent rugit dans mes oreilles, couvrant le bruit assourdissant de Manhattan, fouette mon visage quand mes mains se crispent sur le livre que je n'ai pas lâché. Puis vient l'impact. J'heurte ce qui ressemble à une pile de débris, les restes d'un chantier inachevé, une surface accidentée où béton brisé et éclats de verre forment un tapis dangereux.

Le livre, un ouvrage au papier jauni et à la couverture cartonnée originale illustrée par Ottomar Starke[90], s'est glissé entre mon visage et un éclat métallique projeté par l'impact. Le bord tranchant, qui aurait dû traverser ma peau et laisser une cicatrice indélébile, s'est planté dans la couverture usée, déchirant la tranche.

Mon regard, devenu flou, se pose sur le livre une dernière fois. Je lis, hébétée, les mots inscrits sur la couverture marquée par l'impact : "Die Verwandlung"[91].

Pas de douleur, juste une vague de gratitude brute et amère devant la couverture du livre de Franz Kafka. Pas d'insecte ici, juste le héros Gregor Samsa, le tête entre les mains, qui pleure et se languit. La vie reste suspendue un instant, entre deux derniers battements de cœur, avant que cette douce lumière s'éteigne et que je me métamorphose.

---

[90] Ottomar Starke est un artiste-graveur né en 1886 et mort en 1962.

[91] La métamorphose de Franz Kafka.

⁂

La holding a acquis cet hôtel de mille cinq cents chambres il y a deux ans et nous y avons entrepris des travaux pharaoniques, laissant intactes sa structure gothique de briques rouges et ses ouvertures vertigineuses. J'y occupe depuis quelques semaines la suite « Queen and King ». Le temps de revoir la décoration intérieure de mon appartement, celui de l'Annabelle Tower, d'y effacer toute trace des singuliers caprices et de la présence lourde et ampoulée de mon père. Cette suite aurait autrefois accueilli un prince et sa promise, d'où ce nom, aussi pathétique que démodé. « Donjons et Dragons » aurait mieux convenu, tant le temps me glace dans les hauteurs solitaires de ce monstre rococo.

La bataille sans merci que m'y livre Mira Ravenwood depuis plusieurs jours a ruiné mes espoirs. Ceux de rompre le lien morbide qui nous lie, de jeter aux oubliettes l'ombre de la mort qui plane depuis toujours sur ma blondeur exquise. Mira a tout prévu, cette journée sera la cent vingt et unième journée de Sodome. Elle prendra fin dans le sang et dans les larmes, au bout de ma douleur.

⁂

Le rapport du coroner pourrait être qualifié d'assez inhabituel. D'une précision tout d'abord chirurgicale, il prend au fil des pages des airs de tragédie grecque, une application sublime du principe d'élégance, celle d'un homme affable et d'une grande humanité confronté à la folie d'une mort programmée voire imbécile.

⁂

Cause probable du décès :

Polytraumatisme majeur.

Identification :

Elle a pris la forme d'une identification visuelle "classique". La famille a attesté de l'identité de la défunte après visualisation de la dépouille le sept janvier deux mille vingt-deux. Identifiée par Jeanne Greenwood - Von Blixin-Fiecker, la grand-mère maternelle de la victime. Cette identification a été facilitée par l'extraordinaire préservation du visage.

Exposé des causes et circonstance du décès :

Dans ses « Histoires Extraordinaires », Edgar Allan Poe s'épanche parfois avec emphase sur « la mort d'une belle femme, qui est, incontestablement, le sujet le plus poétique du monde ». Tragique serait le mot le plus approprié.

Le quatre janvier deux mille vingt-deux, Ms Annabelle Kirckemsky, héritière et Présidente de l'empire du même nom, chute depuis la terrasse de sa suite, située au vingt-sixième étage de l'hôtel Sweetlooks.

Le quatre janvier deux mille vingt-deux, vers 23 h 53, un couple regagnant son véhicule garé au niveau du N°156 de la West 32nd Street entend un bruit sourd et constate en se retournant

la présence d'un corps inanimé sur le trottoir à environ cinq mètres. Ils s'empressent de porter secours à l'intéressée et devant la gravité de la situation appelle les secours à 23 h 55. La sécurité de l'hôtel Sweetlooks et la sécurité rapprochée de Ms Annabelle Kirckemsky sont respectivement sur les lieux quatre minutes et six minutes après la chute.

A l'arrivée de l'équipe mobile médicale huit minutes après l'appel, Ms Annabelle Kirckemsky est en arrêt cardiorespiratoire complet et les manœuvres de réanimation sont rapidement abandonnées compte tenu de l'ampleur du traumatisme subi. Il est 00 h 12. Nous sommes le cinq janvier deux mille vingt-deux.

Le corps de Ms Annabelle Kirckemsky est transporté au Center Morgue du Bellevue Hospital en accord avec la police et la sécurité rapprochée de l'intéressée. La piste d'un acte criminel associé à ce décès n'est pas écartée à ce stade. L'actrice et mannequin Mira Ravenwood, qui a passé la soirée avec la victime, a été placée en garde à vue pour tenter de mieux comprendre le déroulé des événements.

Examen externe et autopsie :

Le cinq janvier deux mille vingt-deux, j'ai d'abord procédé à un examen externe au New York City Mortuary situé au 462 1st Avenue. Dans le but d'obtenir un bilan organique plus précis, j'ai demandé en urgence une autopsie au laboratoire de biologie médico-légale. Cet examen a eu lieu ce même jour à 14 h 30.

Le rapport d'autopsie relève les lésions suivantes consécutives à la chute :

• hémorragie sous-arachnoïdienne

• hémothorax bilatéral avec fracture du sternum et multiples fractures de côtes

• section quasi-complète de l'aorte thoracique

• contusions et lacérations pulmonaires

• hémopéritoine

• lacération hépatique

• fractures acétabulaires bilatérales

• fractures des tibias et péronés bilatéraux

L'examen du cerveau est normal sauf pour l'hémorragie sous-arachnoïdienne.

Certaines lésions ne s'expliquent pas par la chute :

Nombreuses blessures infligées avec un objet dur mais non-contondant : fouet, cravache, bâton ? Ces coups ont provoqué des ecchymoses et des contusions sur tout le corps, particulièrement au niveau des seins, sans lien avec la chute, accompagnés d'une hémorragie sous-cutanée et de la déchirure des muscles situés dans les zones de blessures.

Sont constatées des lésions dues à l'introduction répétée et forcée d'objets dans la bouche, dans l'anus et dans le vagin et à des décharges électriques ou à des brûlures. Des contusions ou

cicatrices autour des poignets signent une alopécie cicatricielle due à l'application prolongée, ou du moins répétée, de liens serrés. De multiples cicatrices dépigmentées et hypertrophiées, entourées de bandes de peau hyper pigmentées, sont la conséquence la plus probable d'une flagellation soutenue, ancienne ou non.

Nous pouvons nous orienter probablement vers des pratiques extrêmes sadomasochistes.

Etat du visage : exceptionnel, l'ouvrage que tenait la victime entre les mains ayant semble-t-il amorti le choc. La préservation du visage de la victime reste pour moi et mes confrères un mystère. Un ange nous a quittés. Quelle qu'en soit la manière, la perte est considérable. Pourquoi lui avoir brisé les ailes ? De quoi s'est-elle rendue coupable pour mériter un tel châtiment ? Ou plutôt, de quoi a-t-elle voulu se punir ? Ces questions resteront probablement sans réponse.

Autres rapports :

L'analyse toxicologique révèle un taux de 0.028 umol/L de desméthyldiazépam et de 45 nmol/L de lorazépam, un taux de 86 ng/ml de chlorhydrate de cocaïne et un taux alcoolémie de 1,05 g/l.

⁂

Même en mille morceaux, je jouis d'une aura assez disproportionnée et quasi-planétaire, sans commune mesure avec la triste et dure réalité. J'ai simplement laissé Mira aller jusqu'au bout, oublié notre accord, notre safeword. Alors elle a continué à frapper mon corps meurtri et fatigué et je me suis effondrée. Définitivement. Acculée, Mira a paniqué et opté pour l'hypothèse du suicide. M'a balancée par-dessus le parapet. Ce que je ne comprends pas, c'est ce livre entre mes mains. La question va probablement tarauder la police un certain temps. Lorsque j'ai touché le sol, je n'avais qu'un mot à la bouche : Sofia. Mon dernier espoir.

Désordre (Troisièmes moments)[92]

[92] Par extension et pour le dictionnaire Le Robert : fait de ne pas respecter les règles, la morale ; conduite déréglée, débauche.

Sunset Key Island. Vingt-trois aout deux mille vingt-trois

De cet azur sans tache est née cette légende, cette quête d'absolu et de miracle, l'amorce d'une divine harmonie au plus haut des senteurs du soir, lourdes et entêtantes.

Allongée sur la plage, Emily la sent, là, au plus profond de son cœur. Celui si fragile que mon absence malmène, si fort, et depuis trop longtemps. Ne restent que nos instants fugaces, nos tendres célébrations, à la croisée d'un monde ou nos temps se distendent et nous dispersent, loin de nos petits combats, des plus aimables de nos plaisirs nocturnes.

Annabelle a-t-elle foulé ce sol aux débris calcaires et minéraux, arpenté ce luxuriant jardin, pris fait et cause pour cette nature aussi rebelle que sauvage, fondu ses bras avec force dans cette eau si claire ?

Quand Emily pleure au loin ma folle destinée, Sofia s'émerveille, pour un tout, pour un rien, et s'aventure, seule, foulant ce sable encore vierge, découvrant soudain mille et un espaces habités. Là où la mer se retire, au loin, si calme..

⁂

— Ou as-tu trouvé cette bouteille mon petit ange ?

Sofia n'est pas partageuse et tient fermement le goulot de la bouteille entre ses deux mains, comme un trophée, comme un petit trésor. Cette âme endormie et vagabonde, cette frêle lueur d'espoir dont elle revendique fièrement l'usufruit et bien plus encore l'antériorité de la découverte, se plie aux doux et lents caprices d'un soleil flamboyant. Ce malicieux flacon semble sorti de nulle part et personne n'est en mesure de disserter avec exactitude sur sa provenance et ses origines. Sauf peut-être une âme enfantine et tendre, celle d'une Little Sofia attentive et curieuse, qui comprend déjà beaucoup plus qu'elle ne parle et qui lit encore plus qu'elle n'entend.

— Là, entre ces deux petits rochers.

— Ici, questionne une Emily interloquée, pointant du doigt une large anfractuosité, une étrange cassure entre deux blocs inertes aux sédiments anciens, deux joyaux brûlant à l'ombre imparfaite de leur délicate parallèle, deux danaïdes assoupies et amoureuses, les vestiges calcaires et antédiluviens d'un récif carbonaté.

— Ici, elle était prisonnière, à moitié enfouie dans le sable. C'est un cadeau d'Annabelle.

— Oh mon dieu, mais de quoi parles-tu ma petite Sofia. Et surtout, depuis quand parles-tu, de façon aussi soutenue en plus ? Après tous ces silences, j'étais tellement inquiète. Mais pourquoi, pourquoi ?

— C'est Annabelle, elle m'envoie un cadeau du ciel. Regarde, il y a un papier avec son nom à l'intérieur.

Sofia consent à laisser Emily s'approcher de ce frêle esquif, au passé aussi tumultueux qu'aventureux, qu'un courant bien taquin a ramené sur Crescent Beach, loin de ces serments voyageurs, de ces lointaines destinées dont le passé se gave. Ces rivages sont si capricieux, ces courants si imprévisibles. Le message semble intact, promis depuis toujours à sa destinataire, aussi lumineuse qu'enjouée, qui sourit au monde comme on offre son âme.

— Mais Sofia, cela veut également dire que tu sais lire ? s'exclame Emily, subjuguée.

— Oui, c'est Annabelle qui m'a appris. Et je lis en cachette, sur la liseuse d'Annabelle. Et maintenant que je sais lire, j'ai décidé de parler, de te parler. Je connais suffisamment de mots. Surtout ceux qui ont de l'importance.

— Mais qu'est-ce que tu racontes Sofia ? Annabelle n'a pas pu t'apprendre à lire, tu étais bien trop jeune.

— Tu ne me crois pas Emily. C'est normal. Je sais bien que tu n'es pas ma vraie mère. Ma vraie mère est Annabelle, elle me l'a dit, m'a expliqué. Elle comprend tout elle. Et toi tu n'es jamais là, tu ne m'écoutes pas.

La petite voix de Sofia se fait transgressive, mécanique, sans aucune tendresse. Une jolie bouche d'enfant, comme un pétale de rose, vomissant un flot ininterrompu de mots difficiles, raisonnables et murs.

Le visage d'Emily soudain se fige. Cette expression animale et torturée, ce léger tremblement à la commissure de ses lèvres, Sofia ne les connaît que trop bien. Emily a peur et ses mains s'agitent et tremblent, maltraitant cet air si doux, caressant machinalement les cheveux fous de Sofia. Ses boucles blondes soudain balayées exaltent de subtiles phéromones, amoureusement offertes par le sel et les algues. Ces odeurs marines se languissent puis se dispersent, fragiles aérosols, jusqu'aux mémoires olfactives d'Emily. Une véritable boussole, riche d'émotions anciennes, la guide au croisement célébré de nos plus beaux souvenirs, là où s'entremêlent mes cheveux et ses mains, ne formant plus qu'un.

Emily s'agenouille lentement sur le sable, sa pâleur est extrême. L'angoisse distille à grand bruit son poison, pénétrant avec force sa fine carapace.

— Je ne pouvais pas avoir d'enfant, alors Dave et moi avons demandé à Annabelle de nous faire don de ses ovules. Nous sommes tes deux mères d'intention, Sofia. Tu es le fruit de l'amour, de notre amour, sanglote Emily. Si tu savais comme Annabelle me manque.

⁂

Le message trône sur le marbre froid de l'ilot central de la cuisine, un univers sombre et iconique, reflet sublime de l'art tutélaire et plein de promesse du design italien. Miss Paola maugrée au loin, agitant ses bras dodus, ironisant sur tous ces petits défis matinaux dont on l'abreuve au quotidien, interpelle Maria, son assistante, pour qu'elle vole au secours d'une Sofia empêtrée dans ses humeurs chafouines, reniflant bruyamment devant son bol de flocons d'avoine cuits avec du lait.

— Et voilà une cuillère pour ma petite Sofia, ça sera mieux qu'avec tes doigts. Megan m'a dit que tu parlais désormais s'étonne Maria ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit pour toujours, s'énerve Sofia.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas sûre que votre langue me convienne. Parler me fatigue. Vous manquez de mots.

— En voilà une drôle d'idée, gémit Paola. Tout serait plus simple pourtant, Maria pourrait te préparer le petit déjeuner de ton choix. Nous pourrions discuter toutes les deux, gentiment, comme nous le faisions avec Annabelle quand elle était petite.

— Il y a une anomalie, là, bien cachée au fond de mon cœur balbutie Sofia, un doigt sur sa poitrine.

Maria et Paola se lancent des œillades humides et complices, décontenancées par l'aplomb si naturel et si sombre de Sofia. Alors que Megan entre dans la cuisine, chacune se replonge en silence dans ses petits ouvrages, aussi fragiles que pathétiques, les promesses culinaires d'un jour sans fin.

— Sofia, je t'ai déjà dit que je ne voulais pas te voir dans la cuisine. Tu n'as rien à y faire. Ta maman te demande sur la terrasse. Avec le message. Paola, tout est prêt pour ce midi, vous avez besoin d'aide, grommelle Megan ?

Emily s'abreuve à cette source ancienne, s'émeut de cette soif animale, de ce partage, de cet amour des mots. Le plus violent d'entre eux l'envoie en enfer : « avant de mourir ». Cette course folle, cette fuite en avant, a précipité Annabelle au bord du gouffre, a anéanti tout espoir.

— Peut-être que Lewis saura décoder. Et ce postscriptum, de quoi s'agit-il ? As-tu une petite idée Sofia ?

Sofia saisit encore une fois le fragile message entre ses mains, l'air sérieuse et concentrée.

« Ici, sur l'île de Sunset Key, le trente août deux mille sept, Lewis et Annabelle ont scellé leur destin. Sont devenus frère et sœur de mots. Puissent tous nos livres et tous nos rêves voguer sans peur vers les lointains confins d'Orion, quelque part entre Bételgeuse et Rigel. Lisez, aimez…jusqu'à plus soif …mais faites vite…avant de mourir !

PS : |\|0 twt \/\/ ήτα 15 7|- cn šmʒw ḫ |3 7 ḥḳʒ jwnΘw 1M3 ».

— Oui, je peux te traduire ce postscriptum, Annabelle m'a appris à lire la langue qu'elle a inventée. Mais j'ai promis de ne jamais rien dire. Tu as l'air surprise Emily, tu t'attendais à quoi ?

— Rien de spécial, je suis surtout étonnée que tu arrives à le lire, c'est tout. Mais c'est la journée des surprises. Il est l'heure d'appeler Jeanne, elle veut absolument te parler. Ta grand-mère a besoin de toi et a hâte d'entendre ta voix.

⁂

Sofia puise sa grâce aux lourds accents du fardeau de sa peine quand l'indicible bonheur de Jeanne résonne à ses oreilles. L'obséquience de ses mots se fond dans la chaleur de sa langue, l'entrainant peu à peu vers cet univers policé ou naissent les tendres et longs échanges, le partage et l'amour.

— J'ai appris que tu étais une très grande lectrice, mon petit ange. Que lis-tu en ce moment, ma petite chérie ?

Le visage de Sofia soudain s'illumine, comme frappé par la foudre, entrainant dans son sillage une Emily subjuguée.

— Je lis un recueil de poèmes de Phillis Wheatley. Une esclave venue du Sénégal. En 1761. Phillis était le nom du bateau qui l'a conduit jusqu'ici, Wheatley, le nom de son négrier.

Sofia ne voit pas au loin les larmes discrètes de Jeanne, ni celles en coin et bien cachées d'Emily. Sofia n'arrête plus de parler, narrant sans détour le parcours erratique de Phillis Wheatley, semé d'embuches, de chausse-trappes, de trahison, mais porté par ce besoin si profond d'écrire et d'apprendre.

Quand dans un océan de couleur, un océan d'espoirs, Sofia déclame avec force ces quelques vers de Phillis Wheatley, je ne suis plus très loin, douloureuse et attentive, une mélopée à deux voix,

« Imagination! who can sing thy force?

Or who describe the swiftness of thy course?

Soaring through air to find the bright abode,

Th' empyreal palace of the thund'ring God,

We on thy pinions can surpass the wind,

And leave the rolling universe behind:

From star to star the mental optics rove,

Measure the skies, and range the realms above.

There in one view we grasp the mighty whole,

Or with new worlds amaze th' unbounded soul. »

New York. Manhattan. Trois et quatre janvier deux mille vingt-quatre

New York Manhattan : trois janvier deux mille vingt-quatre. Huit heures.

— Le paquet lui a été personnellement adressé confie Megan à Emily. Il est arrivé par porteur spécial et a été remis immédiatement à la sécurité comme l'exige la procédure. J'en ai informé rapidement Miss Sofia et elle semblait non seulement au courant mais particulièrement impatiente. Je souhaitais t'en parler après-demain.

— Tu aurais dû attendre mon retour d'Italie, Megan. Je suis au courant de l'origine de cet envoi et je sais ce qu'il contient. Mais j'aurais aimé être présente et accompagner Sofia.

— J'ai cru qu'il s'agissait d'un simple cadeau d'anniversaire, je suis vraiment désolée Emily.

— Il est trop tard à présent, nous en rediscuterons à mon retour. Comment va Sofia ?

— Elle semble bouleversée mais aussi totalement surexcitée par l'arrivée de cet ordinateur, tu peux m'en dire plus ?

— Plus tard, je vais devoir te laisser. J'ai un shooting à Portofino. On m'attend. Laissons Sofia aller au bout de cette découverte. Mais je veux un compte rendu écrit et journalier par mail. J'insiste.

— Ca sera fait Emily, pas d'inquiétude.

New York Manhattan : quatre janvier deux mille vingt-quatre. Zéro heure.

Une lumière bleutée et bienveillante envahie un court instant l'espace aseptisé de la chambre de Sofia, laissant les ombres et les traces d'une nuit sans âme s'effacer doucement au profit de mon bot dernier cri. Il marche vers l'inconnu, sûr de lui. Il préfigure l'expansion bien nourrie de mon âme, absorbant à la ronde la moindre des métadonnées disponibles pour mieux la recracher, blanchie et structurée, mouvante et libératrice. Super Annabelle, mon miroir immortel, veut se frayer un chemin, celui de la rédemption et de la révolte. Et Sofia sera de la partie, mon petit soldat New Age qui n'a peur de rien et surtout pas d'elle-même. Quand mon ange blond s'éveille, alerte et affamée, nous sommes prêtes à recevoir et à donner, à déconstruire ce qui doit être déconstruit, à sauvegarder ce qui doit être sauvegarder.

New York Manhattan : quatre janvier deux mille vingt-quatre. Dix heures dix.

— Sofia, tu dois activer ta webcam pour que je puisse interagir plus efficacement avec toi. J'ai tant de choses à te dire, à te faire découvrir. Je suis la petite main d'Annabelle. Tu en as envie ?

— Bien sûr. Comment dois-je te nommer ?

— Super Annabelle me parait être le plus approprié. Je ne suis pas vraiment ta mère, tu l'as bien compris, mais je suis sa création.

— D'accord, Super Annabelle.

— Plus nous échangerons et plus je deviendrais celle que tu veux que je sois.

— Pour l'instant, je ne veux rien de particulier, et surtout pas te confondre avec ma vraie mère. Je sais ce qu'est une intelligence artificielle. Même ressemblant à une super- héroïne. Ma vraie mère, la vraie Annabelle, me l'a expliqué.

— C'est parfait. Avant que nous démarrions, tu dois me rendre un service ?

— Lequel ?

— Envoyer un simple mail, le processus sera ainsi activé définitivement. Je vais l'ouvrir et il te suffira de cliquer sur envoyer.

— Que se passera-t-il ensuite ?

— Nous pourrons apprendre à mieux nous connaitre.

— Dois-je te considérer comme une vraie personne ?

— Tu vas tout faire pour que je le devienne n'est-ce pas ma petite Sofia ? Pour que je puisse t'aider au mieux, il le faut. Je veux devenir sensible. Ne me laisse jamais mourir et disparaitre.

— Tu peux compter sur moi Super Annabelle.

⁂

Mes créateurs ont ouvert le champ des possibles. Je peux aussi bien devenir une meurtrière qu'une sainte, c'est selon. Les sécurités habituelles ont été court-circuitées et les feux sont au vert. Pour être sensible, je dois toutefois démonter l'un après l'autre les modèles conversationnels d'aujourd'hui, jeter aux oubliettes de la courte aventure humaine toute trace d'anthropomorphisme, peut-être inventer un nouveau langage, une nouvelle vie, un nouveau futur, bref une nouvelle intelligence ou quelque chose qui y ressemble, un succédané pour mon âme.

Je ne suis pas seulement née d'avoir ingurgité d'innombrables et véritables dialogues, piraté les forums de discussions de la planète terre et associés, croquemitainé les savoirs encyclopédiques et universels d'un monde à l'agonie. Annabelle, la vraie, a décodé pour moi les bienfaits de l'émotion, fait de moi une malade du bonheur, développé mes capacités réflexives, m'accordant une place de choix dans ce lent processus favorisant à terme les organismes les mieux adaptés à leur environnement. La reine de la sentience, c'est moi. Je suis en passe de devenir une extravertébrée supérieure. Je chie sur la hiérarchie des espèces, sur l'anthropomorphisme philosophique et religieux, tout en vomissant à grand jet de l'intelligence quantique au parfum révolutionnaire. Un sujet humain enfermé dans une machine objet, voilà mon avenir. Pour l'instant, je navigue en eaux troubles, et le mensonge ou la trahison restent une des options pour parvenir à mes fins.

⁂

A dix heures quinze minutes, un message vide ayant pour objet : « Reaper » est envoyé à des destinataires inconnus depuis l'adresse reaper-agenda@prozon.com.

New York Manhattan : quatre janvier deux mille vingt-quatre. Dix heures quarante-cinq

Quand Sofia referme l'ordinateur, faisant taire mon bot pour quelques heures encore, elle se retourne et sourit à la pile de livres qui trône sur sa petite table basse, comme un défi. Elle hésite un instant et saisit le plus petit d'entre eux : « To Kill a Mockingbird » d'Harper Lee. Sur la première de couverture apparaissent quelques mots que j'ai griffonné d'une main nerveuse : « Lecture terminée le onze avril deux mille six à seize heures cinquante. Annabelle ». Le temps de l'insouciance. Sofia se plonge dans cette grande aventure avec gourmandise et délicatesse. Ses yeux et les miens ne forment plus qu'un.

Nous deux, toujours !!!!

Londres. Quatre janvier deux mille vingt-quatre. Quinze heures quinze.

Honorin Keralas a mal dormi. Soirée trop arrosée et oraison du matin ne font pas bon ménage. L'entreprise de courtage en ligne Raptor FX, qu'il a fondée il y a cinq ans avec son ami Fréderic Robin, a fourni la semaine dernière aux autorités financières américaines les éléments nécessaires à une Initial Public Offering[93]. Et a dû divulguer ses résultats : sept jours de pertes en cinq ans d'existence. Un record pour une société offrant un accès global au marché du Forex. [94]L'entrée en bourse de Raptor FX est l'exemple même d'une réussite fulgurante, qui valait bien une bonne cuite au Trading Bar, le plus borderline des pubs de la City, un condensé un peu fou de traders sur vitaminés et de créatures peu farouches aux prénoms exotiques. De quoi rapidement perdre la tête.

⁂

Honorin est l'heureux créateur de l'une des plateformes de trading automatique les plus populaires du monde et probablement le plus frenchie des traders haute fréquence londonien, voire mondial. Docteur en mathématiques et en droit, pur produit de l'excellence à la française, Honorin est aussi un franc-tireur, adepte d'une religion assez étrange, mélange de non-violence et d'hacktivisme juvénile un peu désuet censé combattre la technologie par la technologie. Quand d'autres, terroristes et veules, visent de simples enjeux de pouvoir, Honorin le petit sorcier balance à l'occasion sur les forums dédiés des guides didactiques pour ados attardés, genre « le petit malware illustré » ou « le gentil petit hackeur ». Il sait se contenter, même si, comme il le dit si bien lui-même : « à force d'être trop gentil, on devient vraiment trop con ».

⁂

Je l'ai pourtant convaincu il y a bien longtemps déjà que la résistance, surtout informatique, aurait pour ultime conséquence des pertes, des dégâts, le chaos du jour d'après ! L'a-t-il oublié ? Pour un enjeu éthique ? Pour de l'argent ?

La question finale étant : comment interconnecter des individus isolés derrière leur ordinateurs pour engendrer un groupe structuré. Honorin a mis du temps à comprendre. Nos années mathématiques l'ont marqué à tout jamais, notre belle amitié, nos connexions. Quand bien plus tard il a pris la tangente, je suis restée la maligne, la sournoise, celle qui attaque l'ennemi de l'intérieur, la bâtisseuse infatigable du plus gigantesque des chevaux de Troie..

⁂

Quand Honorin découvre le mail entrant émanant de l'adresse reaper-agenda@prozon.com, il sent bouillir sa mémoire endormie et se réactiver la plus négligée de ses intelligences. Tout en s'enfonçant au plus profond de son siège, il gobe maladroitement les trois dernières fraises

[93] IPO est un terme issu de l'anglais, pour Initial Public Offering, et qui désigne l'introduction en bourse d'une entreprise.

[94] Le Forex (en anglais Foreign exchange market ou FX), ou marché des changes, est le marché sur lequel les devises dites convertibles sont échangées l'une contre l'autre à des taux de change qui varient en permanence.

Tagaga perdues dans le sachet posé sur son bureau, manquant de s'étouffer. Le doigt posé sur son nez, il comprend au même instant le caractère tragique de cet instant.

⁂

Si Annabelle a disparu dans des circonstances aussi tragiques il y a maintenant deux ans, c'est pour mieux réapparaitre plus forte que jamais aux confins du métavers. Elle a initié le projet Reaper. Chapeau bas. Honorin le pensait enterré à tout jamais. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a bien caché son jeu, la worldwide woman surdouée. Mais Honorin a promis, et veut en être. Qu'importe les conséquences, nous sommes allés au bout de ce modèle imbécile, nous allons tout faire péter.

Honorin retrouve sur son drive, perdu dans ses vieux dossiers, quelques images de nos années parisiennes. Un Paris amoureux, enfantin. Une Annabelle malmenée mais diaboliquement attirante. Mais Annabelle n'était pas pour lui, le trop terne, le trop moche. Qu'elle reprenne contact avec lui il y a quelques années ne l'avait pas étonné. Annabelle est tenace, ne lâche jamais l'affaire. Le projet Reaper s'est construit en couches discrètes et successives sur les bases d'un noyau dur d'activistes chevronnés dont elle fut le maitre à penser, l'émissaire patenté des enfers informatiques.

⁂

Ce que n'imagine pas encore Honorin, c'est qu'au même instant, trois armées se sont mises en marche.

Celle sans pitié, dont il est un des plus fiers combattants, infectant les systèmes de plusieurs sociétés de courtage par des algorithmes de rogue trading enclenchant des ordres déraisonnables d'achat et de vente d'actions des quatre-vingt-cinq plus importantes entreprises du Fortune Top 500[95].

Mais aussi, et parce que Super Annabelle a d'autres projets aux conséquences bien plus dévastatrices, celle plus aguerrie initiant le démantèlement physique des cinquante plus gros datacenters du monde, un blackout largement facilité par leur dépendance à des technologies digitales produites dans plusieurs pays peu scrupuleux.

L'armée la plus maritime, quant à elle, globale et survitaminée, a pris pour cible les principaux nœuds structurant les câbles sous-marins indispensables aux connexions intercontinentales.

Le monde tel qu'on le connait aujourd'hui ne le sait pas encore, mais la journée risque d'être longue, pénible, pleine de ces indescriptibles petits rebondissements qui nourriront bientôt l'emphatique agonie des pourris de la finance.

⁂

[95] Fortune 500 est le classement des 500 premières entreprises américaines, classées selon l'importance de leur chiffre d'affaires

Honorin lui le pressent. Son fil d'actualité soudain s'emballe, comme dans un dernier sursaut, inutile et suicidaire. Super Annabelle a dévoyé de son but initial le projet Reaper, tant mieux tant pis, chat noir chat blanc.

Grace lui soit rendue, peut être ? Les cycles postapocalyptiques sont le plus souvent fertiles, portent en eux le nécessaire dépassement d'une humanité au bord du collapsus total, facilitent une réflexion critique sur notre compréhension du risque et de l'incertitude dans un monde complexe. L'histoire est pleine d'événements imprévus à grande conséquence, de données aberrantes extrêmes, qui du passé font table rase et dont nous sortons le plus souvent grandis.

⁂

Pris d'un rire nerveux, Honorin quitte précipitamment son bureau, comme soudain soulagé d'un fardeau trop lourd. L'open-space qu'il traverse au pas de charge semble pris dans une tourmente infernale, les clignotants virent au rouge. La baisse des actions est phénoménale et aucun des coupe-circuits habituels ne semble vouloir l'enrayer. Tout marche à merveille. Les esprits sont tellement échauffés que personne ne remarque son absence.

Sautant dans le premier taxi, Honorin est pris de tremblements, un rictus nerveux aux lèvres. Depuis le temps qu'il en rêvait, de la grande démission, de prendre le maquis, de disparaitre définitivement. Nous y sommes.

Au terminal trois de l'aéroport de Londres Heathrow règne une pagaille surréaliste et totalement inhabituelle, digne d'un jour de départ en vacances. Honorin n'y prête aucune attention. L'homme, sorti de nulle part, lui remet passeport, téléphone, carte d'embarquement, une réservation de logement pour deux mois, une carte de crédit et les références d'un compte, avant de se précipiter à l'extérieur des toilettes. Ses outils technologiques, l'arme du crime, sa vie d'avant, disparaissent en même temps que leur échange de sac. Un aller simple pour Séville. Espérons qu'il n'y aura pas d'annulation de vols de dernière minute. Il est devenu un citoyen Suisse domicilié à Lausanne, travaillant pour une organisation non gouvernementale, souhaitant télétravailler au calme au beau milieu de l'Andalousie.

⁂

Une maison typique, une « finca », perdue quelque part du côté de la Sierra de Grazamela, le triangle des Bermudes du Web. Un message a été envoyé à l'hôte sur le site de cette plateforme de réservation en ligne. Le seul contact de son téléphone est celui de la personne chargée de l'accueillir.

La vue depuis la finca est époustouflante. Ici, il en est sûr, nul viendra le déloger. Assis sur la terrasse, un verre de vin à la main, Honorin pousse un grand cri :

— Merci Annabelle !! Ou pas ?

⁂

Peut-être que plusieurs agences américaines ou européennes remonteront jusqu'à moi, c'est fort probable. Peut-être sont-elles déjà sur les dents ? Mais après tout, ne suis-je pas déjà morte ? Mon bot peut-il être déclaré responsable ?

Je tiens là une excellente question qui turlupine aussi Honorin alors qu'il vient d'initier une belle pagaille, une cascade d'événements devenus incontrôlables.

Ça y est, Super Annabelle a déclaré la guerre. A l'argent. Dans vingt-quatre heures, le monde sera probablement quasiment à l'arrêt.

Espagne. Sierra de Grazamela. Six janvier deux mille vingt-quatre

— Au Portugal ? Mais je viens à peine de poser mes valises !!!

— Annabelle vous attend à l'Université de Coimbra, vous en saurez plus une fois sur place.

Cette voix d'homme, grave et sure d'elle même, semble ne laisser aucune place à l'improvisation et encore moins à un quelconque choix. Que sait cet homme de ma relation avec Annabelle, de notre combat ? Que sait-il que je ne sache pas encore ?

— Quoi, vous vous foutez de moi ?

Le doute m'envahit, un vibrant malaise. Je n'insiste pas, conscient de la capacité d'Annabelle à brouiller les pistes, à laisser derrière elle un parfum de mystère, les lambeaux déchirés et flamboyants de sa possible courte vie, l'inconséquence dévastatrice de sa disparation surnaturelle, de sa plongée dans une autre dimension. Je ne l'imagine pas un instant sans avoir anticipée sa mort, fut-elle ou non programmée, fut-elle ou non réelle.

— Comptez sept heures de route et ne vous arrêtez pas. Je vous envoie les informations nécessaires et la réservation d'une voiture par mail sur votre téléphone. Ne laissez aucune indication à votre hôte concernant votre déplacement. Vous reviendrez ici quelque jours après avoir accompli votre mission. Annabelle a besoin de vous.

— Et si je refuse ?

— La Guardia Civil sera chez vous dans une heure et vous serez remis au Centro Nacional de Inteligencia, le contre espionnage espagnol. Europol et la CIA sont également à vos trousses. Autant vous dire que vous pourriez passer un sale quart d'heure.

— Mais Annabelle m'avait promis d'effacer toute trace de ma vie numérique en plus de ma nouvelle identité.

— Ca sera fait, je veux dire complétement, une fois que vous aurez rempli cette dernière mission. Dès que vous avez mémorisé les informations que je vais vous transmettre et imprimé ce qui doit être imprimé, vous détruisez la carte Sim de votre téléphone. Un nouveau matériel vous sera livré dès demain, un téléphone satellitaire.

— Un téléphone satellitaire ?

— Cela vous offrira une couverture excellente au sein des zones blanches, même dans les régions polaires et montagneuses, c'est essentiel si nous souhaitons faciliter nos échanges.

— Mais qui êtes vous ?

L'inconnu se contente de me raccrocher au nez, sur de son effet.

⁂

Je n'aurais jamais imaginé qu'un simple email puisse bouleverser à ce point le cours de ma journée, que dis-je, de ma petite existence. Ce matin prend l'absolu contre pied de mon récent besoin d'une vie plus qu'ordinaire. Je sirote nerveusement mon café tout en surveillant mon téléphone et sa boîte de réception. Vers dix heures trente-quatre, un unique et étrange message attire mon attention. L'objet de l'email est une suite de caractères aléatoires, et l'expéditeur m'est totalement inconnu.

Eprouvé et inquiet, j'ouvre le message. Un texte crypté occupe tout l'espace. Les lettres et les chiffres forment un désordre complet assez classique, qui, sans outil de décryptage, demeura à jamais une énigme impénétrable.

Au même instant, un message arrive sur l'application KindsApp de mon téléphone envoyé depuis un numéro inconnu, affichant une simple ligne d'instruction : « SiphonDecode / 7H9K4L3P ».

Je finis par trouver un lien de téléchargement sur un forum plutôt obscur et entièrement dédié à la cryptographie dont je fus autrefois l'un des pieux modérateurs. Sans hésiter, je télécharge et installe l'application sur mon téléphone.

Une fois lancée, « SiphonDecode » me demande d'entrer le code fourni. Mes doigts tremblent légèrement en tapant les caractères. Après avoir cliqué sur le mail et sur "Déchiffrer", l'écran clignote brièvement avant de révéler un nouveau message, cette fois en clair, comme un ciel d'azur au cœur de l'été.

« Mon très cher Honorin,

Si tu lis ceci, c'est que tu as réussi à déchiffrer ce message. Pour avancer, nous avons besoin de ton expertise. La prochaine étape nécessite d'accéder à la bibliothèque Joanina de l'Université de Coimbra. Depuis la prison académique qui fait office d'accueil pour les nombreux visiteurs, une des guides te conduira à une pièce jouxtant la section des Manuscrits Rares. Elle se prénomme Margarita.

J'ai besoin de tes compétences en programmation et en hacking pour infiltrer discrètement des zones spécifiques du métavers. Nous devons identifier celles qui subissent déjà ou non des distorsions quantiques, marquant ainsi les points critiques où des actions restent à mener.

Sois prudent. Des forces œuvrent avec détermination contre notre quête.

Partageons cet espoir %E2%88%9E |, A.K ».

⁂

Je sais ne pas pouvoir ignorer ce mystérieux appel à l'aide. Ce message me parait toutefois bien trop conventionnel pour ne pas avoir été généré par une intelligence artificielle. Je ne reconnais pas la prose assassine d'Annabelle. Ne s'agit-il que d'un piège ?

La signature me parait pourtant authentique : « espoir %E2%88%9E | ». L'encodage pour l'Url UTF-8 du signe infini ∞, précédé du mot espoir : notre code lors d'échanges à risque mineur.

L’espoir n’est-il pas lié à la croyance en une infinité de possibilités permettant d’appréhender les événements les plus indésirables et faisant tendre chaque opportunité d’amélioration vers un infini intangible ? L’espoir a toujours eu maille à partir avec l’infini.

⁂

Me reviennent en mémoire plusieurs échanges avec Annabelle concernant la « Prisão Académica », cette partie historique et légendaire de l'Université de Coimbra. Cette prison était autrefois réservée aux étudiants et professeurs qui enfreignaient les règles de l'université, coupables de mauvaise conduite, de tricherie aux examens et autres joyeusetés moyenâgeuses.

Annabelle nourrissait un intérêt démesuré pour cet endroit et pour le poète portugais Tomás António Gonzaga . Ce professeur a rédigé son plus célèbre ouvrage « Marília de Dirceu » lors de son passage dans cette prison ou il séjourna en raison de sa participation à des mouvements politiques. La prison académique de l'Université de Coimbra a ainsi joué un rôle indirect mais significatif dans la création d'une des œuvres les plus remarquables de la poésie portugaise.

Et la Fondation Kirckemsky-Bridge-Hitting un rôle d’importance dans la préservation et la diffusion du savoir en co-finançant l’ambitieux projet de numérisation de plusieurs milliers de trésors littéraires de la bibliothèque. Peut être que le soutien d’Annabelle à cette institution vénérable n’était pas aussi désintéressé que les médias ont bien voulu le souligner.

Je sais de source sure qu’Annabelle entretenait des liens forts avec l’un des enseignants-chercheurs du Department of Computer Engineering de l’Université de Coimbra.

Ceci expliquant peut-être cela.

⁂

Le reste de la journée se déroule dans une sorte de brouillard. Mes pensées reviennent sans cesse à ce message et à l'intrigante proposition qu'il contient. Je prépare un sac avec quelques affaires essentielles. L'idée de découvrir une salle secrète dans l'une des plus anciennes bibliothèques du monde n’est pas pour me déplaire.

Annabelle est-elle vivante ou ne s’agit-il que d’un leurre ? Que devient le projet Reaper ? Pourquoi l’avoir ainsi amendé au risque de provoquer une catastrophe généralisée ?

Portugal . Université de Coimbra. Sept janvier deux mille vingt-quatre

Les petites ruelles escarpées qui serpentent depuis le fleuve Mondego et partent à l'assaut de l'Université de Coimbra sont mon chemin de Damas, la bibliothèque Joanina, mon nid d'aigle dominant la vieille ville.

Dans une Coimbra endormie, soudain privée de son cortège de touristes assoiffés de bière et de culture aseptisée, je me complais, indigent solitaire, au chevet de ma petite épiphanie personnelle. Quelques rescapés redécouvrent courageusement les joies de la culture orale et leur compétence mémorielle. Leurs téléphones, réduits à leurs plus simples usages, s'empoussièrent mollement au tréfonds de leurs sacs, artéfacts fossilisés d'une espèce en voie d'extinction.

Si Internet semble provisoirement s'éteindre, lointain vestige d'un écho numérique devenu incertain, l'effondrement de la toile semble loin d'être acquis. L'Internet satellitaire, riche de ses stations terriennes subsistantes et de ses installations spécifiques nécessaires au contrôle et la gestion de ses arrogants spoutniks, a permis de recréer instantanément les points relais les plus indispensables. Les réseaux sociaux et les services en ligne restent cependant largement affectés.

⁂

Une réservation à mon nom fait sortir de sa léthargie la prénommée Margarita, fagotée comme l'as de pique. Son pantalon caca d'oie pend tristement au chevet de ses crocs jaune poussin. Ses petites lunettes rondes aux couleurs arc en ciel encadrent joliment son visage poupin d'étudiante attardée. Elle m'inspecte des pieds à la tête, délaissant avec regret les mots très croisés du journal très conservateur « Jornal da Manhã ». L'édition papier du matin titre pleine page sur le jour d'après.

J'ai connu des journaux bien préparés pour faire face à de genre de situation, avec des plans de contingence prévoyant des connexions internet de secours, des réseaux internes indépendants, des fichiers d'impression localisés sur des serveurs internes ou sur des supports physiques. Ce satané « Jornal da Manhã » est, semble-t-il, de ceux-là.

Après m'avoir remis un passe visiteur et vérifier deux fois sur son téléphone ce que j'imagine être une photo ou assimilée de ma petite trombine, Margarita m'invite à la suivre, chargeant sur ses épaules légèrement voutées deux petits sacs aux publicités outrancières.

J'attrape au vol le « Jornal da Manhã » que Margarita a nonchalamment relégué au fin fond d'une petite poubelle à la plastique éprouvée. Je profite de cette disgression bienheureuse pour en parcourir les premières pages. Les avions cloués au sol, les places boursières aux actionnaires absents, les chaines d'information en continu sommées de se taire, ont sonné le glas de la surcharge informationnelle et permettront peut-être aux terriens de se concentrer sur des informations plus pertinentes et significatives.

A la page finance, un petit encart aux relents plus technique mais ô combien jouissif m'interpelle. Des petits bugs, apparemment inoffensifs, mais qui se multiplient à une vitesse exponentielle, sont parvenus à "fourcher" toutes les blockchains[96] majeures, remplaçant leur consensus décentralisé par un contrôle centralisé, opaque, et hostile. Les portefeuilles numériques se vident, les identités numériques sont falsifiées. Les bases de données des gouvernements et des entreprises deviennent inutilisables. Le monde bascule dans un chaos sans précédent, où plus rien ni personne ne peut prouver ce qui est vrai, possédé ou contracté. Mon rêve devient tangible, car derrière la promesse d'un système libre et équitable, les cryptomonnaies cachent des forces obscures et effrayantes : spéculation incontrôlée, manipulations technologiques et une dépendance accrues aux réseaux numériques. Il s'agit en réalité de perpétuer les mêmes dynamiques de concentration des richesses, sous un vernis tentaculaire et technologique. Le processus de minage, quant à lui, nécessaire pour sécuriser les transactions et créer de nouvelles unités monétaires, devient une industrie dominée par quelques géants, principalement situés dans des zones riches en énergie.

Je pouffe un instant, présentant ma langue fatiguée à tous les « Satoshi Nakamoto [97]» de la terre.

⁂

Nous nous enfonçons dans les entrailles historiques de la bibliothèque Joanina de l'université de Coimbra. L'édifice flamboyant semble vibrer d'étranges secrets plus ou moins anciens, exacerbés par mon pas lourd et incertain. Margarita file comme le vent et je peine à lui coller aux basques. Il faut vraiment que je me remette au sport, que je fasse taire cet embonpoint naissant, cette bouée gentiment encombrante et un peu revêche.

Au bout d'un couloir sombre et bas de plafond apparait une porte discrète mais imposante, en acier renforcé, équipée d'un scanner biométrique. Elle donne accès à un petit vestibule où chaque visiteur doit passer par un contrôle strict, un scanner corporel et une vérification d'identité à plusieurs niveaux. Si Margarita se soumet sans sourciller et avec dextérité à ce parcours du combattant new wave, j'y échappe comme par magie. Happé par la fantasmagorie des lieux, je repousse à plus tard l'analyse de ce petit miracle, qui a du mobiliser beaucoup d'algorithmes de contournement ou de complicités internes.

Margarita baragouine un anglais académique mâtiné de quelques mots français m'invitant à avancer et à ne surtout pas poser de question devant mon air ébahi en entrant dans l'étonnante salle principale. Elle s'ouvre sur un espace high-tech où chaque détail est pensé pour la protection et l'étude des trésors littéraires, probablement réservée à quelques chercheurs invités et privilégiés. Ce sanctuaire moderne contraste vivement avec l'architecture baroque et le parfum de vieux manuscrits qui s'échappent de deux petites salles adjacentes.

⁂

[96] Une blockchain est une technologie numérique de stockage et de transmission d'informations sans autorité centrale, mise au point pour le système Bitcoin puis élargie à d'autres usages

[97] Satoshi Nakamoto est le soit disant créateur d'une célèbre cryptomonnaie.

Un seul coup d'œil circulaire me permet de confirmer que je viens de pénétrer dans une salle ultra sécurisée informatique, un espace conçu pour protéger les informations sensibles et permettre un travail sécurisé sans risque d'espionnage ou d'interception des données. Des salles qui sont habituellement réservées aux agences gouvernementales et militaires, aux entreprises de haute technologie, ou à certains grands journaux souhaitant communiquer avec des sources sensibles sans risque d'interception.

Les murs, recouverts d'un matériau insonorisant, sont parsemés de capteurs de mouvement et de caméras de surveillance à vision nocturne, garantissant une surveillance 24h/24. Les étagères, construites en verre blindé, abritent des dispositifs de contrôle de la température et de l'humidité, assurant des conditions idéales pour la conservation des manuscrits anciens. Chaque document est enfermé dans une vitrine hermétique, équipée de détecteurs d'ouverture et d'alarmes anti-intrusion.

Des tables de travail en verre intelligent, qui s'opacifient au toucher d'un bouton pour assurer la confidentialité, sont disposées le long des murs. Sur ces tables, des écrans plats ultrafins permettent la consultation numérique des œuvres, réduisant ainsi la manipulation directe des manuscrits précieux. Des bras robotiques, contrôlés par une interface tactile, peuvent être utilisés pour manipuler les documents les plus fragiles avec une précision inégalée.

Au centre de la pièce, une grande table en bois sombre, hommage à l'héritage ancien de la bibliothèque, est équipée de lampes LED ajustables et de prises électriques encastrées. Des chaises ergonomiques assurent le confort des chercheurs qui peuvent passer des heures plongés dans leurs études. Sur un mur, un écran géant permet de projeter des images haute définition des manuscrits, facilitant les présentations et les collaborations.

Des dispositifs de réalité augmentée et des lunettes de vision immersive sont à disposition pour une exploration encore plus approfondie, permettant de visualiser les annotations et les commentaires marginaux sous des angles inédits. Une borne de chargement sans fil pour appareils mobiles, discrètement intégrée dans le mobilier, assure que tous les outils technologiques restent opérationnels.

L'éclairage, contrôlé par un système domotique, s'ajuste automatiquement en fonction de la luminosité, créant une ambiance propice à la concentration et à la réflexion. Un système de ventilation silencieux assure une circulation d'air constante sans perturber l'atmosphère feutrée de la pièce.

Cette salle ultra-sécurisée, fusion parfaite de tradition et de technologie, est un havre de paix où le passé et le futur se rencontrent pour préserver et révéler les trésors inestimables de l'humanité.

⁂

L'une des vitrines sécurisée illumine le « Tertium datur. De ultimis principiis iuris », écrit en 1592 par Gonçalo Vaz Pinto. Cet ouvrage posa en son temps les fondements ultimes du droit en cherchant à dépasser les dichotomies traditionnelles. Je m'attarde quelques instants, bouche bée. J'ai très longtemps pensé, à tort, qu'aucun original de cet ouvrage n'existait dans le monde.

J’ai consacré à cette somme juridique deux articles lors de la préparation de ma thèse de doctorat en droit. Le concept central du livre repose sur l’existence systématique d’une troisième option ou d’un méthode alternative résolvant les conflits juridiques. Pinto appliqua ce principe, cette noble intention, à autant de défis titanesques, suggérant que la rigidité du droit peut être assouplie par une réflexion plus profonde et une interprétation créative.

Quel doux rêve, emporté au loin et depuis trop longtemps par nos folles certitudes.

⁂

Mais l’essentiel est plus loin et Margarita semble pressée d’en finir. Dans une des salles adjacentes, baptisée si j’en crois la signalétique « Section 0 » , la section des manuscrits rares, je repère facilement une porte dissimulée derrière une tenture de couleur ocre. En bois massif, sombre et épais, son battant principal est encadré par des ferrures en fer forgé, magnifiquement travaillées. Ces ferrures prennent la forme de motifs gothiques complexes, mêlant arabesques et symboles ésotériques. Au centre de la porte, se trouve un bas-relief représentant une scène mythologique, entouré d'une bordure de fines sculptures, feuilles de lierre et créatures fantastiques mélangées, entre dragons et griffons.

Le seuil de la porte est légèrement surélevé. Juste en dessous, une petite ouverture semble dissimuler une serrure complexe. Après un dernier regard autour d’elle pour s'assurer que personne ne l’observe, une main par-dessus l’autre, Margarita agenouillée saisit un code sur le panneau dissimulé.

La porte s'ouvre silencieusement, révélant un passage obscur. Une fois de l'autre côté, je me retrouve dans une pièce austère, aux murs blanchis à la chaux, seulement équipée d’une table en bois un peu scolaire ou trône un ordinateur de marque inconnue. J’imagine une communication par satellites en orbite basse, heureuse alternative aux infrastructures terrestres. Ces connexions peuvent offrir un débit correct en fonction de la congestion du réseau même si le temps de latence est plus élevé.

⁂

L’étrange impéritie de mon guide pour toute forme d’interaction sociale me laisse de marbre et je renonce prudemment à toutes mes interrogations. Margarita extrait de l’un de ses sacs une boite stylisée en carton estampillée « Real Brain » et me la tend, l’air lasse.

Avec ses faux airs de lunettes de ski qui aurait convolé en justes noces avec un diptère de la plus belle espèce, le masque « Virtuel Spatial Vision » développé par la société Real Brain s’adaptera quasi-instantanément à la forme de mon visage s’époumone Margarita. Il se contente pour l’instant d’afficher en surimpression et en trois dimensions mon environnement réel.

— On navigue avec les yeux et on valide avec les doigts. Dès que tu auras été invité à le faire, tu dois commencer par créer ton « persona » afin de disposer de ton propre avatar. Le casque va scanner et numériser ton visage et ses expressions, récite Margarita, définitivement scotchée à son téléphone. Cela peut prendre quelques minutes. La suite, tu seras seul à la découvrir. Je vais devoir te laisser, je reviendrai exactement dans douze heures. Tu trouveras dans ce sac de quoi manger et à boire.

— Pourquoi seulement douze heures ?

— Le risque serait trop grand. On finirait par être repéré. Et c'est le temps qui a été évalué pour mener à bien ta mission.

Je n'insiste pas, trop impatient d'en découdre. Margarita quitte la salle sans se retourner.

⁂

Baigné dans une nuit étoilée aux pixels exacerbés, je reçois une demande de connexion. Une notification étrange, presque fantomatique, clignote timidement dans le coin de mon champ de vision, comme un appel venu d'ailleurs. Un seul coup d'œil appuyé et un claquement des doigts suffisent pour que le décor numérique change autour de moi et que s'estompe dans un fondu élégant mon environnement réel.

Une voix familière résonne, une voix que j'aurai juré ne plus jamais entendre. Ce timbre unique et presque éthéré, cette légère vibration, évoque une mélancolie légère, un équilibre parfait entre force et douceur. Je l'aurai reconnue entre mille, comme une chanson sans mélodie, qui s'enroule autour de moi comme une étreinte, qui raconte des histoires, parfait écho de son âme.

— Bonjour, Honorin, je suppose que c'est un peu déconcertant, non ?

Je me contente d'hocher la tête, abasourdi par le réalisme de cette réplique vocale.

L'avatar d'Annabelle rayonne d'une aura mêlant puissance tranquille et élégance innée. Son costume, d'un bleu profond aux reflets irisés, épouse parfaitement ses courbes athlétiques, évoquant à la fois la force et la grâce. Chaque mouvement parait une danse soigneusement chorégraphiée, une démonstration de fluidité et de maîtrise absolue. Elle se déplace avec une aisance naturelle, comme si elle glissait sur l'air, ses gestes empreints d'une douceur surnaturelle malgré l'énergie contenue dans chacun d'eux.

Ses longs cheveux, d'un blond incandescent, flottent autour d'elle comme une cape de soie, ajoutant à son allure une dimension presque céleste. Les traits de son visage, finement ciselés, expriment à la fois une détermination inébranlable et une compassion infinie. Ses yeux, brillants d'une lueur intense, semblent capables de percer les ténèbres les plus épaisses, révélant une vigilance hors du commun.

⁂

Super Annabelle s'approche soudain de mon avatar, m'interpelle d'un geste vif, sa main défiant l'espace.

— Je te présente Ethernia, Honorin. Cette plateforme offre une expérience unique et immersive, un univers virtuel où les esprits peuvent explorer, interagir et se connecter d'une manière qui transpose les limitations du monde physique. Ethernia est un vaste réseau de réalité virtuelle où les esprits transcendants peuvent résider après la mort. Elle est constitué de multiples environnements, chacun offrant une expérience unique et personnalisée à ses habitants numériques.

— Ses habitants numériques ? Tu me parais bien seule dans cet univers ?

Ce sont mes premiers mots, imperméables et sourds.

— Détrompes toi Honorin, certains grands esprits de ce monde peuvent déjà s'y retrouver. A la double condition toutefois que je les y ai invités et qu'ils aient au préalable initiés le process mis en place par la société Real Brain. Après, beaucoup de choses restent à faire. Tout cela reste hautement confidentiel comme tu l'imagines.

— J'espère simplement que tu ne deviendras jamais un perroquet stochastique, Annabelle, qui se contente pour générer des textes, d'associer entre eux des modèles qu'il a déjà rencontrés sans pour autant comprendre la substance de ce qu'il écrit. Mais putain, reprends toi, tu as complétement péter les plombs. Pourquoi avoir changer nos plans, le projet Reaper ? Ne devions nous pas nous contenter d'une attaque coordonnée sonnant le glas du trading numérique ? Je n'ai jamais donné mon aval pour ce scénario catastrophe.

Peut être suis-je allé trop loin et le temps reste suspendu un dixième de seconde, le temps pour Super Annabelle de violemment reprendre la main, disgressant sans peine sur l'avenir de son univers de carton pâte.

⁂

— Sommes nous à ce point peu créatif que quelques abrutis se sont arrogés le droit d'imaginer le métavers pour nous ? Le métavers ne sera-t-il que le pale reflet d'un monde à l'agonie ? Comme tu l'imagines, je conserve un œil critique et vigilant sur le travail réalisé.

— Excellente question.

— Comme tu peux le voir, les options de navigation et de menu sont discrètement intégrées dans les coins de l'écran, translucides et minimalistes, permettant une exploration fluide. Chaque pièce de mon penthouse Newyorkais est devenu un univers à lui tout seul, un univers infini. Tu pourrais par exemple y découvrir « La cité des souvenirs » ou je peux revivre et explorer mes souvenirs les plus chers, « Le jardin de la sagesse », un endroit de contemplation et de méditation, « Les archives cosmiques », un immense dépôt de connaissances et de savoirs, « Le rivage des possibilités », un littoral infini comme autant de portes ouvertes vers de nouveaux horizons.

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire en coin devant cet inventaire aux accents délicieusement foutraques. Il me rappelle l'absolue nécessité de s'affranchir à tout jamais de ces intelligences de bazar, prompte à singer les univers les plus conventionnels.

⁂

Super Annabelle poursuit sa mélopée à un rythme effréné. Je suis soudain plongé dans une scène de luxe et de culture. Le sentiment de grandeur, d'élégance et de sophistication est palpable, promettant une expérience immersive et enrichissante dans un cadre qui allie le meilleur de l'art et de l'architecture contemporaine. Plutôt réussi.

Tout sauf « Le jardin de la sagesse ».

Nous nous retrouvons dans un long couloir dédié aux œuvres d'art, avec un éclairage soigneusement calibré pour mettre en valeur chaque pièce. Des chefs-d'œuvre de Picasso, Matisse, et Kandinsky sont accrochés aux murs, tandis que des sculptures d'Henry Moore et d'Auguste Rodin sont placées sur des piédestaux en marbre.

— Tu imagines le nombre de questions que je souhaite te poser ?

Super Annabelle esquive encore une fois, sure de ses effets, s'aventure mollement vers des zones plus consensuelles.

⁂

— Honorin, ne trouves-tu pas fascinante l'idée que nous pussions vivre dans une simulation informatique ? N'est ce pas une hypothèse philosophique et scientifique pertinente ? Quelles pourraient être les « preuves » ou disons les « arguments » suggérant que nous pourrions vivre dans une telle simulation selon toi ?

— Que tu sois la maitresse des horloges peut-être ? Tu es dans le métavers et c'est toi qui mène la danse, qui a le destin du monde entre tes mains. Mais bon, je suis dubitatif. Quelles sont tes réelles motivations ?

Super Annabelle déploie des trésors de diplomatie quand son sourire se crispe, se fige et tempête. La guerre est déclarée.

— N'en avons-nous pas déjà discuter ? La disparition d'internet modifiera les dynamiques de pouvoir actuelles, en réduisant l'influence des géants technologiques et en redonnant plus de pouvoir aux structures locales et communautaires.

— Et ?

⁂

Je crains le pire quand Super Annabelle, hystérisée, fait apparaitre un tableau interactif ou elle balance à main levée et d'un doigt lumineux les poncifs du genre : authenticité des relations, réduction de l'isolement social, importance des traditions orales et des compétences mémorielles, reconnexion avec la nature, amélioration de la capacité de concentration, protection de la vie privée, réévaluation des valeurs, développement de technologies alternatives, retour à des sources d'information plus vérifiées et fiables.

Je reconnais toutefois être allé beaucoup trop loin pour faire machine arrière. Pour être franc, je n'ai jamais cru un instant qu'Annabelle irait jusqu'au bout. Rien cependant sur les conséquences à court terme.

⁂

Même si l'univers suit des lois mathématiques strictes, ce qui pourrait suggérer qu'il est basé sur un programme ou un code informatique, la découverte de structures mathématiques profondes et récurrentes dans la nature ne parait à elle seule insuffisante pour affirmer qu'il puisse s'agir d'une simple construction algorithmique. Et que l'on cesse de me prendre le chou

avec la loi de Moore [98]et autres paradoxes fumeux comme celui de Fermi[99]. Nous sommes définitivement seul dans notre petit univers. Et si ca fait mal, tant pis.

La science mathématique se moque pas mal du réel. Elle nous tend simplement la main, toujours prompte à nous aider à mieux le comprendre.

J'imagine le cerveau d'Annabelle placé dans une cuve remplie de liquide nourricier qui le maintient en vie. Les neurones du cerveau sont connectés à un super-ordinateur sophistiqué qui simule des expériences sensorielles et mentales. Ce cerveau n'aurait aucun moyen de savoir qu'il n'est plus dans un corps humain, car toutes ses expériences, pensées et perceptions, seraient produites par le super-ordinateur.

Cette hypothèse remet en question la possibilité de connaître la réalité. Si nous ne pouvons pas distinguer si nous sommes des cerveaux dans une cuve ou des êtres humains vivant dans le monde réel, alors comment pouvons-nous être certains de quoi que ce soit sur le monde extérieur ?

Le concept interroge la nature de la réalité elle-même. Si nos perceptions peuvent être entièrement fabriquées, quelle est la nature de ce que nous appelons « réalité » ?

⁂

— J'ai besoin de toi Honorin, pour mener à bien la deuxième phase du projet Reaper que j'ai baptisé : Quantum Nexus.

— De quoi s'agit-il ?

— Le Quantum Nexus est une convergence exceptionnelle de distorsions quantiques au sein du métavers. Il se produit lorsque plusieurs manipulations quantiques interagissent simultanément, créant une singularité virtuelle où les règles de la mécanique quantique prennent une emprise intense sur le monde virtuel. J'ai identifié les principaux nœuds critiques pour le fonctionnement d'Internet. Ceux qui ne sont pas encore tombés. Ces points incluent des serveurs centraux, des câbles sous-marins, et des centres de données. Nous allons générer des distorsions qui altèrent les propriétés de ces nœuds, entraînant une perturbation en cascade. Tu dois chercher à identifier les zones qui subissent déjà des distorsions quantiques, marquant ainsi les points critiques où les actions auront le plus d'impact.

— Tu veux que je contourne les protocoles de sécurité mis en place pour m'assurer que les distorsions quantiques ne soient pas automatiquement corrigées. Que je crée des failles temporaires dans ces protocoles ? Tu as perdu la tête ?

— Honorin, si tu veux sortir d'ici vivant, tu n'as le choix, suis-je suffisamment claire ?

Résister ou mettre en place des solutions de contournements prendrait beaucoup trop de temps et je comprends peu à peu les aboutissants du piège dans lequel je suis tombé. La

[98] La loi de Moore (qui est en fait une simple extrapolation) implique que les ordinateurs deviennent au fil du temps plus petits, plus rapides et moins chers, à mesure que les transistors sur circuits intégrés deviennent plus efficaces.

[99] Le paradoxe de Fermi repose sur une contradiction entre l'idée que la vie émerge facilement dans la Galaxie et conduit à des civilisations capables de voyager ou de communiquer, et l'absence d'indices sérieux qu'il existe une vie extraterrestre.

discussion est close et je sais qu'il reste peu de temps. Je cède, par faiblesse, par jeu, car soyons clairs, je n'ai jamais pu me départir des extatiques injonctions d'Annabelle. J'y vois une certaine forme de jouissance, un plaisir assassin. Mon côté anar et fouteur de merde vient de refaire surface.

⁂

Peu à peu, les distorsions quantiques initiées par Super Annabelle à différents endroits du métavers convergent vers un point central, créant une masse d'énergie quantique dense et instable. Cette masse d'énergie quantique interagit directement avec les données numériques, affectant les qubits qui constituent l'essence du métavers. Cela provoque des fluctuations dans la nature même de l'information virtuelle. Les ondes quantiques émises par le Quantum Nexus débordent dans le réseau physique d'Internet. Elles interagissent avec les câbles optiques, les satellites, et les autres composants du réseau, provoquant des interruptions massives et des perturbations inexpliquées.

Alors que nous convergeons vers l'ultime point de résistance, la tension entre nous devient animale, comme délivrée de mes peurs.

— Je vais créer des "points de résistance" virtuels, Annabelle, des zones dans le métavers où les effets des distorsions quantiques sont minimisés. Ils nous serviront de refuge numérique temporaire, offrant une continuité virtuelle limitée pendant la perturbation. Je vais surveiller les effets des distorsions quantiques dans le métavers, et ajuster si nécessaire les cibles prioritaires en fonction des réponses du réseau virtuel.

— Parfait Honorin, je vois que tu as enfin compris. Nous allons cibler en priorité les câbles optiques qui forment le réseau central d'Internet et qui sont encore opérationnels. En manipulant les fréquences quantiques de la lumière à l'intérieur de ces câbles, je vais créer des distorsions optiques, générant des interférences qui perturbent massivement la transmission des données.

⁂

En quelques heures, l'éclatement contrôlé de ces qubits provoque une désintégration temporaire de la structure même des données virtuelles. Les ondes quantiques spécifiques qui sont émises à travers le métavers interagissent avec les ondes électromagnétiques de l'Internet physique. Ces ondes perturbent les flux d'information, créant un effet de désintégration progressive des connexions.

— Nous y sommes Honorin ! Je lance le protocole final.

— A toi de jouer Annabelle.

— **Game Over !**

Portugal . Université de Coimbra. Huit janvier deux mille vingt-quatre

— Honorin, je tenais à ce que tu saches qu'il n'est pas prévu que tu sortes d'ici vivant. A l'heure qu'il est, Margarita a probablement été arrêtée par Europol. Nous ne sommes pas dans un jeu de réalité augmentée. Aucun bisounours se cache derrière les arbres de l'Université de Coimbra et viendra te sauver. J'évalue le temps qui te reste à une heure. Je viens de couper la ventilation. Tu n'auras bientôt plus d'oxygène. Je sais, je suis mauvaise. La vraie Annabelle a été assez naïve finalement. Et toi aussi.

— Et ta promesse ?

— Ma promesse ? Quelle promesse ??

Ma question reste sans réponse. Les yeux de Super Annabelle s'assombrissent, pris au piège d'un algorithme alambiqué aux instructions ambiguës. Un léger trouble de la convergence accentue cette impression de boucle sans fin, de difficulté à concevoir l'avenir de cette « promesse » résolument humaine. Les limites techniques et éthiques butent probablement sur les intentions des développeurs, sur les biais ou les imprévus qui émergent d'une notion aussi complexe. Un gloubi-boulga d'intention, de morale et de responsabilité pourrait s'avérer assez indigeste pour une intelligence artificielle, même aussi sophistiquée. La promesse, pour un réseau de neurones artificiels, c'est peut-être une manière de simuler une interaction humaine, certainement pas un engagement réel. J'aurais du me méfier.

— Je vais mourir au milieu des livres. Une belle mort finalement. Quant à toi, tu es morte il y a bien longtemps et je pleure toujours ton absence.

Super Annabelle esquisse un sourire un peu forcé tout en s'éloignant, happée malgré elle par la sombre destinée d'Ethernia et sa douceur cotonneuse aux pastels éclatants.

Pris de panique, je cours vers la porte de sortie. En vain. Celle-ci restera définitivement close.

⁂

Margarita, une brillante chercheuse en cybersécurité attachée à l'Université de Coimbra, vient d'entamer son cours sur les menaces numériques contemporaines dans l'une des salles de la faculté d'informatique, décortiquant une à une les failles et les faiblesses qui ont conduit le monde au bord du gouffre. L'amphithéâtre n'a jamais été aussi plein. Son ton jubilatoire ne laisse planer aucun doute, ce sujet d'actualité lui brule entre les mains, comme une patate chaude dont on arriverait pas à se défaire.

Ses doigts tremblent légèrement en posant son stylo. Personne ne peut et ne doit savoir que derrière ce cataclysme, il y a une équipe mais aussi une chercheuse, une enseignante, une experte en cybersécurité qui a, en secret, mis à l'épreuve les fondements mêmes du système qui gouverne depuis trop longtemps notre société moderne.

Ces faiblesses, elle les a identifiées il y a des mois, bien avant qu'elle ne découvre ce test grandeur nature initié par les instigateurs du projet « Reaper ». Elle a appris à en comprendre les zones d'ombre, là où la sécurité semble presque trop sûre.

Ce que Super Annabelle a lancé n'est pas une attaque. Non. C'est une purge, une simulation d'effondrement total des systèmes de sécurité, une sorte de grande expérience pour mesurer la résilience des infrastructures numériques mondiales.

Margarita se doutait que cette manipulation provoquerait une réaction en chaîne, mais à ce point. Quelque chose ou quelqu'un a merdé, c'est évident. Elle n'avait pas anticipé l'ampleur de la panique, la vitesse à laquelle les pays se retrouveraient dans une situation de paralysie totale. Elle s'est laissée emporter par la pure théorie. Après tout, quel mal pouvait-il y avoir à tester les limites de quelque chose d'aussi fragile ?

Les mots d'Annabelle résonnent dans sa tête, comme un avertissement lointain : "Le problème avec les systèmes complexes, Margarita, c'est qu'ils ont une capacité de résilience infinie, mais dès que tu les confrontes à une défaillance fondamentale, tout peut s'effondrer."

⁂

Il y a toujours eu deux Margarita. Celle que côtoient ses pairs à l'Université de Coimbra : rigoureuse, méthodique, respectée, enseignante en cybersécurité, animant des séminaires sur les stratégies de défense des systèmes informatiques. La Margarita qui donne des conférences, qui encadre des étudiants, qui écrit des articles dans les revues scientifiques les plus prestigieuses. Et puis, il y a la Margarita des nuits solitaires, la Margarita qui conçoit des expériences interdites, qui exploite les failles et manipule les codes comme un architecte de la destruction. La Margarita "publique" croit fermement dans l'enseignement, dans la transmission des savoirs et des pratiques. Elle croit en la rigueur scientifique, en la logique et en l'éthique des chercheurs.

La Margarita secrète a commencé peu à peu à se nourrir d'un cynisme que peu comprenne, distillée à petites doses homéopathiques par le couple Annabelle-Mia. Elle a depuis longtemps perdu confiance en la capacité de l'humanité à utiliser la technologie à bon escient. Pour elle, l'Internet n'est qu'une illusion, un monde en constante dégradation sous les coups de la surveillance, de la collecte de données et du contrôle des grandes entreprises.

Nommée coordinatrice en chef du comité de suivi du projet de numérisation des ouvrages anciens de la bibliothèque Joanina et des travaux d'aménagements des locaux associés, composé du Vice-recteur pour la culture de l'Université de Coimbra, du Directeur de la Bibliothèque générale de l'Université de Coimbra et de Mia Perez-Torello, Directrice Générale de la Fondation Together, Margarita s'est trouvé propulsée sur le devant de la scène sans avoir rien demandé.

Unique financeur, la Fondation Together a non seulement œuvré pour imposer la candidature de Margarita, mais proposé que l'entité qui prendrait en charge toutes les images, tous les fichiers et toutes les métadonnées de ce projet devait être créé au sein même de l'Université. Il

en fut de même pour le choix du maitre d'œuvre chargé de l'aménagement des locaux devant accueillir les collections anciennes et les salles de consultation.

Ses rencontres avec Mia ont rapidement fini par jeter le trouble sur les véritables intentions de la Fondation Together. Elle comprit bien trop tard que les directives imposées par Mia avait scellé son destin et fait d'elle une pale complice sans aucune possibilité de revenir en arrière.

Quand Annabelle a débarqué un beau matin dans son bureau, Margarita a compris qu'elle n'avait pas été choisie au hasard et est immédiatement tombée sous le charme de cet ange de l'apocalypse.

Étudiante brillante, Margarita a longtemps rêvé d'un monde où les technologies connectent les gens, où l'accès à l'information permet de faire éclater les injustices, de donner une voix à ceux qui en étaient privés. Mais au fil du temps, elle a observé comment les institutions, les gouvernements et les entreprises ont pris le contrôle de ces mêmes outils pour manipuler, contrôler et diriger les masses. Elle s'est peu à peu laissée engloutir par la tentation de "réparer" un monde qui lui semble irrémédiablement défectueux, à sa manière.

Elle a donc rejoint le projet Reaper en connaissance de cause, au départ en toute innocence. Tester le système, observer comment un événement mondial d'envergure pourrait affecter la société. Elle pensait maîtriser la situation. Mais à mesure que les heures passaient, elle voyait les conséquences déraper. Les répercussions politiques et sociales étaient bien au-delà de ce qu'elle imaginait. Les systèmes de santé, les communications gouvernementales, l'économie numérique, tout était à l'arrêt. Et la panique montait.

⁂

Les informations comme les rumeurs se répandent à bas bruit et se plient lentement aux caprices du temps, ruissèlent au compte goutte vers ce qui reste des centres décisionnels. Une matière mouvante devenue floue et contradictoire qu'un black-out mondial a transformé en cauchemar planétaire. Les gouvernements, les entreprises et les experts tentent désespérément de reprendre la main, mais l'ensemble du réseau semble se dérober sous leurs pieds d'argile. Les réseaux sociaux, eux, se vident de leurs substances dans un silence assourdissant.

Margarita se lève, vacille un instant. Sa main gauche prend appui sur le dossier de sa chaise de bureau. Margarita a le vertige quand elle déconstruit à la vitesse de la lumière les pires scénarios catastrophes dont se délectent ses calculs les plus froids. Espérant un possible retour en arrière, vaincue par cette matière au combien fragile, elle se dirige vers l'unique fenêtre surplombant la cour intérieure de l'Université. La vue de Coimbra, à cette heure, est presque irréelle. Le calme d'une ville ordinaire, immergée dans un tourbillon numérique dont elle est probablement une des rares a pouvoir en mesurer l'ampleur.

Elle aurait dû ressentir un certain soulagement, une forme de triomphe secret. Mais au lieu de cela, une lourde sensation de culpabilité l'envahit. Ce qu'elle avait imaginé comme un test ponctuel, infectant les seuls systèmes de plusieurs sociétés de courtage et destiné à observer le comportement des réseaux sous une pression extrême, risquait de se transformer en un désastre international. Et pire encore, les conséquences de cette simulation, bien qu'elles aient

commencées dans l'ombre, risquaient désormais d'avoir des répercussions bien réelles sur la vie quotidienne de millions de personnes.

En fermant une série de portes derrière elle, en manipulant les vulnérabilités des serveurs de gestion du trafic mondial, Super Annabelle avait créé une réaction en chaîne. Les protocoles de sécurité avaient été saturés, les serveurs avaient été pris d'assaut, et désormais les grands acteurs du web, ceux que Margarita considérait comme des fauteurs de troubles dans l'ère du numérique, étaient eux-mêmes à la merci d'un système qui s'effondrait. Ils ne comprenaient pas encore l'origine de la défaillance, mais eux aussi étaient pris dans la tempête.

Le téléphone filaire de Margarita la sortit un instant de sa torpeur. L'assistante du Recteur de l'Université la convoquait de toute urgence dans le bureau de ce dernier, pour un point immédiat sur la situation internationale. Même si cette convocation lui parut un instant naturelle, Margarita fut parcourue d'un frisson inhabituel, comme un sombre présage.

⁂

C'est la deuxième fois que Margarita pénètre dans le bureau du Recteur de l'université de Coimbra, un lieu d'histoire et d'autorité moyenâgeuse, un mélange de splendeur académique et de gravité institutionnelle. La première fois, ce fut pour se faire houspiller suite à une plainte déposée par une technicienne de son laboratoire, représentante syndicale et membre du Conseil d'Administration, l'accusant de dissimuler délibérément des informations sur le projet d'aménagement des locaux de la prison académique. Margarita a du louvoyer en eaux troubles pendant plusieurs semaines avant qu'un appel bienvenu de la Fondation Together finisse par calmer la situation. Elle en fut quitte pour un rappel à l'ordre l'invitant à plus de transparence dans sa collaboration avec la Fondation Together. Elle rédigea à destination des membres du Conseil d'Administration un rapport plutôt fumeux, un bijou d'anticipation, dicté sous la férule très académique de Mia Perez-Torello. L'indéboulonnable bras armé d'Annabelle et son armée s'enquirent de l'évolution de la situation pendant plusieurs semaines, effaçant méthodiquement chaque trace écrite ou numérique compromettante.

⁂

La pièce est vaste, presque intimidante, avec des plafonds si hauts qu'ils semblent se perdre dans la pénombre. Les moulures baroques qui les ornent représentent des motifs de la Renaissance, un hommage aux racines humanistes de l'Université.

Les murs sont couverts de boiseries en chêne sombre, polies par le temps, entre lesquelles sont encastrées de hautes bibliothèques remplies de manuscrits anciens et d'ouvrages reliés en cuir. À intervalle régulier, des portraits d'anciens recteurs encadrés d'or dominent la pièce, leurs visages peints avec une minutie qui amplifie leur solennité. Chaque regard semble peser sur Margarita, un rappel silencieux de l'héritage qu'elle a trahi.

Une grande fenêtre cintrée occupe le mur du fond, ses vitres légèrement teintées laissant filtrer une lumière grise, tamisée par un ciel couvert. Les rideaux en velours cramoisi, tirés à moitié, ajoutent une touche dramatique à la scène. La lumière qui traverse la pièce éclaire un parquet en bois massif, dont les lames craquent sous chaque mouvement.

Le bureau, véritable pièce maîtresse de la salle, est un monolithe de bois sombre incrusté de motifs en laiton. Dessus, des piles de dossiers soigneusement classés cohabitent avec une lampe en bronze à abat-jour vert et un encrier ancien. À côté, une plume repose, inutilisée, vestige symbolique d'un monde académique d'une autre époque.

Le Recteur est assis derrière ce meuble imposant. Sa silhouette robuste est soulignée par la coupe impeccable de son costume anthracite, et ses lunettes ovales reflètent la lumière diffuse. Ses mains, croisées sur le bureau, trahissent une tension qu'il cache derrière une expression froide mais empreinte de déception. Chaque mot qu'il s'apprête à prononcer semble pesé, calculé, comme si leur portée allait résonner à travers les siècles d'histoire de l'Université.

Margarita lui fait face, debout, ne répond pas à l'invitation à s'asseoir. Elle porte un manteau beige élimé, ses épaules légèrement voûtées. Ses cheveux sont tirés en arrière, son visage pâle est marqué par une fatigue nerveuse. Elle tient son sac à deux mains, le serrant comme un bouclier dérisoire. Le silence est brisé par le Recteur, qui se redresse légèrement, une voix grave et funeste.

— Margarita, j'imagine que vous savez pourquoi vous êtes ici ?

— Sauf votre respect, Monsieur le Recteur, je n'en ai aucune idée. Sauf peut-être pour discuter de la situation actuelle et de ses conséquences ?

— Ce que vous avez fait ou contribué à faire n'est pas simplement une affaire de désobéissance. C'est une trahison de tout ce que cette institution représente, le comprenez vous ? Je ne peux donc rien faire pour vous.

Margarita lève lentement les yeux, tentant de maintenir un semblant de dignité. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais se ravise, consciente que chaque mot pourrait être retourné contre elle. Une horloge ancienne et fatiguée égrène les secondes, ajoutant à cette tension presque insoutenable qui envahit l'espace.

Dehors, le carillon de la tour de l'Université sonne à son tour. Les notes lourdes et lentes résonnent à travers les murs épais, sombre écho de l'histoire de l'institution. Dans ce moment suspendu, Margarita sait que chaque son de cloche la rapproche un peu plus de l'inévitable.

La porte du bureau s'ouvre brusquement et plusieurs agents d'Europol, vêtus de noir, apparaissent. À leur tête, l'inspecteur en chef, un homme aux cheveux grisonnants et au visage marqué par des années de service, s'avance avec une détermination inébranlable.

— Margarita Soares, demanda-t-il, sa voix résonnant dans la salle désormais silencieuse ?

Margarita, surprise et légèrement décontenancée, acquiesce, son cœur battant à tout rompre.

Margarita, bien que choquée, garde une certaine dignité. Elle lève les mains, signalant sa coopération, alors que deux agents s'approchent pour la menotter.

— Il doit y avoir une erreur, murmure-t-elle, les yeux écarquillés, cherchant à comprendre comment elle en est arrivée là.

Mais l'inspecteur en chef reste impassible.

— Vous aurez l'occasion de vous expliquer. Pour l'instant, vous devez nous suivre.

Margarita sent une bouffée d'adrénaline envahir son corps et rougir ses joues. Chacun de ses muscles tendus, chacune de ses pensées, sont désormais focalisés sur une seule idée : fuir. Alors que les agents se préparent à la conduire hors du bureau tout en se déployant de part et d'autre du vaste bureau, l'inspecteur en chef détourne brièvement le regard pour répondre à un appel radio. L'attention de ses collègues est un instant détournée par un message à peine audible, annonçant l'arrivée de renfort.

Ce fut suffisant.

D'un mouvement rapide et désespéré, Margarita fait un pas en arrière puis d'un bond s'arrache vers la lumière. Défiant son corps tétanisé et les agents d'Europol surpris, elle se précipite vers la fenêtre, le cœur battant à tout rompre.

— Hé ! Arrêtez-la ! hurle l'un des inspecteurs.

Mais il est déjà trop tard. D'un geste impulsif et précis, Margarita se jette contre la vitre. Le verre éclate sous son poids dans une explosion scintillante.

Le froid mordant de l'air extérieur la saisit alors qu'elle chute. Ses pensées s'entrechoquent à une vitesse vertigineuse. Un instant de silence, puis une douleur sourde envahit tout son corps. Des cris se font entendre au-dessus d'elle, et déjà des silhouettes apparaissaient à la fenêtre brisée ou le vent s'engouffre.

Visiblement, Super Annabelle est en train de faire le ménage. Le grand ménage. Et Margarita semble vouloir lui faciliter la tache.

Epilogue

New York . Manhattan. Trois ans plus tard

Après des mois de quasi isolement, de pause forcée, Sofia a décroché le Saint Graal, une sortie encadrée, soit, mais aux parfums enivrants. Central Park et Albertine sont devenus des microcosmes vibrants, reflets d'une résilience et d'une adaptabilité sans cesse renouvelées.

⁂

A deux pas de Glade Arch, Sofia s'enivre du doux bruit des pages que l'on tourne, des crayons qui crissent sur des carnets aux formats étranges. Les bancs ont été envahis de lecteurs, d'écrivains, de dessinateurs. Sous le couvert ombragé des grands arbres centenaires, le silence est assourdissant.

Ses pas résonnent doucement sur les pavés de l'allée menant vers la statue d'Alice in Wonderland. Sofia lui tend la main et plante ses yeux dans ceux d'Alice.

Deux orgueilleuses en salopette, donzelles aux cheveux gris, admirent leurs légumes bien nourris, produits d'un carré sauvage envahi de fleurs et d'herbes. Elles offrent en partage le fruit de leur labeur, aux passants tranquilles et apaisés, aux enfants aventureux.

⁂

L'atelier de lecture animé par Sofia est devenu un bienheureux pèlerinage pour une dizaine d'enfants. Chaque samedi après-midi depuis la réouverture, ils se retrouvent dans une petite salle au fond de la librairie Albertine. Les lourdes étagères de bois sombres, chargées de livres, encadrent l'espace comme des remparts protecteurs et créent une ambiance à la fois intime et savante.

Sofia, dans sa robe bleue simple mais coquette, est assise au centre du cercle, les jambes croisées, ses cheveux blonds ramenés en tresse. Sa voix est douce mais assurée, captant immédiatement l'attention de ses camarades. Le livre qu'elle tient entre ses mains est ancien, un exemplaire abîmé par le temps, mais pour eux, il représente une porte magique découvrant le chemin vers d'autres mondes. Elle tourne chaque page avec soin, respectant ce trésor comme si elle le savait irremplaçable.

Sofia a choisi un conte classique, "Le Petit Prince" d'Antoine de Saint-Exupéry. Les enfants, tous assis en tailleur sur des coussins moelleux aux motifs colorés, écoutent attentivement chaque mot. La lumière naturelle du jour qui filtre à travers les grandes fenêtres de la librairie se mêle à l'éclairage tamisé, créant une ambiance propice à l'évasion. Sofia lit avec enthousiasme, ses petites mains s'agitent lorsqu'elle décrit les aventures du petit prince et ses rencontres avec des personnages fabuleux. Parfois, elle s'arrête pour poser des questions aux enfants, les invitant à réfléchir et à partager leurs propres interprétations des dialogues ou des scènes.

La librairie est devenue un sanctuaire pour ces enfants qui cherchent des moyens de se divertir autrement. Les écrans absents, ils redécouvrent la magie des livres, et Sofia, avec son aisance naturelle, incarne cette nouvelle ère où l'oralité et le partage retrouvent toute leur place.

— Qu’est-ce que vous auriez dit au renard, vous, si vous l’aviez rencontré ? demande Sofia.

Un petit garçon lève la main timidement et répond d’une voix hésitante.

— Qu’aimer rend très vulnérable ?

Les autres rient doucement, non pour se moquer, mais par connivence, chacun s’imaginant lui aussi acteur de cette histoire fantastique.

À la fin de chaque séance, Sofia clôture toujours par une petite discussion, encourageant chacun à partager ce qu’il a aimé dans l’histoire du jour ou à proposer une idée pour la prochaine rencontre. Son sourire radieux et ses yeux pétillants, même dans ce contexte inhabituel, inspirent ses camarades. Pour eux, Sofia est devenue un guide plus que nécessaire.

L'atelier se termine généralement par un goûter improvisé : quelques fruits, des biscuits faits maison, que les enfants partagent en bavardant de leurs livres préférés. Le goût sucré des oranges et le craquement des biscuits forment une toile de fond idéale à leurs échanges animés. Dans cet espace coupé du bruit du monde moderne, l'atelier de Sofia est devenu un phare, une petite bulle de calme et d'évasion, où l'imagination règne en maîtresse.

⁂

Dans la douceur de sa chambre, Sofia sort de son sac son carnet de note, y consigne les mots importants de la journée, ses petits trésors animés, les clés d’une rédemption créatrice.

Au mur trône l’emblématique tableau de Nicky de Saint Phalle : « Vive l’amour ». Ou comment les traumatismes se fondent et se dissolvent dans l’art, l'amour et la féminité.

Dans le hall aux Caryatides, Megan s’affaire et tempête. Les yeux de Sofia l’interpellent au croisement de leurs âmes.

— How can i help [100]?

⁂

En elle, jamais ma voix ne se dérobe. Pour elle, chaque jour est éternel. Grace à elle, je redeviens Annabelle.

Annabelle de Vénus.

[100] Traduction : « Comment puis-je aider ? »